



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

VI. 1768 (18)

COLLECTION

Complette

D E S

Œ U V R E S

D E

M. D E V***.

T O M E D I X - H U I T I È M E .

P O É S I E S

M Ê L É E S,

&c.

T O M E P R E M I E R.

G E N È V E.

M. D C C. L X X I.



P O É S I E S.

D I S C O U R S

HISTORIQUE ET CRITIQUE

A l'occasion de la tragédie des GUÈBRES.

ON trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des *Guèbres* exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette pièce n'est pas une tragédie ordinaire dont le seul but soit d'occuper pendant une heure le loisir des spectateurs, & dont le seul mérite soit d'arracher avec le secours d'une actrice quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point recherché de vains applaudissemens qu'on a si souvent prodigués sur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encore plus qu'aux meilleurs.

Il a seulement voulu employer un faible talent à inspirer autant qu'il est en lui le respect pour les loix, la charité universelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance; c'est ce qu'on a déjà remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les esprits les semences de ces vertus nécessaires à toute société, on a choisi des personnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hasarder sur la scène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux rustiques de son père, des officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, & dont l'autre est lieutenant dans la compagnie de son frère. Enfin un des acteurs est un simple soldat. De tels personnages qui se rapprochent plus de la nature, & la simplicité du style qui leur

Poésies. Tome I.

A

2 DISCOURS HISTORIQUE

convient, ont paru devoir faire plus d'impression & mieux concourir au but proposé, que des princes amoureux & des princesses passionnées ; les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qui ne se passent qu'entre des souverains & qui sont de peu d'utilité pour le reste des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette pièce : mais ce n'est ni pour frapper les yeux par le faste de la grandeur, ni pour étaler son pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie ; & c'est pour prononcer une loi telle que les anciens les seignaient dictées par les Dieux.

Cette heureuse catastrophe est fondée sur la plus exacte vérité. L'empereur *Gratien* dont les prédécesseurs avaient long-tems persécuté une secte persane & même notre religion chrétienne, accorda enfin aux chrétiens & aux sectaires de Perse la liberté de conscience par un édit solennel. C'est la seule action glorieuse de son règne. Le vaillant & sage *Dioclétien* se conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La première chose que fit *Constantin* après avoir vaincu *Maxence*, fut de renouveler le fameux édit de liberté de conscience porté par l'empereur *Gallien* en faveur des chrétiens. Ainsi c'est proprement la liberté donnée au christianisme qui était le sujet de la tragédie. Le respect seul pour notre religion empêcha, comme on fait, l'auteur de la mettre sur le théâtre ; il donna la pièce sous le nom des *Guèbres*. S'il l'avait présentée sous le titre des *Chrétiens*, elle aurait été jouée sans difficulté, puisqu'on n'en fit aucune de représenter le *Saint-Genest* de *Rouqu*, le *Saint-Polyeude* & la *Sainte-Théodore*, vierge & martyre, de *Pierre Corneille* ; le *Saint-Alexis* de *Desfontaines*, la *Sainte-Gabriele* de *Bruis*, & plusieurs autres.

Il est vrai qu'alors le goût était moins raffiné ; les esprits étaient moins disposés à faire des applications malignes ; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans son caractère.

On applaudit sur le théâtre ces vers de *Marcelle* dans la tragédie de *Saint-Genest*, jouée en 1647, long-tems après *Polyeude*.

O ridicule erreur de vanter la puissance

D'un Dieu qui donne aux siens la mort pour récompense ;

D'un imposteur, d'un fourbe & d'un crucifié !
 Qui l'a mis dans le ciel ? qui l'a déifié ?
 Un nombre d'ignorans & de gens inutiles ,
 De malheureux , la lie & l'opprobre des villes ;
 Des femmes , des enfans , dont la crédulité
 S'est forgée à plaisir une divinité :
 De gens qui dépourvus des biens de la fortune ,
 Trouvant dans leur malheur la lumière importune ,
 Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas
 Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Mais on applaudit encore davantage cette réponse de *Saint-Genest*.

Si mépriser leurs Dieux , c'est leur être rebelle ,
 Croyez qu'avec raison je leur suis infidelle ,
 Et que loin d'excuser cette infidélité ,
 C'est un crime innocent dont je fais vanité.
 Vous verrez si ces Dieux de métal & de pierre
 Seront puissans au ciel , comme on les croit en terre ;
 Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
 D'un Dieu , dont la créance y passe pour erreur.
 Et lors ces malheureux , ces opprobres des villes ,
 Ces femmes , ces enfans & ces gens inutiles ,
 Les sectateurs enfin de ce crucifié ,
 Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de *Saint - Polyucte* le zèle avec lequel il court renverser les vases sacrés & briser les statues des Dieux dès qu'il est baptisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils le sont aujourd'hui. On ne s'aperçut pas que l'action de *Polyucte* est injuste & téméraire. Peu de gens même savaient qu'un tel emportement était condamné par les saints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple , de mettre aux prises tout un peuple assemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur ,

A ij

4 DISCOURS HISTORIQUE

de fracasser des statues dont les débris peuvent fendre la tête des enfans & des femmes ! Ce n'est que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Polyeude* est insensée & coupable. La cession qu'il fait de sa femme à un payen, a paru enfin à plusieurs personnes choquer la raison, les bienséances, la nature & le christianisme même. Les conversions subites de *Pauline* & même du lâche *Félix* ont trouvé des censeurs qui en admirant les belles scènes de cette pièce, se sont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Trouver le secret de faire en France une tragédie intéressante sans amour, oser faire parler un enfant sur le théâtre & lui prêter des réponses dont la candeur & la simplicité nous tirent des larmes, n'avoir presque pour acteurs principaux qu'une vieille femme & un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens ; se soutenir sur-tout (& c'est là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle & auguste, souvent sublime ; c'est là ce qui n'a été donné qu'à *Racine* & qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-temps que des censeurs. On connaît l'épigramme de *Fontenelle* qui finit par ces mauvais vers (a) :

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable as-tu pu faire ?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand *Racine*, que si l'on en croit l'historien du *Théâtre Français*, on donnait dans des jeux de société pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute, de lire un acte d'*Athalie*, comme dans la société de *Boileau*, de *Luratière*, de *Chapelle*, on avait imposé la pénitence de lire une page de la *Pucelle* de *Chapelain*. C'est sur quoi l'écrivain du *siècle de Louis XIV* dit, à l'article *Racine* : *l'or est confondu avec la boue pendant la vie des artistes, & la mort les sépare.*

Enfin ce qui montre encore plus à quel point nos premiers

(a) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires, tome V, page 138.

jugemens sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours *Alcibiade*, pour qui

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret sans honte & sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans le comte d'*Essex*, qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine *Elizabeth* amoureuse comme une fille de quinze ans, à l'âge de soixante & huit. Les loges s'exaltaient quand elle disait :

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette passion que faut-il qu'il espère ?
Ce qu'il faut qu'il espère ! & qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer & de pleurer !

Ces énormes platitudes qui suffiraient à déshonorer une nation avaient la plus grande vogue ; mais pour *Athalie* il n'en était pas question ; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie ; une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence, qu'on le fit représenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Jos* & celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand enthousiasme.

Malgré cet enthousiasme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raisonneurs destitués de génie & de goût, qui n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'avisent de peser dans leurs petites balances les beautés & les défauts des grands

6 DISCOURS HISTORIQUE

hommes, à - peu - près comme des bourgeois de la rue Saint-Denis jugent les campagnes des maréchaux de *Turenne* & de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions sensées & patriotiques de plusieurs seigneurs considérables, soit Français, soit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII* quand il eut l'audace de déposer son empereur *Henri IV*, de le persécuter jusqu'à la mort, & de lui faire refuser la sépulture.

Je crois rendre service à la littérature, aux mœurs, aux loix, en rapportant ici la conversation que j'eus dans Paris avec milord *Cornsbury* au sortir d'une représentation d'*Athalie*. Je ne puis aimer, disait ce digne pair d'Angleterre, le pontife *Joad*; comment! conspirer contre sa reine à laquelle il a fait serment d'obéissance! La trahir par le plus lâche des mensonges, en lui disant qu'il y a de l'or dans sa sacristie, & qu'il lui donnera cet or! La faire ensuite égorger par des prêtres à la porte-aux-chevaux sans forme de procès! Une reine! une femme! quelle horreur! Encore si *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable! Mais il n'en a aucun. *Athalie* est une grand'mère de près de cent ans; le jeune *Joas* est son petit-fils, son unique héritier; elle n'a plus de parens; son intérêt est de l'élever & de lui laisser la couronne; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire. C'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique *Joad* assassine sa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez inutile dans la pièce) lorsqu'il la trouve avec un prêtre qui n'est pas de sa communion.

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
 Vous souffrez qu'il vous parle & vous ne craignez pas
 Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous vos pas,
 Il ne sorte à l'instant des feux qui les embrasent,
 Ou que tombant sur vous ces murs ne vous écrasent !

Je fus très-content du parterre qui riait de ces vers, & nous

moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une horreur inexprimable pour ce *Joad*; je m'intéressais vivement à *Athalie*, je disais d'après vous-même :

Je pleure hélas ! de la pauvre Athalie
Si méchamment mise à mort par Joad.

Car pourquoi ce grand-prêtre conspire-t-il très-imprudemment contre la reine ? Pourquoi la trahir-il ? Pourquoi l'égorge-t-il ? c'est apparemment pour régner lui-même sous le nom du petit *Jeas*. Car quel autre que lui pourrait avoir la régence sous un roi enfant, dont il est le maître ?

Ce n'est pas tout, il veut qu'on extermine ses concitoyens, qu'on se baigne dans leur sang sans horreur ; il dit à ses prêtres :

Frappez & Tyriens & même Israélites.

Quel est le prétexte de cette boucherie ? c'est que les uns adorent DIEU sous le nom phénicien d'*Adonai*, les autres sous le nom caldéen de *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, est-ce là une raison pour massacrer ses concitoyens, ses parens, comme il l'ordonne ? Quoi ! parce que *Racine* est janséniste, il veut qu'on fasse une Saint-Barthelemy des hérétiques !

Il est d'autant plus permis d'avoir en exécration l'assassinat & les fureurs de *Joad*, que les livres juifs, que toute la terre fait être inspirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu plusieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil *Joad* & *Cromwell*. Ils disent que l'un & l'autre se servirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'assassiner *Athalie* que votre jacobin *Clément* n'en avait d'assassiner *Henri III*.

On n'a jamais joué *Athalie* chez nous ; je m'imagine que c'est parce qu'on y déteste un prêtre qui assassine sa reine sans la sanction d'un acte passé en parlement.

C'est peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une seule reine dans cette pièce ; il en faut des douzaines aux Anglais avec autant de spectres.

8 DISCOURS HISTORIQUE

Non, croyez-moi, me repliqua-t-il, si on ne joue point *Athalie* à Londres, c'est qu'il n'y a point assez d'action pour nous; c'est que tout s'y passe en longs discours; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs; c'est que *Josabeth* & *Mathan* sont des personnages peu agissans; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité & dans l'élégance noble du style. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théâtre; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action & d'événemens variés: les autres nations nous blâment; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière? En fait de goût comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacin en long habit de lin*, & le petit *Zacharie*, tous deux présentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées, & fortement remuées.

Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce, jusqu'au moment où la trahison du grand-prêtre éclate: car assurément on ne craint point qu'*Athalie* fasse tuer le petit *Joas*; elle n'en a nulle envie; elle veut l'élever comme son propre fils. Il faut avouer que le grand-prêtre par ses manœuvres & par sa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver: car en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit *Joas* ne serait pas égorgé dans le tumulte?

En un mot, ce qui peut être bon pour une nation, peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que *Joas* fait à la reine quand elle lui dit:

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre;
Ce sont deux puissans Dieux.

Le petit Juif lui répond;

Il faut craindre le mien ,
Lui seul est Dieu, madame, & le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan* ? Cette réponse ne signifie autre chose, sinon, j'ai raison & vous avez tort : car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monsieur, j'admire avec vous l'art & les vers de *Racine* dans *Athalie*, & je trouve avec vous que le fanatique *Joad* est d'un très-dangereux exemple.

Je ne veux point, lui repliquai-je, condamner le goût de vos Anglais; chaque peuple a son caractère. Ce n'est point pour le roi *Guillaume* que *Racine* fit son *Athalie*; c'est pour madame de *Maintenon* & pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas*; ils raisonnent; mais les Français sentent; il faut plaire à sa nation; & quiconque n'a point avec le tems de réputation chez soi, n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévint bien l'effet que sa pièce devait faire sur notre théâtre; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée, quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion par le prestige de son art admirable, que la présence de cet enfant & les discours touchans de *Joad* qui lui sert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger son petit-fils, son unique héritier; je fais qu'elle a un intérêt pressant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui servir de sauve-garde contre ses ennemis, que la vie de cet enfant doit être son plus cher objet après la sienne propre; mais l'auteur a l'adresse de ne pas présenter cette vérité aux yeux; il la déguise, il inspire de l'horreur pour *Athalie* qu'il représente comme ayant égorgé tous ses petits-fils, quoique ce massacre ne soit nullement vraisemblable. Il suppose que *Joas* a échappé au carnage; dès-lors le spectateur est alarmé & attendri. Un vrai poète tel que *Racine* est, si je l'ose dire, comme un DIEU qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier qui donne à son gré des for-

Poésies. Tome I.

B

mes à l'argille, n'est qu'une faible image du grand poëte qui tourne comme il veut nos idées & nos passions.

Tel fut à-peu-près l'entretien que j'eus autrefois avec milord *Cornsbury*, l'un des meilleurs esprits qu'ait produit la Grande-Bretagne.

Je reviens à présent à la tragédie des *Guèbres* que je suis bien loin de comparer à l'*Athalie* pour la beauté du style, pour la simplicité de la conduite, pour la majesté du sujet, pour les ressources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenser ; celui d'être fondée sur une religion qui était alors la seule véritable, & qui n'a été, comme on fait, remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'*Israël*, de *David*, de *Salomon*, de *Juda*, de *Benjamin* impriment sur cette tragédie je ne sais quelle horreur religieuse qui saisit un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges sacrés dont DIEU honora son peuple Juif sous les descendans de *David* ; *Achab* puni, les chiens qui léchent son sang suivant la prédiction d'*Elie* & suivant le psaume 67 : *Les chiens lécheront leur sang...*

Elie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans ; il prouve à quatre cent cinquante prophètes du roi *Achab* qu'ils sont de faux prophètes, en faisant consommer son holocauste d'un bœuf par le feu du ciel ; & il fait égorger les quatre cent cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'*Athalie* dès la première scène. Le pontife *Joad* lui-même prophétise & déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la pièce depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La tragédie des *Guèbres* ne peut être appuyée par ces secours divins ; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux simples officiers, pleins d'honneur & de générosité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres payens. Point de prodiges, point d'oracles, point d'ordre des Dieux ; la seule nature parle dans la pièce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'est pas soutenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie est si pure & si touchante,

qu'elle a trouvé grace devant tous les esprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages & vertueuses, on convient que c'est celui-ci. Il n'y a point de souverain à qui la terre entière n'applaudît avec transport si on lui entendait dire:

Je pense en citoyen, j'agis en empereur ;
Je hais le fanatique & le persécuteur.

Tout l'esprit de la pièce est dans ces deux vers, tout y conspire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus sages, les souverains plus compatissans, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, & plus encore de la saine morale, cabalaient en secret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on ose hasarder dans un siècle tel que le nôtre des allusions si fausses & si ridicules. S'il y a peu de génie dans ce siècle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raison très-cultivée. Les honnêtes gens ne souffrent plus ces allusions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le *Tartuffe* de Molière : il ne prévalut pas. Prévaudrait-il aujourd'hui ?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée sont les jésuites le Tellier & Doucin, qu'Arzame est une religieuse de Port-royal, que les Guèbres sont les jansénistes. Cette idée est folle ; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison, qu'en résulterait-il ? que les jésuites ont été quelque tems des persécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir & mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cents citoyens pour je ne fais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, & qu'enfin on a très-bien fait de les punir.

D'autres qui veulent absolument trouver une clef pour

B ij

l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que dans plusieurs pays des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'état. Cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication ? Pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot ? Il y eut un nommé du *Magnon* qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de *Louis XIII*.

Mais supposons encore qu'on pût imaginer quelque ressemblance entre les prêtres d'Apamée & les inquisiteurs, il n'y aurait dans cette ressemblance prétendue qu'une raison de plus d'élever des monumens à la gloire des ministres d'Espagne & de Portugal qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal sanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie soit la satire de l'inquisition. Eh bien, bénissez donc tous les parlemens de France qui se sont constamment opposés à l'introduction de cette magistrature monstrueuse, étrangère, inique; dernier effort de la tyrannie & opprobre du genre humain. Vous cherchez des allusions, adoptez donc celle qui se présente si naturellement dans le clergé de France, composé en général d'hommes dont la vertu égale la naissance, & qui ne sont point persécuteurs.

Ces pontifes divins justement respectés

Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.

Vous trouverez si vous voulez une ressemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire à la fin de la tragédie qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, & ce roi sage qui a su calmer des querelles ecclésiastiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce, vous n'y verrez que l'éloge du siècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raison à quiconque aurait la manie de vouloir envisager le tableau du tems présent, dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs Romains paraissait d'une conséquence dangereuse à quelques habitans

des Gaules du dix-huitième siècle de notre ère vulgaire, s'ils oublieraient que les Provinces-Unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre sa puissance, l'Allemagne sa paix intérieure, la Russie sa grandeur, sa nouvelle population, sa force; si ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enseigne, s'ils osent s'élever contre cette vertu, qu'ils songent au moins qu'elle est recommandée par *Sévère* dans *Polyeude*:

J'approuve cependant que chacun ait ses Dieux.

Qu'ils avouent que dans les *Guèbres* ce droit naturel est bien plus restreint dans des limites raisonnables :

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière ;
Mais la loi de l'état est toujours la première.

Aussi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation universelle par-tout où la pièce a été représentée. Ce qui est approuvé par le suffrage de tous les hommes est sans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur dans la tragédie des *Guèbres* n'entend point & ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les assemblées de débauche, les confréries fanatiques; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce que leur conscience leur dicte & qui adorent la Divinité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'on punisse ceux qui se trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel, fondé sur une loi si sage, abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de loix divines; les plus absurdes délations devenir des convictions; une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfans; des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats; des opinions simplement philosophiques traitées de crimes de lèse-majesté divine & humaine; un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir soulagé la faim dont il était

14 DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE.

pressé en mangeant de la chair de cheval en carême (b), une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides; & enfin les mœurs les plus barbares étaler à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le sein de la politesse & des plaisirs. C'était malheureusement le caractère de quelques peuples dans des tems d'ignorance. Plus on est absurde, plus on est intolérant & cruel : l'absurdité a élevé plus d'échafauds qu'il n'y a eu de criminels. C'est l'absurdité qui livra aux flammes la maréchale d'*Ancre* & le curé *Urbain Grandier*; c'est l'absurdité sans doute qui fut l'origine de la Saint-Barthelemi. Quand la raison est pervertie, l'homme devient un animal féroce, les bœufs & les singes se changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes; commencez par souffrir qu'on leur prêche la raison.

(b) *Claude Guillon* exécuté en 1629 le 27 Juillet, pour ce crime de lèse-majesté divine au premier chef.

P E R S O N N A G E S.

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.

CESÈNE, son frère & son lieutenant.

ARZÉMON, Parfis ou Guèbre, agriculteur, retiré près de la ville d'Apamée.

ARZÉMON, son fils.

ARZAME, sa fille.

MÉGATISE, Guèbre, soldat de la garnison.

PRÊTRES de Pluton.

L'EMPEREUR & ses officiers.

SOLDATS.

La scène est dans le château d'Apamée sur l'Oronte en Syrie.

LES GUÈBRES,
OU
LA TOLÉRANCE.
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, CESÈNE.

CESÈNE.

JE suis las de servir. Souffrirons-nous, mon frère,
 Cravillement du grade militaire?
 Navez-vous avec moi dans quinze ans de hasards
 Prodigué votre sang dans les camps des Césars,
 Que pour languir ici loin des regards du maître,
 Commandant subalterne & lieutenant d'un prêtre?
 Apamée à mes yeux est un séjour d'horreur.
 J'espérais près de vous montrer quelque valeur,
 Combattre sous vos loix, suivre en tout votre exemple;
 Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
 Ces mortels inhumains à Pluton consacrés
 Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés.

Ma raison s'en indigne, & mon honneur s'irrite,
De vous voir en ces lieux leur premier satellite.

IRADAN.

Ah ! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés ;
Moins violent que vous je les ai dévorés.
Mais que faire ? & qui suis-je ? un soldat de fortune
Né citoyen Romain , mais de race commune,
Sans soutiens, sans patrons qui daignent m'appuyer,
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale est trop bien confirmée.
Plus l'abus est antique, & plus il est sacré.
Par nos derniers Césars on l'a vu révére.
De l'empire Persan l'Oronte nous sépare ;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans & d'affronts expira dans les fers.
Venger la mort d'un père est toujours légitime.
Le culte des Persans à ses yeux est un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconstant, prompt à se révolter,
N'embrasse aveuglément cette secte étrangère
A nos loix, à nos Dieux, à notre état contraire.
Il dit que la Syrie a porté dans son sein
De vingt cultes nouveaux le dangereux essain.
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Césars un jour la puissance ébranlée.
C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

CESÈNE.

Il se trompe ; on ne s'en gouverne par l'honneur
Distingue en tous les tems l'état & la croyance.

Le

T R A G É D I E.

17

Le trône avec l'autel n'est point dans la balance.
 Mon cœur est à mes Dieux, mon bras à l'empereur.
 Eh quoi ! si des Persans vous embrassiez l'erreur,
 Aux sermens d'un tribun seriez-vous moins fidèle ?
 Seriez-vous moins vaillant ? auriez-vous moins de zèle ?
 Que César à son gré se venge des Persans ;
 Mais pourquoi parmi nous punir des innocens ?
 Et pourquoi vous charger de l'affreux ministère
 Que partage avec vous un sénat sanguinaire ?

I R A D A N.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
 Une loi de terreur & des juges d'enfer.
 Je fais qu'au capitol on a plus d'indulgence :
 Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence,
 Dans ce sénat sanglant les tribuns ont leur voix.
 J'ai souvent amolli la dureté des loix.
 Mais ces juges altiers contestent à ma place
 Le droit de pardonner, le droit de faire grace,

C E S È N E.

Ah ! laissons cette place & ces hommes pervers.
 Sachez que je vivrais dans le fond des déserts
 Du travail de mes mains chez un peuple sauvage,
 Plutôt que de ramper dans ce dur esclavage.

I R A D A N,

Cent fois dans les chagrins dont je me sens presser,
 A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer ;
 Et, foulant à mes pieds la crainte & l'espérance,
 Vivre dans la retraite & dans l'indépendance.
 Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs.
 Rien n'échappe aux soupçons de nos accusateurs ;
 Hélas ! vous savez trop qu'en nos courses premières

Poésies. Tome I.

On nous vit des Persans habiter les frontières.
 Dans les remparts d'Emesse un lien dangereux ,
 Un hymen clandestin nous enchaîna tous deux.
 Ce nœud saint par lui-même, est par nos loix impie.
 C'est un crime d'état que la mort seule expie.
 Et contre les Persans César envenimé,
 Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

C E S É N E.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,
 Avons-nous combattu sous les aigles romaines ?
 Triste sort d'un soldat ! docile meurtrier ,
 Il détruit sa patrie & son propre foyer ,
 Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
 Il vend le sang humain ! c'est donc là de la gloire !
 Nos homicides bras, gagés par l'empereur ,
 Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
 Qui fait si dans Emesse abandonnée aux flammes ,
 Nous n'avons pas frappé nos enfans & nos femmes ?
 Nous étions commandés pour la destruction.
 Le feu consuma tout. Je vis notre maison ,
 Nos foyers enterrés dans la perte commune.
 Je ne regrette point une faible fortune.
 Mais nos femmes hélas ! nos enfans au berceau ,
 Ma fille, votre fils sans vie & sans tombeau !
 César nous rendra-t-il ces biens inestimables ?
 C'est de l'avoir servi que nous sommes coupables.
 C'est d'avoir obéi quand il fallut marcher ,
 Quand César alluma cet horrible bûcher ;
 C'est d'avoir asservi sous des loix sanguinaires
 Notre indigne valeur & nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je pense comme vous ; & vous me connoissés ;
Mes remords par le tems ne sont point effacés.
Mon métier de soldat pèse à mon cœur trop tendre.
Je pleurerai toujours sur ma famille en cendre :
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver,
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous consume
Que des nuits de douleur & des jours d'amertume.

CESÈNE.

Pourquoi donc voulez-vous , de nos malheureux jours ,
Dans ce fatal service empoisonner le cours ?
Rejetez un fardeau que ma gloire déteste.
Demandez à César un emploi moins funeste.
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
Percerai-je jamais cette foule empressée
D'un préfet du prétoire esclave intéressée ,
Ces flots de courtisans , ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des empereurs ;
Et qui laissent languir la valeur ignorée
Loin des palais des grands honteuse & retirée ?

CESÈNE.

N'importe , à ses genoux il faudra nous jeter ;
S'il est digne du trône , il doit nous écouter.

C I .

SCÈNE II.

IRADAN, CESÈNE, MÉGATISE.

IRADAN.

SOLDAT, que me veux-tu ?

MÉGATISE.

Des prêtres d'Apamée

Une horde nombreuse, inquiète, alarmée,

Veut qu'on ouvre à l'instant, & prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler ?

MÉGATISE.

Ah tyrans !

CESÈNE.

C'en est trop, mon frère, je vous quitte

Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.

Je n'ai point de séance au tribunal de sang

Où montent les tribuns par les droits de leur rang.

Si j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence.

De votre ministère exercez la puissance.

Tempérez de vos loix les décrets rigoureux,

Et si vous le pouvez, sauvez les malheureux.

SCÈNE III.

IRADAN, le grand PRÊTRE de Pluton & ses suivans ;
MÉGATISE. Soldats.

IRADAN.

MINISTRES de nos Dieux, quel sujet vous attire ?

LE GRAND PRÊTRE.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous ;
Je leur dois obéir ; mais que m'annoncez-vous ?

LE GRAND PRÊTRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages Persans disciple abominable,
Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le soleil & blasphémait nos Dieux.
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose mépriser notre juste anathème.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt ;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

Quoi ! la mort !

LE SECOND PRÊTRE.

Elle est juste, & notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ses sévérités....

LE GRAND PRÊTRE.

Elle mourra, vous dis-je.

On va dans ce moment la remettre en vos mains.
Remplissez de César les ordres souverains.

IRADAN.

Une fille ! un enfant !

LE SECOND PRÊTRE,

Ni le sexe, ni l'âge
Ne peut fléchir les Dieux que l'infidèle outrage,

IRADAN.

Cette rigueur est grande : il faut l'entendre au moins,

LE GRAND PRÊTRE.

Nous sommes à la fois & juges & témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand prêtre.
L'honneur du sacerdoce en est trop irrité,
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'est offenser des Dieux la loi terrible & sainte.
Elle exige de vous le respect & la crainte ;
Nous seuls devons juger, pardonner ou punir ;
Et César vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous sommes ses soldats, nous servons notre maître,
Il peut tout.

LE GRAND PRÊTRE.

Oui, sur vous.

IRADAN.

Sur vous aussi peut-être,

LE GRAND PRÊTRE.

Nos maîtres sont les Dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND PRÊTRE.

Nous les servons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je fais quels sont vos droits , mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.

Les pontifes divins justement respectés ,
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples.
Ils font des vœux pour nous ; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux sur-tout je pourrai commander ,
N'espérez pas me nuire & me dépouiller
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne se fait ici par des loix arbitraires :
Montez au tribunal , & siégez avec moi.
Vous , soldats , conduisez , mais au nom de la loi ,
La malheureuse enfant dont je plains la détresse.
Ne l'intimidez point : respectez sa jeunesse ,
Son sexe , sa disgrâce ; & dans notre rigueur
Gardons-nous bien sur-tout d'insulter au malheur.

(*Il monte au tribunal.*)

Puisque César le veut , pontifes , prenez place.

LE GRAND PRÊTRE.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCÈNE IV.

Les personnages précédens , ARZAME.
(*Iradañ est placé entre le premier & le second pontife.*)

IRADAN,

APPROCHEZ-VOUS , ma fille , & reprenez vos sens.

LE GRAND PRÊTRE.

Vous avez à nos yeux par un impur encens ,
Honorant un faux Dieu qu'ont annoncé les mages ,
Aux vrais Dieux des Romains refusé vos hommages ;
A nos préceptes saints vous avez résisté.
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRÊTRE.

Elle ne répond point : son maintien , son silence
Sont aux Dieux comme à nous une nouvelle offense,

IRADAN.

Prêtres , votre langage a trop de dureté ,
Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité.
Si le juge est sévère , il n'est point tyrannique.
Tout soldat que je suis , je fais comme on s'explique...
Ma fille , est-il bien vrai que vous ne suiviez pas
Le culte antique & saint qui règne en nos climats ?

ARZAME,

Oui , seigneur , il est vrai.

LE GRAND PRÊTRE,

C'en est assez.

LE SECOND PRÊTRE.

Son crime

Est dans sa propre bouche. Elle en sera victime.

IRADAN,

TRAGÉDIE.

25

IRADAN.

Non, ce n'est point assez : & si la loi punit
Les sujets Syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Persans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle est Persane : on peut de ce séjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Osez sans vous troubler dire où vous êtes née;
Quelle est votre famille & votre destinée.

ARZAME.

Je rends graces, seigneur, à tant d'humanité,
Mais je ne puis jamais trahir la vérité;
Mon cœur, selon ma loi, la préfère à la vie;
Je ne puis vous tromper, ces lieux sont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop sincère ! ô fatale candeur !
Eh bien, prêtres des Dieux ! faut-il que votre cœur
Ne soit point amolli du malheur qui la presse,
De sa simplicité, de sa tendre jeunesse ?

LE GRAND PRÊTRE.

Notre loi nous défend une fausse pitié.
Au soleil à nos yeux elle a sacrifié.
Il a vu son erreur; il verra son supplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaissez la justice.
Votre esprit contre nous est en vain prévenu;
Vous punissez mon culte, il vous est inconnu.

Sachez que ce soleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez résider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, sur la terre, aux enfers,

Poésies. Tome I.

D

Ne sont point les objets que mon culte envisage;
 Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage;
 C'est au Dieu qui le fit, au Dieu son seul auteur,
 Qui punit le méchant & le persécuteur;
 Au Dieu dont la lumière est le premier ouvrage.
 Sur le front du soleil il traça son image,
 Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
 Dans le plus éclatant de ses faibles portraits.
 Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.

Zoroastre embrasé des flammes d'un saint zèle
 Nous enseigna ce Dieu que vous méconnaîsez,
 Que par des Dieux sans nombre en vain vous remplacez,
 Et dont je crains pour vous la justice immortelle.
 Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle.
 Il veut qu'on soit soumis aux loix de ses parens,
 Fidèle envers ses rois, même envers ses tyrans
 Quand on leur a prêté serment d'obéissance;
 Que l'on tremble sur-tout d'opprimer l'innocence;
 Qu'on garde la justice & qu'on soit indulgent;
 Que le cœur & la main s'ouvrent à l'indigent.
 De la haine à ce cœur il défendit l'entrée,
 Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée.
 Ce sont là les devoirs qui nous sont imposés...
 Prêtres, voilà mon Dieu, frappez, si vous l'osez.

I R A D A N.

Vous ne l'oserez point : sa candeur & son âge,
 Sa naïve éloquence & sur-tout son courage,
 Adopteront en vous cette âpre austérité
 Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
 Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
 M'a parlé par sa bouche & m'a trouvé sensible.

Je cède à cet empire, & mon cœur combattu
En plaignant ses erreurs admire sa vertu.
A ses illusions, si le ciel l'abandonne,
Le ciel peut se venger; mais que l'homme pardonne.
Dût César me punir d'avoir trop ému
Le fer sacré des loix entre nos mains laissé,
J'absous cette coupable.

LE GRAND PRÊTRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,
Corrompant de nos loix l'inflexible équité
Protège ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRÊTRE.

Il faut savoir sur-tout quel mortel l'a séduite,
Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite;
De son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui? moi! j'exposerais mon père à vos fureurs?
Moi, pour vous obéir, je serais parricide?
Plus votre ordre est injuste, & moins il m'intimide.
Dites-moi quelles loix, quels édits, quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ses parens.
J'ai parlé, j'ai tout dit, & j'ai pu vous confondre.
Ne m'interrogez plus: je n'ai rien à répondre.

LE GRAND PRÊTRE.

On vous y forcera. . . . Garde de nos prisons,
Tribun, c'est en vos mains que nous la remettons;
C'est au nom de César; & vous répondrez d'elle.
Je veux bien présumer que vous serez fidèle
Aux loix de l'empereur, à l'intérêt des cieux.

D ij

SCÈNE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

TOUT au nom de César, & tout au nom des Dieux!
 C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables.
 O pouvoirs souverains, on vous en rend coupables!...
 Vous, jeune malheureuse, ayez un peu d'espoir.
 Vous me voyez chargé d'un funeste devoir:
 Ma place est rigoureuse, & mon ame indulgente.
 Des prêtres de Pluton la troupe intolérante,
 Par un cruel arrêt vous condamne à périr;
 Un soldat vous absout & veut vous secourir.
 Mais que puis-je contre eux! le peuple les révère;
 L'empereur les soutient; leur ordre sanguinaire,
 A mes yeux, malgré moi; peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur est plus sensible à votre humanité,
 Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

IRADAN.

Vous pourriez désarmer leur barbare injustice,
 Abjurer votre culte, implorer l'empereur;
 J'ose vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, seigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir; & j'ai peine à comprendre
 Tant d'obstination dans un âge si tendre.
 Pour des préjugés vains aux nôtres opposés,
 Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas ! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres !
Il me faut expirer par un supplice affreux,
Pour n'avoir pas appris l'art de penser comme eux !
Pardonnez cette plainte, elle est trop excusable :
Je n'en saurai pas moins, d'un front inaltérable,
Supporter les tourmens qu'on va me préparer,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainsi vous surmontez vos mortelles alarmes,
Vous, si jeune & si faible ! & je verse des larmes ;
Je pleure, & d'un œil sec vous voyez le trépas !
Non, malheureuse enfant, vous ne périrez pas.
Je veux, malgré vous-même, obtenir votre grace :
De vos persécuteurs je braverai l'audace.
Laissez-moi seulement parler à vos parens :
Qui sont-ils ?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
Sans dignité, sans biens. De leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
Fidèles à leur culte ainsi qu'à l'empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur,
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le silence,
Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
Voulait que mes parens leur fussent décelés.
Mon cœur fermé pour eux, s'ouvre quand vous parlez.

Mon père est Arzémon. Ma mère infortunée,
 Quand j'étais au berceau, finit sa destinée :
 A peine je l'ai vue ; & tout ce qu'on m'a dit,
 C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit :
 Le ciel permet encor que le mien s'en souviene.
 Elle mouillait de pleurs & sa couche & la mienne.
 Je naquis pour la peine & pour l'affliction.
 Mon père m'éleva dans sa religion,
 Je n'en connus point d'autre ; elle est simple, elle est pure ;
 C'est un présent divin des mains de la nature.
 Je meurs pour elle.

IRADAN.

O ciel ! ô Dieux qui l'écoutez,
 Sur cette ame si belle étendez vos bontés !....
 Mais quel est, votre père est-il dans Apamée ?

ARZAME.

Le gneur, de César il a suivi l'armée :
 Il porte en son camp les fruits de ses jardins
 Qu'avec lui quelquefois j'arrofai de mes mains.
 Nos mœurs, vous le voyez, sont simples & rustiques.

IRADAN.

Restes de l'âge d'or & de vertus antiques,
 Que n'ai-je ainsi vécu ! que tout ce que j'entends
 Porte au fond de mon cœur des traits intéressans ?
 Vivez, ô noble objet ! ce cœur vous en conjure.
 J'en atteste cet astre & sa lumière pure,
 Lui par qui je vous vois & que vous révérez ;
 S'il est sacré pour vous, vos jours sont plus sacrés ;
 Et je perdrai ma place avant qu'en sa furie
 La main du fanatisme attente à votre vie....
 Vous la suivrez, soldats : mais c'est pour observer

Si ces prêtres cruels oseraient l'enlever.
Contre leurs attentats vous prendrez sa défense.
Il est beau de mourir pour sauver l'innocence ;
Allez.

• A R Z A M É.

Ah ! c'en est trop : mes jours infortunés
Méritent-ils, seigneur, les soins que vous prenez ?
Modérez ces bontés d'un sauveur & d'un père.

S C È N E V I.

I R A D A N *seul.*

J'E m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère
Me rendront trop coupable aux yeux du souverain :
Je crains mes soldats même, & ce terrible frein,
Ce frein que l'imposture a su mettre au courage,
Cet antique respect prodigué d'âge en âge
A nos persécuteurs, aux tyrans des esprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris ;
Ils se croiront souillés du plus énorme crime,
S'ils osent refuser le sang de la victime.
O superstition ! que tu me fais trembler !
Ministres de Pluton qui voulez l'immoler,
Puissances des enfers, & comme eux inflexibles,
Non, ce n'est pas pour moi que vous serez terribles.
Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend sa défense & m'en fait un devoir ;
Il étonne mon ame, il l'excite, il la presse.
Mon indignation redouble ma tendresse.
Vous adorez les Dieux de l'inhumanité ;
Et je sers contre vous le Dieu de la bonté.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, CESÈNE.

CESÈNE.

CE que vous m'apprenez de sa simple innocence,
De sa grandeur modeste & de sa patience,
Me saisit de respect & redouble l'horreur
Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
Quelle injustice, ô ciel ! & quelles loix sinistres !
Faut-il donc à nos Dieux des bourreaux pour ministres ?
Numa qui leur donna des préceptes si saints,
Les avait-il créés pour frapper les humains !
Alors ils consolaient la nature affligée.
Que les tems sont divers ! que la terre est changée !...
Ah ! mon frère achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front & dresser mes cheveux.

IRADAN.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'empereur & des Dieux qu'on révère.
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire émané contre les réfractaires ;
Tant attesté le ciel & leurs loix sanguinaires,
Que mes soldats tremblans & vaincus par ces loix,
Ont baissé leurs regards au seul son de leur voix.
Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare

Avancent

Avancent fièrement , & d'une main barbare
 Ils saisissent soudain la fille d'Arzémon ,
 Cette enfant si sublime (*Arzame* , c'est son nom).
 Ils la traînaient déjà : quelques soldats en larmes
 Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
 Je m'élançai sur eux , je l'arrache à leurs mains ;
 Tremblez , hommes de sang , arrêtez , inhumains ,
 Tremblez , elle est Romaine , en ces lieux elle est née ,
 Je la prends pour épouse. O Dieux de l'hyménée !
 Dieux de ces sacrés nœuds , Dieux cléments que je sers ,
 Je triomphe avec vous des monstres des enfers.
 Armez & protégez la main que je lui donne.
 Ma cohorte à ces mots se lève & m'environne ,
 Leur courage renaît. Les tyrans confondus
 Me remettent leur proie & restent éperdus.
 Vous savez , ai-je dit , que nos loix souveraines
 Des saints nœuds de l'hymen ont consacré les chaînes.
 Que nul n'ose porter sa téméraire main
 Sur l'auguste moitié d'un citoyen Romain ;
 Je le suis : respectez ce nom cher à la terre.
 Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre.
 Mais bientôt revenus de leur stupidité ,
 Reprenant leur audace & leur atrocité ,
 Leur bouche ose crier à la fraude , au parjure.
 Cet hymen , disent-ils , n'est qu'un jeu d'imposture ,
 Une offense à César , une insulte aux autels ;
 Je n'en ai point tissé les liens solennels ,
 Ce n'est qu'un artifice indigne & punissable
 Je vais donc le former cet hymen respectable.
 Vous l'approuvez , mon frère , & je n'en doute pas :
 Il sauve l'innocence , il arrache au trépas

Poésies. Tome I.

E

Un objet cher aux Dieux aussi bien qu'à moi-même,
 Qu'ils protègent pour moi, qu'ils ordonnent que j'aime;
 Et qui par sa vertu, plus que par sa beauté,
 Est l'image à mes yeux de la divinité.

C E S È N E.

Qui? moi! si je l'approuve! ah mon ami, mon frère,
 Je sens que cet hymen est juste & nécessaire.
 Après l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,
 Vous n'accomplissiez pas vos desseins généreux,
 Je vous croirais parjure, & vous seriez complice
 Des fureurs des tyrans armés pour son supplice.
 Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
 Obscurément puisé la source de son sang.
 Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougissent?
 Ses graces, sa vertu, son péril l'ennoblissent.
 Dégagez vos sermens, pressez ce nœud sacré;
 Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
 Ce n'est point là sans doute un hymen ordinaire,
 Enfant de l'intérêt ou d'un amour vulgaire;
 La magnanimité forme ces sacrés nœuds;
 Ils consolent la terre, ils sont bénis des cieux;
 Le fanatisme en tremble. Arrachez à sa rage
 L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

I R A D A N.

Eh bien, préparez tout pour ce nœud solennel,
 Les témoins, le festin, les présens & l'autel.
 Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même,
 Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.

(à des Juivans.)

Qu'on la fasse venir. . . Mon frère, demeurez,
 Digne & premier témoin de mes sermens sacrés.

La voici.

CESÈNE.

Son aspect déjà vous justifie.

SCÈNE II.

IRADAN, CESÈNE, ARZAME.

IRADAN.

ARZAME, c'est à vous que mon cœur sacrifie,
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compassion,
Repoussait loin de vous la persécution.
Contre vos ennemis l'équité se soulève :
Elle a tout commencé ; l'amour parle & l'achève.
Je suis prêt de former en présence des Dieux,
En présence du vôtre, un nœud si précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, & qui vous est utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt asyle ;
Qui vous peut en secret donner la liberté
D'exercer votre culte avec sécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puissance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance.
Elle vous a portée aux écueils de la mort
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main qu'elle étendait pour sauver votre vie,
Tissut en même tems ce saint nœud qui nous lie.
Je vous présente un frère. Il va tout préparer
Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfaisance
Hélas ! j'offre mon trouble & ma reconnaissance.

E ij

Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux
 Ses rayons les plus purs & les plus lumineux !
 Goûtez en vous aimant un sort toujours prospère.
 Mais ô mon bienfaiteur ! ô mon maître ! ô mon père !
 Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix ,
 Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

CESÈNE.

Je me retire , Arzame , & mes mains empressées
 Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.
 Tendre ami de mon frère , heureux de son bonheur ,
 Je partage le vôtre , & vois en vous ma sœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir !

SCÈNE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

BELLE & modeste Arzame,
 Versez en liberté vos secrets dans mon ame,
 Ils sont à moi , parlez , tout est commun pour nous.

ARZAME.

Mon père ! en frémissant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien , parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteste ce soleil , image de Dieu même ,
 Que je voudrais pour vous répandre tout le sang
 Dont ces prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

IRADAN.

Ah ! que me, dites-vous, & quelle défiance !
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offense ;
Ces tyrans confondus sauront nous respecter.

ARZAME.

Juste Dieu ! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté si noble, une ardeur si touchante !

IRADAN.

Je m'honore moi-même, & ma gloire est contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en est trop . . . bornez-vous, seigneur, à la pitié.
Mais daignez m'assurer qu'un secret qui vous touche
Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien . . .

IRADAN.

Vous semblez hésiter,
Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez, & j'entends votre cœur qui soupire.

ARZAME.

Ecoutez, s'il se peut, ce que je dois vous dire.
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons :
Elle peut être horrible aux autres nations ;
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère ;
Ce qu'ici l'on proscriit, ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs & divins,
Qui sont un sacrilège aux regards des Romains.
Notre religion à la vôtre contraire,

Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère,
 Et veut que ces liens par un double retour,
 Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
 La source de leur sang pour eux toujours sacrée,
 En se réunissant n'est jamais altérée.
 Telle est ma loi.

IRADAN.

Barbare ! Ah ! que m'avez-vous dit ?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu . . . votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frère ?

ARZAME.

Oui, seigneur, & je l'aime.

Mon père à son retour dut nous unir lui-même.
 Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés.
 De nos Guébres chéris & chez vous condamnés.
 Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangère,
 Indigne des bienfaits jettés sur ma misère ;
 Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés,
 Que je vous dois la vie, & qu'enfin vous m'aimez.
 Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père ;
 Mais plus je vous chéris, & moins j'ai dû me taire.
 Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,
 Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, & mon ame éperdue
 Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
 De cet affreux secret je suis trop offensé :
 Mon cœur le gardera, . . . mais ce cœur est percé.
 Allez, je cacherai mon outrage à mon frère.

Je dois me souvenir combien vous m'étiez chère.
 Dans l'indignation dont je suis pénétré,
 Malgré tout mon courroux, mon honneur vous fait gré
 De m'avoir dévoilé cet effrayant mystère.
 Votre esprit est trompé, mais votre ame est sincère.
 Je suis épouvanté, confus, humilié;
 Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié.
 Je ne vous aime plus, mais je vous fers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
 Tout ce que je demande à ce juste courroux,
 Puisque je dois mourir, c'est de mourir par vous;
 Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
 Le père, le héros par qui je fus aimée,
 En me privant du jour, de ce jour que je hais,
 En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits,
 Rendra ma mort plus douce; & ma bouche expirante
 Bénira jusqu'au bout cette main bienfaisante.

IRADAN.

Allez, n'espérez pas, dans votre aveuglement,
 Arracher de mon ame un tel consentement.
 Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable,
 Mon cœur s'attache à vous toute ingrate & coupable:
 Vos nœuds me font horreur; & dans mon désespoir
 Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, seigneur, & moi, plus que vous confondue,
 Je ne puis m'arracher d'une si chère vue;
 Et je crois voir en vous un père courroucé
 Qui me console encor quand il est offensé.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CESÈNE.

CESÈNE.

MON frère, tout est prêt, les autels vous demandent,
 Les prêtresses d'hymen, les flambeaux vous attendent.
 Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs
 Doit vous accompagner à ces autels obscurs,
 Grossièrement parés, & plus ornés par elle,
 Que ne l'est des Césars la pompe solennelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CESÈNE.

Comment ! quel changement, quels désastres nouveaux !
 Sur votre front glacé l'horreur est répandue :
 Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma vue !

IRADAN.

Plus d'autel, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en suis indigne.

CESÈNE.

O ciel !

Dans quel contentement je parais cet autel !
 Combien je chérissais cet heureux ministère !
 Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frère !

ARZAME.

Ah ! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CESÈNE.

Que dites - vous ?

IRADAN,

TRAGÉDIE.

41

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux;
Renonçons pour jamais à ce poste funeste,
A ce sang avili qu'avec vous je déteste
A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé;
Trop basse ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre.
De nos enfans, mon frère, allons pleurer la cendre;
Nos femmes, nos enfans nous ont été ravis:
Vous pleurez votre fille, & je pleure mon fils.
Tout est fini pour nous: sans espoir sur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre?
Quittons tout & fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé;
Ils sont rompus; le ciel est a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais, & du monde & d'Arzame.

CESÈNE.

Vous me glacez d'effroi: quel trouble & quels desseins!
Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins,
A ses bourreaux? qui? vous!

IRADAN,

Arrêtez: peut-on croire
D'un soldat, de son frère, une action si noire!
Ce que j'ai commencé, je le veux achever:
Je ne la verrai plus; mais je dois la sauver.
Mes sermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage,
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage,
Vous m'offensez.

ARZAME.

O ciel! ô frères généreux!
Dans quel faiblissement vous me jetez tous deux!

Poësies, Tome I,

Hélas! vous disputez pour une malheureuse.

Laissez-moi terminer ma destinée affreuse.

Vous en voulez trop faire, & trop sacrifier,

Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les payer.

SCÈNE V.

Les personnages précédens, les PRÊTRES de Pluton,
Soldats.

LE GRAND PRÊTRE.

EST-CE ainsi qu'on insulte à nos loix vengeresses,
Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,
Qu'on ose se jouer avec impunité
Du pouvoir souverain par vous-même attesté?
Voilà donc cet hymen & ce nœud si propice
Qui devait de César enchaîner la justice,
Ce citoyen Romain qui pensait nous tromper!
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déjà César instruit connaît votre imposture.
Nous venons en son nom réparer son injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève soudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain.
Saisissez-la.

ARZAME.

Mon père!

IRADAN (*aux soldats.*)

Ingrats!

CESÈNE.

Troupe insolente!....

Arrêtez!... devant moi qu'un de vous se présente,

TRAGÉDIE.

43

Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND PRÊTRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils assassins;

Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

LE GRAND PRÊTRE.

Les Dieux, César & nous, soldats voilà vos maîtres.

CESÈNE,

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,

Rentrez dans cet asyle à vos malheurs donné.

CESÈNE,

Ne craignez rien.

ARZAME (*en se retirant.*)

Je meurs.

LE GRAND PRÊTRE.

Frémissez; infidèles.

César vient, il fait tout, il punit les rebelles.

D'une secte proscrire indignes partisans,

De complots ténébreux coupables artisans,

Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,

Abaisser en tremblant votre insolence altière,

Qui parlez de pitié, de justice & de loix,

Quand le courroux des Dieux parle ici par ma voix;

Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance;

Vous appelez la foudre: & c'est moi qui la lance.

F ij

SCÈNE VI.

IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

UN tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront sans doute, ils n'ont qu'à le vouloir.

CÉSÈNE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle est juste, mon frère, & qu'elle est impuissante!

Ils ont pour les défendre & pour nous accabler

César qu'ils ont séduit, & Dieu qu'ils font parler.

CÉSÈNE.

Oui, mais sauvons Arzame.

IRADAN.

Ecoutez: Apamée

Touche aux états Persans: la ville est désarmée;

Les soldats de ce fort ne sont point contre moi;

Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.

Courez à nos tyrans, flattez leur violence;

Dites que votre frère, écoutant la prudence,

Mieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,

Abandonne un objet qu'il a trop défendu.

Dites que par leurs mains je consens qu'elle meure;

Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure.

Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer.

Enfin, promettez tout: je vais tout confirmer.

Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières,

TRAGÉDIE.

45

Je mets entr'elle & moi d'éternelles barrières.
A vos conseils rendu, je brise tous mes fers
Loin d'un service ingrat, caché dans des déserts,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

C E S È N E.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie!
Oui, je vais leur parler.

SCÈNE VII.

IRADAN, le jeune ARZÉMON *parcourant le fond de
la scène d'un air inquiet & égaré.*

LE JEUNE ARZÉMON.

O Mort! ô Dieu vengeur!

Ils me l'ont enlevée; ils m'arrachent le cœur....
Où la trouver? où fuir? quelles mains l'ont conduite?

IRADAN.

Cet inconnu m'alarme: est-il un satellite
Que ces juges sanglans se pressent d'envoyer
Pour observer ces lieux & pour nous épier?

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah!.... la connaissez-vous?

IRADAN.

Ce malheureux s'égaré.

Parle: que cherches-tu?

LES GUEBRES,

LE JEUNE ARZÉMON.

La vertu la plus rare...

La vengeance, le sang, les ravisseurs cruels,

Les tyrans révéres des malheureux mortels...

Arzame! chère Arzame!.... Ah! donnez-moi des armes.

Que je meure vengé!

IRADAN.

Son désespoir, ses larmes,

Ses regards attendris, tout furieux qu'ils sont,

Les traits que la nature imprima sur son front;

Tout me dit, c'est son frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, je le suis.

IRADAN,

Arrête,

Garde un profond silence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZÉMON,

Je te l'apporte, frappe,

IRADAN.

Enfants infortunés!

Dans quels lieux les destins les ont-ils amenés!...

Toi, le frère d'Arzame!

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, ton regard sévère

Ne m'intimide pas,

IRADAN.

Ce jeune téméraire

Me remplit à la fois d'horreur & de pitié;

Il peut avec sa sœur être sacrifié.

LE JEUNE ARZÉMON,

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques!

Ce sont vos cruautés qui font les fanatiques...
Ecoute, malheureux, je commande en ce fort,
Mais ces lieux sont remplis de ministres de mort.
Je te protégerai: résous-toi de me suivre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je la voir enfin?

IRADAN.

Tu peux la voir & vivre;

Calme-toi.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je ne puis.... Ah! seigneur, pardonnez
A mes sens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi! ces lieux, dites-vous, sont en votre puissance,
Et l'on y traîne ainsi la timide innocence?
Vos esclaves Romains de leurs bras criminels,
Ont arraché ma sœur aux foyers paternels.
De la mort, dites-vous, ma sœur est menacée.
Vous la persécutez!

IRADAN.

Va, ton ame est blessée

Par les illusions d'une fatale erreur.

Va, ne me prends jamais pour un persécuteur.

Et sur elle & sur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Hélas! dois-je y compter?... daignez donc me la rendre.

Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.

Que mes bontés peut-être auront un sort funeste!

Viens, jeune infortuné, je t'apprendrai le reste.
Suis mes pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'obéis à vos ordres pressans.

Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfans!

Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste?
De l'une j'admiraïs la fermeté modeste,
Sa résignation, sa grace, sa candeur.
L'autre accroît ma pitié, même par sa fureur.
Un Dieu veut les sauver, il les conduit sans doute,
Ce Dieu parle à mon cœur; il parle & je l'écoute.

ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jeune ARZÉMON, MÉGATISE.

LE JEUNE ARZÉMON.

JE marche dans ces lieux de surprise en surprise,
Quoi ! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Mégatise !
Toi, né chez les Persans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
Toi, soldat des Romains !

MÉGATISE.

Pardonne à ma faiblesse.

L'ignorance & l'erreur d'une aveugle jeunesse,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Métier cruel & vil ! méprisable esclavage !
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

MÉGATISE.

Le pauvre n'est point libre, il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ton sort près d'Iradan deviendra plus prospère.

MÉGATISE.

Va, des guerriers Romains il n'est rien que j'espère.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que dis-tu ? le tribun qui commande en ce fort,
Ne t'a-t-il pas offert un généreux support ?

Poésies. Tome I.

G

MÉGATISE.

Ah ! croi-moi, les Romains tiennent peu leur promesse.
 Je connais Iradan, je fais que, dans Emesse,
 Amant d'une Persane, il en avait un fils.
 Mais apprends que bientôt désolant son pays
 Sur un ordre du prince il détruisit la ville
 Où l'amour autrefois lui fournit un asyle.
 Oui, les chefs, les soldats à nuire condamnés
 Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés.
 Nous en voyons ici la preuve trop sensible
 Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
 De tous mes compagnons à peine une moitié
 Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
 Pitié trop faible encor & toujours chancelante !
 L'autre est prête à tremper sa main vile & sanglante
 Dans ce cœur si chéri, dans ce généreux flanc,
 A la voix d'un pontife altéré de son sang.

LE JEUNE ARZÉMON.

Cher ami, rendons grâce au fort qui nous protège ;
 On ne commettra point ce meurtre sacrilège.
 Iradan la soutient de son bras protecteur ;
 Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur.
 Il écarte de nous la main qui nous opprime.
 Je n'ai plus de terreur, il n'est plus de victime.
 De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

MÉGATISE.

Tu penses que pour toi, bravant ses souverains,
 Il hasarde sa perte ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il le dit, il le jure.

Ma sœur ne le croit point capable d'imposture.

TRAGÉDIE.

51

En un mot nous partons. Je ne suis affligé
Que de partir sans toi, sans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MÉGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a séduit ? de quels funestes charmes,
De quel prestige affreux tes yeux sont fascinés !
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés !

LE JEUNE ARZÉMON.

Je le crois.

MÉGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Sans doute.

MÉGATISE.

On te trahit, dans une heure elle est morte.

LE JEUNE ARZÉMON.

Non, il n'est pas possible : on n'est pas si cruel.

MÉGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.

Le frère d'Iradan, ce Césène, ce traître

Trafiqué de sa vie, & la vend au grand prêtre.

J'ai vu, j'ai vu signer le barbare traité.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je meurs !... Que m'as-tu dit ?

MÉGATISE.

L'horrible vérité,

Hélas ! elle est publique, & mon ami l'ignore.

LE JEUNE ARZÉMON.

O monstres ! ô forfaits !... Mais non, je doute encore...

Ah ! comment en douter ! mes yeux n'ont-ils pas vu

Ce perfide Iradan devant moi confondu ?

G ij

Des mots entrecoupés suivis d'un froid silence;
Des regards inquiets que troublait ma présence,
Un air sombre & jaloux, plein d'un secret dépit,
Tout semblait en effet me dire, il nous trahit.

MÉGATISE.

Je t'ai dit que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame est leur victime.

LE JEUNE ARZÉMON.

Détestables humains ! quoi ! ce même Iradan !..
Si fier, si généreux !

MÉGATISE.

N'est-il pas courtisan ?

Peut-être il n'en est point qui, pour plaire à son maître,
Ne se chargeât des noms de barbare & de traître.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je sauver Arzame ?

MÉGATISE.

En ce séjour d'effroi,

Je t'offre mon épée, & ma vie est à toi.

Mais ces lieux sont gardés, le fer est sur sa tête,

De l'horrible bûcher la flamme est toute prête.

Chez ces prêtres sanglans nul ne peut aborder. ...

(l'arrêtant.)

Où cours-tu malheureux ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Peux-tu le demander ?

MÉGATISE.

Crain tes emportemens ; j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Arzame va mourir, & tu crains pour ma vie !

MÉGATISE.

Arrête, je la vois.

LE JEUNE ARZÉMON.

C'est elle-même.

MÉGATISE.

Hélas!

Elle est loin de penser qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ecoute, garde-toi d'oser lui faire entendre

L'effroyable secret que tu viens de m'apprendre.

Non, je ne saurais croire un tel excès d'horreur.

Iradan!

SCÈNE II.

Le jeune ARZÉMON, MÉGATISE, ARZAME.

ARZAME.

CHER époux! cher espoir de mon cœur,

Le Dieu de notre hymen, le Dieu de la nature

A la fin nous arrache à cette terre impure...

Quoi! c'est là Mégatise!... En croirai-je mes yeux!

Un ignicole, un Guèbre est soldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZÉMON.

Il est trop vrai, ma sœur.

MÉGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte?

MÉGATISE.

Sans doute il le voudrait.

LES GUEBRES,

ARZAME.

Notre libérateur

Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je vois... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout est prêt pour la fuite :

Des fidèles soldats marchent à notre suite.

Mégatise en est-il ?

MÉGATISE.

Je vous offre mon bras.

C'est tout ce que je puis... Je ne vous quitte pas.

ARZAME au jeune Arzémon.

Iradan de mon sort dispose avec son frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis : quel trouble involontaire

Obscurcit tes regards de larmes inondés !

LE JEUNE ARZÉMON.

Quoi Cèsène, Iradan!... De grace, répondez :

Où sont-ils ? qu'ont-ils fait ?

ARZAME.

Ils sont près du grand prêtre.

ARZÉMON.

Près de ton meurtrier !

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

ARZÉMON.

Ils tardent bien long-tems.

ARZAME.

Tu les verras ici.

ARZÉMON (*se jetant dans les bras de Mégasthène.*)

Cher ami, c'en est fait, tout est donc éclairci !

ARZAME.

Eh quoi ! la crainte encor sur ton front se déploie,
Quand l'espoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorsque de l'empereur il brava le courroux,
Que pour sauver nos jours il hasarde sa vie,
Qu'il se trahit lui-même & qu'il se sacrifie ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah ! calme ta douleur,
Mon frère, elle est injuste.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, pardonne, ma sœur ;

Pardonne ; écoute au moins : Mégasthène est fidèle,
Notre culte est le sien, je réponds de son zèle,
C'est un frère ; à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels sentimens secrets ce Romain nous conserve ?
Il paraissait troublé, tu t'en souviens : observe,
Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours ;
Des prêtres ennemis, de César, de toi-même,
Des loix que nous suivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander !

LE JEUNE ARZÉMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,

Sans verser des poisons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verserai, peut-être, en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZÉMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.

Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie ;

Tu ne la connais point. Un sentiment si bas

Blesse le nœud d'hymen & ne l'affermir pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Croi qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis défobéir sans crime. . . .

J'avouerai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,

M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait ?

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait !

ARZAME.

Sa poursuite

A lui tout confier malgré moi m'a réduite.

Il a su les secrets de ma religion,

Et de tous mes devoirs, & de ma passion.

Par de profonds respects, pour un aveu sincère,

J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire.

A ses empressements j'ai mis ce frein sacré ;

Ce secret à jamais devait être ignoré,

Tu

Tu me l'as arraché : mais crains d'en faire usage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Achève ; il a donc su ce serment qui m'engage,
Qui rejoint par nos loix le frère avec la sœur ?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZÉMON.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint ?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZÉMON à *Mégastise*.

C'est assez, je vois tout : le barbare ! il se venge.

ARZAME.

Malgré notre hyménée à ses yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il ose protéger
Notre sainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures,

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah ! ma sœur !... ç'en est fait.

ARZAME.

Tu frémis & tu pleures !

LE JEUNE ARZÉMON.

Qui ? moi !... ciel !... Iradan.

ARZAME.

Pourrais-tu soupçonner

Que notre bienfaiteur pût nous abandonner ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Pardonne... en ces momens... dans un lieu si barbare...
Parmi tant d'ennemis... aisément on s'égare...
Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME.

Ah ! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.

Poésies, Tome I.

H

58 : **LES GUEBRES,**

Tu fors!... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ami; veille sur elle... ô tendresse! .. ô nature!

(avec fureur.)

Que vais-je faire? ah Dieu! la vengeance, entends ma voix!

(il embrasse sa sœur en pleurant.)

Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.

(il sort.)

SCÈNE III.

ARZAME, MÉGATISE.

ARZAME.

ARRÊTE!... que veut-il? qu'est-ce donc qu'il prépare?

De sa tremblante sœur fait-il qu'il se sépare?

Et dans quel tems, grand Dieu!... qu'en peux-tu soupçonner?

MÉGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le sort veut s'obstiner,

Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

MÉGATISE.

Puisse le juste ciel veiller sur votre vie!

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je suis loin de lui.

J'avais quelque courage, il s'épuise aujourd'hui.

N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,

Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?

Assez infortuné pour servir auprès d'eux,

Tu les vois, tu connais leurs mystères affreux.

MÉGATISE.

Hélas ! en tous les tems leurs complots ont à craindre ;
César les favorise , ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister ?
Etes-vous sûrs enfin de sa persévérance ?
On se lasse souvent de servir l'innocence ;
Bientôt l'infortuné pèse à son protecteur,
Je l'ai trop éprouvé,

ARZAME.

Si tel est mon malheur ,
Si le noble Iradan cesse de me défendre ,
Il faut mourir ... grand Dieu , quel bruit se fait entendre !
Quels mouvemens soudains , & quels horribles cris !

SCÈNE IV.

ARZAME, MÉGATISE, CESÈNE, Soldats ;
le jeune ARZÉMON enchaîné.

CESÈNE.

Qu'on le traîne à ma suite : enchaînez , mes amis ,
Ce fanatique affreux , cet ingrat , ce perfide ,
Préparez mille morts à ce lâche homicide ;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O ciel !

MÉGATISE.

Malheureux !

ARZAME (tombe sur une banquette.)

Je me meurs !

H ij



C E S È N E.

Femme ingrate ! est-ce toi qui guidais ses fureurs ?

A R Z A M E (*se relevant.*)

Comment ! que dites-vous ? quel crime a-t-on pu faire ?

C E S È N E.

Le monstre !... quoi ! plonger une main sanguinaire

Dans le sein de son maître & de son bienfaiteur ,

Frapper , assassiner votre libérateur !

A mes yeux ! dans mes bras ! un coup si détestable ,

Un tel excès de rage est trop inconcevable.

A R Z A M E.

Ciel ! Iradan n'est plus !

C E S È N E.

Les Dieux , les justes Dieux

N'ont pas livré sa vie au bras du furieux.

Je l'ai vu qui tremblait , j'ai vu sa main cruelle

S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

A R Z A M E.

Je respire un moment.

C E S È N E (*aux soldats.*)

Soldats qui me suivez

Déployez les tourmens qui lui sont réservés...

Parle , avant d'expirer , nomme-moi ton complice.

(*montrant Mégasthe.*)

Est-ce ta sœur , ou lui ? .. parle avant ton supplice. . .

Tu ne me réponds rien... quoi ! lorsqu'en ta faveur

Nous offensions hélas ! nos Dieux , notre empereur ,

Quand nos soins redoublés , & l'art le plus pénible ,

Trompaient pour te sauver ce pontife inflexible ,

Quand , tout prêts à partir de ce séjour d'effroi ,

Nous exposions nos jours & pour elle & pour toi ;

TRAGÉDIE.

61

De nos bontés, grand Dieu! voilà donc le salaire!

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé?
S'il en est un plus grand, c'est de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZÉMON (à Cèsène.)

A la fin je retrouve un reste de lumière...
La nuit s'est dissipée... un jour affreux m'éclaire...
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot: j'ose t'interroger...
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître?
Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand prêtre!

CÈSÈNE.

La livrer, malheureux! il aurait fait couler
Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il suffit: je me jette à tes pieds que j'embrasse.
A ton cher frère, à toi je demande une grace,
C'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourmens
Que la vengeance ajoute à la mort des méchants:
Je les ai mérités: ton courroux légitime
Ne saurait égaler mes remords & mon crime.

CÈSÈNE.

Soldats qui l'entendez, je le laisse en vos mains,
Soyons justes, amis, & non pas inhumain.
Sa mort doit me suffire.

ARZAME.

Eh bien, il la mérite,
Mais joignez-y sa sœur, elle est déjà proscrire.
La vie en tous les tems ne me fut qu'un fardeau,
Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau.

Je suis sa sœur, sa femme, & cette mort m'est due.

MÉGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix soit entendue.
C'est moi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté...
Seigneur, je vous ai vu, dans ce séjour du crime,
Aux tyrans assemblés promettre la victime,
Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penser
Que vous la promettiez pour les mieux abuser ?
Je suis Guèbre & grossier, j'ai trop cru l'apparence,
Je l'ai trop bien instruit ; il en a pris vengeance.
La faute en est à vous, vous qui la protégez.
Votre frère est vivant, pesez tout, & jugez.

CESÈNE.

Va, dans ce jour de sang, je juge que nous sommes
Les plus infortunés de la race des hommes....

Va, fille trop fatale à ma triste maison,
Objet de tant d'horreurs, de tant de trahison,
Je ne me repends point de t'avoir protégée.
Le traître expirera ; mais mon ame, affligée
N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.
Mes pleurs coulent sur toi, mais ils coulent en vain,
Tu mourras : aux tyrans rien ne peut te soustraire ;
Mais je te pleure encor en punissant ton frère.

(aux soldats.)

Revolons près du mien, secondons les secours
Qui raniment encor ses déplorables jours,

SCÈNE V.

ARZAME seule.

DANS sa juste colère, il me plaint, il me pleure !
Tu vas mourir, mon frère, il est tems que je meure,
Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs...

O mort ! ô destinée ! ô Dieu de la lumière !
Créateur incréé de la nature entière,
Être immense & parfait, seul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité !

Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage !
La nature est ta fille, & l'homme est ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer ses traits,
Et créer le malheur, ainsi que les forfaits !
Est-il ton ennemi ? Que sa puissance affreuse
Arrache donc la vie à cette malheureuse.
J'espère encore en toi ; j'espère que la mort
Ne pourra malgré lui détruire tout mon sort.
Oui, je naquis pour toi, puisque tu m'as fait naître ;
Mon cœur me l'a trop dit ; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfaisant qui corrompt ta loi,
Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.
Par lui persécutée, avec toi réunie,
J'oublierai dans ton sein les horreurs de ma vie.
Il en est une heureuse, & je veux y courir :
C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le vieil ARZÉMON, MÉGATISE.

LE VIEIL ARZÉMON.

TU gardes cette porte & tu retiens mes pas!
 Tu me fais cet affront, toi Mégatise!

MÉGATISE.

Héla!

Triste & cher Arzémon, vieillard que je révère,
 Trop malheureux ami, trop déplorable père,
 Qu'exiges-tu de moi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce que doit l'amitié,

Pour servir les Romains es-tu donc sans pitié?

MÉGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injustices;
 Crain ce séjour de sang, de crimes, de supplices,
 Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans,
 La mort nous environne,

LE VIEIL ARZÉMON.

Où sont mes chers enfans?

MÉGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril est extrême,
 Tu ne peux les servir, tu te perdras toi-même.

LE VIEIL ARZÉMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort;

Je

Je veux, je dois parler au commandant du fort.
N'est-ce pas Iradan que, pendant son voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce passage ?

MÉGATISE.

C'est lui-même, il est vrai ; mais crains de t'arrêter.
Hélas ! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZÉMON.

Il me refuserait une simple audience ?

MÉGATISE *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZÉMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence,
Qu'il daigne me parler ?

MÉGATISE.

A toi ?

LE VIEIL ARZÉMON.

Les plus grands-rois,
Vers les derniers humains s'abaissent quelquefois.
Ils redoutent des grands le séduisant langage,
Leur bassesse orgueilleuse & leur trompeur hommage ;
Mais oubliant pour nous leur sombre majesté,
Ils aiment à sourire à la simplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux présens dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur superbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ses mains présenté ?

MÉGATISE.

Quoi ! tu ne fais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux ?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je fais qu'ici tout m'intimide.

Poésies. Tome I.

I

Que l'inhumanité, la persécution
Menacent mes enfans & ma religion.
C'est ce que tu m'as dit, & c'est ce qui m'oblige
A voir cet Iradan son intérêt l'exige.

MÉGATISE.

Va, fui, n'augmente point par tes soins obstinés
La foule des mourans & des infortunés.

LE VIEIL ARZÉMON.

Quel discours effroyable ! explique-toi.

MÉGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, est expirant, peut-être.

LE VIEIL ARZÉMON.

Lui !

MÉGATISE.

Tremble de le voir,

LE VIEIL ARZÉMON.

Pourquoi m'en détourner ?

MÉGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'assassiner.

LE VIEIL ARZÉMON.

O soleil ! ô mon Dieu ! soutenez ma vieillesse !

Qui ? lui ! ce malheureux, porter sa main traîtresse

Sui qui ! ... pour un tel crime ai-je pu l'élever !

MÉGATISE.

Voi quel tems tu prenais, rien ne peut le sauver.

LE VIEIL ARZÉMON.

O comble de l'horreur ! hélas ! dans son enfance

J'avais cru de ses sens calmer la violence ;

Il était bon, sensible, ardent, mais généreux.

Quel démon l'a changé ! quel crime ! ... ah malheureux !

TRAGÉDIE.

67

MÉGATISE.

C'est moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne suive point la mienne.
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZÉMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas !
Quelques jours malheureux & voisins du trépas ,
Ce soleil dont mes yeux appesantis par l'âge ,
Apperçoivent à peine une infidèle image ,
Ces vains restes d'un sang déjà froid & glacé.
J'ai vécu , mon ami ; pour moi tout est passé.
Mais avant de mourir je dois parler.

MÉGATISE.

Demeure ,
Respecte d'Iradan la triste & dernière heure.

LE VIEIL ARZÉMON.

Infortunés enfans, & que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

MÉGATISE.

Hélas ! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZÉMON.

Que je voie Iradan.

MÉGATISE.

Que ton zèle empressé
Respecte plus le sang que ton fils a versé.
Atten , qu'on sache au moins si , malgré sa blessure ,
Il reste assez de force encore à la nature ,
Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

I ij

LES GUEBRES,

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger !

MÉGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZÉMON.

Tout doit nous alarmer.

MÉGATISE.

Que mes pleurs te désarment.

Mon père, éloigne-toi. Peut-être il est mourant,

Et son frère est témoin de son dernier moment.

Cache-toi, je viendrai te parler & t'instruire.

LE VIEIL ARZÉMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu qui m'as fu conduire,

Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,

Daigne abaisser sur nous tes regards paternels.

SCÈNE I I.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé sur* CESÈNE;

MÉGATISE.

CESÈNE.

MÉGATISE aide-nous, donne un siège à mon frère,

A peine il se soutient, mais il vit; & j'espère

Que malgré sa blessure & son sang répandu,

Par les bontés du ciel il nous fera rendu.

IRADAN (*à Mégatise.*)

Donne, ne pleure point.

CESÈNE (*à Mégatise.*)

Veille sur cette porte,

Et prends garde sur-tout qu'aucun n'entre & ne sorte.

(à Iradan.)

(Mégastise sort.)

Prends un peu de repos nécessaire à tes sens ,

Laisse-nous ranimer tes esprits languissans.

Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

I R A D A N.

Ah ! Césène , au prétoire on veut que je paraisse !

Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé

Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.

Notre ennemi l'emporte , & déjà le prétoire

Nous ôtant tous nos droits , lui donne la victoire.

Le puissant est toujours des grands favorisé.

Ils se maintiennent tous , le faible est écrasé :

Ils sont maîtres des loix dont ils sont interprètes ;

On n'écoute plus qu'eux , nos bouches sont muettes.

On leur donne le droit de juges souverains ;

L'autorité réside en leurs cruelles mains.

Je perds le plus beau droit , celui de faire grace.

C E S È N E.

Eh pourrais-tu la faire à la farouche audace

Du fanatique obscur qui t'ose assassiner ?

I R A D A N.

Ah ! qu'il vive.

C E S È N E.

A l'ingrat je ne puis pardonner.

Tu vois de notre état la gêne & les entraves ;

Sous le nom de guerriers nous devenons esclaves.

Il n'est plus tems de fuir ce séjour malheureux ,

Véritable prison qui nous retient tous deux.

César est arrivé : la tête de l'armée

Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.

Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
 Que ces prêtres sanglans excitent dans mon cœur.
 Et loin de te venger de leur troupe parjure,
 De nager dans leur sang, d'y laver ta blessure,
 Avec eux malgré moi je dois me réunir ;
 C'est ton lâche assassins que nous devons punir.
 Et puisqu'il faut le dire, indigné de son crime,
 Aux sacrificateurs j'ai promis la victime :
 Ta sûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
 Il est Guèbre, il suffit, César te punirait.

IRADAN.

Je ne fais ; mais sa mort en augmentant mes peines,
 Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

SCÈNE III.

IRADAN, CESÈNE, ARZAME.

ARZAME (*se jetant à genoux.*)

DANS ma honte, seigneur, & dans mon désespoir
 J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
 Je le sens ; ma présence, à vos yeux téméraire,
 Ne rappelle que trop le forfait de mon frère :
 L'audace de sa sœur est un crime de plus.

CESÈNE (*la relevant.*)

Ah ! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus ?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon frère au supplice,
 Vous l'avez ordonné ; vous lui rendez justice ;

Et vous me demandez ce que je veux ! . . . La mort ,
la mort , vous le savez.

C E S È N E.

Va, son funeste sort

Nous fait frémir assez dans ces momens terribles.

Nulcère point nos cœurs, ils sont assez sensibles.

Eh bien, je veillerai sur tes jours innocens ;

C'est tout ce que je puis, compte sur mes sermens.

A R Z A M E.

Je vous les rends, seigneur, je ne veux point de grace.

Il n'en veut point lui-même ; il faut qu'on satisfasse

Au sang qu'a répandu sa détestable erreur :

Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.

Vous me l'aviez promis : votre pitié m'outrage.

Si vous en aviez l'ombre, & si votre courage,

Si votre bras vengeur sur sa tête étendu

Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû,

Ma main sera plus prompte & mon esprit plus ferme.

Pourquoi de tant de m u x prolongez-vous le terme ?

Deux Guèbres, après tout, vil rebut des humains,

Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains ?

C E S È N E.

Où, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre,

Sans qu'un Dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,

Ne souleve mes sens & crie en ta faveur.

I R A D A N.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse & d'horreur.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, CESÈNE, MÉGATISE.

CESÈNE.

VIENT-ON nous demander le sang de ce coupable ?

MÉGATISE.

Rien encore n'a paru.

CESÈNE.

Son supplice équitable

Pourrait de nos tyrans défarmer la fureur.

ARZAME.

Ils seraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

MÉGATISE.

Cependant un vieillard dans sa douleur profonde ,

Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde ,

Et malgré mes refus , veut embrasser vos pieds.

A ses cris , à ses yeux dans les larmes noyés ,

Daignez-vous accorder la grace qu'il demande ?

IRADAN.

Une grace ! qui ? moi !

CESÈNE.

Que veut-il ? qu'il attende.

Qu'il respecte l'horreur de ces affreux momens ;

Il faut que je vous venge. Allons , il en est tems.

ARZAME.

Ciel ! déjà !

CESÈNE.

Rejetez sa prière indiscrette.

IRADAN.

Mon frère , la faiblesse où mon état me jette

Me

Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler,
Ne peut être sans doute ignoré de personne:
Et puis que ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puisque mon sort le touche, il vient pour me servir.

MÉGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le fasse venir.

SCÈNE V.

Les personnages précédens, (*Mégatise s'avance vers le vieil
Arzémon qu'on voit à la porte.*)

MÉGATISE (*à Arzémon.*)

LA bonté d'Iradan se rend à ta prière.
Avance. . . . Le voici.

ARZAME.

Juste ciel!... Ah! mon père!
A ces derniers momens, quel Dieu vient vous offrir!
Et que venez-vous faire en ces lieux?

CESÈNE.

M'attendrir.

IRADAN.

Vieillard, je te plains! que ton fils est coupable!
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfans, & dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

LE VIEIL ARZÉMON.

Oui, tribun, je l'avoue, ils sont seuls condamnables:

Poésies. Tome I.

K

Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables.
 Mais faites approcher le malheureux enfant
 Qui fut envers nous tous criminel un moment :
 Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène sur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique,
 Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour,
 Quels momens ! quels témoins ! & quel horrible jour !

SCÈNE VI.

Les personnages précédens, le jeune ARZÉMON enchaîné.

LE JEUNE ARZÉMON.

HÉLAS ! après mon crime il me faut donc paraître
 Aux yeux d'un honnête homme à qui je dois mon être,
 Dont j'ai déshonoré la vieillesse & le sang ;
 Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc ;
 Aux regards indignés de son vertueux frère ;
 Devant vous, ô ma sœur ! dont la juste colère,
 Les charmes, la terreur, & les sens agités
 Commencent les tourmens que j'ai tant mérités !

LE VIEIL ARZÉMON (*les regardant tous.*)

J'apporte à ces douleurs dont l'excès vous dévore,
 Des consolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en fera jamais après ce coup affreux.

CESÈNE.

Qui ? . . . toi nous consoler ! toi, père malheureux !

TRAGÉDIE.

71

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles.
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels discours étonnans!

CESÈNE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens?

LE VIEIL ARZÉMON.

Que n'ai-je appris plutôt dans mes sombres retraites
Le lieu, le nouveau poste & le rang où vous êtes ?
La guerre loin de moi porta toujours vos pas.
Enfin je vous retrouve,

CESÈNE.

En quel état, hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés?

ARZAME.

Ah! les loix le commandent,

Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Seigneurs, écoutez-moi....

Il vous souvient des jours de carnage & d'effroi
Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Emesse enflammée.

IRADAN.

S'il m'en souvient, grands Dieux!

CESÈNE.

Oui, nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

K ij

IRADAN.

Emesse fut détruite, & j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous?

LE VIEIL ARZÉMON.

Non, seigneur, & j'abhore

Ce mercenaire usage & ces hommes cruels
Gagés pour se baigner dans le sang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure,
Je n'ai point par le meurtre offensé la nature.
Je naquis vers Emesse, & depuis soixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je fais qu'en cette ville un hymen bien funeste
Vous engagea tous deux.

CESÈNE.

O sort que je déteste!

De nos malheurs secrets qui t'a si bien instruit?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je les fais mieux que vous: ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfans dans Emesse embrasée:
La mère de l'un d'eux y périt écrasée;
Et l'autre fut tromper par un heureux effort
Le glaive des Romains, & la flamme & la mort.

CESÈNE.

Et qui des deux vivait?

IRADAN.

Et qui des deux respire?

LE VIEIL ARZÉMON.

Hélas! vous saurez tout: je dois d'abord vous dire,
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obscur sentier;
Qu'ayant des deux états parcouru la frontière

TRAGÉDIE.

77

Le fort la conduisit sous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt du fort abandonné,
Je divisai le pain que le ciel m'a donné.
Ma loi me le commande; & mon sensible zèle,
Seigneur, pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

CESÈNE.

Eh quoi! privé de biens tu nourris l'étranger!
Et César nous opprime, ou nous laisse égorger!

IRADAN (*se soulevant un peu.*)

Que devint cette femme?... ô Dieu de la justice!
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice?

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans.
Le chagrin desséchait la fleur de son printemps.

IRADAN.

Hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Elle mourut; je fermai sa paupière;
Elle me fit jurer à son heure dernière
D'élever ses enfans dans sa religion,
J'obéis. Mon devoir & ma compassion
Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, & je l'étais pour eux.

CESÈNE.

O destins!

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux!

CESÈNE.

Une faible espérance est-elle encor permise?

ARZAMÈ.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surpris.

Et moi je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN,

Que me préparez-vous ? O cieux ! que dois-je croire ?

CESÈNE,

Ah ! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclaircissement sur ma fille & son fils ?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins ?

LE VIEIL ARZÉMON (à Iradan.)

Reconnaissez ce gage

D'un malheur sans exemple & de la vérité.
C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.

(Il donne la lettre.)

Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante,

IRADAN.

Du sang que j'ai perdu mes yeux font affaiblis,
Et ma main tremble trop : rien, mon frère, prends, lis,

CESÈNE.

Oui, c'est ta tendre épouse : ô sacré caractère !

(Il montre la lettre à Iradan.)

Embrasse ton cher fils ; Arzame est à ton frère.

IRADAN (prend la main d'Arzame, & regarde avec
larmes le jeune Arzémon qui se couvre le visage.)

Voilà mon fils, ta fille, & tout est découvert.

ARZAME (à Cesène qui l'embrasse,)

Quoi ! je naquis de vous !

IRADAN.

Quoi! le ciel qui me perd

Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale

Que pour l'abandonner à la rage infernale

De mortels ennemis que rien ne peut calmer!

LE JEUNE ARZÉMON (*se jetant aux genoux,
d'Iradan.*)

Du nom de père, hélas! osai-je vous nommer!

Puis-je toucher vos mains de cette main perfide?

J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAN (*se relevant & l'embrassant.*)

Non, tu n'es que mon fils.

(*Il retombe.*)

CESÈNE.

Que j'étais aveuglé!

Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé:

Les bourreaux l'attendaient. . . . quel bruit se fait entendre?

Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre?

MÉGATISE (*rentrant.*)

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

CESÈNE.

Est-ce un arrêt de mort?

MÉGATISE.

Il ne m'est pas connu.

Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels!

CESÈNE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MÉGATISE.

Je fais qu'ils ont proscrit ce malheureux vieillard,

Et le frère & la sœur,

CESÈNE.

O justice! ô César!

Vous pouvez le souffrir! le trône s'humilie

Jusqu'à laisser régner ce ministère impie?

LE JEUNE ARZÉMON.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé.

J'en étais incapable; eux seuls vous ont frappé.

J'expierai dans leur sang mon crime involontaire....

Déchirons ces serpens dans leur sanglant repaire,

Et vengeons les humains trop long-tems abusés

Pae ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.

Que l'empereur après ordonne mon supplice,

Il n'en jouira pas, & j'aurai fait justice,

Il me retrouvera, mais mort, enseveli

Sous leur temple fumant par mes mains démoli,

IRADAN.

Calme ton désespoir, contiens ta violence;

Elle a coûté trop cher. Un reste d'espérance,

Mon frère, mes enfans, doit encor nous flatter.

Le destin paraît las de nous persécuter.

Il m'a rendu mon fils, & tu revois ta fille;

Il n'a pas réuni cette triste famille

Pour la frapper ensemble, & pour mieux l'immoler,

ARZAME.

Qui le fait!

IRADAN.

A César que ne puis-je parler?

Je ne puis rien, je sens que ma force s'affaïsse.

Tant de soins, tant de maux, de crainte, de tendresse,

De

TRAGÉDIE.

81

De mon corps languissant ont dissous les esprits.

(à son fils.)

Soutien - moi.

LE JEUNE ARZÉMON.

L'oserai-je ?

IRADAN.

Oui, mon fils... mon cher fils !

ARZAME (à Césène.)

Eh quoi ! de ces brigands l'exécration cohorte

De ce château, mon père, assiège encor la porte ?

CÉSÈNE.

Va, j'en jure les Dieux ennemis des tyrans ;

Ces meurtriers sacrés n'y seront pas long-tems.

S'il est des Dieux cruels, il est des Dieux propices,

Qui pourront nous tirer du fond des précipices.

Ces Dieux sont la constance & l'intrépidité,

Les mépris des tyrans & de l'adversité.

(au jeune Arzémon.)

Viens, & pour expier le meurtre de ton père,

Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec son frère.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRADAN, le jeune ARZÉMON, ARZAME.

IRADAN.

NON, ne m'en parlez plus, je bénis ma blessure.
Trop de biens ont suivi cette affreuse aventure;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans,
Le ciel vous a rendus à nos embrassemens.
Vos amours offensaient & Rome & la nature;
Rome les justifie, & le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dressé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux qui nourrit votre enfance,
Y verra consacrer votre sainte alliance.
Les prêtres des enfers & leur zèle inhumain,
Respecteront le sang d'un citoyen Romain.

ARZAME.

Hélas ! l'espérez-vous ?

IRADAN.

Quelles mains sacrilèges
Oseraient de ce nom braver les privilèges ?
Cesène est au prétoire; il saura le fléchir.
Des formes de nos loix on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié seront inaccessibles ?
Les prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.

Le tems fera le reste, & si vous persistez
Dans un culte ennemi de nos solemnités,
En déroband ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez du moins vos tyrans à se taire.

Dieu qui m'en les rendez, favorisez leurs feux,
Dieu de tous les humains daignez veiller sur eux!

ARZAME.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'allégresse!
Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

LE JEUNE ARZÉMON (*baisant la main d'Iradan.*)
Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon père!

IRADAN (*l'embrassant.*)
Mon cher fils!

LE JEUNE ARZÉMON.
Le trépas m'était dû.

Vous me donnez Arzame!

ARZAME.
Et pour comble de joie,
C'est Césène mon père. . . . oui, le ciel nous l'envoie.

SCÈNE II.

Les personnages précédens, CÉSÈNE.

IRADAN.

QUELLE nouvelle heureuse apportez-vous enfin?

CÉSÈNE.

Rapporte le malheur, & tel est mon destin.
Ma fille, on nous opprime; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe sans intervalle.

L ij

Le prétoire est séduit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que je suis alarmé!

IRADAN.

Quoi! tout est contre nous!

CESÈNE.

On a déjà nommé

Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en est fait, je vois trop notre entière disgrâce.

CESÈNE.

Ah! le malheur n'est pas de perdre son emploi,
De cesser de servir, de vivre enfin pour soi...

IRADAN.

Qu'on est faible, mon frère! & que le cœur se trompe!
Je détestais ma place & son indigne pompe,
Ses fonctions, ses droits, je voulais tout quitter;
On m'en prive, & l'affront ne se peut supporter.

CESÈNE.

Ce n'est point un affront; ces pertes sont communes.
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Notre hymen malheureux formé chez les Persans
Est déclaré coupable: on ôte à nos enfans
Les droits de la nature & ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie
Par la rage égarée, & sur-tout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.
Mais il me reste au moins le droit de la vengeance:
On ne peut me l'ôter.

TRAGÉDIE.

85

ARZAME.

Celui de la naissance
Est plus sacré pour moi que les droits des Romain
Des parens généreux sont mes seuls souverains.

CESÈNE (*l'embrassant.*)

Ah ! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage.
Fille digne de moi, conserve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons besoin.

CESÈNE.

Nos lâches oppresseurs
Dédaignent ma colère, insultent à nos pleurs,
Demandent notre sang.

ARZAME.

J'en suis la cause unique :

J'étais le seul objet qu'un sacerdoce inique
Voulait sur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même Dieu que lui.
L'empereur serait-il assez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une seule victime ?
Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver ?
Le Dieu qui sur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hasard en despotique maître ?
Pour laisser opprimer ses généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ses meilleurs officiers ;
Sur quoi ? sur un arrêt des ministres d'un temple :
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple ;
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
Que pour y tempérer la dureté des loix ;
Eux qui , loin de frapper l'innocent misérable ,

Devaient intercéder, prier pour le coupable.
 Que fait votre César invisible aux humains ?
 De quoi lui sert un sceptre oisif entre ses mains ?
 Est-il, comme vos Dieux, indifférent, tranquille,
 Des maux du monde entier spectateur inutile ?

C E S È N E.

L'empereur jusqu'ici ne s'est point expliqué.
 On dit qu'à d'autres soins en secret appliqué
 Il laisse agir la loi.

I R A D A N.

Loi vaine & chimérique.
 Loi favorable aux grands, & pour nous tyrannique !

C E S È N E.

Je n'ai qu'une ressource, & je vais la tenter.
 A César malgré lui je cours me présenter :
 Je lui crierai justice : & si les pleurs d'un père
 Ne peuvent adoucir ce despote sévère,
 S'il détourne de moi des yeux indifférens,
 S'il garde un froid silence ordinaire aux tyrans,
 Je me perce à sa vue : il frémera peut-être ;
 Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;
 Et par des derniers mots qui pourront l'étonner,
 Je lui dirai, barbare, apprends à gouverner.

I R A D A N.

Vous n'irez point sans moi.

C E S È N E.

Quelle erreur vous entraîne ?

Votre corps affaibli se soutient avec peine ;
 Votre sang coule encor... demeurez & vivez,
 Vivez, vengez ma mort un jour si vous pouvez,
 Viens, Arzémon.

TRAGÉDIE.

87

LE JEUNE ARZÉMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!...

Cher frère! cher époux!... ô ciel que vont-ils faire!

SCÈNE III.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

Peut-être que César se laissera toucher.

IRADAN.

Hélas! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher?

Je respecte César; mais souvent on l'abuse.

Je vois que de révolte un ennemi m'accuse.

J'ai pour moi la nature ainsi que l'équité,

Tant de droits ne sont rien contre l'autorité.

Elle est sans yeux, sans cœur. Le guerrier le plus brave

Quand César a parlé n'est plus qu'un vil esclave.

C'est le prix du service & l'usage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,

Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,

Pour ce vieillard chéri, si grand dans sa misère!

Il n'a fait que du bien: ses respectables mœurs

Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs.

La vertu devient crime aux yeux qui nous haïssent:

C'est une impiété que dans nous ils punissent.

On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur,

Sans doute est envoyé pour servir leur fureur :
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.

Oui, mon meilleur ami commandé pour nous prendre
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, & s'en ferait honneur.
Telle est des courtisans la bassesse cruelle.
Notre indigne pontife à sa haine fidèle
N'attend que le moment de se rassasier
Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.
Dans l'état où je suis son triomphe est facile.
Nous voici tous les deux sans force & sans asyle,
Nous débattant en vain par un pénible effort
Sous le fer des tyrans dans les bras de la mort.

SCÈNE IV.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZÉMON.

IRADAN.

VÉNÉRABLE vieillard que viens-tu nous apprendre ?

LE VIEIL ARZÉMON.

C'est un événement qui pourra vous surprendre,
Et peut-être un moment soulager vos douleurs
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique - toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE

LE VIEIL ARZÉMON.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble,
Du quartier de César ils suivaient les chemins.
Du grand prêtre accouru les suivans inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, & demandent leur proie.
A mes yeux consternés le pontife déploie
Un arrêt que sa brigüe au prétoire a surpris.
On l'a dû respecter; mais, seigneur, votre fils,
Dans son emportement pardonnable à son âge,
Contr'eux, le fer en main, se présente & s'engage;
Votre frère le suit d'un pas impétueux;
Mégatise à grands cris s'élance au milieu d'eux;
Des soldats s'attroupaient à la voix du grand prêtre,
Frappez, s'écriait-il, secondez votre maître.
De toutes parts on s'arme & le fer brille aux yeux:
Je voyais deux partis ardens, audacieux,
Se mêler, se frapper, combattre avec furie.
Je ne fais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés, j'ai vu tomber ce traître
Indigne de sa place & du saint nom de prêtre.
Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu;
Il blasphémait ses Dieux qui l'ont mal défendu,
Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah! son sang odieux répandu justement
Sera vengé bientôt & payé chèrement,

Poësies, Tome I,

M

LES GUEBRES,

LE VIEIL ARZÉMON.

Je le crois. On disait qu'en ce désordre extrême,
César doit au château se transporter lui-même.

ARZAME.

Qu'est devenu mon père ?

IRADAN.

Ah ! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour nous, ni pour lui.

(*le vieil Arzémon sort.*)

SCÈNE V.

IRADAN, CESÈNE, ARZAME, le jeune ARZÉMON.

CESÈNE.

SANS doute il n'en est point ; mais la terre est vengée.
Par votre digne fils ; ma gloire est partagée ;
C'est assez.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, nos mains ont puni ses fureurs :
Puissent périr ainsi tous les persécuteurs !
Le ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre :
Que le ciel les en frappe & délivre la terre,
Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent.
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort est sur nous tous, mon fils ; à ses approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd, & ce monstre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous sacré.

César va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfans, tout est ici victime,
Tout attend son arrêt. Flétri, dépossédé,
Prisonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur, vainement consacrée.

C E S È N E.

Eh quoi! je ne vois plus ce fidèle Arzémon:
Serait-il renfermé dans une autre prison?
A-t-on déjà puni son respectable zèle,
Et les bienfaits sur-tout de sa main paternelle?
Au supplice, ma fille, il ne peut échapper.
César de toutes parts nous fait envelopper.

A R Z A M E.

J'entends déjà sonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
Je n'ai vu que du sang, des bourreaux & la mort.

C E S È N E.

Oui, c'en est fait, ma fille.

A R Z A M E.

Ah! pourquoi suis-je née?

C E S È N E (*embrassant sa fille.*)

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
O mon cher frère!... & toi son déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils sont du moins finis.

I R A D A N.

La garde du prétoire en ces murs avancée,
Déjà des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même!... à genoux, mes enfans.

M ij.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers momens!

SCÈNE DERNIÈRE.

Les personnages précédens, L'EMPEREUR, Gardes; le
vieil ARZÉMON & MÉGATISE *au fond.*

L'EMPEREUR.

ENFIN, de la justice à mes sujets rendue,
Il est tems qu'en ces lieux la voix soit entendue.
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit,
L'intérêt de l'état m'éclaire & me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfans, soldats, vous êtes tous coupables
Dans ce jour d'attentats & de calamités,
D'avoir nég'igé tous d'implorer mes bontés.

CESÈNE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le respect & les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez : c'est trop vous défier de moi,
Vous avez outragé l'empereur & la loi.
Le meurtre d'un pontife est sur-tout punissable.
Je fais qu'il fut cruel, injuste, inexorable;
Sa soif du sang humain ne se put assouvir.
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.

Je vous eusse écoutés, la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec sécurité,
Et l'appui de mon trône est la seule équité.

I R A D A N.

Nous avons mérité, seigneur, votre colère :
Épargnez les enfans, & punissez le père.

L' E M P E R E U R.

Je fais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'aux pieds de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincère.
Il se fie à César, vous deviez l'imiter.

(*au vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon, venez vous présenter.
Dans un culte interdit par une loi sévère
Vous avez élevé la sœur avec le frère.
C'est la première source où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs.
Des prêtres emportés par un funeste zèle
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.
Ils auraient dû l'instruire & non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits qu'ils n'ont pas su borner,
Fiers de servir le ciel ils servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance ;
Je les viens abolir.

I R A D A N.

Rome, les nations

Vont bénir vos bontés.

L' E M P E R E U R.

Les persécutions

Ont mal servi ma gloire & font trop de rebelles.

Quand le prince est clément les sujets sont fidèles.
 On m'a trompé long-tems ; je ne veux désormais
 Dans les prêtres des Dieux que des hommes de paix,
 Des ministres chéris, de bonté, de clémence,
 Jaloux de leurs devoirs & non de leur puissance,
 Honorés & soumis, par les loix soutenus,
 Et par ces mêmes loix sagement contenus,
 Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
 Donnant aux nations le précepte & l'exemple ;
 D'autant plus révéérés qu'ils voudront l'être moi ;
 Dignes de vos respects & dignes de mes soins :
 C'est l'intérêt du peuple, & c'est celui du maître,
 Je vous pardonne à tous. C'est à vous de connaître
 Si de l'humanité je me fais un devoir,
 Et si j'aime l'état plutôt que mon pouvoir....

Iradan, désormais loin des murs d'Apamée,
 Votre frère avec vous me suivra dans l'armée ;
 Je vous verrai de près combattre sous mes yeux :
 Vous m'avez offensé ; vous m'en servirez mieux.
 De vos enfans chéris j'approuve l'hyménée.

(à Arzame & au jeune Arzémon.)

Méritez ma faveur qui vous est destinée.

(au vieil Arzémon.)

Et toi qui fus leur père, & dont le noble cœur
 Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
 J'ajoute à ta campagne un fertile héritage,
 Tu mérites des biens, tu fais en faire usage.
 Les Guèbres désormais pourront en liberté
 Suivre un culte secret long-tems persécuté.
 Si ce culte est le tien, sans doute il ne peut nuire :
 Je dois le tolérer plutôt que le détruire.

TRAGÉDIE.

95

Qu'ils jouissent en paix de leurs droits , de leurs biens ,
Qu'ils adorent leur Dieu ; mais sans blesser les miens :
Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière.
Mais la loi de l'état est toujours la première.
Je pense en citoyen , j'agis en empereur :
Je hais le fanatique & le persécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un Dieu du haut d'un trône auguste ,
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juste.

ARZAME.

Nous tombons tous , seigneur , à vos sacrés genoux.

LE VIEIL ARZÉMON.

Notre religion est de mourir pour vous.

Fin de la Tragédie.

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art & ses prestiges,
N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple, & fait pour les Dieux.

De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Pirithoüs,
Du sage Achate, & du tendre Nifus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les fiffe au superbe empirée.
On n'y voit point Mars & sa Cythérée;
Car la discorde est toujours avec eux;
L'amitié vit avec très-peu de Dieux,

A ses côtés sa fidèle interprète,
La vérité, charitable & discrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter;
Nul ne l'approche, & chacun la regrette,
Par contenance un livre est dans ses mains,

Où

Où sont écrits les bienfaits des humains ;
Doux monumens d'estime & de tendresse ,
Donnés sans faste , acceptés sans bassesse ,
Du protecteur noblement oubliés ,
Du protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure :
L'histoire est courte , & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture ,
Qu'on n'entend plus , & que le tems détruit.

Or des humains quelle est donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs est bannie :
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Ses ennemis ne jurent que par elle :
En la fuyant chacun s'y dit fidelle ;
Ainsi qu'on voit devers l'état Romain ,
Des indévots chapelet à la main.

De leur propos la déesse en colère ,
Voulut enfin que ses mignons chéris ,
Si contents d'elle , & si sûrs de lui plaire ,
Vinssent la voir en son sacré pourpris ;
Fixa le jour , & promit un beau prix
Pour chaque couple , au cœur noble , sincère ,
Tendre comme elle , & digne d'être admis ,
S'il se pouvait , au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide ,
Tous nos Français que la nouveauté guide ;
Un peuple immense inonde le parvis.
Le temple s'ouvre , on vit d'abord paraître
Deux courtisans par l'intérêt unis ;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.

Vint un courier, qui dit, qu'auprès du maître
 Vaquait alors un beau poste d'honneur,
 Un noble emploi de valet grand-seigneur.
 Nos deux amis poliment se quittèrent,
 Déesse, & prix, & temple abandonnèrent,
 Chacun des deux en son ame jurant
 D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots, à la mine discrète,
 Dos en arcade, & mistel à la main,
 Unis en DIEU de charité parfaite,
 Et tout brûlans de l'amour du prochain,
 Psalmodiaient, & baillaient en chemin.
 L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
 Au menton triple, au col apoplectique,
 Porc engraisé des dixmes de Sion,
 Oppressé fut d'une indigestion.

On confessa mon vieux ladre au plus vite ;
 D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
 Dûment lesté par le curé du lieu,
 Pour son voyage au pays du BON DIEU.
 Ses trois amis gaiement lui marmotèrent
 Un *Oremus* ; en leur cœur convoitèrent
 Son bénéfice, & vers la cour trotterent.
 Puis chacun d'eux, dévotement rival,
 En se jurant fraternité sincère,
 Les yeux baissés, va chez le cardinal
 De jansénisme accuser son confrère.

Gais & brillans, après un long repas,
 Deux jeunes gens se tenant sous les bras,
 Lisant tout haut des lettres de leurs belles,
 D'un air galant leur figure étalaient,

Et détonnant quelques chansons nouvelles,
 Ainsi qu'au bal à l'autel ils allaient.
 Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
 De l'amitié l'autel ensanglantèrent :
 Et le moins fou laissa tout éperdu,
 Son tendre ami sur la place étendu.

Plus loin venaient, d'un air de complaisance,
 Life & Chloé, qui dès leur tendre enfance
 Se confiaient leurs plaisirs, leurs humeurs,
 Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs,
 Se caressant, se parlant sans rien dire,
 Et sans sujet toujours prêtes à rire.
 Mais toutes deux avaient le même amant :
 A son nom seul, ô merveille foudaine !
 Life & Chloé prirent tout doucement
 Le grand chemin du temple de la haine.

Enfin Zaïre y parut à son tour,
 Avec ces yeux, où languit la mollesse,
 Où le plaisir brille avec la tendresse.
 Ah ! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour !
 Que fait ici cette triste déesse ?
 Tout y languit : je n'y vois point l'amour.
 Elle sortit, vingt rivaux la suivirent ;
 Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
 DIEU fait alors où ma Zaïre alla ;
 De l'amitié le prix fut laissé là ;
 Et la déesse en tout lieu célébrée,
 Jamais connue & toujours désirée,
 Gèle le froid sur ses sacrés autels.
 J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

E N V O I.

MON cœur, ami charmant & sage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorsque j'ai dit qu'à l'amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à sa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

L E M O N D A I N (a).

REGRETTERA qui veut le bon vieux tems,
 Et l'âge d'or & le règne d'Astrée,
 Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
 Et le jardin de nos premiers parens.
 Moi je rends grace à la nature sage,
 Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
 Tant décrié par nos tristes frondeurs ;
 Ce tems profane est tout fait pour mes mœurs.
 J'aime le luxe , & même la mollesse ,
 Tous les plaisirs , les arts de toute espèce ,
 La propreté , le goût , les ornemens :
 Tout honnête homme a de tels sentimens.
 Il est bien doux pour mon cœur très-immonde ,
 De voir ici l'abondance à la ronde ,
 Mère des arts , & des heureux travaux ,
 Nous apporter de sa source féconde ,
 Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
 L'or de la terre & les trésors de l'onde ,
 Leurs habitans & les peuples de l'air ,
 Tout sert au luxe , aux plaisirs de ce monde.
 O le bon tems que ce siècle de fer !
 Le superflu , chose très-nécessaire ,
 A réuni l'un & l'autre hémisphère.
 Voyez-vous pas ces-agiles vaisseaux ,

(a) Cette pièce est de 1736. C'est
 un badinage , dont le fond est très-
 philosophique & très-utile : son uti-
 lité se trouve expliquée dans la pièce

suivante. Voyez aussi la lettre de
 M. Melon à madame la comtesse de
 Verrue.

Qui du Texel, de Londres, de Bourdeaux,
 S'en vont chercher, par un heureux échange,
 De nouveaux biens nés aux sources du Gange;
 Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
 Nos vins de France enivrent les sultans ?
 Quand la nature était dans son enfance,
 Nos bons ayeux vivaient dans l'ignorance,
 Ne connaissant, ni le *rien* ni le *mien*;
 Q'auraient-ils pu connaître ? Ils n'avaient rien;
 Ils étaient nus, & c'est chose très-claire,
 Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
 Sobres étaient. Ah ! je le crois encor,
 Martialo (b) n'est point du siècle d'or.
 D'un bon vin frais, ou la mousse, ou la sève,
 Ne grata point le triste gosier d'Eve;
 La soie & l'or ne brillaient point chez eux.
 Admirez-vous pour cela nos ayeux ?
 Il leur manquait l'industrie & l'aisance;
 Est-ce vertu ? C'était pure ignorance,
 Quel idiot, s'il avait eu pour lors
 Quelque bon lit, aurait couché dehors ?
 Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
 Que faisais-tu dans les jardins d'Eden ?
 Travaillais-tu pour ce sot genre humain ?
 Caressais-tu madame Eve, ma mère ?
 Avouez-moi, que vous aviez tous deux
 Les ongles longs, un peu noirs & crasseux,
 La chevelure assez mal ordonnée,
 Le teint bruni, la peau bise & tannée.

(b) Auteur du *Cuisinier Français*.

Sans propreté l'amour le plus heureux
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment,
Avec de l'eau, du millet & du gland ;
Le repas fait, ils dorment sur la dure :
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant, voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londres, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme ?
Entrez chez lui ; la foule des beaux-arts,
Enfans du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie,
De ces dehors orna la symmétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessin,
Du doux Corrège & du savant Poussin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure :
C'est (c) Bouchardon qui fit cette figure ;
Et cet argent fut poli par Germain (d).
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés,
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux ;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entens sortir le maître.

(c) Fameux sculpteur né à Chaumont en Champagne. — fins & les ouvrages sont du plus grand goût.
(d) Excellent orfèvre dont les des-

Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée & moitié transparente ;
Nonchalamment je l'y vois promené :
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche & plus polie ;
Le plaisir presse, il vole au rendez-vous,
Chez Camargot, chez Gossin, chez Julie.
Il est comblé d'amour & de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs.
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuisinier est un mortel divin !
Cloris, Eglé me versent de leur main,
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon ;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres desirs,
D'autres soupers & de nouveaux plaisirs.

Or

Or maintenant , monsieur du Télémaque ,
 Vantez-nous bien votre petite Ithaque ,
 Votre Salente & vos murs malheureux ,
 Où vos Crétois , tristement vertueux ,
 Pauvres d'effet , & riches d'abstinence ,
 Manquent de tout pour avoir l'abondance.
 J'admire fort votre style flatteur ,
 Et votre prose , encor qu'un peu traînante.
 Mais , mon ami , je consens de grand cœur ,
 D'être fessé dans vos murs de Salente ,
 Si je vais là pour chercher mon bonheur.
 Et vous , jardin de ce premier bonhomme ,
 Jardin fameux par le Diable & la pomme ,
 C'est bien en vain que tristement séduits ,
 Huet , Calmet , dans leur savante audace ,
 Du paradis ont recherché la place.
 Le paradis terrestre est où je suis (e) ,

(e) Les curieux d'anecdotes seront bien aises de savoir que ce badinage , non-seulement très-innocent , mais dans le fond très-utile , fut composé dans l'année 1736 , immédiatement après le succès de la tragédie d'*Alzire*. Ce succès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur , que l'abbé Desfontaines alla dénoncer la petite plaisanterie du *Mondain* à un prêtre nommé C.... , qui avait du crédit sur l'esprit du cardinal de Fleuri. Desfontaines falsifia l'ouvrage , y mit des vers de sa façon comme il avait fait à la *Henriade*. L'ouvrage fut traité de scandaleux , & l'auteur de la *Henriade* , de *Mérope* , de *Zaïre* , fut obligé de s'enfuir de sa patrie. Le roi de Prusse lui offrit alors le même asyle qu'il lui a donné depuis ; mais l'auteur aimait mieux alors aller retrouver ses amis dans sa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de Voltaire.

L E T T R E (a)
 DE MONSIEUR DE MELON,
Ci-devant secrétaire du régent du royaume,
 A MADAME LA COMTESSE DE VERRUE,
 SUR L' A P O L O G I E D U L U X E.

J'AI lu, madame, l'ingénieuse apologie du luxe. Je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré dans mon *Essai politique sur le commerce*, combien ce goût des beaux-arts, & cet emploi des richesses, cette ame d'un grand état, qu'on nomme *luxe*, sont nécessaires pour la circulation de l'espèce & pour le maintien de l'industrie; je vous regarde, madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts (b)? Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, & qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton Suisse on fasse des loix somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, &c.

(a) Cette lettre fut écrite dans le tems que la pièce du *Mondain* parut en 1736.

(b) Madame la comtesse de Verrue, mère de madame la princesse de Carignan, dépensait cent mille francs par an en curiosités; elle s'étoit formé un

des beaux cabinets de l'Europe en raretés & en tableaux. Elle rassemblait chez elle une société de philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté & la simplicité de la philosophie la plus intrépide.

D É F E N S E

• D U M O N D A I N ;

O U

L'APOLOGIE DU LUXE.

A table hier , par un triste hafard ,
 J'étais affis près d'un maître cafard ,
 Lequel me dit : Vous avez bien la mine
 D'aller un jour échauffer la cuisine
 De Lucifer ; & moi , prédestiné ,
 Je rirai bien quand vous ferez damné.
 Damné ! comment ? pourquoi ? Pour vos folies,
 Vous avez dit en vos œuvres non pies ,
 Dans certain conte en rimes barbouillé ,
 Qu'au paradis Adam était mouillé ,
 Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père ,
 Qu'Eve avec lui buyait de belle eau claire ;
 Qu'ils avaient même , avant d'être déchus ,
 La peau tannée & les ongles crochus.
 Vous avancez dans votre folle ivresse ,
 Prêchant le luxe , & vantant la mollesse ,
 Qu'il vaut bien mieux , ô blasphêmes maudits !
 Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
 Parquoi , mon fils , votre muse pollue
 Sera rôtie , & c'est chose conclue.

Difant ces mots , fon gosier altéré

O ij

Humait un vin, qui d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enlumina son teint ;
Lors je lui dis : Pour DIEU , monsieur le saint ;
Quel est ce vin ? d'où vient-il , je vous prie ?
D'où l'avez-vous ? Il vient de Canarie :
C'est un nectar , un breuvage d'élu ;
DIEU nous le donne , & DIEU veut qu'il soit bu.
Et ce café , dont , après cinq services ,
Votre estomac goûte encor les délices ?
Par le seigneur il me fut destiné.
Bon. Mais avant que DIEU vous l'ait donné ,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté ,
Par mille mains fut pour vous préparée ,
Cuite , recuite , & peinte & diaprée :
Cet argent fin , ciselé , godronné ;
En plat , en vase , en soucoupe tourné ,
Fut arraché de la terre profonde ,
Dans le Potosé , au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous ,
Afin qu'en paix , dans votre heureux courroux ,
Vous insultiez , pieux atrabilaire ,
Au monde entier épuisé pour vous plaire.
O faux dévot , véritable mondain ,
Connaissez-vous ; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.

Sachez sur-tout que le luxe enrichit
 Un grand état, s'il en perd un petit.
 Cette splendeur, cette pompe mondaine,
 D'un règne heureux est la marque certaine.
 • Le riche est né pour beaucoup dépenser,
 Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
 Dans ces jardins regardez ces cascades,
 L'étonnement & l'amour des nayades;
 Voyez ces flots, dont les napes d'argent
 Vont inonder ce marbre blanchissant;
 Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
 La terre en est plus belle & plus féconde.
 Mais de ces eaux si la source tarit,
 L'herbe est séchée & la fleur se flétrit.
 Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
 Par cent canaux circuler l'abondance:
 Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
 Le pauvre y vit des vanités des grands:
 Et le travail gagé par la mollesse,
 S'ouvre à pas lents la route à la richesse.
 J'entends d'ici des pédans à rabats,
 Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas;
 Qui me citant Dents d'Halicarnasse,
 Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace;
 Vont criaillant qu'un certain Curius,
 Cincinnatus, & des consuls en us,
 Béchaient la terre au milieu des alarmes;
 Qu'ils maniaient la charrue & les armes;
 Et que les bleds tenaient à grand honneur
 D'être semés par la main d'un vainqueur.
 C'est fort bien dit, mes maîtres: je veux croire

Des vieux Romains la chimérique histoire,
 Mais, dites-moi, si les Dieux par hasard
 Faisaient combattre Auteuil & Vaugirard,
 Faudrait-il pas au retour de la guerre,
 Que le vainqueur vînt labourer sa terre ?
 L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
 Rome jadis était ce qu'est Auteuil,
 Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
 Pour quelque pré signalant leur furie,
 De leur village allaient au champ de Mars,
 Ils arboraient du foin (a) pour étendards.
 Leur Jupiter, au tems du bon roi Tulle,
 Était de bois ; il fut d'or sous Luculle,
 N'allez donc pas avec simplicité,
 Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh, que Colbert était un esprit sage !
 Certain buxor conseillait par ménage,
 Qu'on abolit ces travaux précieux,
 Des Lyonnais ouvrage industrieux.
 Du conseiller l'absurde prud'homme
 Eût tout perdu par pure économie.
 Mais le ministre, utile avec éclat,
 Sut par le luxe enrichir notre état,
 De tous nos arts il agrandit la source ;
 Et du midi, du levant & de l'ourse,
 Nos fiers voisins de nos progrès jaloux,
 Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous,
 Je veux ici vous parler d'un autre homme,
 Tel que n'en vit Paris, Peking, ni Rome ;

(a) Une poignée de foin au bout était le premier étendard des Romains, d'un bâton, nommée *Manipulus*, mains.

C'est Salomon, ce sage fortuné,
 Roi philosophe, & Platon couronné,
 Qui connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe;
 Vit-on jamais un luxe plus superbe?
 Il faisait naître au gré de ses desirs
 L'argent & l'or, mais sur-tout les plaisirs.
 Mille beautés servaient à son usage;
 Mille? On le dit, c'est beaucoup pour un sage;
 Qu'on m'en donne une, & c'est assez pour moi,
 Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

Parlant ainsi, je vis que les convives
 Aimaient assez mes peintures naïves:
 Mon doux béat très-peu me répondait,
 Riait beaucoup, & beaucoup plus buvait;
 Et tout chacun présent à cette fête,
 Fit son profit de mon discours honnête.

S U R
L E S É V É N E M E N S
D E L' A N N É E 1744.

D I S C O U R S E N V E R S.

Q U O I , verrai-je toujours des sottises en France ?
 Difait l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance ,
 Timon , qui , du passé profond admirateur ,
 Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
 Pourquoi , s'écriait-il , le roi va-t-il en Flandre ?
 Quelle étrange vertu , qui s'obstine à défendre
 Les débris dangereux du trône des Césars ,
 Contre l'or des Anglais & le fer des houffars ?
 Dans le jeune Conti , quel excès de folie ,
 D'escalader les monts qui gardent l'Italie ,
 Et d'attaquer , vers Nice , un roi victorieux ,
 Sur ces sommets glacés dont le front touche aux cieux ?
 Pour franchir ces amas de neiges éternelles ,
 Dédale à cet Icare a-t-il prêté ses ailes ?
 A t-il reçu du moins dans son dessein fatal ,
 Pour briser les rochers , le secret d'Annibal ?

Il parle , & Conti vole. Une ardente jeunesse ,
 Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse ,
 Se précipite en foule autour de son héros :
 Du Var qui s'épouvante on traverse les flots ;
 De torrens en rochers , de montagne en abîme ,
 Des Alpes en courroux on assiège la cime ;

On

On y brave la foudre ; on voit de tous côtés ,
Et la nature , & l'art , & l'ennemi domptés ,
Conti qu'on censurait , & que l'univers loue ,
Est un autre Annibal , qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux , frondeurs , en est-ce assez ?
Avec Nice & Demont vous voilà terrassés.

Mais tandis que sous lui les Alpes s'applanissent ,
Que sur les flots voisins les Anglais en frémissent ,
Vers les bords de l'Escaut LOUIS fait tout trembler ;
Le Batave s'arrête , & craint de le troubler ,
Ministres , généraux , suivent d'un même zèle ,
Du conseil aux dangers , leur prince & leur modèle.
L'ombre du grand Condé , l'ombre du grand LOUIS ,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur fils ;
L'envie alors se tait , la médifance admire.
Zoïle , un jour du moins , renonce à la satyre ;
Et le vieux nouvelliste , une canne à la main ,
Trace au palais-royal , Ypre , Furne & Menin.

Ainsi , lorsqu'à Paris la tendre Melpomène
De quelque ouvrage heureux vient embellir sa scène ,
En dépit des sifflets de cent auteurs malins ,
Le spectateur sensible applaudit des deux mains ;
Ainsi , malgré Buffi , ses chansons & sa haine ,
Nos aïeux admiraient Luxembourg & Turenne.
Le Français quelquefois est léger & moqueur ;
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur ;
Son œil perçant & juste est prompt à le connaître ;
Il l'aime en son égal , il l'adore en son maître.
La vertu sur le trône est dans son plus beau jour ,
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.

Nous l'avons bien prouvé , quand la fièvre fatale ,

Poésies. Tome I.

P

A l'œil creux, au teint sombre, à la marche inégale,
De ses tremblantes mains ministres du trépas,
Vint attaquer LOUIS au sortir des combats.

Jadis Germanicus fit verser moins de larmes :
L'univers éploré ressentit moins d'alarmes,
Et goûta moins l'excès de sa félicité,
Lorsqu'Antonin mourant reparut en santé.

Dans nos emportemens de douleur & de joie,
Le cœur seul a parlé, l'amour seul se déploie.
Paris n'a jamais vu de transports si divers,
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.

Autrefois, ô grand roi, les filles de Mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce tems si chéri !

L'éclat du trône augmente, & le nôtre est flétri.
O ma prose & mes vers, gardez-vous de paraître,
Il est dur d'ennuyer son héros & son maître :

Cependant nous avons la noble vanité

De mener les héros à l'immortalité ;

Nous nous trompons beaucoup ; un roi juste & qu'on aime,
Va sans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.

Chaque âge le bénit ; le vieillard expirant,
De ce prince, à son fils, fait l'éloge en pleurant ;

Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères ;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

Si pourtant, ô grand roi, quelqu'esprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple interprète sincère,
S'élevant jusqu'à vous par le grand art des vers,
Ofait, sans vous flatter, vous peindre à l'univers,

Peut-être on vous verrait, séduit par l'harmonie,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie ;
Peut-être d'un regard le Parnasse excité,
De son lustre terni reprendrait la beauté.
L'œil du maître peut tout ; c'est lui qui rend la vie
Au mérite expirant sous les dents de l'envie ;
C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeste talent dans la foule ignoré.
Un roi qui fait régner, nous fait ce que nous sommes :
Les regards d'un héros produisent les grands hommes.

L E C A D E N A T (a).

JE triomphais ; l'Amour était le maître ,
 Et je touchais à ces momens trop courts
 De mon bonheur & du vôtre peut-être ;
 Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
 C'est votre époux. Geolier sexagénaire ,
 Il a fermé le libre sanctuaire
 De vos appas ; & trompant nos desirs ,
 Il tient la clef du séjour des plaisirs.
 Pour éclaircir ce douloureux mystère ,
 D'un peu plus haut reprenons cette affaire.

Vous connaissez la déesse Cérès.

Or , en son tems Cérès eut une fille ,
 Semblable à vous , à vos scrupules près ,
 Brune piquante , honneur de sa famille ,
 Tendre sur-tout , & menant à sa cour
 L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
 Un autre aveugle , hélas ! bien moins aimable ,
 Le triste hymen la traita comme vous.
 Le vieux Pluton , riche autant qu'haïssable ,
 Dans les enfers fut son indigne époux :
 Il était Dieu , mais avare & jaloux ;
 Il fut cocu ; car c'était la justice.
 Pirithoüs , son fortuné rival ,
 Beau , jeune , adroit , complaisant , libéral ,

(a) Cette pièce est fort ancienne. | qui était en effet dans le cas dont
 L'auteur n'avait que dix-huit ans | est ici question.
 quand il la fit , au sujet d'une dame ,

Au Dieu Pluton donna le bénéfice
 De cocuage. Or ne demandez pas,
 Comment un homme avant sa dernière heure
 Put pénétrer dans la sombre demeure.
 Cet homme aimait, l'amour guida ses pas :
 Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
 Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes !
 De sa chaudière, un traître d'espion
 Vit le grand cas, & dit tout à Pluton ;
 Il ajouta, que même à la fourdine
 Plus d'un damné festoyait Proserpine.
 Le Dieu cornu, dans son noir tribunal,
 Fit convoquer son sénat infernal ;
 Il assembla les détestables ames
 De tous ses saints dévolus aux enfers,
 Qui dès long-tems en cocuage experts,
 Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
 Un Florentin lui dit : Frère & seigneur,
 Pour détourner la maligne influence
 Dont votre altesse a fait l'expérience,
 Tuer sa dame est toujours le meilleur.
 Mais, las, seigneur ! la vôtre est immortelle.
 Je voudrais donc, pour votre sûreté,
 Qu'un cademat de structure nouvelle,
 Fût le garant de sa fidélité :
 A la vertu par la force asservie,
 Lors vos plaisirs borneront son envie :
 Plus ne sera d'amant favorisé.
 Et plût aux Dieux que quand j'étais en vie,
 D'un tel secret je me fusse avisé !
 A ce discours les damnés applaudirent,

Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment , feux , enclumes , fourneaux ,
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tifiphoné , de ces lieux ferrurière ,
Au cadenat met la main la première :
Elle l'achève , & des mains de Pluton
Proserpiná reçut ce triste don ,
On m'a conté , qu'essayant son ouvrage ,
Le cruel Dieu fut ému de pitié ,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié ,
Que je vous plains ! Vous allez être sage ,
Or , ce secret aux enfers inventé ,
Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce , dans Venise & dans Rome ,
Il n'est pédant , bourgeois , ni gentilhomme ;
Qui pour garder l'honneur de sa maison
De cadenats n'ait sa provision.
Là , tout jaloux , sans craindre qu'on le blâme ,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchans on se gâte sans peine ;
Et le galant vit fort à la Romaine.
Mais son trésor est-il en sûreté ?
A ses projets l'Amour fera funeste ;
Ce Dieu charmant fera notre vengeur ;
Car vous m'aimez ; & quand on a le cœur
De femme honnête , on a bientôt le reste ,

PIÈCES DÉTACHÉES.

L'ANTI-GITON (a).

A Mademoiselle LE COUVREUR.

O du théâtre aimable souveraine,
 Belle Chloé, fille de Melpomène!
 Puissent ces vers de vous être goûtés!
 Amour le veut, Amour les a dictés.
 Ce petit Dieu, de son aile légère,
 Un arc en main parcourait l'autre jour
 Tous les recoins de votre sanctuaire;
 Car le théâtre appartient à l'Amour:
 Tous ses héros sont enfans de Cythère.
 Hélas, Amour! que tu fus consterné,
 Lorsque tu vis ce temple profané,
 Et ton rival, de son culte hérétique,
 Etablissant l'usage antiphyfique,
 Accompagné de ses mignons fleuris,
 Fouler aux pieds les myrtes de Gypris!
 Cet ennemi jadis eût dans Gomore
 Plus d'un autel, & les aurait encore,
 Si par le feu son pays consumé

(a) Cette pièce est aussi ancienne | 1712, comme adressée à la comé-
 que la précédente. On l'imprima-en | dienne Duclos.

En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'est de la métamorphose,
Car gens de bien m'ont expliqué la chose
Très-doctement ; & partant ne veut pas
Mécroire en rien la vérité du cas,
Ainsi que Loth, chassé de son asyle,
Ce pauvre Dieu courut de ville en ville ;
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon ;
Chez des héros il fit sa résidence,
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence ;
Cherchant toujours, si bien vous l'observez,
Peuples polis & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés desirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce Dieu paraît sous humaine figure :
Et n'a point pris bourdon de pèlerin
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Quand, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes,
Il n'a point l'air de ce pesant abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui tourmentant en tout sens son espèce,
Mord son prochain, & corrompt la jeunesse ;
Lui, dont l'œil louche, & le muse effronté,
Font frissonner la tendre volupté ;
Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.

Ce Dieu fait trop, qu'en un pédant crasseux,
Le plaisir même est un objet hideux.

D'un beau marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le suivent en riant;
Philis le lorgne, & soupire en fuyant.

Ce faux amour se pavane à toute heure,
Sur le théâtre aux muses destiné,

Où par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choisissait sa demeure.

Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré, confus,
Des fiers succès du Dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.

Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce Dieu descendre;
Sur le théâtre il vole parmi nous,
Quand sous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine & vous
De notre encens le tribut légitime.

Que si voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux:

Il vous créa la prêtresse du temple:
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple:
Prêchez donc vite, & venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

L A M O R T

de Mademoiselle LE COUVREUR, fameuse actrice.

QUE vois-je ? quel objet ! Quoi ! ces lèvres charmantes ,
 Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes ,
 Eprouvent du trépas les livides horreurs !
 Muses , graces , amours , dont elle fut l'image ,
 O mes Dieux & les siens , secourez votre ouvrage.
 Que vois-je ? c'en est fait , je t'embrasse , & tu meurs.
 Tu meurs , on fait déjà cette affreuse nouvelle :
 Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.
 J'entends de tous côtés les beaux-arts éperdus ,
 S'écrier , en pleurant ; Melpomène n'est plus.

Que direz - vous , race future ,
 Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure ,
 Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels ?

Ils privent de la sépulture
 Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
 Quand elle était au monde , ils soupiraient pour elle ;
 Je les ai vu soumis , autour d'elle empressés :
 Sitôt qu'elle n'est plus , elle est donc criminelle ;
 Elle a charmé le monde , & vous l'en punissez.
 Non , ces bords désormais ne seront plus profanes (a) ,
 Ils contiennent ta cendre ; & ce triste tombeau ,
 Honoré par nos chants , consacré par tes mânes ,

Est pour nous un temple nouveau.
 Voilà mon saint Denis ; oui , c'est là que j'adore

(a) Elle est enterrée sur le bord de la Seine.

LA MORT DE M^{LLE}. LE COUVREUR. 123

Tes talens, ton esprit, tes graces, tes appas.

Je les aimai vivans, je les encense encore,

Malgré les horreurs du trépas,

Malgré l'erreur & les ingrats,

Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.

Ah! verrai-je toujours ma faible nation,

Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire,

Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire,

Et le Français volage endormi sous l'empire

De la superstition?

Quoi! n'est-ce donc qu'en Angleterre

Que les mortels osent penser?

O rivale d'Athènes! ô Londres! heureuse terre!

Ainsi que des tyrans, vous avez su chasser

Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.

C'est là qu'on fait tout dire, & tout récompenser;

Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire.

Le vainqueur de Tallard, le fils de la Victoire,

Le sublime Dryden, & le sage Addison,

Et la charmante Ophélie, & l'immortel Newton,

Ont part au temple de mémoire:

Et le Couvreur à Londres aurait eu des tombeaux

Parmi les beaux-esprits, les rois & les héros.

Quiconque a des talens à Londres est un grand homme.

L'abondance & la liberté

Ont après deux mille ans chez vous ressuscité

L'esprit de la Grèce & de Rome.

Des lauriers d'Apollon, dans nos stériles champs,

La feuille négligée est-elle donc flétrie?

Dieux! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie

Et de la gloire & des talens?

Q ij

AU CAMP DEVANT PHILIPPSBOURG.

le 3 Juillet 1734.

C'EST ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois & j'entens l'atmosphère,
Qui s'embrase & qui retentit
De cent décharges de tonnerre ;
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit & rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre fous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme, nommé la gloire,
A l'œil superbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant sa trompette en sa main,
Sonnant la charge & la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.
O nation brillante & vaine!
Illustres fous, peuple charmant,

AU CAMP DEVANT PHILIPPSBOURG, &c. 125

Que la gloire à son char enchaîne ;
Il est beau d'affronter gaiement
Le trépas & le prince Eugène.
Mais hélas ! quel sera le prix
De vos héroïques prouesses ?
Vous ferez cocus dans Paris
Par vos femmes & par vos maitressés.

A V E R T I S S E M E N T.

SOIT que l'Ecclésiaste ait été effectivement composé par Salomon, soit qu'un autre auteur inspiré ait fait parler ce sage ; ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux , & l'est d'autant plus qu'on y trouve plus de philosophie. Il montre le néant des choses humaines, il conseille en même tems l'usage raisonnable des biens que DIEU a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la sagesse un fantôme hideux & révoltant ; c'est un cours de morale fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce livre de l'Ecriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, & pour le présenter à la personne respectable à qui on a eu l'honneur de l'adresser.

Il n'aurait pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès. Le style oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin qui s'élève au dessus de nos idées, néglige la méthode : il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées & les mêmes expressions. Il passe rapidement d'un objet à un autre ; il revient sur ses pas : il ne craint, ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre faiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le traducteur à rassembler en un corps les idées qui sont répandues dans ce livre avec une sublime profusion ; à y mettre une liaison nécessaire pour nous, & un ordre qui était inutile à l'Esprit saint ; & enfin, à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque, qui donne l'abrégé d'un livre divin.

N. B. On a attribué ce précis à M. ! il est de M. Eratou conseiller de S. A. de Voltaire, mais il n'est pas de lui ; S. M. le Landgrave.

PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE.

DANS ma bouillante jeunesse
 J'ai cherché la volupté ;
 J'ai savouré son ivresse ;
 De mon bonheur dégoûté,
 Dans sa coupe enchanteresse
 J'ai trouvé la vanité.

La grandeur & la richesse
 Dans l'âge mûr m'ont flatté :
 Les embarras, la tristesse,
 L'ennui, la satiété,
 Ont averti ma vieillesse,
 Que tout était vanité.

J'ai voulu de la science
 Pénétrer l'obscurité.
 O nature, abîme immense !
 Tu me laisses sans clarté ;
 J'ai recours à l'ignorance,
 Le savoir est vanité.

T E X T E.

Vanité des vanités, & tout est vanité. J'ai dit dans mon cœur, Je vais me plonger dans les délices, & j'ai trouvé encore que cela est vanité. Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le soleil, & c'est une très-mauvaise occupa-
 tion.... J'ai voulu connaître la doctrine & les erreurs.... & c'est une affliction d'esprit. J'ai entrepris de grandes choses ; j'ai bâti des palais, &c.... j'ai eu des esclaves ; j'ai fait de grands amas d'or.... & j'ai vu en tout cela vanité & affliction d'esprit.

De quoi m'aura servi ma suprême puissance,
 Qui ne dit rien aux sens, qui ne dit rien au cœur ?
 B lante opinion, fantôme de bonheur,
 Dont jamais en effet on n'a la jouissance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
 Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines ;
 Je le redemandais aux voix de mes sirènes ;
 Il n'était point dans moi ; je ne le trouvais pas.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture ;
 A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins ;
 Mais mon goût s'émouffait en fuyant la nature.
 Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me suis fait une étude
 De connaître les mortels ;
 J'ai vu leurs chagrins cruels,
 Et leur vague inquiétude,
 Et la secrète habitude
 De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile
 Fut le moins récompensé ;

T E X T E.

J'ai fait de grands amas d'or. J'ai accumulé les substances des provinces. J'ai eu des musiciens & des musiciens.... J'ai construit des palais & j'ai planté des jardins.... Je ne me suis refusé à aucun desir.... j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité & affliction d'esprit..... La vie m'est devenue insupportable.... j'ai regardé ensuite avec détestation mes applications.... après avoir cherché en vain la doctrine & la sagesse.

Le

Le serviteur inutile
 Était le plus caressé ;
 Le juste fut traversé ,
 Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour ;
 Et tu ris, beauté volage ;
 Un nouvel amant t'engage ,
 T'aime & te quitte en un jour ;
 Et dans l'instant qu'il t'outrage
 On le trahit à son tour.

J'entends siffler par-tout les serpens de l'envie :
 Je vois par ses complots le mérite immolé.
 L'innocent confondu traîne une affreuse vie ;
 Il s'écrie en mourant , nul ne m'a consolé.

Le travail , la vertu , pleurent sans récompense ;
 La calomnie insulte à leurs cris douloureux ;
 Et du riche amolli la stupide insolence
 Ne fait pas seulement s'il est des malheureux,

Il l'est pourtant lui-même ; un éternel orage
 Promène de son cœur les desirs inquiets ;

TEXTE.

J'ai tourné mes pensées ailleurs. J'ai vu que sous le soleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artiste le plus habile, &c. . . .	J'ai porté mon esprit ailleurs ; j'ai vu les calomnies, l'innocent en lar- mes sans secours & sans consola- teur..... Un étranger dévorera toutes vos richesses après vous, & c'est là encore une très-grande misère.
---	--

Poésies. Tome I,

R

Il hait son héritier, qui le hait davantage ;
 Il vit dans la contrainte, & meurt dans les regrets.

Dans leur course vagabonde
 Les mortels sont entraînés ;
 Frêles vaisseaux que sur l'onde
 Battent les vents mutinés,
 Et dans l'océan du monde
 Au naufrage destinés.

D'espérances mensongères
 Nous vivons préoccupés ;
 Tous les malheurs de nos pères
 Ne nous ont point détrompés ;
 Nous éprouvons les misères
 Dont nos fils seront frappés.

Rien de nouveau sur la terre ;
 On verra ce qu'on a vu,
 Le droit affreux de la guerre,
 Par qui tout est confondu ;
 Et le vice & la vertu
 En bute aux coups du tonnerre.

Le sage & l'imprudent, & le faible, & le fort,
 Tous sont précipités dans les mêmes abîmes ;

T E X T E.

Qu'est-ce qui a été ? Ce qui sera. | premiers temps ont été meilleurs que
 Qu'est-ce qui s'est fait ? Ce qui se | ceux d'aujourd'hui, c'est le discours
 fera encore ; rien de nouveau sous | d'un fou.
 le soleil. Ne dites point que les |

Le cœur juste & sans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous sont également les vains jouets du sort,

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux, qui déchire son flanc :
Le tombeau réunit la race bienfaisante,
Et les brigands cruels enivrés de son sang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez : c'en est fait, tout sentiment s'éteint ;
Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint ;
La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas !
Cependant on la desire,
Plus de plaisirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui respire,

T E X T E.

<p>Le juste périt dans sa justice, & le méchant vit long-tems dans sa malice Tout arrive également au juste & à l'injuste, au pur & à l'impur, à celui qui offre des sacrifices & à celui qui n'en offre pas. Le parjure est traité comme l'homme ami de la vérité Les vivans savent qu'ils doivent mourir ; mais les morts ne connaissent plus rien ; il ne leur reste plus de récompense. L'amour, la haine, l'envie, périssent avec eux</p>	<p>Qu'un homme ait eu cent enfans, qu'il ait vécu long-tems, & qu'il n'ait pas joui de ses richesses, je prononce, qu'un avorton vaut mieux que lui : c'est en vain qu'il est né : il va dans les ténèbres, & son nom dans l'oubli . . . Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans, & j'ai estimé plus heureux celui qui n'est pas né encore, & qui n'a point vu les maux qui sont sous le soleil Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort,</p>
--	---

R ij

O mortel infortuné !
 Soit que ton ame jouisse
 Du moment qui t'est donné,
 Soit que la mort le finisse,
 L'un & l'autre est un supplice ;
 Il vaut mieux n'être point né.

Le néant est préférable
 A nos funestes travaux,
 Au mélange lamentable
 Des faux biens & des vrais maux ;
 A notre espoir périssable
 Qu'engloutissent les tombeaux.

Quel homme a jamais su par sa propre lumière ;
 Si lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
 Notre ame avec nos sens se dissout toute entière,
 Si nous vivrons encor, ou si tout est détruit ?

Des plus vils animaux DIEU soutient l'existence ;
 Ils sont ainsi que nous les objets de ses soins ;
 Il borna leur instinct, & notre intelligence ;
 Ils ont les mêmes sens & les mêmes besoins.

T E X T E.

J'ai dit en mon cœur : DIEU met en probation les enfans des hommes. Il montre qu'ils sont semblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur sort est égal ; ils respirent de même ; l'homme n'a rien

N. B. L'*Ecclésiaste* semble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait sans doute à son tems, & qui doit être adoucie dans le nôtre. Aussi l'auteur du *précis* ne dit point, *l'homme n'a rien de plus que la bête ;* mais qui sait, par sa propre lumière, si

Ils naissent comme nous , ils expirent de même ;
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas ?
Que deviendra la nôtre à ce moment suprême ?
Humains , faibles humains , vous ne le savez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ses travaux insensés.
Les biens dont l'Inde se pare ,
Avec fureur amassés ,
Sont vainement entassés
Dans les trésors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière ;
Il tombe dans sa carrière ;
Et ce géant fourcilleux ,
Ce front qui touchait aux cieux ,
Est caché dans la poussière.

La beauté dans son printems
Brille pompeuse & chérie ,
Semblable à la fleur des champs ,
Le matin épanouie ,
Le soir livide & flétrie ,
En horreur à ses amans.

TEXTE.

de plus que la bête. Tout est va- | iront tous en terre. Qui connaît fi
nité ; tout tend au même lieu : ils | l'ame des hommes monte en haut , &
ont tous été tirés de la terre ; ils | si l'ame des bêtes descend en bas ?

l'homme n'a rien de plus que la bête ? | sait rien par lui-même , il a besoin de
C'est le sens de l'Ecclésiaste. L'homme ne | la foi,

Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe,
Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts.
La chaleur de mon sang va se tourner en glace :
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du mont Liban la sève nourrissante
Ne pourra plus flatter mes languissans dégoûts ;
Courbé , traînant à peine une marche pesante ,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous,

Je ne vous verrai plus, beautés, dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchantà mes beaux jours.
O charme de la vie ! ô précieuse ivresse !
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

Du tems qui périt sans cesse
Saïssons donc les momens ;
Possédons avec sagesse ,
Goûtons sans emportemens ,
Les biens qu'à notre jeunesse
Donnent les cieux indulgens,

T E X T E.

<p>Un homme quelquefois domine pour son propre malheur. Un homme est seul sans enfans ni frères ; cependant il travaille sans cesse. Il est insatiable de richesses ; il ne lui vient point dans l'esprit de se dire : Pour qui est-ce que je travaille ? . . . La femme est plus amère que la mort.</p> <p>Lorsque les gardes de la maison (c'est-à-dire les jambes) commenceront à trembler ; quand celles qui</p>	<p>doivent moudre (c'est-à-dire les dents) seront en petit nombre &c oisives ; quand l'amandier fleurira, (c'est-à-dire quand la tête sera chauve ;) que les capres se dissiperont, (c'est-à-dire que les cheveux seront tombés ;) quand la chaîne d'argent sera rompue, que le ruban d'or se retirera, que la cruche se cassera sur la fontaine, (c'est-à-dire quand on ne sera plus propre aux plaisirs), &c,</p>
--	---

Que les plaisirs de la table,
Les entretiens amufans,
Prolongent pour nous le tems ;
Et qu'une compagne aimable
M'inspire un amour durable,
Sans trop régner sur mes sens.

Mortel, voilà ton partage
Par les destins accordé ;
Sur ces biens, sur leur usage
Ton vrai bonheur est fondé :
Qu'ils soient possédés du sage,
Sans qu'il en soit possédé.

Usez, n'abusez point, ne foyez point en proie
Aux desirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie ;
Votre bruit m'importune, & le rire est trompeur.

TEXTE.

<p>Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se réjouir dans ses œuvres, & que c'est là son partage ; car qui le ramènera de la mort pour connaître l'avenir ?... Ne vaut-il pas mieux manger & boire, & faire plaisir à son cœur avec le fruit de ses travaux ? cela même est de DIEU. J'ai donc cru qu'il est bon que l'homme mange & boive, & qu'il jouisse gaiement du fruit de son travail pendant sa vie ; car c'est là sa portion. Et quand DIEU lui a donné biens & richesses & pouvoir d'en jouir, c'est un don de DIEU. . .</p>	<p>Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de se réjouir & de bien faire. J'ai réputé le rire une erreur, & j'ai dit à la joie : Pourquoi t'es-tu trompée ? Marchez selon les voies de votre cœur & de vos yeux ; mais sachez que DIEU vous demandera compte. Eloignez le mal de vous. . . Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie ; jouissez de la vie avec la femme que vous aimez. . . car c'est là votre portion dans la vie, & dans le travail qui vous exerce sous le soleil.</p>
---	---

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse ;
 Mais n'oubliez jamais leur cause & leur auteur ;
 Et lorsque vous goûtez sa divine faveur ,
 O mortels, gardez-vous d'oublier sa justice.

Aimez ces biens pour lui , ne l'aimez point pour eux ;
 Ne pensez qu'à ses loix , car c'est là tout votre être.
 Grand , petit , riche , pauvre , heureux ou malheureux ,
 Etranger sur la terre , adorez votre maître,

N'affectez point les éclats
 D'une vertu trop austère ;
 La sagesse atrabilaire
 Nous irrite & n'instruit pas,
 C'est à la vertu de plaire ,
 Le vice a bien moins d'appas,

Indulgent pour la faiblesse
 Que vous voyez en autrui ,
 Qu'il trouve en vous un appui ,
 Que son sort vous intéresse.
 Hélas ! malgré la sagesse ,
 Vous tomberez comme lui,

T E X T E.

Réjouissez-vous donc , jeune homme , dans votre jeunesse ; que votre cœur soit dans l'allégresse , &c. . . Craignez DIEU , observez ses loix , car c'est là le tout de l'homme. Ne soyez pas plus juste & plus	sage qu'il ne faut , de peur d'être flâpide. Il est bon de soutenir le juste ; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'est pas. Il n'y a point de juste sur la terre qui ne pèche , &c. . .
---	--

Favori

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit son espoir avorté;
Et la vertu la plus pure
A ses tems d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence,
Même au moins vertueux ne les refusez pas ;
Ne vous informez point de leur reconnaissance;
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

Laissez parler les cours, & crier le vulgaire:
Leur langue est indiscrete, & leurs yeux sont jaloux.
De leurs suffrages faux dédaignez le falaire.
DIEU vous voit, il suffit; qu'il règne seul sur vous.

L'homme est un vil atome, un point dans l'étendue:
Cependant du plus haut des palais éternels,
DIEU sur notre néant daigne abaisser sa vue:
C'est lui seul qu'il faut craindre, & non pas les mortels.

TEXTE.

Répandez votre pain sur les eaux	aux choses qui se disent de vous.
qui passent, c'est-à-dire, faites éga-	DIEU vous fera rendre compte en sa
lement du bien à tout le monde,	justice de ce que vous avez fait en
&c. . . . Ne faites point attention	bien ou en mal.

A V E R T I S S E M E N T D E L'É D I T E U R.

*A*PRÈS avoir donné le Précis de l'Ecclésiaste, qui est l'ouvrage le plus philosophique de l'ancienne Asie, voici le Précis du Cantique des Cantiques, par le même M. Eratou. C'est le poëme le plus tendre, & même le seul de ce genre qui nous soit resté de ces tems reculés. Tout y respire une simplicité de mœurs, qui seule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une esquisse de la poésie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles & de jeunes hommes qui se mêlent quelquefois au dialogue d's deux personnages. Les deux interlocuteurs sont le Chaton & la Sulamith. Chaton est le mot hébreu, qui signifie l'amant ou le fiancé. La Sulamith est le nom propre de la fiancée. Plusieurs savans hommes ont attribué cet ouvrage à Salomon; mais on y voit plusieurs versets qui ont fait douter qu'il en puisse être l'auteur.

On a rassemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier, qui en conservât tout l'esprit. Les répétitions & le désordre, qui étaient peut-être un mérite dans le style oriental, n'en sont point un dans le nôtre. On s'est abstenu sur-tout scrupuleusement de toucher aux sublimes & respectables allégories, que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme; & on s'en est tenu à la simplicité non moins respectable du texte. Nous autres éditeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choses, qu'en imprimant la lettre de monsieur Eratou à monsieur Clopierre aumônier de S. A.-S.M. le Landgrave.

L E T T R E

De M. ERATOU, à M. CLOCPICRE aumônier de
S. A. S. M. le Landgrave.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'APPRENDS avec mépris que le *précis du Cantique des Cantiques* a encouru la censure de quelques ignorans, qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à *Iris*, ou une jouissance de l'abbé *Téu*, ou une chanson de l'abbé de l'*Atteignan*, imprimée dans le *Mercurie galant*; ils ne connaissent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle *des conquêtes*; ils ne peuvent se faire une idée des tems héroïques, ou patriarchaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie, ce qu'elle est dans la paroisse de Saint-André-des-Arts, ou des Arcs, & dans la Cour du Palais.

Il faut apprendre à ces pédans petits-maîtres, qu'il y a toujours eu une grande différence entre les mœurs des Asiatiques qui n'ont jamais changé, & celles des badauds de Paris qui changent tous les jours. Ils doivent se mettre dans la tête que la princesse *Nausicaa*, fille du roi *Alcinoüs*, & l'épouse du *Cantique des Cantiques*, & la naïve parente de *Boos*, & *Lia* & *Rachel*, n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chastes amours, la propagation de l'espèce humaine, ne faisaient point rongir; on ne célébrait point l'adultère en chansons; on ne mettait point sur un théâtre d'opéra les amours les plus lascifs, avec l'approbation d'un censeur, & la permission du lieutenant de police de Jérusalem.

Si les amours respectables de l'époux & de l'épouse commencent par ces mots, *Isaguni minsichot piho Kytobem dodeka me yayin*: Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car sa gorge

S ij

est meilleure que du vin : c'est que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris; c'est que ni notre galanterie, ni notre petit esprit critique, ni notre insolence pédantesque, n'étaient pas connus à Jérusalem.

Vous qui insultez à l'antiquité sans la connaître, vous qui n'êtes savans que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, & des brochures de Paris; vous qui voulez que l'esprit divin emprunte votre style, osez lire le livre d'*Ezéchiel*; vous serez scandalisés que DIEU ordonne au prophète de manger son pain couvert d'excrémens humains, & qu'en suite il change cet ordre en celui de manger son pain avec de la fiente de vache. Mais sachez que dans toute l'Arabie déserte, on ne cuit pas aujourd'hui son pain autrement; sur-tout que les plus vils excrémens, & le bourgeois le plus fier qui achète un office, sont absolument égaux aux yeux du Créateur, & même aux yeux du sage; que rien n'est ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la sagesse, sinon l'esprit d'ignorance & d'orgueil, qui juge de tout suivant ses petits usages & ses petites idées.

Ceux qui ont osé regarder les expressions naturelles d'un amour légitime comme des expressions profanes, seraient bien étonnés s'ils lisaient le seizième & le vingt-troisième chapitre d'*Ezéchiel*; qu'ils n'ont jamais lu; ils verront dans le seizième, que DIEU même compare Jérusalem à une jeune fille, pauvre, mal-propre, dégoûtante. J'ai eu pitié de vous, dit-il, je vous ai fait croître comme l'herbe des champs. *Et ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda, & transivi per te, & vidi te, & ecce tempus amantium, & extendi amicum meum super te, & facta es mihi, & te lavavi aqua, & vestivi te discoloribus--- & ornavi te ornamentis, & dedi armillas & torquem . . . sed habens fiduciam in pulchritudine tua --- fornicata es cum omni transeunti --- & fecisti tibi simulacra masculina, & fornicata es cum eis --- & fecisti tibi lupanar, & fornicata es cum vicinis magnarum carniarum --- & dona donabas eis ut intrarent ad te undique ad fornicandum.*

Le vingt-troisième chapitre est encore beaucoup plus fort. Ce sont les deux sœurs *Oolla* & *Oliba*, qui se sont abandon-

nées aux plus infâmes prostitutions; *Oolla* a aimé avec fureur de jeunes officiers & de jeunes magistrats. *Oliba insanivit amore super concubitus eorum qui habent membra asinorum, & sicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces tems-là on ne faisait point scrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'osons dire, & d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicatesse? C'est que plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions deviennent mesurées. On croit regagner en langage ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'est entuie des cœurs, & s'est réfugiée sur les lèvres. Les hommes sont enfin parvenus à vivre ensemble, sans se dire jamais un seul mot de ce qu'ils sentent, & de ce qu'ils pensent; la nature est par-tout déguisée, tout est un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus simple, de plus vrai que le *Cantique des Cantiques*; donc il n'est pas fait pour notre langue, disent ces hypocrites qui lisent l'*Aloisia*, & qui prennent des airs graves en sortant des lieux que fréquentait *Oliba*.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque, n'est point indécente; elle est tendre, elle est noble, elle n'est point recherchée, comme celle de *Theodore de Bèze*.

*Ecce tu bellissima
His columbis pradita
Pætulis ocellulis
Hinc & indè pendulis
Crispulis cincinnulis.*

J'ai eu sur-tout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'esprit licencieux de quelques jeunes gens abuse quelquefois. Plusieurs interprètes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce passage: *Misit manum ad foramen, & intrinsece venter meus*: & cet autre: *Abique eo quod intrinsecus latet*.

Calmet même en adoptant le sens dans lequel *Saint-Jérôme*



entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'Ovide.

. *Si qua latent meliora putat.*

Calmet était comptable aux savans des diverses traductions de ses passages. Il devait rappeler les usages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaisans, ni pour les mauvais critiques de nos jours. Mais le devoir d'un commentateur, & celui d'un poète ne sont pas les mêmes. J'imité, je rédige, & je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images, qui autrefois n'étaient que naïves, & peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres; j'ai supprimé celles qui vont plus loin que la tendresse, & qui peuvent paraître trop physiques; de même que j'ai adouci dans l'*Ecclesiastie*, ce qui pouvait paraître d'une métaphysique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir supprimé les choses hardies, n'ont pas fait assez d'attention au tems présent; & ceux qui me reprochent d'avoir fidèlement exprimé les autres, n'ont aucune connaissance des tems passés.

En un mot, l'esprit du texte est entièrement conservé dans mon ouvrage. C'est ainsi que les princes de l'église de Rome en ont jugé, & leur approbation a un peu plus de poids que les censures de quelques laïcs qui n'entendent ni l'hébreu, ni le grec, savent très-peu le latin, parlent très-mal français, & se mêlent toujours de dire leur avis sur ce qui ne les regarde point.

P R É C I S
D U
C A N T I Q U E D E S C A N T I Q U E S.

I N T E R L O C U T E U R S.

L E C H A T O N , L A S U L A M I T H.

Les compagnes, les amis du Chaton ne parlent pas.

L E C H A T O N.

Q U E les baisers ravissans,
De ta bouche demi-cloise,
Ont enivré tous mes sens!

T E X T E.

Qu'il me baise, ou qu'elle me | le vin; elles ont l'odeur du meilleur
baise des baisers de sa bouche; car | baume; & votre nom est une huile
vos mammelles sont meilleures que | répandue.

R E M A R Q U E.

Quoique plusieurs grands personna- | sieurs fois dans le cantique; & c'est
ges aient cru que c'était la Sulamith | toujours le Chaton qui parle. Les hé-
qui parlait dans ces deux premiers | bréens disent que le terme qui répond
versets; cependant, comme il s'agit de | à mammelle, est d'une beauté énergique
mammelles, il a paru plus convenable | en hébreu. Ce mot n'a pas en français
de mettre ces paroles dans la bouche | la même grace. Téttons est trop peu gra-
du Chaton. De plus, la comparaison | ve. Sein est trop vague. Les savans
des mammelles avec les grappes de rai- | croient qu'il est difficile d'atteindre à
sin & avec du vin, se retrouve plu- | la beauté de la langue hébraïque.

Les lis, les boutons de rose,
 De tes deux globes naissans,
 Sont à mon ame enflammée
 Comme les vins bienfaisans
 De la fertile Idumée,
 Et comme le pur encens
 Dont Tadmor est parfumée:
 Sous les murs des Pharaons,
 A travers les beaux vallons,
 Les cavales bondissantes
 Ont moins de légèreté;
 Les colombes caressantes,
 Dans leurs ardeurs innocentes,
 Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime;
 Mais je suis belle aux yeux de mon amant.

T E X T E.

Mon amie, je te compare aux che-	comme les pelisses de Salomon.
vauz attelés aux chars de Pharaon.	Ne considérez pas que je suis trop
Ah que vous êtes belle! vos yeux	brune, car c'est le soleil qui m'a ha-
sont comme des yeux de colombe.	lée. Mes parens m'ont fait garder
Je suis noire, mais je suis belle	les vignes. Hélas! je n'ai pu garder
comme les tabernacles de Cédar, &	ma propre vigne.

R E M A R Q U E.

Ces paroles semblent prouver que	n'est pas l'épithalame de Salomon &
la Sulamite est une bergère, une villa-	d'une fille du roi d'Egypte, comme d'il-
geoise, qui dit naïvement qu'elle se	lustres commentateurs l'ont dit. Les
croit belle comme les tapisseries du roi,	princesses Egyptiennes n'étaient pas
& que par conséquent ce cantique	noires, & ne gardaient pas les vignes.

Lui

Lui seul il fait ma joie & mon tourment.
 Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
 De mes parens la sévère rigueur
 Me commanda de bien garder ma vigne ;
 Je l'ai livrée au maître de mon cœur ;
 Le vendangeur en était assez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connais pas,
 O ma chère Sulamite !
 Ren justice à tes appas,
 N'ignore plus ton mérite.
 Salomon dans son palais
 A cent femmes, cent maitresses ;
 Seul objet de leurs tendresses,
 Et seul but de tous leurs traits.
 Mille autres sont renfermées
 Dans ce palais des plaisirs,
 Et briguent par leurs soupirs,

T E X T E.

Si tu ne te connais pas la plus belle des femmes, va paître tes moutons & tes chevreaux, Il y a soixante reines, quatre-vingts concubines.

R E M A R Q U E.

Ces soixante reines & ces quatre-vingts concubines ont fait penser à plusieurs commentateurs que ce n'est pas Salomon qui composa ce cantique, puisque Salomon avait sept cents femmes & trois cents concubines, selon le *texte sacré. Peut-être n'avait-il alors que soixante femmes. Il se peut aussi que l'auteur parle ici d'un autre roi que Salomon. Les commentateurs qui ne croient pas que le Cantique des Cantiques soit de ce roi Juif, prétendent*
 Poésies, Tome I, T

L'heureux moment d'être aimées.

Je ne possède que toi.

Mais ce ferrail d'un grand roi ,

Ces compagnes de sa couche ,

Ces objets si glorieux ,

N'ont point d'attrait qui me touche.

Rien n'approche sous les cieux

D'un sourire de ta bouche ,

D'un regard de tes beaux yeux.

Sais-tu que ces grandes reines ,

Dans leurs pompes si hautaines ,

A ton aspect ont pâli ?

Leur éclat s'en est terni.

Défaites , humiliées ,

Malgré leur orgueil jaloux ,

Toutes se sont écriées ,

Elle est plus belle que nous !

L A S U L A M I T E .

Le maître heureux de mes sens , de mon ame ,

T E X T E .

concubines, & de jeunes filles sans nombre. Tu es seule ma colombe, ma parfaite. Les reines & les concubines t'ont admirée.

R E M A R Q U E .

Il n'est guères vraisemblable que Salomon dise à sa bien-aimée : Tu es plus belle que toutes les maîtresses du roi. C'est une expression qui semble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il est d'usage parmi nous d'appeler une femme ma reine. Cependant il est tout aussi naturel que Salomon dise à sa nouvelle femme, Tu es plus belle que toutes mes femmes & mes maîtresses.

De tous mes vœux, de tous mes sentimens,
 Me fait goûter de fortunés momens.
 Soutenez-moi, je languis, je me pâme,
 Je meurs d'amour, versez sur moi des fleurs,
 Inondez-moi des plus douces odeurs.
 Que sur mon sein mon tendre amant repose,
 Qu'en s'endormant, de moi-même il dispose;
 Qu'il soit à moi dans les bras du sommeil;
 Que de ses mains il me tienne embrassée;
 Que son image occupe ma pensée,
 Et qu'il m'embrasse encor à son réveil.

Chère idole que j'adore,
 Mon cœur a veillé toujours;
 Je me lève avant l'aurore
 Je demande mes amours.
 Lit sacré, dépositaire
 Des mouvemens de mon cœur,
 Des amours doux sanctuaire,
 Qu'as-tu fait de mon bonheur?
 Eveillez-vous, mes compagnes,

TEXTE.

Mon bien-aimé est comme un bouquet de myrte; il demeurera entre mes mammelles... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour.	Qu'il mette sa main gauche sur ma tête, & que sa main droite m'embrasse. Je dors, mais mon cœur veille.
---	--

REMARQUE.

Il est difficile d'expliquer comment une figure asiatique qui exprime un la fois on dort & on veille. C'est songe.

T ij

148 P R É C I S D U C A N T I Q U E

Venez plaindre mon tourment ;
 Prés, ruisseaux, forêts, montagnes ;
 Rendez-moi mon cher amant.
 Je l'ai perdu, le seul bien qui m'enchanter.
 Ah ! je l'entends, j'entends sa voix touchante ;
 Il vient, il ouvre, il entre. Ah je te vois !
 Mon cœur s'échappe & s'envole après toi.

Hélas ! une fausse image
 Trompe mes yeux égarés ;
 Je ne vois plus qu'un nuage ;
 Les regrets sont le partage
 De mes sens désespérés.
 O mes compagnes fidelles,
 Voyez mes craintes cruelles,
 Adoucissez ma douleur ;
 Dites-moi quelle contrée ;
 Quelle terre est honorée
 De l'objet de mon ardeur ;
 Quel Dieu m'en a séparée ?

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel est l'amant heureux,
 Qui vous retient dans de si douces chaînes.

T E X T E.

J'ai cherché durant la nuit celui qui aime mon ame ; je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a passé sa main par le trou, & mon ventre tressaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus ; mon ame s'est liquéfiée. Je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé, &c.

La Sulamite dit ensuite qu'elle a cherché son Chaton aux portes de la ville, & que les gardes l'ont battue ; ce qui ne convient pas à une épouse de Salomon, &c.

Nous partageons votre joie & vos peines,
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Est le plus beau des humains,
L'amour forma de ses mains
Son sein plus blanc que l'albâtre;
L'ébène de ses cheveux
Ombrage son front d'ivoire;
Ce front noble & gracieux,
Ce front couronné de gloire;
Un feu pur est dans ses yeux.
Sous une telle figure
Descendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Ministres du Dieu des Dieux.
Mais de son cœur vertueux
Si je faisais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

TEXTE.

Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour....

LES FILLES.

Quel est le bien-aimé que vous aimez d'amour? Ô la plus belle des femmes! &c.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé est blanc & rouge, choisi entre mille; ses cheveux sont

comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau. Ses yeux sont comme des pigeons sur le bord des eaux lavés dans du lait. Ses joues sont comme des parterres d'aromates; sa poitrine est comme un ivoire marqueté de saphirs, &c.

LES FILLES.

Où est allé votre bien-aimé? nous l'irons chercher avec vous.

150 *P R É C I S D U C A N T I Q U E*

L E C H A T O N.

Je vous retrouve , ô maitresse chérie ;
 Je vous revois , je vous tiens dans mes bras.
 Dans mes jardins j'avais po té m. s pas ,
 Mais près de vous toute fleur est flétrie.
 Charmant palmier , tige aimable & fleurie ,
 Je viens cueillir vos fruits délicieux.
 Ciel , que le tems est un bien précieux !
 Tout le consume , & l'amour seul l'emploie.
 Mes chers amis , qui partagez ma joie ,
 Buvez , chantez , célébrez ses attraits ;
 Dans les bons vins que votre ame se noie ,
 Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

L A S U L A M I T E.

Paix du cœur , volupté pure ,
 Doux & tendre emportement ,
 Vous guérissiez ma blessure ,
 Ne souffrez pas que j'endure
 Un nouvel éloignement,

T E X T E.

L E C H A T O N.

Je suis descendu dans le jardin
 des noyers , pour voir les fruits des
 vallées... Votre nez est comme la
 tour du mont Liban qui regarde vers
 Damas... votre taille est semblable

à un palmier. J'ai dit, Je monterai
 sur le palmier, & j'en prendrai les
 fruits; car vos mammelles sont com-
 me des grappes de raisin , &c.
 J'ai bu mon vin avec mon lait.
 Mangez , mes amis, buvez , enivrez-
 vous , mes très-chers amis.

R E M A R Q U E.

*C'était un usage commun dans les
 pays chauds , de ne point boire son vin
 pur. On le mêlait souvent avec du lait.*

*Dans l'Odyssée on y infuse des racin-
 res de fromage. Les anciens différen-
 de nous en tous.*

L'absence d'un seul moment
Est un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrtes amoureux ;
Prenons soin de leur culture ;
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure.
Fuyons le bruyant séjour
De cette superbe ville.
Le village est plus tranquille ;
Et la nature & l'amour
L'ont choisi pour leur asyle.

T E X T E.

Je suis à mon bien-aimé, & son cœur se retourne vers moi. Venez, sortons dans les champs, demeurons
au village; levons-nous matin pour aller aux vignes. C'est là que je vous donnerai mes mammelles.

LE PAUVRE DIABLE.

QUEL parti prendre ? où suis-je ? & qui dois-je être ?
 Né dépourvu , dans la foule jetté ,
 Germe naissant par les vents emporté ,
 Sur quel terrain puis-je espérer de croître ?
 Comment trouver un état , un emploi ?
 Sur mon destin , de grace instruisez-moi.

— Il faut s'instruire & se fonder soi-même,
 S'interroger , ne rien croire que soi ,
 Que son instinct ; bien savoir ce qu'on aime ;
 Et sans chercher des conseils superflus ,
 Prendre l'état qui vous plaira le plus.
 J'aurais aimé le métier de la guerre.
 Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver
 A disparu ; déjà gronde dans l'air
 L'airain bruyant , ce rival du tonnerre ;
 Du duc de Broglie osez suivre les pas ;
 Sage en projets , & vif dans les combats ,
 Il a transmis sa valeur aux soldats ;
 Il va venger les malheurs de la France :
 Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui ,
 Et méritez d'être aperçu de lui.

— Il n'est plus tems , j'ai d'une lieutenance
 Trop vainement demandé la faveur ,
 Mille rivaux briguaient la préférence ;
 C'est une presse ! En vain Mars en fureur
 De la patrie a moissonné la fleur ,
 Plus on en tue , & plus il s'en présente ;

Il,

Ils vont trotant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des côteaux Champenois,
Et de Provence, & des monts Francomtois,
En botte, en guêtre, & sur-tout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Crémille,
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée,
J'allai montrer ma mine embarrassée;
Mais un commis me prenant pour un sot,
Me rit au nez, sans me répondre un mot;
Et je voulus après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.

— Eh bien ! la robe est un métier prudent ;
Et cet air gauche, & ce front de pédant,
Pourront encor passer dans les enquêtes ;
Vous verrez là de merveilleuses têtes !
Vîte achetez un emploi de Caton ;
Allez juger ; êtes-vous riche ? — Non ,
Je n'ai plus rien , c'en est fait. — Vil atome !
Quoi ! point d'argent ? & de l'ambition !
Pauvre impudent , appren qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'est rien , que de rien ne vient rien.
Du genre humain connai quelle est la trempe ;
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant.
Tu n'as point d'aile, & tu veux voler ! rampe.

— Hélas ! Monsieur , déjà je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître ,
Poésies. Tome I.

Ces vains desirs pour jamais sont passés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux , de la crasse tiré ,
Et dans la crasse en un moment rentré ,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde , errant , privé d'espoir ,
Je me fais moine , ou gris , ou blanc , ou noir ,
Rasé , barbu , chauffé , déchaux , n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau ,
J'abjure tout ; un cloître est mon tombeau ;
J'y vais descendre ; oui , j'y cours. — Imbécile ,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos , mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asyle ,
Que les ennuis en font leur domicile ,
Que la discorde y nourrit ses serpens ,
Que ce n'est plus ce ridicule tems
Où le capuce , & la toque à trois cornes ,
Le scapulaire & l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion
La France arrive à l'âge de raison ;
Et les enfans de *François* & d'*Ignace*
Bien reconnus sont remis à leur place.
Nous faisons cas d'un cheval vigoureux ,
Qui déployant quatre jarrets nerveux ,
Frappe la terre & bondit sous son maître ;
J'aime un gros bœuf , dont le pas lent & lourd ,
En sillonnant un arpent dans un jour ,
Forme un gueret où mes épis vont naître ;
L'âne me plaît , son dos porte au marché

Les fruits du champ que le rustre a b  ch   ;
 Mais pour le singe , animal inutile ,
 Malin , gourmand , saltimbanque indocile ,
 Qui g  te tout , & vit à nos dépens ,
 On l'abandonne aux laquais fainéants.
 Le fier guerrier , dans la Saxe en Thuringe ,
 C'est le cheval : un (a) Pequet , un (b) Pleneuf ,
 Un trafiquant , un commis est le bœuf ,
 Le peuple est l'  n   , & le moine est le singe .

— S'il est ainsi , je me d  clo  tre . O ciel !

Faut-il rentrer dans mon état cruel !

Faut-il me rendre à ma première vie !

— Quelle était donc cette vie ? — Un enfer ,
 Un piège affreux tendu par Lucifer .

J'étais sans biens , sans métier , sans génie ,
 Et j'avais lu quelques méchans auteurs ;
 Je croyais même avoir des protecteurs .
 Mordu du chien de la M  tromanie ,
 Le mal me prit , je fus auteur aussi .

— Ce métier-là né t'a pas réussi ,
 Je le vois trop .   a , fai-moi , pauvre Diable ,
 De ton désastre un récit véritable .
 Que faisais-tu sur le parnasse ? — Hélas !
 Dans mon grenier entre deux sales draps ,
 Je c  l  brais les faveurs de Glic  re ,
 De qui jamais n'approcha ma misère ;
 Ma triste voix chantait d'un gosier sec
 Le vin moussieux , le Frontignan , le Grec ;
 Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;

(a) Premier commis , grand travailleur .

(b) Intendant des vivres , grand travailleur aussi .

Faute de bas passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse :
D'après Chaulieu je vantaï la mollesse.
Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à crû ma triste nudité,
Après-midi, dans l'autre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul dans un coin, pensif & conféré,
Rimant une ode, & n'ayant point diné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des borbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cu de Des Fontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton.
Cet animal se nommait Jean Fréron.
J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon.
Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit & sans choix,

Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie ?
Je fus connu , mais par mon infamie ,
Comme un gredin, que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis ,
Par un fer chaud, gravé sur l'omoplate.
Triste & honteux , je quittai mon pirate ,
Qui me vola , pour fruit de mon labeur ,
Mon honoraire en me parlant d'honneur.
M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satyrique ,
Manquant de tout dans mon chagrin poignant ,
J'allai trouver Le Franc de Pompignan ,
Ainsi que moi natif de Montauban ,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase.
Je lui contai tous les tours du croquant.
Mon cher pays , secourez-moi, lui dis-je ,
Fréron me vole , & pauvreté m'afflige.
De ce boubier vos pas seront tirés ,
Dit Pompignan, votre dur cas me touche ;
Tenez , prenez mes cantiques sacrés ;
Sacrés ils sont, car personne n'y touche ;
Avec le tems un jour vous les vendrez :
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd , la scène est en Afrique ;
A la Clairon vous le présenterez :
C'est un trésor : allez & prospérez.
Tout ranimé par son ton didactique ,
Je cours en hâte au parlement comique ,

Bureau de vers où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sfilé.
J'entre, je lis d'une voix fausse & grêle
Le triste drame écrit pour la Denèle.
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Duménil rabattit mon orgueil !
La d'Angeville est plaisante & moqueuse ;
Elle riait ; Grandval me regardait
D'un air de prince, & Sarrazin dormait ;
Et renvoyé penaud par la cohue,
J'allai gronder & pleurer dans la rue.
De vers, de prose & de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café,
Gresset doué du double privilège
D'être au collège un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège ;
Gresset dévot ; long-tems petit badin,
Sanctifié par ses palinodies ;
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable ;
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans son affliction ?
— Il me donna les conseils les plus sages ;
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;

Faites des vers moraux contre l'amour ;
Soyez dévot , montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme , & je vais à Versailles ;
Maudit voyage ! hélas chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal ;
Et les laquais insultent sa figure ,
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus , humilié ,
Devers Paris je m'en revins à pié.
L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage ;
Au peu d'esprit que le bon homme avait ,
L'esprit d'autrui par supplément servait ;
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait sans cesse écrire , écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire ,
Et nous laissait sans jamais se lasser.
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes ,
Lûmes beaucoup , & rien n'imaginâmes.
— L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;
Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée ;
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court & non versifié ,
Dans le grand goût du larmoyant comique ,
Roman moral , roman métaphysique.
— Eh bien , mon fils , je ne te blâme pas ;
Il est bien vrai que je fais peu de cas

De ce faux genre , & j'aime assez qu'on rie ;
 Souvent je bâille au tragique bourgeois ,
 Aux vains efforts d'un auteur amphibie ,
 Qui défigure & qui brave à la fois ,
 Dans son jargon , Melpomène & Thalie.
 Mais après tout , dans une comédie ,
 On peut par fois se rendre intéressant ,
 En empruntant l'art de la tragédie ,
 Quand par malheur on n'est point né plaisant.
 Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite
 Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?

— Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin
 Je comparus au tripot d'Arlequin.
 Je fus hué : ce dernier coup de grace
 M'allait sans vie étendre sur la place ;
 On me porta dans un logis voisin ,
 Prêt d'expirer de douleur & de faim ,
 Les yeux tournés , & plus froid que ma pièce.

— Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse ;
 Il est naïf ! Allons, pourfui le fil
 De tes récits : ce logis quel est-il ?

— Cette maison d'une nouvelle espèce ,
 Où je restai long-tems inanimé ,
 Était un antre , un repaire enfumé ,
 Où s'assembaient six fois en deux semaines
 Un reste impur de ~~jeux~~ énergumènes ,
 De Saint-Médard effrontés charlatans ,
 Trompeurs , trompés , monstres de notre tems.
 Miffel en main la cohorte infernale
 Psalmodiait en ce lieu de scandale ,
 Et s'exerçait à des contorsions ,

Qui

Qui feraient peur aux plus hardis démons.
 Leurs hurlemens en sursaut m'éveillèrent ;
 Dans mon cerveau mes esprits remontèrent ;
 Je soulevai mon corps sur mon grabat,
 Et m'avifai que j'étais au sabat.
 Un gros rabin de cette synagogue ,
 Que j'avais vu ci-devant pédagogue ,
 Me reconnut ; le bouc s'imagina
 Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
 Je lui contai ma honte & ma détresse.
 Maître Abraham , après cinq ou six mots
 De compliment , me tint ce beau propos :

« J'ai comme toi croupi dans la bassesse ,
 » Et c'est le lot des trois quarts des humains ;
 » Mais notre sort est toujours dans nos mains.
 » Je me suis fait auteur disant la messe ,
 » Persécuteur , délateur , espion ;
 » Chez les dévots je forme des cabales ;
 » Je cours , j'écris , j'invente des scandales ,
 » Pour les combattre & pour me faire un nom ,
 » Pieusement semant la zizanie ,
 » Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
 » Imite-moi , mon art est assez bon ;
 » Sui comme moi les méchans à la piste ;
 » Crie à l'impie , à l'athée , au déiste ,
 » Au géomètre ; & sur-tout prouve bien
 » Qu'un bel-esprit ne peut être chrétien.
 » Du rigorisme embouche la trompette ;
 » Sois hypocrite , & ta fortune est faite ».

— A ce discours saisi d'émotion ,
 Le cœur ençor aigri de ma disgrâce ,
Poésies. Tome I,



Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts, & la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulsion.
A la faveur de cette opinion
Je m'esquivai de l'autre de Mégère.
— C'est fort bien fait ; si ta tête est légère,
Je m'aperçois que ton cœur est fort bon.
Où courus-tu présenter ta misère ?
— Las ! où courir dans mon destin maudit ?
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je résolu de finir ma carrière,
Ainsi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.
O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste & docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab intestat malgré lui m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
Bientôt changeant de mœurs & de langage,
Je me décraffe, & m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol ; je m'élève, je plane ;
Je veux tâter des plus brillans emplois,
Être officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Être appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère ;
J'ai de l'esprit alors, & tous mes vers

Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
 Je suis aimé des dames que je fers.
 Pour compléter tant d'agrémens divers ,
 On me propose un très-bon mariage ;
 Mais les conseils de mes nouveaux amis ,
 Un grain d'amour ou de libertinage ,
 La vanité , le bon air , tout m'engage
 Dans les filets de certaine Laïs ,
 Que Belzébut fit naître en mon pays ,
 Et qui depuis a brillé dans Paris.
 Elle danfait à ce tripot lubrique ,
 Que de l'église un ministre impudique
 (Dont Marion (c) fut servie assez mal ,)
 Fit élever près du Palais-Royal.

Avec éclat j'entretins donc ma belle ;
 Croyant l'aimer , croyant être aimé d'elle ,
 Je prodiguai les vers & les bijoux :
 Billets de change étaient mes billets doux ;
 Je conduisais ma Laïs triomphante ,
 Les soirs d'été , dans la lice éclatante
 De ce rempart , asyle des amours ,
 Par (d) Outrequin rafraîchi tous les jours.
 Quel beau vernis brillait sur sa voiture !
 Un petit peigne orné de diamans
 De son chignon surmontait la parure ;
 L'Inde à grands frais tissut ses vêtemens ,
 L'argent brillait dans la cuvette ovale ,
 Où sa peau blanche & ferme autant qu'égale ,
 S'embellissait dans des eaux de jasmin.

(c) Marion Delorme , fille très-
 respectée en son tems,

(d) M. Outrequin qui fait arroser
 le rempart fort proprement.

A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts & de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous dise ?
Je payai cher ma brillante sottise ,
En quatre mois je fus à l'hôpital.

Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami , je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux , & dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux-esprits ,
Qui dissertant sur les pièces nouvelles ,
En font encor de plus sifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés ,
Mordus, mordans , chanfonneurs, chanfonnés ;
Nourris de vent au temple de mémoire ,
Peuple crotté qui dispense la gloire.

J'estime plus ces honnêtes enfans ,
Qui de Savoie arrivent tous les ans ,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie ;
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;
Le cordonnet qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme & la mesure ,
Que le métier de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham , & ses vils compagnons ,

Sont une espèce encor plus odieuse.
Quant aux Catins, j'en fais assez de cas ;
Leur art est doux, & leur vie est joyeuse ;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre Diable ,
Un grand benêt , qui fait l'homme agréable ,
Je leur pardonne , il l'a bien mérité.

Ecoute , il faut avoir un poste honnête :
Les beaux projets dont tu fus tourmenté ,
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir conseiller ;
Tu n'as point l'air de te faire officier ,
Ni courtisan , ni financier , ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier ;
Pren ton parti , répon-moi , veux-tu l'être ?
Oui-dà , Monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire ; & de plus ,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte.
Va dans ta loge ; & sur-tout , garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.

— J'obéirai sans réplique à mon maître ,
En bon portier : mais en secret , peut-être ,
J'aurais choisi , dans mon sort malheureux ,
D'être plutôt le portier des chartreux.

L A V A N I T É.

QU'AS-TU, petit bourgeois d'une petite ville ?
 Quel accident étrange, en allumant ta bile,
 A sur ton large front répandu la rougeur ?
 D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?
 Répon donc (a). — L'univers doit venger mes injures ;
 L'univers me contemple, & les races futures
 Contre mes ennemis déposeront pour moi.
 — L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
 L'avenir encor moins : condui bien ton ménage,
 Diverti-toi, boi, dors, sois tranquille, sois sage.
 De quel nuage épais ton crâne est offusqué !
 — Ah ! j'ai fait un discours, & l'on s'en est moqué !
 Des plaisans de Paris j'ai senti la malice ;
 Je vais me plaindre au roi qui me rendra justice ;
 Sans doute il punira ces ris audacieux.
 — Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux,
 Il a trop peu de tems, & trop de soins à prendre,
 Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
 La guerre à soutenir, En un mot les bourgeois
 Doivent très-rarement importuner les rois.

(a) Un provincial dans un mé-
 moire a imprimé ces mots : *Il faut*
que tout l'univers sache que leurs ma-
jestés se sont occupées de mon discours,
le roi l'a voulu voir, toute la cour l'a
voulu voir, les messieurs & les dames
sont priés de le voir. Il dit dans un
 autre endroit, *que sa naissance est en-*

core au dessus de son discours. Un frère
 de la doctrine chrétienne a trouvé
 peu d'humilité chrétienne dans les
 passages de ce Monsieur, & pour le
 corriger il a mis en lumière ces vers
 chrétiens, applicables à tous ceux
 qui ont plus de vanité qu'il n'en
 faut.

La cour te croira fou ; reste chez toi , bon homme.
 — Non , je n'y puis tenir ; de brocards on m'affomme.
 Les *quand* , les *qui* , les *quoi* pleuvant de tous côtés ,
 Sifflent à mon oreille , en cent lieux répétés.
 On méprise à Paris mes chansons judaïques ,
 Et mon *Pater* anglais , & mes rimes tragiques ,
 Et ma prose aux quarante ! Un tel renversement
 D'un état policé détruit le fondement ;
 L'intérêt du public se joint à ma vengeance ;
 Je prétends des plaisirs réprimer la licence.
 Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi ,
 Et de ce même pas je vais parler au roi.
 — Ainsi nouveau venu sur les rives de Seine ,
 Tout rempli de lui-même un pauvre énergumène
 De son plaisant délire amufait les passans.
 Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens ;
 Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère ,
 Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre ,
 Et les Dieux des enfers , & Bellone & Pallas ,
 Et les foudres des cieux , pour se venger des rats.
 Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste ,
 Des nouvelles du tems infidèle copiste ,
 Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
 De bedaux de paroisse , & de clercs tonsurés ;
 Il pense fermement , dans sa superbe extase ,
 Ressusciter les tems des combats d'Athanase ,
 Ce petit bel-esprit , orateur du barreau ,
 Alignant froidement ses phrases au cordeau ,
 Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore ,
 Voit voler son beau nom , du couchant à l'aurore ;
 Ses flatteurs à dîner l'appellent Ciceron.

Eertier dans son collège est surnommé Varron.
 Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
 Doit penser dans Pekin comme dans son village :
 Et la vieille badaude au fond de son quartier,
 Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.
 Je suis loin de blâmer le soin très-légitime
 De plaire à ses égaux, & d'être en leur estime.
 Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
 Doit dans son cercle étroit chez les siens bien venu,
 Être approuvé du moins de ses graves confrères ;
 Mais on ne peut souffrir ces bruyans téméraires,
 Sur la scène du monde ardens à s'étaler.
 Veux-tu te faire acteur ? on voudra te siffler.
 Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
 Qui pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athènes,
 A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
 Vécut dans un tonneau, pour se faire admirer.
 Malheur à tout mortel (& sur-tout dans notre âge)
 Qui se fait singulier pour être un personnage !
Pyrchon seul eut raison, quand dans un goût nouveau
 Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau,
Ci-gît qui ne fut rien. — Quoique l'orgueil en dise,
 Humains, faibles humains, voilà votre devise.
 Combien de rois, grands Dieux ! jadis si révéérés,
 Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !
 La terre a vu passer leur empire & leur trône.
 On ne sait en quel lieu florissait Babilone.
 Le tombeau d'Alexandre aujourd'hui renversé,
 Avec sa ville altière a péri dispersé.
 César n'a point d'asyle où son ombre repose ;
 Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

LE

LE RUSSE A PARIS.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenses déserts, & ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis instruisant tous les rois,
A fait naître les arts, & les mœurs & les loix ?
Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'ourse ?
Beaux lieux où nos Français dans leur savante course
Allèrent de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle aplati par Newton;
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes,
Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes.
Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous ?

— Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'observer & l'entendre.

— Aux bords de l'occident que pouvez-vous apprendre ?
Dans vos vastes états vous touchez à la fois
Au pays de Christine, à l'empire Chinois;
Le héros de Narva sentit votre vaillance;
Le brutal janissaire a tremblé dans Bizance;
Les hardis Prussiens ont été terrassés;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

— J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire
Célébrent ses plaisirs & consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillit à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaisirs ! quand vos jours marqués par vos conquêtes
Sembellissaient encor à l'éclat de vos fêtes,
L'étranger admirait dans votre auguste cour

Poésies. Tome I.

Y

Cent filles de héros conduites par l'amour ;
 Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
 Ces piquantes Bouillons, ces Némours si touchante,
 Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs,
 Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;
 Perrault du Louvre auguste élevant la merveille ;
 Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille ;
 Tandis que plus aimable , & plus maître des cœurs
 Racine , d'Henriette exprimant les douleurs
 Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice ,
 Des feux les plus touchans peignait le sacrifice.
 Cependant un Colbert en vos heureux remparts
 Ranimait l'industrie , & rassemblait les arts ;
 Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
 Sur cent châteaux ailés les pavillons de France,
 Bravant ce peuple altier , complice de Cromwel ,
 Effrayaient la Tamise , & les ports du Texel.
 Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres
 Accrus par la culture & mûris par vingt lustres,
 Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
 Le tems doit augmenter la splendeur de l'état ;
 Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

— Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.

Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux ;
 Les esprits sont changés , & les tems sont fâcheux.

— Et que vous reste-t-il de vos magnificences ?

— Mais — nous avons souvent de belles remontrances ;
 Et le nom d'Ysabeau (a) sur un papier timbré ,
 Est dans tous nos périls un secours assuré.

(a) Greffier du parlement de Paris.

— C'est beaucoup , mais enfin , quand la riche Angleterre
Epuise ses trésors à vous faire la guerre ,
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas ;
Il faut des matelots , des vaisseaux , des soldats . . .

— Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

— Quoi donc ? — Jansénius — la bulle — ses mystères :

De deux sages partis les cris & les efforts ,
Et des billets sacrés payables chez les morts ,
Et des convulsions & des requisitoires ,
Rempliront de nos tems les brillantes histoires.
Le Franc de Pompignan , par ses divins écrits ,
Plus que Palissot même occupe nos esprits ;
Nous quittons & la foire , & l'opéra comique ,
Pour juger de Le Franc le style académique.

Le Franc de Pompignan dit à tout l'univers ,
Que le roi l'a sa prose , & même encor ses vers.

L'univers cependant voit nos apothicaires

Combattre en parlement les jésuites leurs frères :

Car chacun vend sa drogue , & croit sur son paillier ,

Fixer comme Le Franc les yeux du monde entier.

Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles ?

— En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.

Le Nord , la Germanie , où j'ai porté mes pas ,

Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

— Quoi ! du clergé Français la gazette (*b*) prudente ,

Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante ,

Le journal du chrétien , le journal de Trévoux ,

N'ont point passé les mers , & volé jusqu'à vous ?

— Non. — Quoi ! vous ignorez des mérites si rares ?

— Nous n'en avons jamais rien appris. — Les barbares !

(*b*) Les nouvelles ecclésiastiques.

Y ij

Hélas ! en leur faveur mon esprit abusé,
Avait cru que le Nord était civilisé.

— Je viens pour me former sur les bords de la Seine;
C'est un Scythe grossier voyageant dans Athènes,
Qui vous conjure ici, timide & curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talens que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître ?
Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce tems éclairé n'ont-ils pas des égaux ?
Leurs disciples nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence ?

— Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé,
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé.
Nous avons parmi nous des pères de l'église.

— Nommez-moi donc les saints que le ciel favorise.

— Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet,
Et Bertier le jésuite, & le diacre Trublet,
Et le doux Cavelrac, & Grizel, & tant d'autres;
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres,
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux :
De leur siècle profane instructeurs généreux,
Cachant de leur savoir la plus grande partie,
Ecrivant sans esprit par pure modestie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

— Je n'ai point encor lu ces solides auteurs;
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,

Qui fit voir en riant la raison sur la scène,
Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé?

— Vous parlez de Molière! oh son règne est passé;
Le siècle est bien plus fin; notre scène épurée,
Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée.
Nous avons les *remparts* (c), nous avons *Ramponeau*;
Au lieu du Misanthrope on voit Jacques Rousseau,
Qui marchant sur ses mains, & mangeant sa laitue,
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux-arts, nos succès,
Et l'honneur éternel de l'empire Français.
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

— Je vois dans vos propos un peu de raillerie;
Je vous entends assez; mais parlons sans détour;
Votre nuit est venue après le plus beau jour.
Il en est des talens comme de la finance;
La disette aujourd'hui succède à l'abondance;
Tout se corrompt un peu; si je vous ai compris.
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris?
Minerve de ces lieux serait-elle bannie?
Parmi cent beaux-esprits n'est-il plus de génie?

— Un génie? ah grand Dieu! puisqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité serait bientôt punie;
Non, je ne le tiens pas assuré de sa vie.
Les Bertiers, les Chaumeix, & jusques aux Frérons,
Déjà de l'imposture embouchent les clairons.
L'hypocrite sourit, l'énergumène aboie;
Les chiens de Saint Médard s'élancent sur leur proie:
Un petit magistrat à peine émancipé,

(c) Les comédies qu'on joue sur le Boulevard.

Un pédant sans honneur à Bicêtre échappé,
S'il a du bel esprit, la jalouse manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux travestit les vertus;
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus.
On cabale à la cour, on ameute, on excite
Ces petits protecteurs sans place, & sans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui se sont faits dévots, de peur de n'être rien.
N'osant parler au roi qui hait la médifance,
Et craignant de ses yeux la sage vigilance,
Ces oiseaux de la nuit rassemblés dans leurs trous,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux:
Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense
Un génie ! il aurait cet excès d'insolence !
Il n'a pas demandé notre protection !
Sans doute il est sans mœurs & sans religion;
Il dit que dans les cœurs DIEU s'est gravé lui-même,
Qu'il n'est point implacable, & qu'il suffit qu'on l'aime.
Dans le fond de son ame il se rit des Fantins,
De Marie à la Coque & de la fleur des saints.
Aux erreurs indulgent, & sensible aux misères,
Il a dit, on le fait, que les humains sont frères;
Et dans un doute affreux lâchement obstiné,
Il n'osa convenir que Newton fût damné.
Le brûler est une œuvre & sage & méritoire.
Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux,
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés, commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un sage.

— Hélas ! ce que j'apprends de votre nation ;
Me remplit de douleur & de compassion.

— J'ai dit la vérité, vous la vouliez sans feinte ;
Mais n' imaginez pas que tristement éteinte ,
La raison sans retour abandonne Paris ;
Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits ,
Qui peuvent des erreurs où je la vois livrée ,
Ramener au droit sens la patrie égarée.
Les aimables Français sont bientôt corrigés.

— Adieu , je reviendrai quand ils seront changés.

A P O L O G I E D E L A F A B L E.

SAVANTE antiquité, beauté toujours nouvelle,
 Monumens du génie, heureuses fictions,
 Environnez-moi des rayons
 De votre lumière immortelle :
 Vous savez animer l'air, la terre & les mers ;
 Vous embellissez l'univers.
 Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,
 C'est Aris aimé de Cybèle ;
 La précocce Hyacinthe est le tendre mignon
 Que sur ces prés fleuris caressait Apollon.
 Flore avec le Zéphyre ont peint ces jeunes roses
 De l'éclat de leur vermillon.
 Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
 Les fleurs de mes pêcheurs nouvellement écloses.
 Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon
 Sont couverts de métamorphoses,
 Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon.
 L'ent'ami des troupeaux est le roi Lycaon.
 Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
 C'est la fille de Pandion,
 C'est Philomèle gémissante.
 Si le soleil se couche, il dort avec Thétis.
 Si je vois de Vénus la planète brillante,
 C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis,
 Ce pôle me présente Andromède & Persée ;
 Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
 Les éternels frimats de la zone glacée ;

Tout

Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux,
 Admirables tableaux ! séduisante magie !
 Qu'Hésiode me plaît dans sa théologie,
 Quand il me peint l'amour débrouillant le chaos,
 S'élançant dans les airs & planant sur les flots !
 Vantez-vous maintenant , bienheureux légendaires,
 Le porc de Saint-Antoine & le chien de Saint-Roc ,
 Vos reliques , vos scapulaires ,
 Et la guimpe d'Ursule , & la crasse du froc ;
 Mettez la fleur des saints à côté d'un Homère :
 Il ment , mais en grand homme ; il ment , mais il fait plaisir.
 Sottement vous avez menti ,
 Par lui l'esprit humain s'éclaire ;
 Et si l'on vous croyait , il serait abruti.
 On chérira toujours les erreurs de la Grèce ,
 Toujours Ovide charmera.
 Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe ,
 Ils sont payens à l'opéra.
 L'almanach est payen : nous comptons nos journées
 Par le seul nom des Dieux que Rome avait connus ;
 C'est Mars & Jupiter , c'est Saturne & Vénus ,
 Qui président au tems , qui font nos destinées,
 Ce mélange est impur , on a tort ; mais enfin
 Nous ressemblons assez à l'abbé Pellegrin ,
 Le matin catholique , & le soir idolâtre ,
Déjeûnant de l'autel , & soupant du théâtre ,

S U R

Ce qu'on m'a écrit que pendant la maladie du DAUPHIN plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux un cierge à la main devant la statue équestre de HENRI IV.

INTREPIDE soldat, vrai chevalier, grand homme,
Bon roi, fidèle ami, tendre & loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement;
Henri, tous les Français adorent ta mémoire,
Ton nom devient plus cher & plus grand chaque jour;
Et peut-être autrefois, quand j'ai chanté ta gloire,
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.
Un des beaux rejettons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau descendu,
Te porte en expirant les vœux de ta patrie,
Et les gémissemens de ton peuple éperdu.

Lorsque la mort sur lui levait sa faux tranchante,
On vit de citoyens une foule tremblante
Entourer ta statue & la baigner de pleurs;
C'était là leur autel; & dans tous nos malheurs
On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire.
La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célèbre en des tems ténébreux,
A vu sans s'alarmer qu'on t'adressât des vœux;
Elle-même avec nous t'en a rendu cet hommage,
Tu l'as trop mérité; c'est toi, c'est ton courage

Qui préside à l'état raffermi par tes mains :
Ce n'est qu'en t'imitant qu'on a des jours prospères,
C'est l'encens qu'on te doit : les Grecs & les Romains
L'avoquaient des héros, & non pas des bergères.

O si de mes déserts où j'achève mes jours ,
Je m'étais fait entendre au fond du sombre empire ,
Si comme au tems d'Orphée un enfant de la lire ,
De l'ordre des destins interrompait le cours ,
Si ma voix !...., mais tout cède à leur arrêt suprême ;
Ni nos chants , ni nos cris , ni l'art & ses secours ,
Les offrandes , les vœux , les autels , ni toi-même ,
Rien ne suspend la mort. Ce monde illimité
Est l'esclave éternel de la fatalité.

A d'immuables loix DIEU soumit la nature.

Sur ces monts entassés séjour de la froidure ,
Au creux de ces rochers , dans ces gouffres affreux ,
Je vois des animaux maigres , pâles , hideux ,
Demi-nuds , affamés , courbés sous l'infortune ;
Ils sont hommes pourtant ; notre mère commune
A daigné prodiguer des soins aussi puissans ,
A pétrir de ses mains leur substance mortelle ,
Et le grossier instinct qui dirige leurs sens ,
Qu'à former les vainqueurs de Pharsale & d'Arbelle ;
Au livre des destins tous leurs jours sont comptés ;
Les tiens l'étaient aussi. Ces dures vérités
Epouvantent le lâche & consolent le sage.
Tout est égal au monde ; un mourant n'a point d'âge :
Le dauphin le disait au sein de la grandeur ,
Au printems de sa vie , au comble du bonheur ;
Il l'a dit en mourant , de sa voix affaiblie ,
A son fils , à son père , à la cour attendrie.

Zij

180 *SUR FEU MGR. LE DAUPHIN.*

O toi, triste témoin de son dernier moment,
Qui lis de sa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda sa gloire,
Quels funestes exploits affurent sa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit sur la terre . . . il t'apprit à mourir.

DISCOURS A MON VAISSEAU (a).

O Vaisseau qui portes mon nom,
 Puisses-tu comme moi résister aux orages!
 L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
 Que le Permesse d'Apollon.
 Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages
 Que Jean-Jacque a vantés dans son nouveau jargon.
 Va débarquer sur ces rivages
 Patouiller, N..... & Frêlon;
 A moins qu'aux chantiers de Toulon,
 Ils ne servent le roi noblement & sans gages.

Mais non, ton fort t'appelle aux dunes d'Albion;
 Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise,
 La liberté superbe auprès du trône assise;
 Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers;
 Et malgré ses partis, sa fougue, & sa licence,
 Elle tient dans ses mains la corne d'abondance,
 Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guères
 Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
 Ou si ton Breton nautonier
 Te conduit près de Naples en ce jour fertile,
 Qui fait bien plus de cas du sang de Saint-Janvier,
 Que de la cendre de Virgile.

(a) Une compagnie de Nantes vient de mettre en mer un beau vaisseau
 qu'elle a nommé *le Voltaire*.

Ne va point sur le Tibre, il n'est plus de talens,
 Plus de héros, plus de grand homme ;
 Chez ce peuple de conquérans
 Il est un pape, & plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara
 Le redoutable fils d'Alcmène,
 Qui dompta les lions, sous qui l'hydre expira,
 Et qui des cieux jaloux brava toujours la reine,
 Tu verras en Espagne un (b) Alcide nouveau,
 vainqueur d'une hydre plus fatale ;
 Des superstitions déchirant le bandeau,
 Plongeant dans la nuit du tombeau,
 De l'inquisition la puissance infernale.
 Di-lui, qu'il est en France un mortel qui l'égale ;
 Car tu parles sans doute, ainsi que le vaisseau
 Qui transporta dans la Colchide
 Les deux gemeaux divins, Jason, Orphée, Alcide ;
 Baptisé sous mon nom tu parles hardiment :
 Que ne diras-tu point des énormes sottises,
 Que mes chers Français ont commises
 Sur l'un & sur l'autre élément !

Tu brûles de partir, atten, demeure, arrête,
 Je prétends m'embarquer, atten-moi, je te joins :
 Libre de passions & d'erreurs & de soins,
 J'ai su de mon asyle écarter la tempête ;
 Mais dans mes prés fleuris, dans mes sombres forêts,
 Dans l'abondance & dans la paix,
 Mon ame est encor inquiète :

(b) M. le comte d'Aranda.

Des méchans & des fots je suis encor trop près :
Les cris des malheureux percent dans ma retraite.

Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
Déshonore trop ma patrie.

Hier on m'apporta pour combler mon ennui
Le Tacite de la Bletrie.

Je n'y tiens point, je pars, & j'ai trop différé.

Ainsi je m'occupais sans suite & sans méthode

De ces penfers divers où j'étais égaré,

Comme tout solitaire à lui-même livré,

Ou comme un fou qui fait une ode;

Quand Minerve tirant les rideaux de mon lit,

Avec l'aube du jour m'apparut & me dit,

Tu trouveras par-tout la même impertinence.

Les ennuyeux & les pervers

Composent ce vaste univers :

Le monde est fait comme la France :

Je me rendis à la raison,

Et sans plus m'affliger des sorises du monde,

Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'onde ;

Et je restai dans ma maison.

LES CHEVAUX ET LES ANES; OU ÉTRENNES AUX SOTS.

1 Janvier 1761,

A ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solennels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui se nommait Bathos,
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lézine, & son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, & prétendit aux prix.
C'était la course; un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint présenter son dos à mon vilain,
Il demandait des houffes, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or sur ses bossettes,
Le bon Bathos quelque tems marchand,
Un certain âne alors se présenta;
L'âne disait, mieux que lui je fais braire,
Et vous verrez que je fais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous servir;
Préférez-moi, Mon Bathos le préfère,
Sûr du triomphe il sort de la maison,
Voilà Bathos monté sur son grison.

11

Il veut courir. La Grèce était railleuse.
Plus l'assemblée était belle & nombreuse,
Plus on sifflait. Les Bathos en ce tems
N'imposaient pas silence aux bons plaisans.

Profitez bien de cette belle histoire,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire ;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Distinguez bien les ânes des courriers.
En tout état, & dans toute science,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France ;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au râtelier des courriers de nos rois.

L'abbé Dubois fameux par sa vessie,
Mit sur son front très-atteint de folie,
La même mitre, hélas ! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraisons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui succéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'esprit des demi-Dieux ?
Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe,
Quand l'arbre est beau, quand sa sève est bien forte,
Qu'il soit taillé par Bénigne ou Boyer ?
De très-bons fruits viennent sans jardinier.

C'est dans Paris, dans notre immense ville,
En grands esprits, en fots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens se taisent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils essuient.
Les faux-talens sont hardis, effrontés,

Poésies. Tome I.

Aa

Souples, adroits, & jamais rebutés.
 Que de Frélons vont pillant les abeilles !
 Que de Pradons s'érigent en Corneilles !
 Que de Gauchats (a) semblent des Maffillons !
 Que de Le Dains succèdent aux Bignons !
 Virgile meurt, Bavius le remplace.
 Après Lulli nous avons vu Colasse.
 Après Le Brun Coypel obtint l'emploi
 De premier peintre, ou barbouilleur du roi.
 Ah ! mon ami, malgré ta suffisance,
 Tu n'étais pas premier peintre de France.
 Le lourd Crevier (b), pédant, crasseux & vain,
 Prend hardiment la place de Rollin,
 Comme un valet prend l'habit de son maître.
 Que voulez-vous ? chacun cherche à paraître.
 C'est un plaisir de voir ces polissons
 Qui du bon goût nous donnent des leçons,
 Ces étourdis calculant en finance,
 Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
 Et ces gredins qui d'un air magistral
 Pour quinze sous griffonnant un journal,
 Journal chrétien, connu par sa sottise,
 Vont se quarrant en princes de l'église,
 Et ces faquins qui d'un ton familier
 Parlent au roi du haut de leur grenier.

(a) Gauchat, mauvais auteur de quelques brochures. | il s'efforce de prouver que Montesquieu n'était pas chrétien. Voilà un

(b) Crevier, mauvais auteur d'une histoire Romaine, & d'une histoire de l'université, & beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montesquieu, dans lequel | beau service que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand homme. La monture de Bathos paraît assez convenable à ce monsieur.

Nul à Paris ne se tient dans sa sphère,
 Dans son métier, ni dans son caractère;
 Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
 Ou quelque honneur, ou quelque pension,
 Qui des dévots affectent la grimace,
 L'abbé La Coste (c) est le seul à sa place.

Le roi, dit-on, bannira ces abus;
 Il le voudrait, ses soins sont superflus.
 Il ne peut dire en un arrêt en forme,
 Impertinens, je veux qu'on se réforme,
 Que le journal de Trévoux soit meilleur,
 Guion moins plat, Moreau plus fin railleur.
 La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
 De courir moins après le paradoxe;
 Je lui défends de jamais dénigrer
 Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
 Je veux, j'entends que sous mon règne auguste
 Tout bon Français ait l'esprit sage & juste;
 Que nul robin ne soit présomptueux,
 Nul moine fier; nul avocat verbeux.
 Oui le rapport, dans mon conseil, j'ordonne,
 Que la raison s'introduise en Sorbonne,
 Que tout auteur sache me réjouir,
 Ou m'éclairer; car tel est mon plaisir.

Un tel édit serait plus utile
 Que les sermons prêchés par la Neuville.
 Donc on aurait grande obligation
 A qui pourrait par exhortation,
 Par vers heureux, & par douce éloquence,

(c) L'abbé La Coste qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de présent employé à Toulon sur les galères du roi.

188. **LES CHEVAUX ET LES ANES, &c.**

Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonester par nom & par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourrait dire aux malins molinistes,
A leurs rivaux les rudes jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en foyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les fots, je dois en bon chrétien,
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

*Par M. le Ch. de M...re, cornette de cavalerie, & en cette
qualité ennemi juré des ânes. A Paris, &c. pour vos étrennes.*

P R E M I È R E L E T T R E
D U
P R I N C E R O Y A L D E P R U S S E
A M O N S I E U R D E V O L T A I R E.

Du 8 Août 1736.

M O N S I E U R ,

QUOIQUE je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, & des pièces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siècle & à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des anciens la préférence est due, vienne à renaitre, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poète, une infinité d'autres connaissances, qui à la vérité ont quelque affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poète ne cadença des pensées métaphysiques; l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation & de la justification du sieur *Volf*, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière également relevée, que précise & nette, est cruellement accusé d'irréligion

& d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes; leur génie supérieur les expose toujours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *Traité de DIEU, de l'ame & du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'envoyerai, monsieur, dès qu'il sera achevé; & je suis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ses propositions, qui se suivent géométriquement, & connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur & le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux arts & aux sciences, me fait espérer, que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait guères d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire, que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme, & triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on a fait d'elle. La tragédie de *César* nous fait voir des caractères soutenus. Les sentimens y sont tous magnifiques & grands, & l'on sent que *Brutus* est ou Romain, ou Anglais. *Alzire* ajoute aux graces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des sauvages & des Européens. Vous faites voir par le caractère de *Gusman*, qu'un christianisme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganisme même.

Corneille, le grand *Corneille*, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitait de nos jours, il verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les graces dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume, qui jadis traça si spirituellement & si élégamment le *Temple du Goût*?

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos

ouvrages. Je vous prie, monsieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un que par une circonspection nécessaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de les conserver dans le sein du secret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je fais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère néanmoins, que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le serais par la possession de tous les biens passagers & méprisables de la fortune, qu'un même hasard fait acquérir & perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance long-tems avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poésie était encore sur le pied où elle fut autrefois, savoir que les poètes ne savaient que fredonner des idylles ennuyeux, des églogues faites sur un même-moule, des stances insipides, ou que tout au plus ils savaient monter leur lyre sur le ton d'élégie, j'y renoncerais à jamais: mais vous ennoblissez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux ** & aux ***.

Vos poésies ont des qualités qui les rendent respectables, & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale, où l'on apprend à penser & à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée, & nous insinue le goût des sciences d'une manière si fine & si délicate, que quiconque a lu vos ouvrages respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit, « Malheureux! » laisse-là un fardeau dont le poids surpasse tes forces; l'on ne peut imiter *Voltaire*, à moins que d'être *Voltaire* même. C'est dans ces moments, que j'ai senti, que les avantages de la naissance servent à peu de choses, ou pour mieux dire, à rien. Ce sont des distinctions étrangères de nous-mêmes, &

192 *LETTRE DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.*

qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'esprit ne leur font-ils pas préférables ?

Que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués parce qu'elle les a fait naître ? Elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts & les sciences, & c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh ! que la gloire ne se fert-elle de moi pour couronner vos succès ? Je ne craindrais autre chose, sinon que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui que depuis si long-tems j'admire de loin, & de vous assurer de vive voix, que je suis avec toute l'estime & la considération due à ceux qui, suivant pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au bien public.

M O N S I E U R ,

Votre affectionné ami,
FRÉDÉRIC, P. R. de Prusse.

RÉPONSE

R É P O N S E
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE
A U
PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Paris, le 26 Août 1736.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être insensible, pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer ; mon amour-propre en a été trop flatté ; mais l'amour du genre humain, que j'ai eu toujours dans le cœur, & qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vu, qu'il y a dans le monde un prince, qui pense en homme, un prince philosophe, qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise, qu'il n'y a personne sur la terre, qui ne doive des actions de grâces aux soins que vous prenez de cultiver, par la saine philosophie, une ame née pour commander. Croyez, qu'il n'y a eu de véritables bons rois, que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution & la superstition. Il n'y a point de prince, qui en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses états. Pourquoi si peu de rois cherchent-ils cet avantage ? Vous le sentez, monseigneur, c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité. Vous faites précisément le contraire. Soyez sûr, que si un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes, n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples, & chéri du monde entier : les philosophes, dignes de ce nom, voleront dans vos états ; & comme

Poésies. Tome I.

B b

les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est le plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine *Christine* quitta son royaume pour aller chercher les arts. Réglez, monseigneur, & que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savans ! Vous voyez, monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes pour la plupart, comme les courtisans même ; ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigans, aussi faux, aussi cruels ; & toute la différence, qui est entre les pestes de cour & les pestes de l'école, c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Il est bien triste pour l'humanité, que ceux qui se disent les déclarateurs des commandemens célestes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous ; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société, qu'obscurs dans leurs idées ; & que leur ame soit gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle est vide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un sophisme, & intéresser tous les rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in serio* ou *in barbara*. Tout être pensant, qui n'est pas de leur avis, est un athée ; & tout roi, qui ne les favorise pas, sera damné. Vous savez, monseigneur, que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs, & des ennemis réels du genre humain. Leurs paroles, quand elles sont négligées, se perdent en l'air comme du vent : mais si le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force, qui renverse quelquefois le trône.

Je vois, monseigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois, que les *Newtons*, les *Leibnitz*, les *Bayles*, les *Lockes*, ces ames si élevées & si douces, sont ceux qui nourrissent votre esprit, & que vous rejetez les autres alimens prétendus, que vous trouveriez empoisonnés, ou sans substance.

Je ne saurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eu de m'envoyer le petit livre concernant M. *Volf* ; je regarde ses idées métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde ; c'est tout ce qu'on peut espérer, je crois, de la métaphysique. Il n'y a pas d'apparence, que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense, ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti : elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris, & le divin architecte, qui a bâti cet univers, n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste, c'est M. *Volf*. On peut le combattre ; mais il faut l'estimer : sa philosophie est bien loin d'être pernicieuse. Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai, que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être justes, quand même ils auraient le malheur d'être athées ?

Vous avez la bonté, monseigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de DIEU, de l'ame & du monde*. Quel présent & quel commerce ! L'héritier d'une monarchie daigne du sein de son palais envoyer des instructions à un solitaire ! Daignez me faire ce présent, monseigneur ; mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne ; la plupart des princes craignent d'entendre la vérité, & ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous pensez sans doute sur cet article aussi sensément que sur tout le reste. Les vers, qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes, ne méritent guères d'être lus ; vous sentez, qu'il n'y aurait rien de plus méprisable, que de passer sa vie à renfermer dans des rimes, des lieux communs usés, qui ne méritent pas le nom de *pensées*. S'il y a quelque chose de plus vil, c'est de n'être que poète satyrique, & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poètes sont dans le Parnasse, ce que sont dans les écoles ces docteurs, qui ne savent que des mots, & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choses.

B b ij

196. RÉPONSE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Si la *Henriade* a pu ne pas déplaire à V. A. R., j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme respire pour les factieux, pour les persécuteurs, pour les superstitieux, pour les tyrans, & pour les rebelles. C'est l'ouvrage d'un honnête homme, il devait trouver grace devant un prince philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages; je vous obéirai, monseigneur: vous serez mon juge, & vous me tiendrez lieu du public. Je vous soumettrai ce que j'ai hasardé en philosophie; vos lumières seront ma récompense; c'est un prix que peu de souverains peuvent donner. Je suis sûr de votre secret; votre vertu doit égaler vos connaissances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre altesse royale. On va à Rome pour voir des églises, des tableaux, des ruines, & des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'est une rareté bien plus merveilleuse. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je suis, ne me permet pas d'en sortir. Vous paraissez plus homme que prince, & vous permettrez sans doute, monseigneur, que les amis soient préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, soyez sûr, monseigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'est-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon esprit sera toujours au rang de vos sujets; votre gloire me sera toujours chère. Je souhaiterai, que vous ressembiez toujours à vous-même, & que les autres rois vous ressemblient.

Je suis avec un très-profond respect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très-humble, &c.
VOLTAIRE.

DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES (a).

A MONSIEUR

LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE,
DEPUIS ROI DE PRUSSE.

PRINCE, il est peu de rois, que les muses instruisent,
Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
Le sang des Antonins sur la terre est tari ;
Car depuis ce héros à Rome si chéri,
Le philosophe roi, ce divin Marc-Aurèle,
Les princes, des guerriers, des savans le modèle,
Quel roi sous un tel joug osant se captiver,
Dans les sources du vrai fut jamais s'abreuver ?
Deux ou trois, tout au plus, prodiges dans l'histoire,
Du nom de philosophe ont mérité la gloire ;
Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois,
Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des loix,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis sur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux pieds des rois les voit sous un faux jour ;
Qui fait régner fait tout, si l'on en croit la cour.
Mais quel est en effet ce grand art politique,
Ce talent si vanté dans un roi despotique ?

(a) Cette pièce est de 1738.

Tranquille sur le trône, il parle, on obéit;
 S'il sourit, tout est gai; s'il est triste, on frémit.
 Quoi! régir d'un coup-d'œil une foule servile,
 Est-ce un poids si pesant, un art si difficile?
 Non: mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
 Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,
 Des prélats courtisans confondre l'artifice,
 Aux organes des loix enseigner la justice,
 Du séjour doctoral chassant l'absurdité,
 Dans son sein ténébreux placer la vérité;
 Eclairer le savant, & soutenir le sage;
 Voilà ce que j'admire, & c'est-là votre ouvrage.
 L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.

Du dernier roi d'Espagne un grave (b) ambassadeur,
 De deux savans Anglais reçut une prière:
 Ils voulaient dans l'école apportant la lumière,
 De l'air qu'un long crystal enferme en sa hauteur,
 Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur.
 Il pouvait les aider dans ce savant voyage;
 Il les prit pour des fous: lui seul était peu sage.
 Que dirai-je d'un pape & de sept cardinaux,
 D'un zèle apostolique unissant les travaux,
 Pour apprendre aux humains dans leurs augustes codes,
 Que c'était un péché de croire aux antipodes?
 Combien de souverains chrétiens & musulmans,
 Ont tremblé d'une éclipse, ont craint des talismans?
 Tout monarque indolent, dédaigneux de s'instruire,
 Est le jouet honteux de qui veut le séduire.
 Un astrologue, un moine, un çhymiste effronté,

(b) Cette aventure se passa à Londres la première année du règne de Charles II roi d'Espagne.

Se font un revenu de sa crédulité.

Il prodigue au dernier son or par avarice ;

Il demande au premier , si Saturne propice ,

D'un aspect fortuné regardant le soleil ,

L'appelle à table , au lit , à la chasse , au conseil.

Il est aux pieds de l'autre , & d'une ame soumise ,

Par la crainte du diable il enrichit l'église.

Un pareil souverain ressemble à ces faux Dieux ,

Vils marbres adorés , ayant en vain des yeux ;

Et le prince éclairé , que la raison domine ,

Est un vivant portrait de l'essence divine.

Je fais , que dans un roi l'étude , le savoir ,

N'est pas le seul mérite & l'unique devoir ;

Mais qu'on me nomme enfin dans l'histoire sacrée ,

Le roi dont la mémoire est la plus révérée ;

C'est ce héros savant que DIEU même éclaira ,

Qu'on chérit dans Sion , que la terre admira ,

Qui mérita des rois le volontaire hommage.

Son peuple était heureux , il vivait sous un sage :

L'abondance à sa voix passant le sein des mers ,

Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers ,

Comme à Londres , à Bourdeaux , de cent voiles suivie ,

Elle apporte au printems les trésors de l'Asie.

Ce roi que tant d'éclat ne pouvait éblouir ,

Sur joindre à ses talens l'art heureux de jouir.

Ce sont-là les leçons qu'un roi prudent doit suivre ;

Le savoir en effet n'est rien sans l'art de vivre.

Qu'un roi n'aille donc point , épris d'un faux éclat ,

Pâlisant sur un livre , oublier son état.

Que plus il est instruit , plus il aime sa gloire.

De ce monarque Anglais vous connaissez l'histoire.

Dans un fatal exil Jacques (c) laissa périr
 Son gendre infortuné qu'il eût pu secourir.
 Ah! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,
 Délivrer des Germains les villes opprimées,
 Venger de tant d'états les désolations,
 Et tenir la balance entre les nations,
 Que d'aller, des docteurs briguant les vains suffrages,
 Au doux enfant JESUS dédier ses ouvrages!
 Un monarque éclairé n'est pas un roi pédant;
 Il combat en héros, il pense en vrai savant.
 Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
 Philosophe & guerrier, terrible & populaire.
 Ainsi ce grand César, soldat, prêtre, orateur,
 Fut du peuple Romain l'oracle & le vainqueur:
 On fait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse:
 Mais tout sied aux héros, excepté la faiblesse.

(c) Le roi Jacques fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant
 JESUS.

V A R I A N T E, pour les deux derniers vers.

*Il serait aujourd'hui votre modèle auguste,
 Et votre exemple en tout, s'il avait été juste.*

RÉPONSE

R É P O N S E

*A une lettre dont le roi de Prusse honora l'auteur à son
avènement à la couronne.*

QUOI, vous êtes monarque, & vous m'aimez encore !
 Quoi ! le premier moment de cette heureuse aurore,
 Qui promet à la terre un jour si lumineux,
 Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux !
 O cœur toujours sensible ! ame toujours égale !
 Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle.
 Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
 Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur,
 Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
 Du bonheur des humains sont les gages sincères.
 Ah prince ! ah digne espoir de nos cœurs captivés !
 Ah ! réglez à jamais comme vous écrivez.
 Pour suivez, remplissez des vœux si magnanimes ;
 Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes ;
 Et vous plus digne roi, vous jurez dans mes mains
 De protéger les arts, & d'aimer les humains.

Et toi (a), dont la vertu brilla persécutée,
 Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,
 Martyr de la raison, que l'envie en fureur
 Chassa de son pays par la main de l'erreur,
 Reviens, il n'est plus rien qu'un philosophe craigne,
 Socrate est sur le trône, & la vérité règne.

F (a) Le professeur Volf, persécuté par Frédéric II sous peine d'être pendu, & comme athée par les théologiens de Halle, fait chancelier de la même université à l'avènement de Frédéric III.

Poésies. Tome I.

C c

Cet or qu'on entassait, ce pur sang des états,
 Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
 Répandu par ses mains au gré de sa prudence,
 Va ranimer la vie, & porter l'abondance.

Il ne recherche point ces énormes soldats,
 Ce superbe appareil inutile aux combats,
 Fardeaux embarrassans, colosses de la guerre,
 Enlevés (b) à prix d'or aux deux bouts de la terre :
 Il veut dans ses guerriers le zèle & la valeur,
 Et sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
 Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage :
 Mais il faut au grand homme un plus heureux partage ;
 Consulter la prudence, & suivre l'équité,
 Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
 Qui n'est que juste & dur, qui n'est que sage & triste ;
 Dans d'autres sentimens l'héroïsme consiste ;
 Le conquérant est craint, le sage est estimé ;
 Mais le bienfaisant charme, & lui seul est aimé ;
 Lui seul est vraiment roi, sa gloire est toujours pure ;
 Son nom parvient sans tache à la race future.
 A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits ?
 Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois ;
 A peine a-t-il un nom fameux par la victoire :
 Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
 Jérusalem conquise, & ses murs abattus,
 N'ont point éternisé le grand nom de Titus.
 Il fut aimé ; voilà sa grandeur véritable.

O vous qui l'imitiez, vous son rival aimable,
 Effacez le héros dont vous suivez les pas ;
 Titus perdit un jour, & vous n'en perdrez pas.

(b) Un de ces soldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté vingt-quatre mille livres.

A U R. D E P ?

Ce 20 Avril 1741.

EH bien ! mauvais plaisans , critiques obstinés ,
 Prétendus beaux-esprits à médire acharnés ,
 Qui parlant sans penser , fiers avec ignorance ,
 Mettez légèrement les rois dans la balance ,
 Qui d'un ton décisif , aussi hardi que faux ,
 Affurez qu'un savant ne peut être un héros ;
 Ennemis de la gloire & de la poésie ,
 Grands critiques des rois , allez en Silésie :
 Voyez cent bataillons près de Neifs écrasés :
 C'est là qu'est mon héros. Venez , si vous l'osez :
 Le voilà ce savant que la gloire environne ,
 Qui préside aux combats , qui commande à Bellone ,
 Qui du fier Charle douze égalant le grand cœur ,
 Le surpasse en prudence , en esprit , en douceur ,
 C'est lui-même , c'est lui , dont l'ame universelle
 Courut de tous les arts la carrière immortelle ;
 Lui qui de la nature a vu les profondeurs ,
 Des charlatans dévots confondit les erreurs ;
 Lui qui dans un repas , sans soins & sans affaire ,
 Passait les ignorans dans l'art heureux de plaire ;
 Qui fait tout , qui fait tout , qui s'élance à grands pas
 Du Parnasse à l'Olympe , & des jeux aux combats .
 Je fais que Charle douze , & Gustave , & Turenne ,
 N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène :
 Mais enfin ces guerriers , illustres ignorans ,

C c ij

En étant moins polis , n'en étaient pas plus grands.
Mon prince est au dessus de leur gloire vulgaire ;
Quand il n'est point Achille , il fait être un Homère.
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des sots ,
Fertile en grands projets , aussi bien qu'en bons mots ,
Et riant à la fois de Genève & de Rome ,
Il parle , agit , combat , écrit , règne en grand homme.
O vous qui prodiguez l'esprit & les vertus !
Reposez-vous , mon prince , & ne m'effrayez plus ;
Et quoique vous sachiez tout penser & tout faire ,
Songez que les boulets ne vous respectent guère ,
Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots ,
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros ,
Lorsque multipliant son poids par sa vitesse ,
Il fend l'air qui résiste & pousse autant qu'il presse.
Alors privé de vie , & chargé d'un grand nom ,
Sur un lit de parade étendu tout du long ,
Vous iriez tristement revoir votre patrie.
O ciel ! que ferait-on dans votre académie ?
Un dur anatomiste , élève d'Atropos ,
Viendrait scalpel en main disséquer mon héros :
La voilà , dirait-il , cette cervelle unique ,
Si belle , si féconde & si philosophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux , bienfaisant , juste , plein de grandeur.
Il couperait mais non , ces horribles images
Ne doivent point fouiller les lignes de nos pages.
Conservez , ô mes Dieux ! l'aimable Frédéric ,
Pour son bonheur , pour moi , pour le bien du public.
Vivez , prince , & passez dans la paix , dans la guerre ,
Sur-tout dans les plaisirs , tous les Ics de la terre ,

Théodoric, Ulric, Jenferic, Alaric,
 Dont aucun ne vous vaut selon mon pronostic.
 Mais lorsque vous aurez de victoire en victoire
 Arrondi vos états, ainsi que votre gloire,
 Daignez vous souvenir, que ma tremblante voix,
 En chantant vos vertus, présagea vos exploits.
 Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême,
 Votre main mille fois m'écrivait, Je vous aime.
 Adieu, grand politique, & rapide vainqueur,
 Trente états subjugués ne valent point un cœur.

A U R. D E P

A Cîrey, ce 21 Décembre 1741.

SOLEIL, pâle flambeau de nos tristes hivers,
 Toi, qui de ce monde es le père,
 Et qu'on a cru long-tems le père des bons vers,
 Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire :
 Soleil, par quel cruel destin
 Faut-il que dans ce mois où l'on touche à sa fin,
 Tant de vastes degrés t'éloignent de Berlin ?
 C'est là qu'est mon héros, dont le cœur & la tête
 Rassemblent tout le feu qui manque à ses états ;
 Mon héros, qui de Neifs achevait la conquête,
 Quand tu fuyais de nos climats :
 Pourquoi vas-tu, di-moi, vers le pôle antarctique ?
 Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique ?
 Revole sur tes pas loin de ce triste bord,
 Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'est ce que je disais, sire, ce matin au soleil votre confrère, qui est aussi l'âme d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage sur le compte de votre majesté, si j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, & que vous avez. J'en ai reçus ici que vous avez fait dans Neifs tout aussi aisément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvits, fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Besançon ; aussi j'ai pris la liberté de mander à V. M. que l'histoire de *Louis XIV* me paraissait un cercle trop étroit, je trouve que *Frédéric* élargit la sphère de

mes idées. Les vers que V. M. a faits dans Neifs ressembtent à ceux que *Salomon* faisoit dans sa gloire, quand il disoit, après avoir tâté de tout, *Tout n'est que vanité*. Il est vrai que le bon-homme parlait ainsi au milieu de trois cents femmes & de sept cents concubines; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siège. Mais n'en déplaîse, sire, à *Salomon* & à vous, ou bien à vous & à *Salomon*, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie;
Revenir couvert de lauriers,
Dans les bras de la poésie;
Donner aux belles, aux guerriers;
Opéra, bal & comédie;
Se voir craint, chéri, respecté,
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société,
Bonheur si rarement goûté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire;
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité:
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaisir n'est point chimère.

Votre majesté a fait bien des choses en peu de tems. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur la terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choses dans sa sphère d'activité, vous conserverez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au dessus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes à deux

pieds , qui peuplent la terre , sont à une distance immense de votre personne , par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton*.

Amor est unquale no society.

Il y a encore un autre malheur , c'est que votre majesté peint si bien les nobles fripponneries des politiques , les soins intéressés des courtisans , &c. qu'elle finira par le défier de l'affection des hommes de toute espèce , & qu'elle croira , qu'il est démontré en morale , qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire , que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur , qui a bien des talens , & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire ? Or s'il arrive que par malheur ce génie supérieur soit roi , son état en doit-il empirer ? Et l'aimerait-on moins parce-qu'il porte une couronne ? Pour moi je sens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis , &c.

LETTRE

L E T T R E
D U R. D E P. . . .
A M O N S I E U R D E V O L T A I R E .

A Séloviis, ce 23 Mars 1742.

M O N C H E R V O L T A I R E ,

JE crains de vous écrire; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une espèce dont vous ne vous souciez guères, ou que vous abhorrez. Si je vous disais, par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne sont sortis du fond de leurs habitations, pour se couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher jusques dans un pays fort éloigné: Pourquoi? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints ensemble, en égorger un troisième: Vous me diriez que ces gens sont fous, sots, & furieux, de se prêter ainsi au caprice & à la barbarie de leur maître.

Si je vous disais, que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais; que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé, & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister; vous vous récrieriez: Ah barbares! Ah brigands! Inhumains que vous êtes! diriez-vous; les injustes n'hériteront point du royaume des cieux, selon *Saint-Matthieu, chapitre XII, verset 34.*

Puisque je prévois ce que vous diriez sur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer, qu'un homme, dont vous aurez entendu parler sous le nom du roi de Prusse, apprenant que les états de son allié l'empereur étaient ruinés par la reine d'Hongrie, est volé à son secours; qu'il a joint ses troupes à celles du roi de Pologne, pour opérer une diversion en basse Autriche; & qu'il a si bien

Poesies. Tome I.

D d

réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine d'Hongrie pour le service de son allié. Voilà de la générosité, direz-vous, voilà du héroïsme. Cependant, cher *Voltaire*, le premier tableau & celui-ci sont les mêmes; c'est la même femme, qu'on représente premièrement en cornette de nuit lorsqu'elle se dépouille de ses charmes, & ensuite avec son fard, ses dents & ses pompons. De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets! Combien les jugemens ne varient-ils point! Les hommes condamnent le soir ce qu'ils approuvaient le matin; ce même soleil, qui leur plaisait en son aurore, les fatigue en son couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui se rétablissent pourtant; & nous sommes assez insensés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entière! Est-il possible, qu'on ne se soit pas détrompé de cette fausse monnoie, depuis le tems qu'elle est connue? &c.

L E T T R E

D U R. D E P

SI les histoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous serions plus instruits des mœurs de tous les siècles, & moins trompés par les historiens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau style que celui de l'histoire de *Louis XIV.* Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en suis enchanté : toutes les lignes portent coup : tout est nourri de réflexions excellentes : aucune fausse pensée ; rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entr'autres sur les noms allemands qui sont un peu maltraités ; ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage, puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés, qu'il faut les deviner.

Je souhaiterais que votre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits, & qui peuvent être de quelque instruction. Ce serait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la sécheresse qui règne dans de certains livres. C'est au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

R É P O N S E.

Vous ordonnez, que je vous dise
 Tout ce qu'à Circy nous faisons :
 Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruisse ?
 Vous êtes notre maître, & nous vous imitons :
 Nous retenons de vous les plus belles leçons
 De la sagesse d'Epicure.
 Comme vous, nous sacrifions
 A tous les arts, à la nature ;
 Mais de fort loin nous vous suivons.
 Ainsi tandis qu'à l'aventure
 Le Dieu du jour lance un rayon
 Au fond de quelque chambre obscure,
 De ces traits la lumière pure
 Y peint du plus vaste horizon
 La perspective en mignature.
 Une telle comparaison
 Se sent un peu de la lecture
 Et de Kirker & de Newton.
 Par ce ton si philosophique,
 Qu'ose prendre ma faible voix,
 Peut-être je gâte à la fois
 La poésie & la physique.
 Mais cette nouveauté me pique ;
 Et du vieux code poétique
 Je commence à braver les loix.
 Qu'un autre dans ses vers lyriques,
 Depuis deux mille ans répétés,

RÉPONSE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE. 213

Brode encor des fables antiques :
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Nayades des rives fleuries,
Satyres qui dansez toujours,
Vieux enfans que l'on nomme amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers & de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés & postiches,
Des rimailleurs suivant les cours.
D'une mesure cadencée
Je connais le charme enchanteur ;
L'oreille est le chemin du cœur ;
L'harmonie, & son bruit flatteur,
Sont l'ornement de la pensée ;
Mais je préfère avec raison
Les belles fautes du génie
A l'exacte & froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins, plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, se récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte & m'ennuie ;
J'aime mieux ces vastes forêts ;
La nature libre & hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.

214 *RÉPONSE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.*

Mais dans ce discours familier
En vain je crois étudier
Cette nature simple & belle;
Je me sens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapsodie;
Je l'écrivis avec faillie,
Mais peu maître de ma raison,
Car j'étais auprès d'Emilie,

A U R. D E P (a)

SIRE,

PENDANT que j'étais malade, votre majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre? A Vienne? A Presbourg? A Temesvar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; & même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les princes, & d'image très-pensante & très-agissante. Enfin, sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris
 Semblaient même me faire accroire
 Que j'irais dans le seul pays
 Où n'arrive point votre gloire;
 Dans ce pays dont par malheur
 On ne voit point de voyageur
 Venir nous dire des nouvelles;
 Dans ce pays, où tous les jours
 Les ames lourdes & cruelles,
 Et des Hongrois & des Pandours,
 Vont au diable au son des tambours,
 Par votre ordre & pour vos querelles;
 Dans ce pays dont tout chrétien,
 Tout juif, tout musulman raisonne;
 Dont on parle en chaire, en Sorbonne;
 Sans jamais en deviner rien;

(a) Nous n'avons pu trouver la date de cette lettre. Il paraît qu'elle est de l'année 1749;

Ainsi que le Parisien
 Badaud crédule & satyrique,
 Fait des romans de politique,
 Parle tantôt mal, tantôt bien,
 De Belle-Île & de vous peut-être;
 Et dans son léger entretien
 Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx ; mais je suis très-fâché, sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vu passer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse ?

Au lieu de cette horrible guerre,
 Dont chacun sent les contre-coups,
 Que ne vous en rapportez-vous
 A ce bon abbé de Saint-Pierre ?

Il vous accorderait tout aussi aisément, que *Lycurgue* partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de *Henri IV*. Il est vrai pourtant, que *Henri IV* n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de *Sulli*, qui ont fait les mémoires, en ont parlé ; mais le secrétaire d'état *Villeroi*, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant, qu'on ait attribué à *Henri IV* le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'asseoir sur le sien. En attendant, sire, que la diète Européenne, ou *Européenne*, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés & contents, votre majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siècle de Louis XIV* ; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles ; je les ferai transcrire, pour obéir aux ordres de votre majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain : mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé, que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc

donc l'honneur, sire, d'envoyer dans un mois à votre majesté un énorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne fais, si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand roi, je vous aime,
 Tout autant que je vous aimai,
 Lorsque vous étiez renfermé
 Dans Remusberg & dans vous-même;
 Lorsque vous borniez vos exploits
 A combattre avec éloquence
 L'erreur, les vices, l'ignorance,
 Avant de combattre des rois.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, & l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

A U R. D E P

A Paris, ce 15 Mai 1742.

QUAND vous aviez un père, & dans ce père un maître,
 Vous étiez philosophe, & viviez sous vos loix.

Aujourd'hui mis au rang des rois,
 Et plus qu'eux tous digne de l'être,
 Vous servez cependant vingt maîtres à la fois,
 Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la gloire,

Tyrans dont vous aimez les fers,
 Et qui met au bout de nos vers,
 Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*

La politique à son côté,
 Moins éblouissante, aussi forte,
 Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
 Vient mesurer vos pas que cette gloire emporte.

L'intérêt, la fidélité,
 Quelquefois s'unissant, & trop souvent contraires,
 Des amis dangereux, de secrets adversaires:
 Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux:
 Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:

Payer les uns en espérance,
 Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots:
 Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance:

Que d'embarras! que de travaux!
 Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
 Qu'il en coûte d'être un héros!

Il ne vous en coûte rien, à vous, sire, tout cela vous est naturel: vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité, que vous faites de la musique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel-esprit de France une place distinguée parmi les beaux-esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance, que votre majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de *Saint-Pierre* (a) a envoyé à votre majesté. Je présume, qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi philosophe fait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de faiseurs & de faiseuses de cabrioles, que votre majesté fait venir de France dans ses états. On ne danse guères que dans la paix. Il est vrai, que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines ; mais c'est pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'est à vous à danser, sire. *Voiture* vous aurait dit, que vous avez l'air à la danse, mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands hommes & avec les rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, sire, douze bons danseurs. Cela est plus aisé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, & des acteurs de l'opéra le divertir,

Cet opéra dont votre majesté décore Berlin, ne l'empêche pas de songer aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames, qui n'ont pas un seul goût, votre ame les a tous ; & si DIEU aimait un peu le genre humain, il accorderait cette universalité à tous les princes, afin

(a) L'abbé de *Saint-Pierre* a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, & à d'autres princes, des pro- jets d'une pacification générale. Le cardinal *Dubois* appelait ses ouvrages les rêves d'un homme de bien.

qu'ils pussent discerner le bon en tout genre, & le protéger. C'est pour cela que je m'imagine qu'ils sont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne sont pas sans talens, & qui pourraient convenir à votre majesté; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias italiens & à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre, qui représente les héros. Puissiez-vous, sire, jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toute sorte de gloire! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos états; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire mes très-profonds respects.

A U R. D E P

À Paris, ce 26 Mai 1742.

LÉ Salomon du Nord en est donc l'Alexandre;
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi !

Vos ennemis doivent apprendre

Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi ;
Comme on vit les savans la prendre.

J'aime peu les héros, ils font trop de fracas ;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-mêmes,

Qui dans les horreurs des combats

Ont placé tous les biens suprêmes,

Cherchant par-tout la mort, & la faisant souffrir

A cent mille hommes leurs semblables.

Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.

O ciel ! que je dois vous haïr !

Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage,
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains ;

Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains

Font passer au sombre rivage,

Vous êtes un héros ; mais vous êtes un sage :

Votre raison maudit les exploits inhumains

Où vous força votre courage,

Au milieu des canons sur des morts entassés,

Affrontant le trépas, & fixant la victoire.

Je vous pardonne tout, si vous en gémissiez.

Je songe à l'humanité, sire, avant de songer à vous-même ;
mais après avoir en abbé de *Saint-Pierre* pleuré sur le genre
humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la
joie, que me donne votre gloire. Cette gloire sera complète,
si votre majesté force la reine de Hongrie à recevoir la paix,
& les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros de l'Alle-

magne, & l'arbitre de l'Europe; vous en ferez le pacificateur, & nos prologues d'opéra seront pour vous.

La fortune qui se joue des hommes, mais qui vous semble asservie, arrange plaisamment les événemens de ce monde. Je savais bien, que vous feriez de grandes actions; j'étais sûr du beau siècle, que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte *du Four* allait voir le maréchal de *Broglia*, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du maréchal, & le délivrerait par une victoire. Votre majesté n'a pas daigné jusqu'à présent instruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre chose à faire que des relations: mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent, que mon héros est toujours sensible, & que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de M. de *Rotembourg*. Voilà ce que vous ne mandez point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous font toutes naturelles.

Continuez, sire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôtés; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plutôt qu'il pourra, & qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet; de celui qui viendrait passer sa vie à vos pieds, si l'amitié, plus forte que les rois & les héros, ne le retenirait pas, & qui fera attaché à jamais à votre majesté avec le plus profond respect & la plus tendre vénération,

A U R. D E P

A Paris, ce 2 Octobre 1743.

S I R E ,

J'AI reçu votre lettre aimable,
 Et vos vers fins & délicats,
 Pour prix de l'énorme fatras
 Dont, moi pédant, je vous accable.
 C'est ainsi qu'un franc discoureur,
 Croyant captiver le suffrage
 De quelque esprit supérieur,
 En de longs argumens s'engage.
 L'homme d'esprit, par un bon mot,
 Répond à tout ce verbiage,
 Et le discoureur n'est qu'un sot.

Votre humanité est plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours votre majesté. Cela est bon pour des princes de l'empire, qui ne voient en vous que le roi : mais moi, qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'enthousiasme, j'oublie dans mon ivresse le monarque, pour ne songer qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi, par quel art sublime
 Vous avez pu faire à la fois
 Tant de progrès dans l'art des rois,
 Et dans l'art charmant de la rime ?
 Cet art des vers est le premier,
 Il faut que le monde l'avoue ;
 Car des rois que ce monde loue,
 L'un fut prudent, l'autre guerrier ;
 Celui-ci, gai, doux & paisible,

Joignit le myrte à l'olivier,
 Fut indolent & familier;
 Cet autre ne fut que terrible.
 J'admire leurs talens divers,
 Moi qui compile leur histoire,
 Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
 De faire de si jolis vers.
 O mon héros, esprit fertile,
 Animé de ce divin feu,
 Régner & vaincre n'est qu'un jeu,
 Et bien rimer est difficile!
 Mais non, cet art noble & charmant
 N'est pour vous qu'un délassement;
 L'homme universel que vous êtes,
 Vous saisissez également
 La lyre aimable des poètes
 Et de Mars le foudre assomant!
 Tout est pour vous amusement,
 Vos mains à tout sont toujours prêtes,
 Vous rimez non moins aisément
 Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie & le roi mon seigneur & maître
 voyaient la lettre de votre majesté, ils ne pourraient s'empêcher
 de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que
 vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une coquette,
 & même de quelque chose de mieux, qui a donné des faveurs un
 peu cuisantes, & qui se moque de ses galans dans les remèdes,
 est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les *Césars*, & les
Antoines, & les *Octaves* vos devanciers, gens à grandes actions
 & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois;
 battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous;
 mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous
 adorent.

Vos faveurs étaient dangereuses
 Aux rois qui le méritent bien,

Tout

Tous ces héros-là n'aiment rien ,
 Et leurs promesses sont trompeuses.
 Mais moi, qui ne vous trompe pas ,
 Et dont l'amour toujours fidelle
 Sent tout le prix de vos appas ,
 Moi qui vous eusse aimé cruelle ,
 Je jouirai sans repentir
 Des caresses & du plaisir
 Que fait votre muse infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers. Mais comme votre majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz, elle ne juge pas non plus de l'esprit des Français par les étrennes de la Saint-Jean, ni par les grossièretés de l'abbé *des Fontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois, d'être conté à votre majesté. Le cardinal de *Fleuri*, après avoir été assez malade, s'avisa il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la messe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il gelait. M. *Amelot* & M. de *Brezeuil* arrivèrent, & lui dirent qu'il se jouait à se tuer: *Bon, bon, Messieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans, quel homme ! Sire, vivez autant, suffiez-vous dire la messe à cet âge, & moi la servir. Je suis avec le plus profond respect, &c.

A U R. D E P

(On n'a pas trouvé la date dans la copie.)

S I R E ,

JE reçois une lettre de Berlin du 25 décembre : elle contient deux grands articles ; un plein de bonté , de tendresse & d'attention à me combler des bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait que cette lettre est de M. *Leibnitz* ou de M. *Volfius* , & cependant elle est d'un roi. Vous m'ordonnez de me jeter dans la nuit de la métaphysique , pour oser disputer contre les *Leibnitz* , les *Volfs* & les *Frédéric*s. Me voilà comme *Ajax* combattant dans l'obscurité , & disant aux Dieux : *Rendez-nous le jour*.

1. J'avoue d'abord , que l'opinion de la *raison suffisante* de MM. *Volf* & *Leibnitz* est une idée très-belle , c'est-à-dire , très-vraie : car enfin il n'y a rien qui n'ait une raison de son existence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

2. Qu'entends-je par liberté ? Le pouvoir de penser & d'opérer des mouvemens en conséquence ; pouvoir très-borné sans doute , comme toutes nos facultés. Car , sire , plus vous êtes grand , plus vous sentez que l'homme est peu de chose.

3. Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'est moi , je suis libre ; car être libre , c'est agir ; ce qui est passif n'est point libre. Est-ce un autre qui agit pour moi ? Je suis donc trompé par cet autre , quand je crois être un agent.

4. Quel est cet autre qui me tromperait ? S'il y a un DIEU , c'est lui qui me trompe continuellement : c'est l'Être infiniment sage , infiniment conséquent , qui sans raison suffisante s'occupe éternellement d'erreur ; chose opposée directement à son essence , qui est la vérité. S'il n'y a point de DIEU , qui est-ce qui me trompe ? Est-ce la matière , qui d'elle-même n'a point d'intelligence ?

5. Pour nous prouver, malgré ce sentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'existe pas, il faut prouver nécessairement qu'elle est impossible. Cela me paraît incontestable. Voyons comment la liberté ferait impossible.

6. Cette liberté ne peut être impossible que de deux façons, ou parce qu'il n'y a aucun être qui puisse la donner, ou parce qu'elle est en elle-même contradictoire avec notre malheureuse machine : comme un carré rond est une contradiction, &c. Or l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en soi de contradictoire, reste à voir si l'Être infini & créateur est libre; & si étant libre, il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si DIEU n'est pas libre, il n'est pas un agent, donc il n'est pas DIEU. Or s'il est libre, s'il est tout-puissant, il suit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reste donc à savoir quelle raison on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce présent.

8. On prétend que DIEU ne nous a pas donné la liberté, parce que si nous étions des agens, nous serions en cela indépendans de lui. Que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes? Je réponds que DIEU fait, lorsque les hommes agissent, ce qu'il faisait avant qu'ils fussent, & ce qu'il fera quand ils ne seront plus; que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages, & que cette communication qu'il nous a fait d'un peu de liberté, ne nuit en rien à sa puissance infinie.

9. On nous objecte que nous sommes quelquefois emportés malgré nous, &c. Je réponds : Donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, & la liberté est la santé de l'ame.

10. On objecte que l'assentiment de notre esprit est toujours nécessaire; que la volonté suit cet assentiment, &c. Donc, dit-on, nous voulons, nous agissons nécessairement. Je réponds, qu'en effet on desire nécessairement : mais desir & volonté sont deux choses très-différentes, & si différentes, qu'un homme veut & fait souvent ce qu'il ne desire pas. Combattre les

Ff ij

desirs est le plus bel effet de la liberté ; & je crois qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre les hommes sur cet article, vient de ce que l'on confond souvent la volonté & le desir.

11. On objecte que si nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU. Je crois au contraire que ce n'est que parce qu'il y a un DIEU que nous sommes libres ; car si tout était nécessaire, si ce monde existait par lui-même d'une nécessité absolue inhérente dans sa nature, (ce qui fourmille de contradictions) il est certain qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés nécessairement ensemble. Donc il n'y aurait alors aucune liberté : donc sans DIEU point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés sur cette matière à l'illustre M. *Leibnitz*.

12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté, est l'impossibilité d'accorder avec elle la prescience de DIEU ; & quand on me dit : DIEU sait ce que vous ferez dans vingt ans ; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue : j'avoue que je suis à bout, & que tous les philosophes, qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la prescience divine, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez déterminés pour dire que DIEU peut très-bien ignorer l'avenir, à-peu-près (s'il est permis de parler ainsi) comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche. C'est le sentiment des sociniens. On objecte à ces raisonnemens-là, que DIEU voit en un instant l'avenir, le passé & le présent ; que l'éternité est instantanée pour lui. Mais ils répondent qu'ils n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité qui est un instant, leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas, sans être aussi hardi qu'eux, dire que DIEU prévoit nos actions libres, à-peu-près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra dans cette occasion un homme dont il connaît le caractère ? La différence sera qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que DIEU prévoit avec une justesse infinie. L'homme devine très-mal, & DIEU prévoit très-bien. C'est le sentiment de *Clarke*, ce grand ferrailleur en métaphysique. J'avoue que tout cela me paraît très-

hasardé , & que c'est un aveu plutôt qu'une solution de la difficulté. J'avoue enfin, sire, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections ; mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de DIEU ; & comme malgré les difficultés extrêmes contre la création & contre la providence, je crois néanmoins la création & la providence ; aussi je me crois libre (jusqu'à un certain point , s'entend) malgré les puissantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuse liberté.

Je crois donc écrire à votre majesté, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines, mais comme à un être des plus libres & des plus sages que Dieu ait jamais daigné créer. Si vous pensiez, sire, que nous sommes de pures machines, que deviendrait l'amitié dont vous faites vos délices ? De quel prix seraient les grandes actions que vous ferez ? Quelle reconnaissance vous devra-t-on des soins que votre majesté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs ? Comment enfin regarderiez vous l'attachement qu'on a pour votre personne, les services qu'on vous rendra, le sang qu'on versera pour vous ? Quoi ! un cœur tendre & généreux, un esprit sage, verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner par le courant de l'eau, & se briser à force de servir ? Non, sire., votre ame est trop noble pour souffrir qu'on la prive ainsi de son plus beau partage, &c.

A U R. D E P

Du 1^{er} Août 1744.

CEUX qui sont nés sous un monarque
Font tous semblant de l'adorer :
Sa majesté qui le remarque
Fait semblant de les honorer ;
Et de cette fausse monnoie ,
Que le courtisan donne au roi ,
Et que le prince lui renvoie ,
Chacun vit , ne songeant qu'à foi.
Mais lorsque la philosophie ,
La séduisante poésie ,
Le goût , l'esprit , l'amour des arts ,
Rejoignent sous leurs étendards ,
A trois cent milles de distance ,
Votre très-royale éloquence ,
Et mon goût pour tous vos talens ;
Quand sans crainte & sans espérance
Je sens en moi tous vos penchans ,
Et lorsqu'un peu de confiance
Resserre encor ces nœuds charmans ;
Enfin lorsque Berlin attire
Tous mes sens à Cirey séduits ,
Alors ne pouvez-vous pas dire :
On m'aime , tout roi que je suis ?
Enfin l'océan Germanique ,
Qui toujours des bons Hambourgeois

Servit si bien la république,
 Vers Embden fera sous vos loix,
 Avec garnison Batavique.
 Un tel mélange me confond ;
 Je m'attendais peu , je vous jure ,
 De voir de l'or avec du plomb ;
 Mais votre creuset me rassure ;
 A votre feu , qui tout épure ,
 Bientôt le vil métal se fond ,
 Et l'or vous demeure en nature.
 Par-tout que de prospérités !
 Vous conquérez , vous héritez
 Des ports de mer & des provinces ;
 Vous mariez à de grands princes
 De très-adorables beautés ;
 Vous faites noce , & vous chantez ,
 Sur votre lyre enchanteresse ,
 Tantôt de Mars les cruautés ,
 Et tantôt la douce mollesse.
 Vos sujets , au sein du loisir ,
 Goûtent les fruits de la victoire :
 Vous avez & fortune & gloire ;
 Vous avez sur-tout du plaisir ;
 Et cependant le roi , mon maître ,
 Si digne avec vous de paraître
 Dans la liste des meilleurs rois ,
 S'amuse à faire dans la Flandre
 Ce que vous faisiez autrefois ,
 Quand trente canons à la fois
 Mettaient des bastions en cendre.
 C'est lui , qui secouru du ciel ,

Et sur-tout d'une armée entière ,
A brisé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin ;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne,
Grand roi , je vous l'avais bien dit ,
Que mon souverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit ,
Et de grands droits à votre estime.
Son beau feu , dont un vieux prêlat
Avait caché les étincelles ,
A de ses flammes immortelles
Tout d'un coup répandu l'éclat.
Ainsi la brillante fusée
Est tranquille jusqu'au moment ,
Où par son amorce embrasée
Elle éclaire le firmament ;
Et perçant dans les sombres voiles ,
Semble se mêler aux étoiles
Qu'elle efface par son brillant.
C'est ainsi que vous enflammâtes
Tout l'horizon d'un nouveau ciel ,
Lorsqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel ,
Devers la gloire où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis ,
Je m'écriai , je vous prédis

A

A l'Europe toute incertaine.
 Vous, parâtes. Vingt potentats
 Se troublèrent dans leurs états ,
 En voyant ce grand phénomène.
 Il brille , il donne de beaux jours ;
 J'admire , je bénis leur cours ;
 Mais c'est de loin, Voilà ma peine.

A U R. D E P

A Paris, ce 1 Novembre 1744.

DU héros de la Germanie.
Et du plus bel esprit des rois ,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni prose polie :
Ma muse en est en léthargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée ,
Aux fanfares de votre armée ,
A vos tonnerres menaçans ,
Qui se mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris ,
Cette déesse vagabonde ,
De Frédéric & de Louis
Porter les noms au bout du monde ;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière ,
Ces noms qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière ,
S'ils sont toujours entrelacés.
Quels seront les heureux poètes ,
Les chantres boursoufflés des rois ,
Qui pourront élever leurs voix ,
Et parler de ce que vous faites ?
C'est à vous seul de vous chanter ,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter

La lyre & la lance d'Achille ;
Vous qui rapide en votre style ,
Comme dans vos exploits divers ,
Faites de la prose & des vers ,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur ,
Sa gaîté , son esprit , sa grace ,
Ornent votre style enchanteur ;
Mais votre musée le surpasse
Dans un point cher à notre cœur,
L'empereur protégeait Horace ,
Et vous protégez l'empereur.

Fils de Mars & de Calliope ,
Et digne de ces deux grands noms ,
Faites le destin de l'Europe ,
Et daignez faire des chansons ;
Et quand Thémis avec Bellone ,
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône :
Quand le Hongrois cultivera ,
A l'abri d'une paix profonde ,
Du Tokai la vigne féconde :
Quand par-tout son vin se boira ;
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde ;
Mon prince à Berlin reviendra ;
Mon prince à son peuple qui l'aime ;
Libéralement donnera
Un nouvel & bel opéra ,
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira ;

G g ij

Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un poète est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire ;
Fuffiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel-esprit
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord à vos sangfans progrès,
Vit des rois le plus formidable ;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

L E T T R E

A U R. D E P (a)

BLAISE Pascal a tort, il en faut convenir.
 Ce pieux misanthrope, Héracrite sublime,
 Qui pense qu'ici-bas tout est misère & crime,
 Dans ses tristes accès ose nous maintenir,
 Qu'un roi que l'on amuse, & même un roi qu'on aime,
 Dès qu'il n'est plus environné,
 Dès qu'il est réduit à lui-même,
 Est de tous les mortels le plus infortuné.
 Il est le plus heureux, s'il s'occupe, & s'il pense.
 Vous le prouvez très-bien, car loin de votre cour,
 En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
 Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immense,
 Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux;
 Et votre esprit laborieux,
 Qui fait tout observer, tout orner, tout connaître,
 Qui se connaît lui-même, & qui n'en vaut que mieux,
 Par ce mâle exercice, augmente encor son être.
 Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel.
 Le repos est, dit-on, le partage du ciel!
 Je n'en crois rien du tout: quel bien imaginaire
 D'être les bras croisés pendant l'éternité!
 Est-ce dans le néant qu'est la félicité?
 DIEU serait malheureux, s'il n'avait rien à faire;
 Il est d'autant plus DIEU, qu'il est plus agissant.

(a) Cette pièce est de 1751. Voyez *les Pensées de Pascal*.

Toujours ainsi que vous, il produit quelque ouvrage,
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il se repent.

Il préside au scrutin qui dans le vatican
Met sur un front ridé la coëffe à triple étage.
Du prisonnier Mahmoud il vous fait un sultan,
Il mûrit à Moka dans le sable Arabe.
Ce café nécessaire aux pays des frimats,

Il met la fièvre en nos climats,

Et le remède en Amérique,

Il a rendu l'humain séjour

De la variété le mobile théâtre ;

Il se plut à pétrir d'incarnat & d'albâtre

Les charmes arrondis du teint de Pompadour ;

Tandis qu'il vous étend un noir luisant d'ébène

Sur le nez aplati d'une dame Africaine ,

Qui ressemble à la nuit comme l'autre au beau jour.

DIEU se joue à son gré de la race mortelle ;

Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle ,

Et trouffe à trente-deux mon dévot de Pascal.

Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal

Descendent en pluie éternelle

Sur cent mondes divers & sur chaque animal ;

Les sots, les gens d'esprit, & les fous, & les sages,

Chacun reçoit sa dose, & le tout est égal,

On prétend que de DIEU les rois sont les images ;

Les Anglais pensent autrement ;

Ils disent en plein parlement,

Qu'un roi n'est pas plus Dieu que le pape infallible :

Mais il est pourtant très-plausible ,

Que ces puissans du siècle un peu trop adorés ,

A la faiblesse humaine ainsi que nous livrés ,

Reffembient en un point à notre commun maître ;
C'est qu'ils font comme lui , le mal , & le bien-être :
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts , des chagrins , des caprices ,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.

 Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis ;
Que leurs fronts soient sereins , que leurs cœurs soient unis :
Au feu de votre esprit que notre esprit s'éclaire ;
Que fans empressement nous cherchions à vous plaire ;
 Qu'en dépit de la majesté ,
 Notre agréable liberté ,
Compagne du plaisir , mère de la faillie ,
 Affaïsonne avec volupté
 Les ragoûts de votre ambroisie.
Les honneurs rendent vain , le plaisir rend heureux ;
 Versez les douceurs de la vie
 Sur votre Olympe sablonneux ,
Et que le bon tonneau soit à jamais sans lie.

O D E
A U R O I D E P R U S S E,
S U R S O N A V È N E M E N T A U T R O N E,

EST-CE aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie ?
Ne me trompai-je point, dans un espoir si doux ?
Vous réglez. Est-il vrai que la philosophie
Va régner avec vous ?

Fuyez loin de son trône, imposteurs fanatiques,
Vils tyrans des esprits, sombres persécuteurs
Vous dont l'âme implacable, & les mains phrénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi ! je t'entens encor, absurde calomnie !
C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuivis
Et Descartes & Bayle, & ce puissant génie (a),
Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper saintement les plus sages humains.

(a) Volf, chancelier de l'université de Hall. Il fut chassé sur la dénonciation d'un théologien, & rétabli ensuite. Voyez la préface de l'histoire du Brandebourg, où il est dit, qu'il a noyé le système de Leibnitz dans un fatras de volumes, & dans un déluge de paroles.

Mon

..son roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs, il venge notre injure;
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit;
La terre élève au ciel une voix libre & pure,
Le ciel se réjouit.

Et vous de Borgia, détestables maximes,
Science d'être injuste à la faveur des loix,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des rois.

Périssent à jamais vos leçons tyranniques;
Le crime est trop facile, il est trop dangereux.
Un esprit faible est fourbe; & les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidelles,
Voyons-y les tyrans; ils sont tous malheureux;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans la rage;
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Poésies. Tome I.

HL

Ont eu des jours sereins , sans nuit & sans orage ,
Purs comme leurs vertus.

Tout siècle eut ses guerriers ; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le sage ignorés.
Cent rois que l'on méprise ont ravagé la terre.
Régnez & l'éclairez.

On a vu trop long-tems l'orgueilleuse ignorance
Ecrafant sous ses pieds le mérite abattu ,
Insulter aux talens , aux arts , à la science ,
Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur , avec un ton de maître ,
Un esclave de cour , enfant des voluptés ,
S'est écrié souvent , Est-on fait pour connaître ?
Est-il des vérités ?

Il n'en est point pour vous , ame stupide & fière.
Aborbé dans la nuit , vous méprisez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière ;
Barbare , ouvrez les yeux.

V A R I A N T E S.

Après le premier vers de la première strophe, on lisait ceux-ci.

*Que le monde attendait, & que vous seul craignez,
Le grand-jour où la terre est pour vous embellie,
Le jour où vous régnerez.*

Au lieu de la dixième strophe, on lisait ces deux-ci.

*Ils renaîtront de vous, ces vrais héros de Rome,
À les remplacer tous vous êtes destiné :
Régnez, vivez heureux, que le plus honnête homme
Soit le plus fortuné.*

*Un philosophe règne, ah ! le siècle où nous sommes
Le désirait sans doute, & n'osait l'espérer ;
Seul il a mérité de gouverner les hommes,
Il sait les éclairer.*

O D E

SUR LE FANATISME (a).

CHARMANTE & sublime Emilie,
 Amante de la vérité,
 Ta solide philosophie
 T'a prouvé la divinité.
 Ton ame éclairée & profonde,
 Franchissant les bornes du monde,
 S'élançe au fein de son auteur.
 Tu parais son plus bel ouvrage;
 Et tu lui rends un digne hommage,
 Exempt de faiblesse & d'erreur.

Mais si les traits de l'athéisme
 Sont repouffés par ta raison,
 De la coupe du fanatisme
 Ta main renverse le poison :
 Tu fers la justice éternelle,
 Sans l'âcreté de ce faux zèle
 De tant de dévots (a) malfaisans;
 Tel qu'un sujet sincère & juste
 Sait approcher d'un trône auguste
 Sans les vices des courtisans.

(a) Cette ode est de l'an '1732. | de tous les vrais favans, & de
 Elle est adressée à l'illustre madame | les bons esprits de l'Europe.
 la marquise du Châtelet, qui s'est | (b) Faux dévots.
 rendue par son génie l'admiration

Ce fanatisme sacrilège
Est sorti du sein des autels ;
Il les profane , il les assiège ;
Il en écarte les mortels.
O religion bienfaisante !
Ce farouche ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc.
Mère tendre , mère adorable !
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang ?

On a vu du moins des athées
Sociables dans leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Des Barreaux fut doux , juste , aimable (c) :
Le Dieu que son esprit coupable
Avait follement combattu ,
Prenant pitié de sa faiblesse ,
Lui laissa l'humaine sagesse ,
Et les ombres de la vertu.

Je sentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux ,
Qui nierait l'utile existence

(c) Il était conseiller au parlement ; leur procès , qu'il avait trop différé ,
il paya à des plaideurs les frais de de rapporter.

De l'astre qui brille à mes yeux.
 Ignorer ton être suprême,
 Grand DIEU ! c'est un moindre blasphème,
 Et moins digne de ton couroux,
 Que de te croire impitoyable,
 De nos malheurs infatiable,
 Jaloux, injuste comme nous.

Lorsqu'un dévot atrabilaire,
 Nourri de superstition,
 A, par cette affreuse chimère,
 Corrompu sa religion,
 Le voilà stupide, & farouche;
 Le fiel découle de sa bouche;
 Le fanatisme arme son bras;
 Et dans sa piété profonde
 Sa rage immolerait le monde
 A son DIEU qu'il ne connaît pas.

Ce sénat proscrit dans la France,
 Cette infame inquisition,
 Ce tribunal, où l'ignorance
 Traîne si souvent la raison;
 Ces Midas en mitre, en soutane,
 Au philosophe de Toscane,
 Sans rougir ont donné des fers.
 Aux pieds de leur troupe aveuglée,
 Abjurez, sage Galilée,
 Le système de l'univers.

Ecoutez ce signal terrible
 Qu'on vient de donner dans Paris;
 Regardez ce carnage horrible;
 Entendez ces lugubres cris.
 Le frère est teint du sang du frère;
 Le fils assassine son père;
 La femme égorge son époux.
 Leurs bras sont armés par des prêtres.
 O ciel! sont-ce-là les ancêtres
 De ce peuple léger & doux?

Jansénistes & molinistes,
 Vous qui combattez aujourd'hui
 Avec les raisons des sophistes,
 Leurs traits, leur bile & leur ennui;
 Tremblez qu'enfin votre querelle
 Dans vos murs un jour ne rappelle
 Ces tems de vertige & d'horreur;
 Craignez ce zèle qui vous presse;
 On ne sent pas dans son ivresse,
 Jusqu'où peut aller sa fureur.

Vous riez des sages d'Athènes,
 Que la terre a trop respectés:
 Vous dissipez leurs ombres vaines
 Par vos immortelles clartés.
 Mais au moins dans leur nuit profonde,

Conducteurs avengles du monde,
 Ils n'étaient point persécuteurs :
 Imités l'esprit pacifique,
 Et du Lycée & du Portique,
 Quand vous condamnez leurs erreurs.

Malheureux, voulez-vous entendre
 La loi de la religion ?
 Dans Marseille il fallait l'apprendre,
 Au sein de la contagion ;
 Lorsque la tombe était ouverte,
 Lorsque la Provence couverte
 Par les semences du trépas,
 Pleurant ses villes défolées,
 Et ses campagnes dépeuplées,
 Fit trembler tant d'autres états.

Belzuns (d), ce pasteur vénérable,
 Sauvait son peuple périssant :
 Langeron, guerrier secourable,
 Bravait un trépas renaissant ;
 Tandis que vos lâches cabales,
 Dans la mollesse & les scandales,
 Occupaient votre oisiveté,
 De la dispute ridicule
 Et sur Quesnel, & sur la bulle,
 Qu'oublira la postérité.

(d) M. de Belzunce, évêque de Marseille, & M. de Langeron, commandant, allaient porter eux-mêmes les secours & les remèdes aux pestiférés moribonds, dont les médecins & les prêtres n'osaient approcher.

Pour

Pour instruire la race humaine ,
Faut-il perdre l'humanité ?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour nous montrer la vérité ?
Un ignorant , qui de son frère
Soulage en secret la misère ,
Est mon exemple & mon docteur ;
Et l'esprit humain , qui dispute ,
Qui condamne , qui persécute ,
N'est qu'un détestable imposteur.

VARIANTES.

Après le quatrième vers de la première strophe , on lisait
ceux-ci.

*Tout connaît cet Être suprême ;
Dans ton cœur est sa bonté même ;
Dans ton esprit est sa grandeur ;
Tu parais , &c. &c.*

Après le quatrième vers de la sixième strophe.

*Son ame alors est endurcie ;
Sa raison s'enfuit obscurcie ;
Rien n'a plus sur lui de pouvoir ;
Sa justice est folle & cruelle ,
Il est dénaturé par zèle ,
Et sacrilège par devoir.*

Après le quatrième vers de la septième strophe.

*Cette troupe folle , inhumaine ,
Qui tient le bon sens à la gêne*

Poésies, Tome I.

li

ODE SUR LE FANATISME.

*Et l'innocence dans les fers ;
Par son zèle absurde aveuglée ,
Osa condamner Galilée ,
Pour avoir connu l'univers.*

Au lieu de la dixième strophe, on lisait celle-ci.

*Enfans ingrats d'un même père ,
Si vous prétendez le servir ,
Si vous aspirez à lui plaire ,
Est-ce à force de vous haïr ?
Est-ce en déchirant l'héritage
Qu'un père si tendre, & si sage ,
Du haut des cieux nous a transmis ?
L'amour était votre partage.
Cruels ! auriez-vous plus de rage ,
Si vous étiez nés ennemis !*

Au lieu des trois derniers vers de la douzième strophe.

*De ces disputes furieuses ,
Sur des chimères épineuses
Qu'oublîra la postérité.*

Au lieu de la dernière strophe, on lisait celle-ci.

*Dans votre pédantesque audace ,
Digne de votre faux savoir ,
Vous argumentez sur la grace ,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant, qu'à son frère
Soulage en secret la misère ,
Qui fuit la cour & les flatteurs ,
Doux, clément, sans être timide ;
Voilà mon apôtre & mon guide ,
Les autres sont des imposteurs.*

O D E

P O U R

*MESSIEURS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ;
qui ont été au cercle polaire & sous l'équateur déterminer la
figure de la terre.*

O vérité sublime ! ô céleste Uranie !
Esprit né de l'esprit qui forma l'univers ,
Qui mesures des cieux la carrière infinie ;
Et qui pèses les airs ;

Tandis que tu conduis sur les gouffres de l'onde ;
Ces voyageurs savans ministres de tes loix ;
De l'ardent équateur , ou du pole du monde ,
Enten ma faible voix.

Que font tes vrais enfans ? Vainqueurs de la nature ,
Ils arrachent son voile ; & ces rares esprits
Fixent la pesanteur , la masse & la figure
De l'univers surpris.

Lés enfers sont émus au bruit de leur voyage :
Je vois paraître au jour les ombres des héros ,
De ces Grecs renommés , qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Ii ij

Argonautes fameux , demi-Dieux de la Grèce ,
Castor , Pollux , Orphée , & vous heureux Jafon ,
Vous de qui la valeur & l'amour & l'adresse
Ont conquis la toison ;

En voyant les travaux , & l'art de nos grands hommes ,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés !
Votre siècle est vaincu par le siècle où nous sommes :
Venez & rougissez.

Quand la Grèce parlait , l'univers en silence
Respectait le mensonge ennobli par sa voix ;
Et l'admiration , fille de l'ignorance ,
Chanta de vains exploits.

Heureux , qui les premiers marchent dans la carrière !
N'y fassent-ils qu'un pas , leurs noms sont publiés :
Ceux qui , trop tard venus , la franchissent entière ,
Demeurent oubliés.

Le mensonge réside au temple de mémoire ;
Il y grava des mains de la crédulité
Tous ces faits des tems destinés pour l'histoire
Et pour la vérité.

Uranie , abaissez ces triomphes des fables ;
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés ;
Montrez aux nations les héros véritables
Que vous seule instruisez.

Le Génois , qui chercha , qui trouva l'Amérique ;
Cortez , qui la vainquit par de plus grands travaux ,
En voyant des Français l'entreprise héroïque ,
Ont prononcé ces mots :

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples ;
Et par nos descendans ne peut être imité :
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples ,
L'avaient moins mérité.

Nous avons fait beaucoup , vous faites davantage :
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit.
Plutus guida nos pas dans ce monde sauvage ;
La vertu vous conduit.

Comme ils parlaient ainsi , Newton dans l'empirée ,
Newton les regardait , & du ciel entr'ouvert ,
Confirmez , disait-il , à la terre éclairée ,
Ce que j'ai découvert.

Tandis que des humains le troupeau méprisable,
Sous l'empire des sens indignement vaincu,
De ses jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt sans avoir vécu ;

Donnez un digne effor à votre ame immortelle ;
Eclairez des esprits nés pour la vérité :
DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la divinité.

De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage ;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant spectacle est l'ame du vrai sage,
Instruisant les mortels.

Mais sur-tout écarter ces serpens détestables,
Ces enfans de l'envie, & leur souffle odieux ;
Qu'ils n'empoisonnent pas ces ames respectables,
Qui s'élèvent aux cieux,

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse,
De ses croassemens importuner le ciel,
Agir avec bassesse, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel,

Imitez ces esprits, ces fils de la lumière,
Confidens du Très-Haut, qui vivent dans son sein,
Qui jettent comme lui, sur la nature entière,
Un œil pur & serein.

V A R I A N T E.

Après le premier vers de la neuvième strophe, on lisait ceux-ci.

*Ses mains ont tout écrit, & la postérité
N'aura plus désormais de place dans l'histoire
Et pour la vérité.*

O D E

SUR LA PAIX DE 1736.

L'ETNA renferme le tonnerre
 Dans ses épouvantables flancs ;
 Il vomit le feu sur la terre ,
 Il dévore ses habitans.
 Fuyez , dryades gémissantes ,
 Ces campagnes toujours brûlantes ,
 Ces abîmes toujours ouverts ,
 Ces torrens de flamme & de soufre ,
 Echappés du sein de ce gouffre ,
 Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ses ravages ,
 Plus fier dans ses débordemens ,
 Le Pô renverse ses rivages
 Cachés sous ses flots écumans ;
 Avec lui marchent la ruine ,
 L'effroi , la douleur , la famine ,
 La mort , les désolations ;
 Et dans les fanges de Ferrare
 Il entraîne à la mer avare
 Les dépouilles des nations.

Mais ces débordemens de l'onde ,
 Et ces combats des élémens ,

Et

Et ces secouffes , qui du monde
Ont ébranlé les fondemens ,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémisphère
A fait éclater tant de fois ,
Sont moins affreux , sont moins sinistres ,
Que l'ambition des ministres ,
Et que les discordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France,
Le soleil , en son vaste tour,
Ne voit qu'une famille immense,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels , vous êtes tous des frères :
Jetez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats ?
Quels biens poursuit votre imprudence ?
En aurez-vous la jouissance
Dans l'horrible nuit du trépas ?

Encor si pour votre patrie
Vous saviez vous sacrifier !
Mais non ; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cause inique
De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connaissent pas ;
Et vous n'êtes , dans vos misères ,
Poésies. Tome I. Kk

Que des assassins mercenaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

Tels sont ces oiseaux de rapine,
Et ces animaux malfaisans,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs;
Aux sons d'un instrument sauvage,
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, sans intérêt, sans gloire,
Saisir une folle victoire,
Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe, ô triste Italie!
Que tu plains ta fécondité!
Sous tes débris ensevelie,
Que tu déplores ta beauté!
Je vois tes moissons dévorées
Par les nations conjurées
Qui se flattaient de te venger.
Faible, désolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante,
Pour le choix d'un maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre,
Nos rois soient les Dieux de la paix;

Que leurs mains portent le tonnerre,
 Sans se plaire à lancer ses traits.
 Nous chérifions un berger sage,
 Qui dans un heureux pâturage
 Unit les troupeaux sous ses loix.
 Malheur au pasteur sanguinaire,
 Qui les expose en téméraire
 A la dent du tyran des bois!

Eh! que m'importe la victoire
 D'un roi qui me perce le flanc,
 D'un roi dont j'achète la gloire
 De ma fortune & de mon sang?
 Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
 Dans les langueurs, dans la souffrance,
 Mes jours seront-ils plus sereins,
 Quand on m'apprendra que nos princes,
 Aux frontières de nos provinces,
 Nagent dans le sang des Germains?

Colbert, toi qui dans ta patrie
 Amenas les arts & les jeux,
 Colbert, ton heureuse industrie
 Sera plus chère à nos neveux,
 Que la vigilance inflexible
 De Louvois; dont la main terrible
 Embravait le Palatinat;
 Et qui sous la mer irritée,

K k i}

De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'état.

Que LOUIS, jusqu'au dernier âge
Soit honoré du nom de *Grand* ;
Mais que ce nom s'accorde au sage ;
Qu'on le refuse au conquérant.
C'est dans la paix que je l'admire ;
C'est dans la paix que son empire
Florissait sous ses justes loix ,
Quand son peuple aimable & fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle ,
Et lui le modèle des rois.

V A R I A N T E S.

Au lieu des strophes 4 & 5 , on lisait celles-ci.

*Que de nations fortunées
Reposaient au sein des beaux-arts ,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars !
Des jeux la troupe enchanteresse ,
Les plaisirs , les chants d'allégresse ,
Régnaient dans nos brillans palais ,
Tandis que les flûtes champêtres ,
Mollement à l'ombre des hêtres ,
Vantaient les charmes de la paix.*

*Paix aimable , éternel partage
Des heureux habitans des cieux ,*

*Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez nous approcher d'eux.
Ce tigre acharné sur sa proie,
Sent une impitoyable joie,
Son ame horrible s'enflammer ;
Notre cœur n'est point né sauvage,
Grand Dieu ! si l'homme est votre image,
C'est qu'il était fait pour aimer.*



O D E
SUR LA MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI.

2 Novembre 1740.

IL tombe pour jamais , ce cèdre dont la tête
Défia si long-tems les vents & la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'états.
 En un instant frappée
 Sa racine est coupée
 Par la faux du trépas.

Voilà ce roi des rois , & ses grandeurs suprêmes :
La mort a déchiré ces trente diadèmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
 O race auguste & fière,
 Un reste de poussière
 Est ton seul monument.

Son nom même est détruit ; le tombeau le dévore ;
Et si le faible bruit s'en fait entendre encore ,
On dira quelquefois , il régnait , il n'est plus ;
 Elèges funéraires
 De tant de rois vulgaires
 Dans la foule perdus.

Ah ! s'il avait lui-même , en ces plaines fumantes ,
Qu'Eugène ensanglanta de ses mains triomphantes ,

ODE SUR LA MORT DE L'EMP. CHARLES VI. 263

Conduit de ses Germains les nombreux armemens,
Et raffermi l'empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans!

S'il n'avait pas languï dans sa ville alarmée,
Redoutable en sa cour, aux chefs de son armée,
Punissant ses guerriers par lui-même avilis :
S'il eût été terrible
Au sultan invincible,
Et non pas à Vallis!

Ou si plus sage encor, & détournant la guerre,
Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance & les arts,
Et cette paix profonde,
Que fut donner au monde
Le fécond des Césars!

La renommée alors en étendant ses ailes,
Eût répandu sur lui les clartés immortelles,
Qui de la nuit du tems percent les profondeurs ;
Et son nom respectable
Eût été plus durable
Que ceux de ses vainqueurs.

Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
Le sévère Apollon défend à mon génie

264 *ODE SUR LA MORT DE L'EMP. CHARLES VI.*

De verser, en bravant & les mœurs & les loix,
Le fiel de la satire
Sur la tombe où respire
La majesté des rois.

Mais, ô vérité sainte ! ô juste renommée !
Amour du genre humain, dont mon ame enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dites à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguste,
Où vous êtes pesés aux balances du juste.
Votre siècle est témoin, le juge est l'avenir.
Demi-Dieux mis en poudre,
Lui seul peut vous absoudre,
Lui seul peut vous punir.

ODE

O D E

A LA REINE DE HONGRIE,

faite le 30 Juin de 1742.

FILLE de ces héros que l'Empire eut pour maîtres,
Digne du trône auguste, où l'on vit tes ancêtres,
Toujours près de leur chûte, & toujours affermis;
Princesse magnanime,
Qui jouis de l'estime
De tous tes ennemis.

Le Français généreux, si fier, & si traitable,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat, & t'admire,
T'adore, & te poursuit.

Par des nœuds étonnans l'altière Germanie,
A l'empire Français malgré soi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triste amitié.

Ainsi de l'équateur, & des antres de l'ourse,
Les vents impétueux emportent dans leur course
Poësies. Tome I.

LI

~~Deux nuages épais, l'un à l'autre opposés,~~

Et tandis qu'ils s'unissent,

Les foudres retentissent

De leurs flancs embrasés.

Quoi ! des rois bienfaisans ordonnent ces ravages !

Ils annoncent le calme, ils forment les orages !

Ils prétendent conduire à la félicité

Les nations tremblantes,

Par les routes sanglantes

De la calamité !

O (a) vieillard vénérable, à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années,
Sage que rien n'alarme, & que rien n'éblouit,

Veux-tu priver le monde

De cette paix profonde,

Dont ton ame jouit ?

Ah ! s'il pouvait encor, au gré de sa prudence,
Tenant également le glaive & la balance,
Fermer, par des ressorts aux mortels inconnus,

De sa main respectée

La porte enfanglantée

Du temple de Janus !

[(a) Le cardinal de Fleuri.

Si de l'or des Français les sources égarées,
Ne fertilisaient plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au sein de nos remparts,
Embellissaient nos villes,
Arrosaient les asyles,
Où languissent les arts!

Beaux-arts, enfans du ciel, de la paix & des graces,
Que Louis en triomphe amena sur ses traces,
Ranimez vos travaux si brillans autrefois;
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos succès sont le gage.
Tous ces traités rompus, & suivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour si vains, si célébrés,
Tout passe, & tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous seuls demeurez.

O D E

SUR L'INGRATITUDE.

O toi, mon support & ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits!
Lorsqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

Doux nœuds de la reconnaissance,
C'est par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié;
La voix du sang, de la nature,
N'est rien qu'un languissant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

Eh quel est en effet mon père?
Celui qui m'instruit, qui m'éclaire,
Dont le secours m'est assuré;
Et celui, dont le cœur oublie
Les biens répandus sur sa vie,
C'est-là le fils dénaturé.

Ingrats, monstres que la nature
 A pétris d'une fange impure
 Qu'elle dédaigna d'animer,
 Il manque à votre ame sauvage,
 Des humains le plus beau partage,
 Vous n'avez pas le don d'aimer.

Nous admirons le fier courage
 Du lion fumant de carnage,
 Symbole du Dieu des combats.
 D'où vient que l'univers déteste
 La couleuvre bien moins funeste ?
 Elle est l'image des ingrats.

Quel monstre plus hideux s'avance ?
 La nature fuit & s'offense
 A l'aspect de ce vieux Giton ;
 Il a la rage de Zoïle,
 De Gacon (a) l'esprit & le style,
 Et l'ame impure de Chauffon.

C'est Desfontaines, c'est ce prêtre,
 Venu de Sodome à Bicêtre,

(a) Gacon était un misérable écrivain satyrique universellement méprisé. Chauffon fut brûlé publiquement pour le même crime pour lequel l'abbé Desfontaines fut mis à Bicêtre.

De Bicêtre au sacré vallon ;
 A-t-il l'espérance bizarre,
 Que le bûcher qu'on lui prépare
 Soit fait des lauriers d'Apollon ?

Il m'a dû l'honneur & la vie,
 Et dans son ingrate furie,
 De Rufus lâche imitateur,
 Avec moins d'art & plus d'audace,
 De la fange où sa voix croasse,
 Il outrage son bienfaiteur.

Qu'un Hibernois (b), loin de la France,
 Aille ensevelir dans Bizance
 Sa honte à l'abri du croissant ;
 D'un œil tranquille & sans colère,
 Je vois son crime & sa misère,
 Il n'emporte que mon argent.

Mais l'ingrat dévoré d'envie,
 Trompette de la calomnie,
 Qui cherche à flétrir mon honneur,

(b) Un abbé Irlandais, fils d'un nommé Ramfai, qui se disait aussi chirurgien de Nantes, qui se disait des bons Ramfai, & avec un officier de l'ancienne maison de M**, ayant Français, nommé Mornay ; ils passèrent tous trois à Constantinople, & M. de Voltaire, & lui ayant en dernier lieu emprunté deux mille livres, se firent circoncire chez le comte de Bonneval. s'associa en 1732 avec un Ecoffais,

Voilà le ravisseur coupable,
Voilà le larcin détestable,
Dont je dois punir la noirceur.

Pardon, si ma main vengereffe
Sur ce monstre un moment s'abaisse
A lancer ces utiles traits;
Et si de la douce peinture,
De ta vertu brillante & pure,
Je passe à ces sombres portraits.

Mais lorsque Virgile, & le Tasse,
Ont chanté dans leur noble audace
Les Dieux de la terre & des mers,
Leur muse, que le ciel inspire,
Ouvre le ténébreux empire,
Et peint les monstres des enfers.

O D E

SUR LA MORT DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA PRINCESSE DE BAREITH.

LORSQU'EN des tourbillons de flamme & de fumée,
Cent tonnerres d'airain précédés des éclairs,
De leurs globes brûlans renversent une armée,
Quand de guerriers mourans les fillons sont couverts,
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons massacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas ;
Lorsque la mort en silence
D'un pas terrible s'avance
Vers un objet plein d'attraits ;
Quand ces yeux qui dans les ames
Lançaient les plus douces flammes,
Vont s'éteindre pour jamais :

Une

Une famille entière interdite, éplorée,
Se presse en gémissant vers un lit de douleurs ;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs ;
 Tournant en vain la paupière
 Vers un reste de lumière
 Qu'elle gémit de trouver,
 Elle présente sa tête ;
 La faux redoutable est prête ;
 Et la mort va la lever.

Le coup part, l'ame fuit, c'en est fait, il ne reste ;
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.
 Ce spectacle lamentable,
 Cette perte irréparable,
 Vous frappe d'un coup plus fort,
 Que cent mille funérailles
 De ceux qui dans les batailles
 Donnaient & souffraient la mort.

O BAREITH ! ô vertus ! ô graces adorées !
Femme sans préjugés, sans vice & sans erreur ;
Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,
De ce séjour de sang, de rapine & d'horreur ;

Poésies, Tome I,

M m

Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suspendirent les fureurs :
Les discordes s'arrêtèrent ;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

De la douce vertu tel est le sûr empire ;
Telle est la digne offrande à tes mânes sacrés.
Vous qui n'êtes que grands , vous qu'un flatteur admire ,
Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez ?

La mort que Dieu vous envoie ,
Est le seul moment de joie
Qui console nos esprits.
Emportez , ames cruelles ,
Ou nos haines éternelles ,
Ou nos éternels mépris.

Mais toi dont la vertu fut toujours secourable ,
Toi , dans qui l'héroïsme égala la bonté ,
Qui pensais en grand homme , en philosophe aimable ,
Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté :

Si ton insensible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous des cris de notre amour ,
Tu dirais dans ta pensée ,
Les Dieux m'ont récompensée ,
Quand ils m'ont ôté le jour.

DE LA PRINCESSE DE BAREITH. 75

C'est nous tristes humains , nous qui sommes à plaindre ,
Dans nos champs désolés & sous nos boulevards ;
Condamnés à souffrir , condamnés à tout craindre
Des serpens de l'envie & des fureurs de Mars.

Les peuples foulés gémissent ,
Les arts , les vertus périssent ;
On assassine les rois ,
Tandis que l'on ose encore ,
Dans ce siècle que j'abhore ,
Parler de mœurs & de loix !

Hélas ! qui désormais dans une cour paisible ,
Retiendra fagement la superstition ,
Le sanglant fanatisme , & l'athéisme horrible ,
Enchaînés sous les pieds de la religion ?

Qui prendra pour son modèle
La loi pure & naturelle
Que Dieu grava dans nos cœurs ?
Loi sainte , aujourd'hui proscrire
Par la fureur hypocrite
D'ignorans persécuteurs.

Des tranquilles hauteurs de la philosophie ,
Ta pitié contemplait avec des yeux sereins
Ces fantômes changeans du songe de la vie ,
Tant de travaux détruits , tant de projets si vains.
Ces factions indociles ,

M m ij

Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obstinés ;
Ces intrigues si cruelles ,
Qui font des cours les plus belles
Un séjour d'infortunés.

Du tems qui fuit toujours tu fis toujours usage ;
O combien tu plaignais l'infame oisiveté
De ces esprits sans goût , sans force & sans courage ,
Qui meurent pleins de jours , & n'ont point existé !
La vie est dans la pensée.
Si l'ame n'est exercée ,
Tout son pouvoir se détruit ;
Ce flambeau sans nourriture
N'a qu'une lueur obscure
Plus affreuse que la nuit.

Illustres meurtriers , victimes mercenaires ,
Qui redoutant la honte & maîtrisant la peur ,
L'un par l'autre animés aux combats sanguinaires ;
Fuiriez si vous l'osiez , & mourez par honneur :
Une femme , une princesse ,
Dans sa tranquille sagesse ,
Du sort dédaignant les coups ,
Souffrant ses maux sans se plaindre ,
Voyant la mort sans la craindre ,
Était plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuse,
Première des vertus, passion des grands cœurs;
Feu sacré dont brûla ton ame généreuse,
Qui s'épurait encor au creuset des malheurs ?

Rougissez, ames communes,
Dont les diverses fortunes
Gouvernent les sentimens,
Frêles vaisseaux sans bouffole
Qui tournez au gré d'Eole,
Plus légers que ses enfans.

Cependant elle meurt, & Zoïle respire !
Et des lâches Séjans un lâche imitateur,
A la vertu tremblante insulte avec empire ;
Et l'hypocrite en paix sourit au délateur !

Le troupeau faible des sages
Dispersé par les orages,
Va périr sans successeurs ;
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,
Et les enfers multiplient
La race des oppresseurs.

Tu ne chanteras plus, solitaire Silvandre,
Dans ce palais des arts, où les sons de ta voix
Contre les préjugés osaient se faire entendre,
Et de l'humanité faisaient parler les droits.
Mais dans ta noble retraite,

Ta voix, loin d'être muette,
Redouble ses chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des esprits, vous serez mes victimes ;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus ;
A la postérité je peindrai tous vos crimes ,
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus,
Craignez ma main raffermie :
A l'opprobre , à l'infamie ,
Vos noms seront consacrés ,
Comme le sont à la gloire
Les enfans de la victoire ,
Que ma muse a célébrés,

R É F L E X I O N S.

LA princesse à qui on a élevé ce monument, en méritait un plus beau, & les monstres dont on daigne parler à la fin de cette ode, méritent une punition plus sévère.

Dans les beaux jours de la littérature, il y avait à la vérité de plats critiques comme aujourd'hui. *Claveret* écrivait contre *Corneille* ; *Subligni* & *Visé* attaquaient toutes les pièces de *Racine* ; chaque siècle a eu ses *Frérons*. Mais on ne vit jamais (que dans nos jours) une troupe infame de délateurs vomir hardiment leurs impostures, & en inventer encore de nouvelles, quand les premières ont été confondues ; cabaler insolemment, en accusant de cabales les plus paisibles des hommes ; attaquer jusques dans les tribunaux des gens de lettres, dont ils ne peuvent attaquer la gloire ; porter l'audace de la calomnie jusqu'à les accuser de penser en secret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public ; & vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom respectable de philosophe.

La manie de ces délations a été poussée au point de dire & d'imprimer, que les philosophes sont dangereux dans un état.

Et qui sont ces hardis délateurs ? Tantôt c'est un pédant qui compromet la société dont il est, & qui ose parler de morale ; tandis que ses confrères sont accusés & punis d'un parricide. Tantôt c'est le factieux auteur d'une gazette nommée *ecclésiastique*, qui pour quelques écus par mois a calomnié les *Buffons*, les *Montesquieu*, & jusqu'à un ministre d'état, auteur d'un livre excellent sur une partie du droit public. C'est une troupe d'écrivains affamés, qui se vantent de défendre le christianisme à quinze sous par tome, & qui accusent d'irréligion le sage & savant auteur des *Essais sur Paris*, & qui enfin sont forcés de lui demander pardon.

C'est sur-tout le misérable auteur d'un libelle intitulé *l'Oracle des Philosophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, & dans l'antichambre duquel il ne serait pas souffert ; qui se vante d'avoir été dans un cha-

teau, lequel n'a jamais existé ; & qui pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison, divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés. Ce polisson, nommé *Guyon*, se donne ainsi lui-même de gaieté de cœur pour un mal-honnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne songe qu'à regagner, par le débit d'un mauvais libelle, l'argent qu'il a perdu à l'impression de ses mauvais livres. L'opprobre le couvre, & il ne le sent pas ; il ne sent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre son libelle. C'est donc à cet excès de turpitude qu'on est parvenu dans le métier d'écrivain !

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple, & de la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, & par conséquent les derniers des hommes, sont ceux qui ont attaqué le roi, l'état & l'église dans leurs feuilles scandaleuses écrites en faveur des convulsionnaires. Ils fabriquent leurs impostures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom & de demeure, associés à des recelers, fuyant à tout moment la justice, & pour comble d'horreur se couvrant du manteau de la religion, & pour comble de ridicule se persuadant qu'ils rendent service.

Ces deux partis, le janséniste & le moliniste, si fameux longtemps dans Paris, & si dédaignés dans l'Europe, fournissent des deux côtés les plumes vénales dont le public est si fatigué ; ces champions de la folie, que l'exemple des sages & les soins paternels du souverain n'ont pu réprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'absurdité de nos siècles de barbarie, & tout le raffinement d'un tems également éclairé dans la vertu & dans le crime ; & après s'être ainsi déchirés, ils se jettent sur les philosophes. Ils attaquent la raison comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager ses dépouilles.

Qu'on me montre dans l'histoire du monde entier un philosophe qui ait ainsi troublé la paix de sa patrie : en est-il un seul depuis *Confucius* jusqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti & de ces excès monstrueux, mais de la moindre cabale contre les puissances, soit séculières, soit ecclésiastiques ? Non, il n'y en eut jamais, & il n'y en aura point,

point. Un philosophe fait son premier devoir d'aimer son prince & sa patrie; il est attaché à sa religion, sans s'élever outrageusement contre celles des autres peuples; il gémit de ces disputes insensées & fatales qui ont coûté autrefois tant de sang, & qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la discorde, & le philosophe l'éteint; il étudie en paix la nature, il paie gaiement les contributions nécessaires à l'état; il regarde ses maîtres comme les députés de DIEU sur la terre, & ses concitoyens comme ses frères; bon mari, bon père, bon maître; il cultive l'amitié; il sait que si l'amitié est un besoin de l'ame, c'est le plus noble besoin des ames les plus belles; que c'est un contrat entre les cœurs, contrat plus sacré que s'il était écrit, & qui nous impose les obligations les plus chères; il est persuadé que les méchans ne peuvent aimer.

Ainsi le philosophe fidèle à tous ses devoirs se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable; s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes comme tous les hommes en font, il s'en repent & il se corrige; s'il a écrit librement dans sa jeunesse comme *Platon*, il cultive la sagesse comme lui dans un âge avancé; il meurt en pardonnant à ses ennemis, & en implorant la miséricorde de l'Etre suprême.

Qu'il soit du sentiment de *Leibnitz* sur les monades & sur les indiscernables, ou du sentiment de ses adversaires; qu'il admette les idées innées avec *Descartes*, ou qu'il voie tout dans le verbe avec *Mallebranche*; qu'il croie au plein, qu'il croie au vuide: ces innocentes spéculations exercent son esprit, & ne peuvent nuire en aucun tems à aucun homme; mais plus il est éclairé, plus les esprits contentieux & absurdes redoutent son mépris. Et voilà la source secrète & véritable de cette persécution qu'on a suscitée quelquefois aux plus pacifiques & aux plus estimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les enthousiastes, les fourbes, les pédans orgueilleux ont si souvent étourdi le public de leurs clameurs. Ils ont frappé à toutes les portes; ils ont pénétré chez les personnes les plus respectables, ils les ont séduites; ils ont animé la vertu même contre la vertu; & un sage a été quelquefois tout étonné d'avoir persécuté un sage.

Quand l'évêque Irlandais *Barklay* se fut trompé sur le calcul différentiel, & que le célèbre *Jurin* eut confondu son erreur, *Barklay* écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens; quand *Descartes* eut trouvé de nouvelles preuves de l'existence de DIEU, *Descartes* fut accusé juridiquement d'athéisme; dès que ce même philosophe eut adopté les idées innées, nos théologiens l'anathématisèrent, pour s'être écarté de l'opinion d'*Aristote* & de l'axiome de l'école: *Que rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens*. Cinquante ans après, la mode changea; ils traitèrent de matérialistes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'*Aristote*, & de l'école.

A peine *Leibnitz* eut-il proposé son système, rédigé depuis dans la Théodicée, que mille voix crièrent qu'il introduisait le fatalisme, qu'il renversait la créance de la chute de l'homme, qu'il détruisait les fondemens de la religion chrétienne. D'autres philosophes ont-ils combattu le système de *Leibnitz*? on leur a dit, vous insultez la Providence.

Lorsque milord *Shafisbury* assura que l'homme était né avec l'instinct de la bienveillance pour ses semblables, on lui imputa de nier le péché originel: d'autres ont-ils écrit que l'homme est né avec l'instinct de l'amour-propre? on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainsi quelque parti qu'ait pris un philosophe, il a toujours été en bute à la calomnie, fille de cette jalousie secrète, dont tant d'hommes sont animés, & que personne n'avoue; enfin, de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jésuite *Hardouin* a traité d'athées les *Pascals*, les *Nicolas*, les *Arnauds*, & les *Mallebranches*?

Qu'on fasse ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres, & nos législateurs, ne connurent jamais la fureur absurde qui nous dévore; il n'y a pas dans l'*histoire Romaine* un seul exemple d'un citoyen Romain opprimé pour ses opinions; & nous, sortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penser, mais à balbutier les pensées des anciens. Enfin depuis les combats des réalistes & des nominaux, depuis *Ramus* assassiné par les écoliers de l'université

de Paris pour venger *Aristote*, jusqu'à *Galilée* emprisonné, & jusqu'à *Descartes* banni d'une ville Batave, il y a de quoi gémir sur les hommes, & de quoi déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraissent d'abord tomber que sur un petit nombre de sages obscurs, dédaignés, ou écrasés pendant leur vie, par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur. Mais il est trop certain que si vous rétreuillez le génie, vous abâtardissez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine *Elizabeth*, dans le tems qu'on employait l'autorité sur la prononciation de l'*epsilon*? L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles & agréables, sans aucun bon livre, sans manufactures, négligeant jusqu'à l'agriculture, & très-faible même dans sa marine: mais dès qu'on laissa un libre essor au génie, les Anglais eurent des *Spencer*, des *Shakespeare*, des *Bacons*, & enfin des *Lockes* & des *Newtons*.

On sait que tous les arts sont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, & qu'il en résulte une lumière universelle. C'est par ces mutuels secours que le génie de l'invention s'est communiqué de proche en proche; c'est par-là qu'enfin la philosophie a secouru la politique, en donnant de nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la construction des vaisseaux. C'est par-là que les Anglais sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, & à s'enrichir par la science de l'agriculture comme par celle de la marine; le même génie entreprenant & persévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait écrire aussi des livres de philosophie plus profonds. La devise du célèbre ministre d'état *Walpole*, *fari quæ sentiat*, est la devise des philosophes Anglais. Ils marchent plus ferme & plus loin que nous dans la même carrière; ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y a tel livre français qui nous étonne par sa hardiesse, & qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs Anglais ont écrit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle languie près de deux cents ans dans une décadence déplorable? C'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un philosophe Italien d'oser regarder la vérité à travers

N n ij

son télescope; de dire, par exemple, que le soleil est au centre de notre monde, & que le bled ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au tems de *Mura-tori*, & de ses illustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser; les Français n'ont osé penser qu'à demi, & les Anglais qui ont volé jusqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, sont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout, depuis les loix primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, & la connaissance précise de la lumière, si vainement combattues, jusqu'à la nouvelle charrue, & à l'insertion de la petite-vérole, combattues encore.

Il faudrait savoir un peu mieux distinguer le dangereux & l'utile, la licence & la sage liberté, abandonner l'école à son ridicule, & respecter la raison. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths & aux Francs, d'empêcher la raison de naître, qu'il ne le ferait aujourd'hui de lui ôter sa force quand elle est née. Cette raison épurée, soumise à la religion & à la loi, éclaire enfin ceux qui abusent de l'une & de l'autre; elle pénètre lentement, mais sûrement; & au bout d'un demi-siècle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oïveté & dans l'ignorance, peuple si aisé à enflammer, si difficile à instruire, qui courez des farces du cimetière de *Saint-Médard* aux farces de la foire, qui vous passionnez tantôt pour un *Quesnel*, & tantôt pour une actrice de la comédie Italienne, qui élevez une statue en un jour, & le lendemain la couvrez de boue; peuple qui dansez & chantez en murmurant, sachez que vous vous seriez égorgés sur la tombe du diacre ou sous-diacre *Pâris*, & dans vingt autres occasions aussi belles, si les philosophes n'avaient depuis environ soixante ans adouci un peu les mœurs en éclairant les esprits par degrés; sachez que ce sont eux (& eux seuls) qui ont éteint enfin les bûchers, & détruit les échafauds où l'on immolait autrefois & le prêtre *Jean Hus*, & le moine *Savonarole*, & le chancelier *Thomas Morus*, & le conseiller *Anne du Bourg*, & le médecin *Michel Servet*, l'avocat-général de Hollande *Barneveldt*, & tant d'autres, dont les noms seuls feraient un immense volume: registre sanglant de la plus infernale superstition, & de la plus abominable démence.

STANCES SUR LES POÈTES EPIQUES.

PLEIN de beautés & de défauts,
Le vieil Homère a mon estime ;
Il est, comme tous les héros,
Babillard, outré, mais sublime.

Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie ;
Mais il s'épuise avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillans, trop de magie ;
Mettent le Tasse un cran plus bas.
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide & pour Herminie ?

Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables ;
Il semble chanter pour les fous,
Pour les anges & pour les diables.

Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi serait trop fort ;

186 *STANCES SUR LES POETES ÉPIQUES.*

Et j'attendrai que je sois mort,
Pour apprendre quelle est ma place.

Vous en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur,
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde,

STANCES.

SI vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'amour tient son empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,

Dons du ciel qui me consolez
Des amertumes de la vie.

On meurt deux fois, je le vois bien ;
Cesser d'aimer & d'être aimable
C'est une mort insupportable,
Cesser de vivre, ce n'est rien,

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux desirs ouverte
Regrettait ses égaremens.

Du ciel alors daignant descendre ;
L'amitié vint à mon secours ;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

A MADAME D E ***

VIVONS pour nous, ma chère Rosalie;
 Que l'amitié, que le sang qui nous lie
 Nous tienne lieu du reste des humains;
 Ils sont si fots, si dangereux, si vains!
 Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
 Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
 Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
 Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîné, l'indolente Glycère
 Sort pour sortir, sans avoir rien à faire;
 On a conduit son insipidité
 Au fond d'un char, où montant d^e côté,
 Son corps pressé gémit sous les barrières
 D'un lourd panier qui flotte aux deux portières;
 Chez son amie au grand trot elle va,
 Monte avec joie, & s'en repent déjà,
 L'embrasse, & bâille; & puis lui dit : Madame,
 J'apporte ici tout l'ennui de mon ame;
 Joignez un peu votre inutilité
 A ce fardeau de mon oisiveté.
 Si ce ne sont ses paroles expresse,
 C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
 Quelques propos sur le jeu, sur le tems,
 Sur un sermon, sur le prix des rubans,
 Ont épuisé leurs ames excédées;
Poësies. Tome I.

O o

Elles chantaient déjà faute d'idées.
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fadé plaissant, galant, escroc, & prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge & se lorgne au miroir.
Nos deux pédans sont tous deux sûrs de plaire.
Un officier arrive & les fait taire,
Prend la parole, & conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Boquette,
A Nice, au Var, à Digne il le conduit :
Nul ne l'écoute, & le cruel poursuit.
Arriye Isis, dévote au maintien triste,
A l'air fournois. Un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil & de Saint-Augustin,
Entre avec elle en lui ferrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct & de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix :
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence,
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penser, & l'on ne pense à rien.

O roi David (a), ô ressource assurée,
 Vien ranimer leur langueur désœuvrée.
 Grand roi David, c'est toi dont les fizains,
 Fixent l'esprit & le goût des humains;
 Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
 Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
 Femmes sur-tout, chacun met son espoir
 Dans tes cartons, peints de rouge & de noir;
 Leur ame vuide est du moins amusée
 Par l'avarice en plaisir déguisée.
 De ces exploits le beau monde occupé
 Quitte à la fin le jeu pour le soupé;
 Chaque convive en liberté déploie
 A son voisin son insipide joie.
 L'homme machine, esprit qui tient du corps,
 En bien mangeant remonte ses ressorts.
 Avec le sang l'ame se renouvelle,
 Et l'estomac gouverne la cervelle.
 Ciel! quels propos! ce pédant du palais
 Blâme la guerre, & se plaint de la paix.
 Ce vieux Crépus, en sablant du Champagne,
 Gémit des maux que souffre la campagne;
 Et coufu d'or, dans le luxe plongé,
 Plaint le pays de tailles surchargé.
 Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
 Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire;
 On l'interrompt par un propos du jour,
 Qu'un autre conte interrompt à son tour.
 De froids bons mots, des équivoques fades,

(a) Tous les jeux de cartes sont à l'enseigne du roi David.

Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaité,
Font le brillant de la fociété.
C'est donc ainfi, troupe absurde & frivole,
Que nous ufons de ce tems qui s'envole;
C'est donc ainfi que nous perdons des jours,
Longs pour les fots, pour qui penfe fi courts.
Mais que ferai-je? Où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime:
On ne peut vivre avec lui ni fans lui;
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.
Tel qui chez foi fe plaint d'un fort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hafard,
Dans cette cour on fe tait avec art;
Et de la joie, ou fauffe ou paffagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de fon maître approcher!
Il n'a plus rien déformais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empirée
Cache aux humains fa présence adorée:
Il n'est permis qu'à quelques demi-Dieux
D'entrer le foir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la preffe,
Prier les Dieux de la feconde efpèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés fur ces rapides sphères,
Que la fortune agite en fens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un fentiment?

A leur lever, pressez-vous pour attendre ,
 Pour leur parler sans vous en faire entendre ,
 Pour obtenir , après trois ans d'oubli ,
 Dans l'antichambre un refus très-poli.
 Non , dites-vous , la cour ni le beau monde ,
 Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
 Fui pour jamais ces puissans dangereux ;
 Fui les plaisirs , qui sont trompeurs comme eux.
 Bon citoyen , travaille pour la France ,
 Et du public atten ta récompense.
 Qui ? le public ! ce fantôme inconstant ,
 Monstre à cent voix , Cerbère dévorant ,
 Qui flatte & mord , qui dresse par sottise
 Une statue , & par dégoût la brise ?
 Tyran jaloux de quiconque le sert ,
 Il profana la cendre de Colbert ;
 Et prodiguant l'insolence & l'injure ,
 Il a flétri la candeur la plus pure.
 Il juge , il loue , il condamne au hasard
 Toute vertu , tout mérite & tout art.
 C'est lui qu'on vit de critiques avide ,
 Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide ,
 Et pour Judith , Pirame , & Régulus ,
 Abandonner Phèdre & Britannicus ;
 Lui qui dix ans proscrivit Athalie ,
 Qui protecteur d'une scène avilie ,
 Frappant des mains , bat à tort , à travers ,
 Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
 Mais il revient , il répare sa honte ;
 Le tems l'éclaire , oui ; mais la mort plus prompte
 Ferme mes yeux dans ce siècle pervers ,

294 *LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.*

En attendant que les fiens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais moi vivant il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repose;
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait il fut persécuté.
Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de tems que me laissent les Dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure.
Puissai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuse
Corrompt la vie & rend la mort affreuse!

A MADAME LA COMTESSE D. L. N.

en lui envoyant l'épître sur LA CALOMNIE.

PARCOUREZ donc de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie.
Ce monstre dangereux ne vous blessa jamais;
Vous êtes cependant sa plus grande ennemie.
Votre esprit sage & mesuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excuse, quand il peut médire;
Et des vices de l'univers,
Votre vertu mieux que mes vers,
Fait à tout moment la satire.

É P I T R E S U R L A C A L O M N I E.

ECOUTEZ-MOI, respectable Emilie;
Vous êtes belle; ainsi donc la moitié
Du genre humain fera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie;
On vous craindra. Votre tendre amitié
Est confiante, & vous ferez trahie.
Votre vertu dans sa démarche unie,
Simple & sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la cour

Par passe-tems souffre & rend tour-à-tour.
 La médifance est la fille immortelle
 De l'amour-propre & de l'oïfiveté.
 Ce monstre ailé paraît mâle & femelle,
 Toujours parlant, & toujours écouté.
 Amusement & fléau de ce monde,
 Elle y préside; & sa vertu féconde
 Du plus stupide échauffe les propos:
 Rebut du sage, elle est l'esprit des fots.
 En ricanant, cette maigre furie
 Va de sa langue épandre les venins
 Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
 Plus que le reste, alimens de l'envie,
 Sont exposés à sa dent de harpie:
 Les beaux-esprits, les belles & les grands
 Sont de ses traits les objets différens.
 Quiconque en France avec éclat attire
 L'œil du public, est sûr de la satire:
 Un bon couplet, chez ce peuple falot,
 De tout mérite est l'infailible lot.

La jeune Eglé, de pompons couronnée,
 Devant un prêtre à minuit amenée,
 Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
 A son mari qu'elle n'a jamais vu.
 Le lendemain en triomphe la mèneon
 Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine.
 Le lendemain, fans trop savoir comment,
 Dans tout Paris on lui donne un amant.
 Roi (a) la chansonne, & son nom par la ville

(a) Poète connu en son tems par toutes satyres nommées *Calottes*, qui
 quelques opéra, & par quelques pe- font tombées dans un profond oubli.

Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
 Eglé s'en meurt : ses cris sont superflus.
 Consolez-vous, Eglé, d'un tel outrage,
 Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
 Lorsque de vous on ne parlera plus.
 Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
 De qui l'honneur fut toujours à couvert.
 Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,
 (b) Vous y verrez, que la vierge Marie
 Des chansonniers comme une autre a souffert.
 Jérusalem a connu la satire.
 Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
 Prennent ses loix, la terre est son empire ;
 Mais croyez-moi, son trône est à Paris.
 Là tous les soirs la troupe vagabonde
 D'un peuple oisif, appelé le beau monde,
 Va promener de réduit en réduit
 L'inquiétude & l'ennui qui le suit.
 Là sont en foule antiques mijaurées,
 Jeunes oisons & bégueules titrées,
 Disant des riens d'un ton de perroquet,
 Lorgnant des fots, & trichant au piquet.
 Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
 Profondément remplis de bagatelles,
 D'un air hautain, d'une bruyante voix,
 Chantant, dansant, minaudant, à la fois.

(b) Cette calomnie citée dans Bayle | Jonathan ; & celui que Jonathan
 & dans l'abbé Houteville est tirée | soupçonne, s'appelle Joseph Panther.
 d'un ancien livre hébreu, intitulé | Ce livre cité par les premiers pères
Toldos Jéscut, dans lequel on donne | est incontestablement du premier
 pour époux à cette personne sacrée | siècle.

Poésies. Tome I,

P p

Si par hafard quelque perfonne honnête,
 D'un fens plus droit & d'un goût plus heureux,
 Des bons écrits ayant meublé fa tête,
 Leur fait l'affront de penfer à leurs yeux ;
 Tout aufsitôt leur brillante cohue,
 D'étonnement & de colère émue,
 Bruyant effaim de frêlons envieux,
 Pique & pourfuit cette abeille charmante ;
 Qui leur apporte , hélas ! trop imprudente,
 Ce miel fi pur & fi peu fait pour eux.

Quant aux héros, aux princes, aux miniftres,
 Sujets ufés de nos discours finiftres :
 Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris ,
 Depuis Céfar jufqu'au jeune Louis ,
 De Richelieu jufqu'à l'ami d'Augufte ,
 Dont un pafquin n'ait barbouillé le bufte.
 Ce grand Colbert, dont les foins vigilans
 Nous avaient plus enrichis en dix ans ,
 Que les *mignons* , les *catins* & les *prêtres*
 N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres :
 Cet homme unique, & l'auteur & l'appui
 D'une grandeur, où nous n'ofions prétendre ,
 Vit tout l'état murmurer contre lui ;
 Et le François ofa troubler (c) la cendre
 Du bienfaiteur qu'il révere aujourd'hui.

Lorfque Louis, qui d'un efprit fi ferme
 Brava la mort comme fes ennemis,
 De fes grandeurs ayant fubi le terme,
 Vers fa chapelle allait à Saint-Denis ;

(c) Le peuple voulut déterrer M. Colbert à Saint-Euftache.

J'ai vu son peuple aux nouveautés en proie,
 Ivre de vin, de folie & de joie,
 De cent couplets égayant le convoi,
 Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.

Vous avez tous connu, comme je pense,
 Ce bon régent, qui gâta tout en France :
 Il était né pour la société,
 Pour les beaux-arts & pour la volupté ;
 Grand, mais facile, ingénieux, affable,
 Peu scrupuleux, mais de crime incapable ;
 Et cependant, ô mensonge ! ô noirceur !
 Nous avons vu la ville & les provinces,
 Au plus aimable, au plus clément des princes,
 Donner les noms. . . . Quelle absurde fureur !
 Chacun les lit, ces archives d'horreur,
 Ces vers impurs, appelés *Philippiques* (d),
 De l'imposture éternelles chroniques ;
 Et nul Français n'est assez généreux,
 Pour s'élever, pour déposer contr'eux.

Que le mensonge un instant vous outrage,
 Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
 La vérité perce enfin le nuage,
 Tout est de glace à vous justifier.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
 Baisser les yeux sur de moindres objets ?
 Des souverains descendons aux sujets :
 Des beaux-esprits ouvrons ici le temple,
 Temple autrefois l'objet de mes souhaits,

(d) Libelle diffamatoire en vers | Grange-Chancel. On lui apardonné.
 contre monsieur le duc d'Orléans, | Bayle & Arnaud son t m o s hors de
 régent du royaume, composé par La | leur patrie.

P p ij

Que de si loin monsieur Bardus contemple,
 Et que Damis ne visita jamais.
 Entrons : d'abord on voit la jalousie,
 Du Dieu des vers la fille & l'ennemie,
 Qui sous les traits de l'émulation
 Souffle l'orgueil, & porte sa furie
 Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.
 Voyez leur troupe inquiète, affamée,
 Se déchirant pour un peu de fumée,
 Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel,
 Que l'implacable & mordant janséniste
 N'en a lancé sur le fin moliniste,
 Ou que Doucin, cet adroit casuiste,
 N'en a versé dessus Pasquier Quesnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
 Organe impur de tant de calomnies,
 Cet ennemi du public outragé,
 Puni sans cesse, & jamais corrigé :
 Ce vil Rufus (e), que jadis votre père
 A par pitié tiré de la misère,
 Et qui bientôt, serpent envenimé,
 Piqua le sein qui l'avait ranimé :
 Lui qui mêlant la rage à l'imprudence,
 Devant Thémis accusa l'innocence ;
 L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
 Des jours tissus de honte & de forfaits,

(e) Rousseau avait été secrétaire du baron de Breteuil, & avait fait contre lui une satire intitulée *la Baronade*. Il la lut à quelques personnes, qui vivent encore, entr'autres à madame la duchesse de Saint-Pierre. Madame la marquise du Châtelet, fille de M. de Breteuil, était parfaitement instruite de ce fait ; & il y a encore des papiers originaux de madame du Châtelet qui l'attestent.

Vient rallumer , aux marais de Bruxelles ,
 D'un feu mourant les pâles étincelles ,
 Et contre moi croit rejeter l'affront
 De l'infamie écrite sur son front.
 Et que feront tous les traits satyriques ,
 Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui ,
 Et ces ramas de larcins marotiques ,
 Moitié français & moitié germaniques ,
 Pétris d'erreurs , & de haine & d'ennui ?
 Quel est le but , l'effet , la récompense
 De ces recueils d'impure médifance ?
 Le malheureux , délaissé des humains ,
 Meurt des poisons qu'ont préparé ses mains.
 Ne craignons rien de qui cherche à médire.
 En vain Boileau , dans ses sévérités ,
 A de Quinault dénigré les beautés ;
 L'heureux Quinault , vainqueur de la satyre ,
 Rit de sa haine & marche à ses côtés.
 Moi-même enfin , qu'une cabale inique
 Voulut noircir de son souffle caustique ,
 Je fais jouir , en dépit des cagots ,
 De quelque gloire , & même du repos.

Voici le point sur lequel je me fonde :

On entre en guerre , en entrant dans le monde.
 Homme privé , vous avez vos jaloux ,
 Rampans dans l'ombre , inconnus comme vous ,
 Obscurément tourmentant votre vie.
 Homme public , c'est la publique envie
 Qui contre vous lève son front altier.
 Le coq jaloux se bat sur son fumier ,
 L'aigle dans l'air , le taureau dans la plaine ;

302 *ÉPITRE SUR LA CALOMNIE.*

Tel est l'état de la nature humaine.
La jalousie , & tous ses noirs enfans ,
Sont au théâtre , au conclave , aux couvens.
Montez au ciel , trois déesses rivales
Troublent le ciel , qui rit de leurs scandales.
Que faire donc ? à quel saint recourir ?
Je n'en fais point. Il faut savoir souffrir.

É P I T R E
A U N M I N I S T R E D'É T A T,
S U R L' E N C O U R A G E M E N T D E S A R T S.

TO I qui mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaisirs aux travaux passas d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût par des soins bienfaisans,
Encourager les arts à ta voix renaissans !
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tien toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens ;
De sa riante sœur chéri les agrémens ;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit fait se plier à tout ;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.

Je plains tout être faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie,
Et qui de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au DIEU qu'il s'est formé.
Entens-tu murmurer ce sauvage algébriste,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triste,
Qui d'un calcul aride à peine encor instruit,
Sait que quatre est à deux, comme seize est à huit ?
Il méprise Racine, il insulte à Corneille ;
Lulli n'a point de sons pour sa pesante oreille ;
Et Rubens vainement, sous ses pinceaux flatteurs,
De la belle nature assortit les couleurs.
Des ~~xx~~ redoublés admirant la puissance,

Il croit que Varignon fut seul utile en France;
 Et s'étonne, sur-tout, qu'inspiré par l'amour,
 Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil & non moins de folie,
 Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
 Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
 Ce qu'on a dit cent fois, & toujours mieux que lui;
 De sa frivole muse admirateur unique,
 Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique;
 Prend pour des arpenteurs Archimède & Newton,
 Et voudrait mettre en vers Aristote & Platon.
 Ce bœuf qui pesamment rumine ses problèmes,
 Ce papillon folâtre ennemi des systèmes,
 Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
 Par un bavard en robe, apprenti chicanier,
 Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
 Vous vend pour un écu sa plume & sa colère.

Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
 Un ignorant fourré, fier du nom de docteur:
 Venez à moi, laissez Maffillon, Bourdaloue;
 Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me loue.
 Je divise en trois points le plus simple des cas;
 J'ai vingt ans, sans l'entendre, expliqué Saint-Thomas.
 Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,
 Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.
 L'honnête homme est plus juste, il approuve en autrui
 Les arts & les talens qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que DIEU, consommant son ouvrage,
 Eût d'un souffle de vie animé son image,
 Il se plut à créer des animaux divers:
 L'aigle au regard perçant pour régner dans les airs,

Le

Le pan pour étaler l'iris de son plumage ,
 Le courfier pour servir , le loup pour le carnage ,
 Le chien fidèle & prompt , l'âne docile & lent ,
 Et le taureau farouche , & l'animal bëlant ,
 Le chantre des forêts , la douce tourterelle ,
 Qu'on a crû faussement des amans le modèle ;
 L'homme les nomma tous , & par un heureux choix ,
 Discernant leurs instincts , assigna leurs emplois.

On conte que l'époux de la célèbre Hortense (a)
 Signala plaisamment sa sainte extravagance ;
 Craignant de faire un choix par sa faible raison ,
 Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
 Le sort d'un postillon faisait un secrétaire ;
 Son cocher étonné devint homme d'affaire ;
 Un docteur Hibernois , son très-digne aumônier ,
 Rendit grâces au destin qui le fit cuisinier.
 On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.
 Il est beaucoup d'emplois , mais les talens sont rares.
 Si dans Rome avilie , un empereur brutal
 Des faisceaux d'un consul honora son cheval ,
 Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
 Dans d'indignes mortels a mis sa confiance ,
 L'ignorant a porté la robe de Cujas ;
 La mitre a décoré des têtes de Midas :
 Et tel au gouvernail a présidé sans peine ,
 Qui la rame à la main dû servir à la chaîne.
 Le mérite est caché. Qui fait si de nos tems
 Il n'est point , quoiqu'on dise , encor quelques talens ?

(a) Le duc de Mazarin , mari de sa maison , & ce qu'on rapporte ici d'Hortense Mancini , faisait tous les ans une loterie de plusieurs emplois a un fondement très-véritable.

Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage,
 Est chantre de paroisse, ou juge de village.
 Le fort, aveugle roi des aveugles humains,
 Contredit la nature, & détruit ses desseins;
 Il affaiblit ses traits, les change ou les efface.
 Tout s'arrange au hasard, & rien n'est à sa place.

V A R I A N T E S.

Cette épître commençait ainsi.

*Esprit sage & brillant, que le ciel a fait naître,
 Et pour plaire aux sujets & pour servir leur maître,
 Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfaisans,
 Encourager les arts à ta voix renaissans !
 Sans accorder jamais d'injuste préférence,
 Entre tous ces rivaux ta main tient la balance ;
 Tel qu'un père éclairé qui fait de ses enfans
 Discerner, applaudir, employer les talens.
 Je plains, &c. &c.*

Après ce vers, *Un ignorant fourré, &c.* on lisait ceux-ci.

*Venez à moi, je suis l'oracle de l'église,
 J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorcise ;
 J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas ;
 J'ai vingt ans, &c. &c.*

Après ce vers, *Discernant leurs instincts, &c.* on lisait ceux-ci.

*Ainsi par un goût sûr, par un choix toujours sage,
 Des talens différens tu fais un juste usage ;
 Tu fais de Melpomène animer les accens,*

*De sa riante sœur chérir les agrémens,
 Protéger de Rameau la profonde harmonie,
 Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
 Le véritable esprit peut se prier à tout :
 On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.
 Heureux qui sait mêler l'agréable à l'utile,
 Des travaux aux plaisirs passer d'un vol agile,
 S'occuper en ministre & vivre en citoyen,
 Et se prêter à tout, sans s'asservir à rien !
 Un semblable génie au dessus du vulgaire,
 A l'art de gouverner, joint le grand art de plaire :
 On voit d'autres mortels auprès du trône admis,
 Ils ont tous des flatteurs, il a seul des amis.*

R É P O N S E

A UNE DAME, ou SOI-DISANT TELLE (a).

TU commences par me louer,
 Tu veux finir par me connaître.
 Tu me loueras bien moins ; mais il faut t'avouer
 Ce que je suis, ce que je voudrais être.
 J'aurai vu dans trois ans passer quarante hivers.
 Apollon présidait au jour qui m'a vu naître.
 Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers ;
 Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :
 Mon cœur vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
 D'autres ont fait des vers par le desir d'en faire ;
 Je fus poète malgré moi.
 Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame ;
 Tout art a mon hommage, & tout plaisir m'enflamme.
 La peinture me charme ; on me voit quelquefois,
 Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
 Sous les efforts de l'art admirer la nature,
 Du brillant (b) Cagliari saisir l'esprit divin,
 Et dévorer des yeux la touche noble & sûre
 De Raphaël & du Pouffin.
 De ces appartemens qu'anime la peinture,
 Sur les pas du plaisir je vole à l'opéra.
 J'applaudis tout ce qui me touche,

(a) En 1732 il y eut un homme de
 Bretagne, qui s'avisa d'écrire des let-
 tres à plusieurs gens d'esprit de Paris,
 sous le nom d'une femme. Chacun y

fut attrapé, & cette méprise attira cette
 réponse.

(b) Paul Véronèse.

La fertilité de (c) Campra,
 La gaité de Mouret, les graces de Destouche;
 Pelissier par son art, le More par sa voix (d),
 Tour-à-tour ont mes vœux, & suspendent mon choix;
 Quelquefois embrassant la science hardie,

Que la curiosité

Honora par vanité

Du nom de philosophie,

Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;
 Je veux voir si des nuits la courrière inégale,
 Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
 En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
 Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,

Dans les limites d'un ovale.

J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
 Maupertuis & Clairaut, calculante cabale:
 Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
 Et je vois trop souvent, que j'ai très-peu compris.
 De ces obscurités je passe à la morale;
 Je lis au cœur de l'homme, & souvent j'en rougis.
 J'examiné avec soin les informes écrits,
 Les monumens épars, & le style énergique
 De ce fameux Pascal, ce dévot satyrique.
 Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;

Je combats ses rigueurs extrêmes:

Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
 Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer.
 Ainsi mes jours égaux, que les muses remplissent,
 Sans soins, sans passions, sans préjugé fâcheux,

(c) Musiciens agréables.

(d) Actrices de ce tems-là.

310 *RÉPONSE A UNE DAME.*

Commencent avec joie , & vivement finissent

Par des foupers délicieux.

L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines.

La tardive raison vient de briser mes chaînes.

J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.

J'ai passé l'heureux tems fait pour la volupté.

Est-il donc vrai , grands Dieux ! il ne faut plus que j'aime.

La foule des beaux-arts , dont je veux tour-à-tour

Remplir le vuide de moi-même,

N'est point encor assez pour remplacer l'amour.

 LETTRE SUR LA TRACASSERIE,

A M. de BUSSI, évêque de Luçon, en 1724.

O RNEMENT de la bergerie,
 Et de l'église & de l'amour ;
 Aussi-tôt que Flore, à son tour,
 Peindra la campagne fleurie,
 Revoyez la ville chérie ;
 Est-il pour vous d'autre patrie ?
 Et ferait-il dans l'autre vie
 Un plus beau ciel, un plus beau jour,
 Si l'on pouvait de ce séjour
 Exiler la *tracasserie* ?
 Evitons ce monstre odieux,
 Monstre femelle, dont les yeux
 Portent un poison gracieux ;
 Et que le ciel, en sa furie,
 De notre bonheur envieux,
 A fait naître dans ces beaux lieux
 Au sein de la galanterie.
 Voyez-vous, comme un miel flatteur
 Distille de sa bouche impure ?
 Voyez-vous comme l'imposture
 Lui prête un secours séducteur ?
 Le courroux étourdi la guide ;
 L'embarras, le soupçon timide,
 En chancelant suivent ses pas.
 Des faux rapports l'erreur avide
 Court au-devant de la perfide,

312 *LETTRE SUR LA TRACASSERIE.*

Et la caresse dans ses bras.
 Que l'amour, secouant ses ailes,
 De ces commerces infidèles,
 Puisse s'envoler à jamais !
 Qu'il cesse de forger des traits
 Pour tant de beautés criminelles !
 Je hais bien tout mauvais railleur,
 De qui le bel esprit baptise
 Du nom d'ennui la paix du cœur,
 Et la constance de sottise.
 Heureux qui voit couler ses jours
 Dans la mollesse & l'incurie,
 Sans intrigues, sans faux détours,
 Près de l'objet de ses amours,
 Et loin de la coquetterie !
 Que chaque jour rapidement
 Pour de pareils amans s'écoule ;
 Ils ont tous les plaisirs en foule,
 Hors ceux du raccommodement.
 Rendez-nous donc votre présence,
 Galant prier de Frigolet,
 Très-aimable, & très-frivolet ;
 Venez voir votre humble valet
 Dans le palais de la constance ;
 Les graces, avec complaisance,
 Vous suivront en petit-collet ;
 Et moi, leur serviteur folet,
 J'ébaudirai votre excellence
 Par des airs de mon flageolet,
 Dont l'amour marque la cadence,
 En faisant des pas de ballet.

A

A MONSIEUR DE GERVASI,

M É D E C I N.

TU revenais couvert d'une gloire éternelle;
 Le Gevaudan (a) surpris t'avait vu triompher
 Des traits contagieux d'une peste cruelle,
 Et ta main venait d'étouffer
 De cent poisons cachés la semence mortelle.
 Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
 Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
 Déjà près de mon lit la mort inexorable
 Avait levé sur moi sa faux épouvantable.
 Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.
 C'en était fait, sa main tranchait ma destinée:
 Mais tu lui dis, arrête... & la mort étonnée
 Reconnut son vainqueur, frémit & disparut.
 Hélas! si comme moi l'aimable Genonville
 Avait de ta présence eu le secours utile,
 Il vivrait, & sa vie eût rempli nos souhaits;
 De son cher entretien je goûterais les charmes;
 Mes jours, que je te dois, renaitraient sans alarmes;
 Et mes yeux, qui sans toi se fermaient pour jamais,
 Ne se rouvriraient point pour répandre des larmes.
 C'est toi du moins, c'est toi par qui dans ma douleur
 Je peux jouir de la douceur

(a) M. de Gervasi, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans la petite-vérole dans le château de Maisons, à six lieues de Paris, en 1723. le Gevaudan pour la peste, & à son retour il est venu guérir l'auteur de

Poésies. Tome I.

R.

De plaire & d'être cher encore
Aux illustres amis dont mon destin m'honore.
Je reverrai Maisons, dont les soins bienfaisans
Viennent d'adoucir ma souffrance ;
Maisons en qui l'esprit tient lieu d'expérience ,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flatte en secret, qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera son suffrage ;
Que son cœur généreux, avec quelque plaisir,
Au sortir du tombeau me reverra paraître,
Et que Mariamne peut-être
Pourra par ses malheurs enchanter son loisir.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais ,
C'est sous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire ,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.
C'est là que Richelieu, par son air enchanteur ,
Par ses vivacités, son esprit & ses graces,
Dès qu'il reparaitra, saura joindre mon cœur
A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.
Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta personne,
L'éloquence de Cicéron,
L'intrépidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone :
Enfin donc je respire, & respire pour toi ;
Je pourrai désormais te parler & t'entendre.
Mais ciel ! quel souvenir vient ici me surprendre !

Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi,
 Qui m'a juré toujours une amitié si tendre,
 Daignera-t-elle encor jeter les yeux sur moi ?
 Hélas ! en descendant sur le sombre rivage,
 Dans mon cœur expirant je portais son image ;
 Son amour , ses vertus , ses graces , ses appas ,
 Les plaisirs que cent fois j'ai goûté dans ses bras ,
 A ces derniers momens flattaient encor mon ame ;
 Je brûlais en mourant d'une immortelle flamme.
 Grands Dieux ! me faudrait-il regretter le trépas ?
 M'aurait-elle oublié ? serait-elle volage ?
 Que dis-je ? malheureux ! où vais-je m'engager ?
 Quand on porte sur le visage ,
 D'un mal si redouté le fatal témoignage ,
 Est-ce à l'amour qu'il faut songer ?

V A R I A N T E S .

Après ce vers , *Reconnut son vainqueur , &c.* on lisait ceux-ci.

*Aussi-tôt ta main vigilante ,
 Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps ,
 De ma frêle machine arrangea les ressorts.
 La nature obéissante
 Fut soumise à tes efforts ,
 Et la Parque impatiente
 File aujourd'hui pour moi dans l'empire des morts.
 Hélas ! &c.*

Au lieu de ce vers , *Je me flatte en secret , &c.* on lisait ceux-ci.

Je me flatte en secret , que je pourrai peut-être

R r ij

*Charmer encor Sulli , qui m'a trop oublié.
Mariamne à ses yeux ira bientôt paraître ;
Il la verra pour elle implorer sa pitié ,
Et ranimer en lui , ce goût , cette amitié ,
Que pour moi dans son cœur ma muse avait fait naître.
Beaux jardins , &c. &c.*

Après ce vers, *L'esprit de Mécénas, &c.* on lisait ceux-ci.

*Et la science de Varron.
Bolingbroke , à ma gloire , il faut que je publie
Que tes soins , pendant le cours
De ma triste maladie ,
Ont daigné marquer mes jours
Par le rendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc , &c. &c.*

L E T T R E

A SON ALTESSE ROYALE MADAME LA PRINCESSE DE ***.

SOUVENT la plus belle princesse
 Languit dans l'âge du bonheur ;
 L'étiquette de la grandeur ,
 Quand rien n'occupe & n'intéresse ,
 Laisse un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne ,
 Entouré de sujets soumis ,
 Que tout l'éclat de sa couronne ,
 Jamais en secret ne lui donne
 Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu console ;
 Mais l'ennui vient à pas comptés ,
 A la table d'un cavagnole (a)
 S'asseoir entre des majestés.

On fait tristement grande chère ,
 Sans dire & sans écouter rien ,

(a) Jeu à la mode à la cour.

Tandis que l'hébété vulgaire
Vous assiège, vous confidère,
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du soleil,
On s'arrache au bras du sommeil,
Sans savoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait,
On veut du monde; il embarrasse:
Le plaisir fuit; le jour se passe,
Sans savoir ce que l'on a fait.

O tems, ô perte irréparable!
Quel est l'instant où nous vivons?
Quoi! la vie est si peu durable,
Et les jours paraîtraient si longs!

Princesse au-dessus de votre âge,
De deux cours auguste ornement,
Vous employez utilement
Ce tems qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature;

Les réflexions , la lecture
En font le solide aliment ,
Et son usage est sa parure.

S'occuper c'est savoir jouir.
L'oïfiveté pèse & tourmente.
L'ame est un feu qu'il faut nourrir ,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

É P I T R E

CONNUE SOUS LE NOM DES *VOUS* ET DES *TU*.

PHILIS, qu'est devenu ce tems,
 Où dans un fiacre promenée,
 Sans laquais, sans ajustemens,
 De tes graces seules ornée,
 Contente d'un mauvais soupé,
 Que tu changeais en ambrosie,
 Tu te livrais, dans ta folie,
 A l'amant heureux & trompé,
 Qui t'avait consacré sa vie ?
 Le ciel ne te donnait alors,
 Pour tout rang & pour tous trésors,
 Que les agrémens de ton âge,
 Un cœur tendre, un esprit volage,
 Un sein d'albâtre, & de beaux yeux.
 Avec tant d'attraits précieux,
 Hélas ! qui n'eût été friponne !
 Tu le fus, objet gracieux,
 Et que l'amour me le pardonne,
 Tu fais que je t'en-aimais mieux.
 Ah ! madame, que votre vie,
 D'honneur aujourd'hui si remplie,
 Diffère de ces doux instans !
 Ce large Suisse à cheveux blancs,
 Qui ment sans cesse à votre porte,
 Philis, est l'image du tems ;
 Il semble qu'il chasse l'escorte

Des

Des tendres amours & des ris.
 Sous vos magnifiques lambris
 Ces enfans tremblent de paraître.
 Hélas ! je les ai vu jadis
 Entrer chez toi par la fenêtre,
 Et se jouer dans ton taudis.

Non , madame , tous ces tapis
 Qu'a tissus la Savonerie (a) ,
 Ceux que les Persans ont ourdis ,
 Et toute votre orfèvrerie ,
 Et ces plats si chers que Germain (b)
 A gravés de sa main divine ;
 Et ces cabinets où Martin (c)
 A surpassé l'art de la Chine ;
 Vos vases Japonnois & blancs ,
 Toutes ces fragiles merveilles ;
 Ces deux lustres de diamans
 Qui pendent à vos deux oreilles ;
 Ces riches carcans , ces colliers ,
 Et cette pompe enchanteresse ,
 Ne valent pas un des baisers
 Que tu donnais dans ta jeunesse.

(a) La Savonerie est une belle ma-
 nufacture de tapis établie par le grand
 Colbert, (b) Germain, excellent orfèvre dont
 il est parlé dans le *Mondain*.
 (c) Martin, excellent vernisseur.

L E T T R E

A MONSIEUR LE CARDINAL DU BOIS (a).

De Cambrai, Juillet 1722.

UNE beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours & moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.

Ma muse, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte, avec transport, un si charmant emploi.

Nous arrivons, monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs & tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres Anglais envoient beaucoup de couriers en Champagne, & peu à Londres. Au reste, personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le palais-royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché, & nous aussi, s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat.

Puisseut messieurs du congrès,
En buvant dans cet asyle,
De l'Europe assurer la paix !
Puissez-vous aimer votre ville,
Seigneur, & n'y venir jamais !

(a) Cette lettre est de 1722. On l'a imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original, Madame de Rupelmonde était fille du maréchal d'Alègre, mariée à un seigneur Flamand, & mère du marquis de Rupelmonde tué en Bavière.

LETTRE A M. LE CARDINAL DU BOIS. 323

Je fais que vous pouvez faire des homélies ,

Marcher avec un porte-croix ,

Entonner la messe par fois ,

Et marmoter des litanies.

Donnez , donnez plutôt des exemples aux rois ;

Unissez à jamais l'esprit à la prudence ;

Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :

Faites-vous bénir de la France,

Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, monseigneur, d'un homme, qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait, & qui de toutes les graces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

L E T T R E
DE MONSIEUR LE CARDINAL DE FLEURI,
A M. DE VOLTAIRE.

A Iff, ce 14 Novembre 1740.

JE reçois dans le moment, monsieur, une seconde lettre de vous, & je n'en perds pas un aussi pour y répondre, dans la crainte que M. le marquis de *Beauveau* ne soit parti de Berlin. Je ne puis qu'approuver le voyage que vous y allez faire ; & vous êtes attaché par des titres trop justes & trop puissans au roi de Prusse, pour ne pas lui donner cette marque de votre respect & de votre reconnaissance. Le seul motif de la reine de Saba vous eût suffi pour ne pas vous y refuser.

Je ne savais pas que le précieux présent que m'a fait madame la marquise du Châtelet, de l'*Anu-Machiavel*, vint de vous ; il ne m'en est que plus cher, & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaisir, je n'ai pu en lire jusqu'ici qu'une quarantaine de pages, & je tâcherai de l'achever dans ce que j'appelle fort improprement *ma retraite* ; car elle est par malheur trop troublée pour mon repos.

Quel que soit l'auteur de cet ouvrage, s'il n'est pas prince, il mérite de l'être, & le peu que j'en ai lu est si sage, si raisonnable, & renferme des principes si admirables, que celui qui l'a fait serait digne de commander aux autres hommes, pourvu qu'il eût le courage de les mettre en pratique. S'il est né prince, il contracte un engagement bien solennel avec le public : & l'empereur *Antonin* ne se ferait pas acquis la gloire immortelle, qu'il conservera dans tous les siècles, s'il n'avait soutenu, par la justice de son gouvernement, la belle morale, dont il avait donné les leçons si instructives à tous les souverains.

Vous me dites des choses si flatteuses pour moi, que je n'ai

garde de les prendre à la lettre ; mais elles ne laissent pas de me faire un sensible plaisir , parce qu'elles sont du moins une preuve de votre amitié. Je serais infiniment touché , que sa majesté Prussienne pût trouver dans ma conduite quelque conformité avec ses principes ; mais du moins puis-je vous assurer que je sens & regarde les siens comme le modèle du plus parfait & du plus glorieux gouvernement.

Je tombe sans y penser dans des réflexions politiques , & je finis en vous assurant que je tâcherai de ne pas me rendre indigne de la bonne opinion que sa majesté Prussienne daigne avoir de moi. Il a la qualité de prince de trop , & s'il n'était qu'un simple particulier , on se ferait un honneur de vivre avec lui en société. Je vous porte envie , monsieur , d'en jouir ; & vous félicite d'autant plus , que vous ne le devez qu'à vos talens & à vos sentimens , &c.

R É P O N S E

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Berlin , ce 26 Novembre 1740.

J'AI reçu , monseigneur , votre lettre du 14 que monsieur le marquis de *Beauveau* m'a remise. J'ai obéi aux ordres que votre éminence ne m'a point donnés. J'ai montré votre lettre au roi de Prusse ; il est d'autant plus sensible à vos éloges qu'il les mérite ; & il me paraît qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour leur bonheur , ou du moins pour celui d'une grande partie , que le roi de France & le roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire. La mienne est de faire des vœux , & de vous être toujours dévoué avec le plus profond respect.

L E T T R E
DE MONSIEUR LE CARDINAL ALBERONI,
A M. DE VOLTAIRE.

A Rome, ce 10 Février 1735.

IL m'est arrivé assez tard, monsieur, la connaissance de la vie que vous avez écrite du feu roi de Suède, pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma personne vous a porté assez loin, puisqu'avec votre style sublime vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit *Plin* de *Trajan* dans son panegyrique. Heureux les princes, qui auront le bonheur de vous intéresser dans leurs faits! Votre plume suffit pour les rendre immortels. A mon égard, monsieur, je vous proteste les sentimens de la plus parfaite reconnaissance; & je vous assure, monsieur, que personne au monde ne vous aime, ne vous estime & respecte plus que le cardinal ALBERONI,

R É P O N S E

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont votre éminence m'a honoré est un prix aussi flatteur de mes ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement, monseigneur ; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme. Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence. Mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, & remettre quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre, que sous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, &c.

A MONSIEUR LE PRINCE DE VENDÔME (a).

DE Sulli, salut & bon vin,
 Au plus aimable de nos princes,
 De la part de l'abbé Courtin,
 Et d'un rimailleur des plus minces,
 Que son bon ange & son lutin
 Ont envoyé dans ces provinces,

Vous voyez, monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous, a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, rond, gros, court, séjourné,
 Citadin de Papimanie,
 Porte un teint de prédestiné,
 Avec la croupe rebondie.
 Sur son front respecté du tems,
 Une fraîcheur toujours nouvelle,
 Au bon doyen de nos galans,
 Donne une jeunesse éternelle.
 L'autre dans Papefigue est né,
 Maigre, long, sec & décharné,
 N'ayant eu croupe de sa vie,
 Moins malin qu'on ne vous le dit,
 Mais peut-être de DIEU maudit,
 Puisqu'il aime & qu'il versifie.

Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié prose, comme en usaient les *Chapelles*, les *des Barreaux*, les *Hamiltons*, contemporains de l'abbé, & nos maîtres. J'aurais presque ajouté

(a) C'est le frère du duc de Vendôme. Il était grand-prieur de France. L'abbé Courtin était un de ses amis, | fils d'un conseiller d'état, & homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici. Cette lettre est de 1716.

Voiture,

Voiture, si je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne fais pourquoi, n'être pas assez vieux pour l'avoir vu.

Comme il y a des choses assez hardies à dire, par le tems qui court, le plus sage de nous deux, qui n'est pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en saurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du mystère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut se taire,
Baïsse les yeux & marche de côté.
Il favorise, & certes c'est dommage,
Force fripons; mais il conduit le sage.
Il est au bal, à l'église, à la cour;
Au tems jadis il a guidé l'amour.

Malheureusement ce Dieu n'était pas à Sulli; il était en tiers, dit-on, entre... & madame de... sans cela nous eussions achevé notre ouvrage sous ses yeux.

Nous eussions peint les yeux voltigeant sur vos traces,
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgraces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions, avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence,
Mais avec tant de bienfiance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocané échauffé,
D'un bonnet de pampre coëffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.

Poésies. Tome I.

T t

L'imagination serait à son côté,
 De ses brillantes fleurs ornant la volupté,
 Entre les bras de la folie.
 Petits soupers, jolis festins,
 Ce fut parmi vous que naquirent
 Mille vaudevilles ma'ins,
 Que les amours à rire enclins
 Dans leurs sotifiers recueillirent,
 Et que j'ai vus entre leurs mains.
 Ah ! que j'aime ces vers badins,
 Ces riens naïfs & pleins de grace,
 Tels que l'ingénieux Horace
 En eût fait l'ame d'un repas,
 Lorsqu'à table il tenait sa place,
 Avec Auguste & Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire.
 Mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits ;
 Nous ne sommes point beaux-esprits,
 Et notre flageolet timide
 Doit céder cet honneur charmant
 Au luth aimable, au luth galant
 De ce successeur de Clément,
 Qui dans votre temple réside (b).
 Sachez donc que l'oïfiveté
 Fait ici notre grande affaire.
 Jadis de la Divinité
 C'était le partage ordinaire ;
 C'est le vôtre, & vous m'avouerez,
 Qu'après tant de jours consacrés
 A Mars, à la cour, à Cythère,
 Lorsque de tout on a tâté,
 Tout fait, ou du moins tout tenté,
 Il est bien doux de ne rien faire.

(b) L'abbé de Chaulieu demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

A MONSIEUR L'ABBÉ DE CHAULIEU (a).

De Sulli, le 5 Juillet 1717.

A vous, l'Anacréon du temple ;
 A vous le sage si vanté,
 Qui nous prêchez la volupté,
 Par vos vers & par votre exemple ;
 Vous, dont le luth délicieux ,
 Quand la goutte au lit vous condamne ,
 Rend des sons aussi gracieux ,
 Que quand vous chantez la toçane ,
 Assis à la table des Dieux.

Je vous écris de Sulli, où *Chapelle* a demeuré, c'est-à-dire, s'est enivré deux ans de suite. Je voudrais bien, qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poétique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour assez sombre
 Du château qu'habita jadis
 Le plus léger des beaux-esprits,
 Un beau soir j'évoquai son ombre.
 Aux déités des sombres lieux
 Je ne fis point de sacrifice,
 Comme ces fripons qui des Dieux
 Chantaient autrefois le service ;
 Où la forcière Pythonisse,

(a) Cette lettre mêlée de prose & de vers, est un des premiers ouvrages de cet auteur. *Chapelle*, dont il est ici question, était un homme d'un génie facile & libertin; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de son tems; ce vice-fit beaucoup de tort à sa santé, & enfin à son esprit.

Tt ij

Dont la grimace & l'artifice
 Avaient fait dresser les cheveux
 A ce sot prince des Hébreux,
 Qui crut bonnement que le diable,
 D'un prédicateur ennuyeux
 Lui montrait le spectre effroyable.
 Il n'y faut point tant de façon
 Pour une ombre aimable & légère :
 C'est bien assez d'une chanson,
 Et c'est tout ce que je puis faire.
 Je lui dis sur mon violon :
 Eh ! de grace, monsieur Chapelle,
 Quittez le manoir de Pluton,
 Pour cet enfant qui vous appelle ;
 Mais non, sur la voûte éternelle,
 Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
 Et vous ont mis entre Apollon
 Et le fils joufflu de Semèle.
 Du haut de ce divin canton,
 Descendez, aimable Chapelle.
 Cette familière oraison,
 Dans la demeure fortunée,
 Reçut quelque approbation ;
 Car enfin, quoique mal tournée,
 Elle était faite en votre nom.
 Chapelle vint. A son approche,
 Je sentis un transport soudain ;
 Car il avait sa lyre en main,
 Et son Gassendi (b) dans sa poche ;
 Il s'appuyait sur Bachaumon,
 Qui lui servit de compagnon
 Dans le récit de ce voyage,

(b) Gassendi avait élevé la jeunesse de Chapelle, qui devint grand partisan du système de philosophie de son précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le système aux convives ; & lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai, comme il s'y prenait autrefois dans le monde,

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'amour, me dit-il, & le vin,
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet art divin :
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque tems de maître;
Il faut que Chaulieu soit le tien.

R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

A Paris, ce 26 Juillet 1717.

JE n'aurais jamais cru qu'un homme comme vous, monsieur, eût pu croire aux esprits, & moins encore ajouter foi à ce qu'ils disent quand ils veulent bien revenir, je ne fais pas d'où. La secte des philosophes, où vous avez la bonté de m'associer de votre autorité, m'a fait douter, graces au ciel, de l'apparition de *Chapelle*, & m'a préservé des coquetteries de son ombre, de votre politesse, & de la complaisance de mon amour-propre, que vous avez tâché si galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raisons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette apparition, vous en avez une essentielle en vous, qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entièrement déterminé.

D'une ombre qui vous dit de me prendre pour maître
Ne croyez pas l'illusion.

Quand avec vos talens le ciel vous a fait naître,
Il n'est pour vous de maître qu'Apollon.

Voilà en trois mots ce que je puis répondre à la plus jolie lettre du monde, que vous m'avez écrite, trop flatteuse pour l'écouter, trop brillante d'imagination pour me hasarder à y faire une réponse en forme, qui serait indigne peut-être d'un élève de *Chappelle*, à qui vous pourriez la montrer dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans après sa mort.

Mais si je me défie de mon esprit, je suis toujours sûr de mon cœur; & je vais répondre au sentiment d'estime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque essentielle, qui est de vous dire avec la sincérité dont je fais profession, ce que je pense de la petite affaire dont vous me faites ouverture, &c.

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT HÉNAUT,
AUTEUR D'UN OUVRAGE EXCELLENT SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

A Cirey, ce 1 Septembre 1744.

O Déesse de la santé,
Fille de la sobriété,
Et mère des plaisirs du sage,
Qui sur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répands ta sérénité
Sur le soir d'un jour plein d'orage.
O Déesse, exauce mes vœux ;
Que ton étoile favorable
Conduise ce mortel aimable :
Il est si digne d'être heureux.
Sur Hénaut tous les autres Dieux
Versent la source inépuisable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui seule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu seule inexorable ?
Ramène à ses amis charmans,
Ramène à ses belles demeures
Ce bel-esprit de tous les tems,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui suspens
La course rapide du tems,
Il en fait un si bel usage :
Les devoirs, & les agrémens,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en us pour un savant ;
Et le Dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur si gourmand.

Qu'il vive autant que son ouvrage ;
 Qu'il vive autant que tous les rois ,
 Dont il nous décrit les exploits ,
 Et la faiblesse & le courage ,
 Les mœurs , les passions , les loix ,
 Sans erreur & sans verbiage .
 Qu'un bon estomac soit le prix
 De son cœur , de son caractère ,
 De ses chansons , de ses écrits .
 Il a tout , il a l'art de plaire ,
 L'art de nous donner du plaisir ,
 L'art si peu connu de jouir :
 Mais il n'a rien s'il ne digère ,

Grand DIEU , je ne m'étonne pas ,
 Qu'un ennuyeux , un des Fontaine ,
 Entouré dans son galetas
 De ses livres rongés des rats ,
 Nous endormant , dorme sans peine ,
 Et que le bouc soit gros & gras .
 Jamais Eglé , jamais Sylvie ,
 Jamais Lise à souper ne prie
 Un pédant à citations ,
 Sans goût , sans grace & sans génie ;
 Sa personne , en tous lieux honnie ,
 Est réduite à ses noirs Gitons .
 Hélas ! les indigestions
 Sont pour la bonne compagnie .

Après cette hymne à la santé , que je fais du meilleur de mon cœur , souffrez , monsieur , que j'y ajoute mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi . J'ai autant besoin d'elle que vous ; mais c'était de vous que j'étais le plus occupé . Qu'elle commence par vous donner ses faveurs comme de raison ; buvez gaiement , si vous pouvez , vos eaux de Plombières ; & revenez vite à Cirey avant que les hussards Autrichiens viennent en Lorraine . Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx . Souvenez-vous

vous que dans la foule de ceux qui vous aiment il y a deux cœurs
ici, qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.

A U M Ê M E.

A Luneville, ce 28 Novembre 1748.

Vous, qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie ;
Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs ,
Malgré les plaisirs séducteurs .
Qui partagerent votre vie ;
HÉNAUT, dites-moi, je vous prie ;
Par quel art, par quelle magie ,
Parmi tant de succès flatteurs ,
Vous avez désarmé l'envie ;
Tandis que moi, placé plus bas ,
Qui devrais être inconnu d'elle ,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas ?
Il ne faut point s'en faire accroire ;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de mémoire ;
Aux fots vous fûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire ,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage ,
Domine sur mille arbrisseaux ,
On respecte ses verts rameaux ,
Et l'on danse sous son ombrage :

Poésies. Tome I,

V Y

Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guères;
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux-esprits serviteur
Il évite ses chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour-à-tour profond & frivole,
Dans son château paisiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et se moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand son élève Charon,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les tems, l'occasion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Grèce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue;
Socrate prêche la raison,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux qui dans d'obscurs travaux

A foi-même se rend utile !
 Il faudrait , pour vivre tranquile ,
 Des amis & point de rivaux.
 La gloire est toujours inquiète ,
 Le bel-esprit est un tourment ;
 On est dupe de son talent ;
 C'est comme une épouse coquette ,
 Il lui faut toujours quelque amant.
 Sa vanité qui vous obsède ,
 S'expose à tout imprudemment ;
 Elle est des autres l'agrément
 Et le mal de qui la possède.

Mais finissons ce triste ton ,
 Est-il si malheureux de plaire ?
 L'envie est un mal nécessaire ,
 C'est un petit coup d'aiguillon ,
 Qui vous force encor à mieux faire ,
 Dans la carrière des vertus
 L'ame noble en est excitée ,
 Virgile avait son Mevius ,
 Hercule avait son Eurysthée.
 Que m'importent de vains discours ,
 Qui s'envolent & qu'on oublie ?
 Je coule ici mes heureux jours
 Dans la plus tranquille des cours ,
 Sans intrigue, sans jalousie ,
 Auprès d'un roi sans courtisans (a) ,
 Près de Boufflers & d'Emilie ;
 Je les vois & je les entens ,
 Il faut bien que je fasse envie.

(a) Le roi Stanislas.

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

De Villars, le 1^{er} Septembre 1720.

LES dames, qui sont à Villars, monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues, & nous les verrions plus volontiers ici, bergères, que philosophes. Elles mettent à observer les astres un tems qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; & comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure;
Nous brouillons tous l'ordre des cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous saurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que les lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure, qu'il a paru de couleur de sang tout le matin; qu'ensuite sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière & de sa grandeur: Nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point, que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beau-

coup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles; & la nature devait à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les savans, & pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or, dites-nous donc, Fontenelles;
 Vous, qui par un vol imprévu,
 De Dédale prenant les ailes,
 Dans les cieux avez parcouru
 Tant de carrières immortelles;
 Où Saint-Paul avant vous a vu
 Force beautés surnaturelles,
 Dont très-prudemment il s'est tu.
 Du soleil par vous si connu,
 Ne savez-vous point de nouvelles?
 Pourquoi sur un char tout sanglant
 A-t-il commencé sa carrière?
 Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
 Et sa grandeur & sa lumière?
 Que dira le Boulainvilliers (a)
 Sur ce terrible phénomène?
 Va-t-il à des peuples entiers
 Annoncer leur perte prochaine?
 Verrons-nous des incursions,
 Des édits, des guerres sanglantes,
 Quelques nouvelles actions,
 Ou le retranchement des rentes?
 Jadis quand vous étiez pasteur,
 On vous eût vu sur la fougère,
 A ce changement de couleur,
 Du DIEU brillant, qui nous éclaire,
 Annoncer à votre bergère

(a) Le comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de Fleuri disait de lui, qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'histoire de France.

Quelque changement dans son cœur,
 Mais depuis que votre Apollon
 Voulut quitter la bergerie
 Pour Euclide & pour Varignon,
 Et les rubans de Céladon
 Pour l'astrolabe d'Uranie,
 Vous nous parlerez le jargon
 De calcul, de réfraction.
 Mais daignez un peu, je vous prie,
 Si vous voulez parler raison,
 Nous l'habiller en poésie;
 Car sachez, que dans ce canton
 Un trait d'imagination
 Vaut cent pages d'astronomie.

R É P O N S E (a)

DE MONSIEUR DE FONTENELLE.

Vous dites donc, gens de village,
 Que le soleil à l'horizon
 Avait assez mauvais visage ?
 Eh bien quelque subtil nuage
 Vous avait fait la trahison
 De défigurer son image.
 Elle était là comme en prison,
 D'un air malade; mais je gage
 Que le drôle en son haut étage
 Ne craignait point la pâmouison.

(a) Cette réponse de Fontenelle est assez mauvaise; il en fit une autre, ad-essée à madame la maréchale de Villars, qui vaut beaucoup mieux, & dans laquelle est ce vers: *Il faut des hochets pour tout âge.* Mais nous n'avons pu retrouver cette pièce.

Vous n'en ferez pas davantage,
 Et voici ma péroraïson.
 Adieu, votre jeune faïson
 A tout autre soin vous engage;
 L'ignorance est son appanage,
 Avec les plaisirs à foïson,
 Convenable & doux assemblage.
 J'avou'rai bien, & j'en enrage,
 Que le savoir & la raison
 N'est presqu'aussi qu'un badinage,
 Mais badinage de grïson;
 Que de son brillant équipage,
 Toujours de maison en maison
 L'inquiet Phœbus déménage;
 Laissez-le en paix faire voyage,
 Rabattez-vous sur le gazon;
 Un gazon, canapé sauvage,
 Des soucis de l'humain lignage
 Est un puissant contrepoïson.
 Pour en avoir bien su l'usage,
 On chante encor en vieux langage
 Martin & l'adroïte Alïson.
 Ce n'est pourtant pas que je doute,
 Qu'un beau jour qui fera bien noir
 Le pauvre soleil ne s'encroute,
 En nous disant : Messieurs, bon soir,
 Cherchez dans la céleste voûte
 Quelqu'autre qui vous fasse voir;
 Pour moi j'en ai fait mon devoir,
 Et moi-même ne vois plus goûte;
 Encor un coup, messieurs, bon soir :

344 **RÉPONSE DE M. DE FONTENELLE.**

Et peut-être en son désespoir
Osera-t-il rimer en oute,
Si quelque Déesse n'écoute;
Mais sur notre triste manoir
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleste banqueroute!
On allumera maint bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir,
Tout sera pêle & mêle, & toute
Société sera diffoute,
Sans qu'on dise, jusqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la voûte,
Sans tester & sans laisser d'hoir;
Et ce que le plus je redoute,
Chacun demandera l'absoute,
Et croira ne plus rien valoir,

345

A MONSIEUR LE DUC DE SULLI.

A Paris, le 18 Août 1720.

J'IRAI chez vous, duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour
Je me fais un plaisir extrême
De parler sur la fin du jour,
De vers, de musique, & d'amour,
Et pas un seul mot du système (a)
De ce système tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Embourseront l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté :
Pareils à la vieille sibylle,
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui possédant pour tout trésor,
Des recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.
Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle,
Le trépas de ce vieux gouteux,

(a) Le système de M. Law, qui bouleversa la France en 1720. Cette lettre est de ce tems-là.

Qu'anima l'esprit de Chapelle.

L'éternel abbé de Chaulieu

Paraîtra bientôt devant DIEU ;

Et si d'une muse féconde

Les vers aimables & polis

Sauvent une ame en l'autre monde ;

Il ira droit en paradis.

L'autre jour à son agonie ,

Son curé vint de grand matin

Lui donner en cérémonie ,

Avec son huile & son latin ,

Un passe-port pour l'autre vie.

Il vit tous ses péchés lavés

D'un petit mot de pénitence ,

Et reçut ce que vous savez ,

Avec beaucoup de bienfiance.

Il fit même un très-beau sermon ,

Qui satisfit tout l'auditoire.

Tout haut il demanda pardon ,

D'avoir eu trop de vaine gloire.

C'était là, dit-il, le péché ,

Dont il fut le plus entiché :

Car on fait qu'il était poète ;

Et que sur ce point tout auteur ,

Ainsi que tout prédicateur ,

N'a jamais eu l'ame bien nette.

Il sera pourtant regretté ,

Comme s'il eût été modeste.

Sa perte au Parnasse est funeste.

Presque seul il était resté

D'un siècle plein de politesse.

On dit, qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossièreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse
A cette sage oisiveté,
Que l'étude occupait sans cesse.
Pour notre petit Genonville,
Si digne du siècle passé,
Et des faiseurs de vaudeville,
Il me paraît très-empressé
D'abandonner pour vous la ville.
Le système n'a point gâté
Son esprit aimable & facile;
Il a toujours le même style,
Et toujours la même gaité.
Je fais, que par déloyauté,
Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie,
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en couroucer :
Mais je fais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie,

A MONSIEUR LE DUC DE LA FEUILLADE.

CONSERVEZ précieusement
L'imagination fleurie,
Et la bonne plaisanterie,
Dont vous possédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame, qui depuis long-tems
Connaît à fond votre personne,
A dit : Hélas ! je lui pardonne
D'en vouloir imposer aux gens :
Son esprit est dans son printemps,
Mais son corps est dans son automne.
Adieu, monsieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté singulière,
Qui par son esprit, par son cœur,
Et par son humeur libertine
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur seulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne substitue incessamment
Quelque jeune & frais lieutenant,
Qui ferait sans vous son entrée
Dans un si beau gouvernement.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE VILLARS.

JE me flattais de l'espérance
 D'aller goûter quelque repos
 Dans votre maison de plaifance ;
 Mais Vinache (a) a ma confiance ,
 Et j'ai donné la préférence ,
 Sur le plus grand de nos héros ,
 Au plus grand charlatan de France.
 Ce discours vous déplaira fort ,
 Et je confesse que j'ai tort
 De parler du soin de ma vie ,
 A celui qui n'eut d'autre envie
 Que de chercher par-tout la mort.
 Mais souffrez , que je vous réponde ,
 Sans m'attirer votre courroux ,
 Que j'ai plus de raisons que vous
 De vouloir rester dans ce monde :
 Car si quelque coup de canon ,
 Dans vos beaux jours brillans de gloire ,
 Vous eût envoyé chez Pluton ,
 Voyez la consolation ,
 Que vous auriez dans la nuit noire ,
 Lorsque vous sauriez la façon ,
 Dont vous aurait traité l'histoire.
 Paris vous eût premièrement
 Fait un service fort célèbre ,
 En présence du parlement ;

(a) Médecin empirique. Cette lettre est de 1711.

Et quelque prélat ignorant
 Aurait prononcé hardiment
 Une longue oraison funèbre,
 Qu'il n'eût pas faite assurément,
 Puis en vertueux capitaine
 On vous aurait proprement mis
 Dans l'église de Saint-Denis,
 Entre du Guesclin & Turenne.
 Mais si quelque jour, moi chétif,
 J'allais passer le noir esquif,
 Je n'aurais qu'une vile bière ;
 Deux prêtres s'en iraient gaiement
 Porter ma figure légère,
 Et la loger mesquinement
 Dans un recoin du cimetière,
 Mes nièces au lieu de prière,
 Et mon janséniste de frère (b),
 Riraient à mon enterrement ;
 Et j'aurais l'honneur seulement,
 Que quelque muse médisante
 M'affublerait pour monument
 D'une épitaphe impertinente.
 Vous voyez donc très-clairement,
 Qu'il est bon que je me conserve,
 Pour être encor témoin long-tems
 De tous les exploits éclatans
 Que le seigneur DIEU vous réserve.

(b) L'auteur avait un frère, trésorier de la chambre des comptes, qui se brouillait toujours avec son frère, toutes les fois que celui-ci était en effet un janséniste outré, & disait du bien des jésuites.

A MONSIEUR DE LA FALUÈRE DE GENONVILLE,

Ami intime de l'auteur,

SUR UNE MALADIE. 1719.

NE me soupçonne point de cette vanité
 Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même :
 Et laisse-moi jouir de la douceur extrême,
 De t'ouvrir avec liberté
 Un cœur qui te plaît & qui t'aime.
 De ma muse, en mes premiers ans,
 Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore ;
 Tu vis la calomnie avec ses noirs serpens ,
 Des plus beaux jours de mon printems
 Obscurcir la naissante aurore.
 D'une injuste prison je subis la rigueur ;
 Mais au moins de mon malheur
 Je sus tirer quelque avantage ;
 J'appris à m'endurcir contre l'adversité ,
 Et je me vis un courage
 Que je n'attendais pas de la légèreté ,
 Et des erreurs de mon jeune âge.
 Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté !
 Mais à de moindres alarmes
 Mon cœur n'a point résisté.
 Tu fais combien l'amour m'a fait verser de larmes.
 Fripon , tu le fais trop bien ,
 Toi dont l'amoureuse adresse
 M'ôta mon unique bien :

Toi dont la délicatesse ,
 Par un sentiment fort humain ,
 Aima mieux ravir ma maitresse ,
 Que de la tenir de ma main.

Mais je t'aimai toujours , tout ingrat & vaurien ;
 Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien ,
 Et ma facilité fit grace à ta faiblesse.
 Hélas ! pourquoi parler encor de mes amours ?
 Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie ;
 Aujourd'hui la maladie

En éteint le flambeau peut-être pour toujours ;
 De mes ans passagers la trame est raccourcie ;
 Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs ;
 Mon cœur est étonné de se voir sans desirs.

Dans cet état il ne me reste
 Qu'un assemblage vain de sentimens confus ,
 Un présent douloureux , un avenir funeste ,
 Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
 Pour comble de malheur je sens de ma pensée
 Se déranger les ressorts ;

Mon esprit m'abandonne , & mon ame éclipsee
 Perd en moi de son être , & meurt avant mon corps.
 Est-ce là ce rayon de l'essence suprême ,

Qu'on nous peint si lumineux ?
 Est-ce là cet esprit survivant à nous-mêmes ?
 Il naît avec nos sens , croît , s'affaiblit comme eux ;
 Hélas ! périrait-il de même ?

Je ne fais , mais j'ose espérer ,
 Que de la mort , du tems & des destins le maître ,
 Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être ,
 Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer,

AUX

AUX MANES DE MONSIEUR DE GENONVILLE (1).

Toi, que le ciel jaloux ravit dans son printems ;
 Toi, de qui je conserve un souvenir fidelle ,
 Vainqueur de la mort & du tems ;
 Toi dont la perte , après dix ans ,
 M'est encor affreuse & nouvelle ;
 Si tout n'est pas détruit , si sur les sombres bords
 Ce souffle si caché, cette faible étincelle ,
 Cet esprit , le moteur & l'esclave du corps ,
 Ce je ne fais quel sens qu'on nomme ame immortelle ,
 Reste inconnu de nous , est vivant chez les morts ;
 S'il est vrai que tu sois , & si tu peux m'entendre ,
 O ! mon cher Genonville , avec plaisir reçois
 Ces vers & ces soupirs que je donne à ta cendre ,
 Monument d'un amour immortel comme toi.
 Il te souvient du tems où l'aimable Egerie ,
 Dans les beaux jours de notre vie ,
 Ecoutait nos chansons , partageait nos ardeurs.
 Nous nous aimions tous trois. La raison , la folie ,
 L'amour , l'enchantement des plus tendres erreurs ,
 Tout réunissait nos trois cœurs.
 Que nous étions heureux ! Même cette indigence ,
 Triste compagne des beaux jours ,
 Ne peut de notre joie empoisonner le cours.
 Jeunes , gais , satisfaits , sans soins , sans prévoyance ,
 Aux douceurs du présent bornant tous nos desirs ,
 Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance ?

(a) Cette pièce est de 1729. Il n'y avait pas tout-à-fait dix ans que M. de Genonville était mort.

Poésies. Tome I.

Y y

354 *AUX MANES DE M. DE GENONVILLE.*

Nous possédions bien mieux , nous avions les plaisirs :

Ces plaisirs , ces beaux jours coulés dans la mollesse ,

Ces ris , enfans de l'allégresse ,

Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.

Le ciel , en récompense , accorde à ta maîtresse

Des grandeurs & de la richesse ,

Appuis de l'âge mûr , éclatant embarras ,

Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.

La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.

Les plaisirs ont leur tems , la sagesse a son tour.

L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge ;

Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.

Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens ;

De ton aimable esprit nous célébrons les charmes ;

Ton nom se mêle encor à tous nos entretiens :

Nous lisons tes écrits , nous les baignons de larmes.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis ,

Indignes du beau nom , du sacré nom d'amis ,

Ou toujours remplis d'eux , ou toujours hors d'eux-mêmes ,

Au monde , à l'inconstance ardens à se livrer ,

Malheureux , dont le cœur ne fait pas comme on aime ,

Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL (a).

En 1732.

O très-singulière Martel,
 J'ai pour vous estime profonde :
 C'est dans votre petit hôtel,
 C'est sur vòs soupers que je fonde
 Mon plaisir, le seul bien réel
 Qu'un honnête homme ait en ce monde.
 Il est vrai, qu'un peu je vous gronde ;
 Mais malgré cette liberté,
 Mon cœur vous trouve, en vérité,
 Femme à peu de femmes seconde,
 Car sous vos cornettes de nuit,
 Sans préjugés & sans faiblesse,
 Vous logez esprit qui séduit,
 Et qui tient fort à la sagesse.
 Or votre sagesse n'est pas
 Cette pointilleuse harpie,
 Qui raisonne sur tous les cas,
 Et qui, triste sœur de l'envie,
 Ouvrant un gosier édenté,
 Contre la tendre volupté
 Toujours prêche, argumente & crie ;
 Mais celle, qui si doucement,
 Sans effort & sans industrie,
 Se bornant toute au sentiment,

(a) La comtesse de Fontaine-Mar- | elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa
 tel, fille du président Desbordeaux ; | maison était très-libre & très-aimable.

Sait jusques au dernier moment
 Répandre un charme sur la vie.
 Voyez-vous pas de tous côtés
 De très-décépites beautés,
 Pleurant de n'être plus aimables,
 Dans leur besoin de passion,
 S'affoler de dévotion,
 Et rechercher l'ambition
 D'être bégueules respectables ?
 Bien loin de cette triste erreur,
 Vous avez, au lieu des vigiles,
 Des soupers longs, gais & tranquilles ;
 Des vers aimables & faciles,
 Au lieu des fatras inutiles
 De Quésnel & de le Tourneur ;
 Voltaire, au lieu d'un directeur ;
 Et pour mieux chasser toute angoisse,
 Au curé préférant Campra,
 Vous avez logé à l'opéra,
 Au lieu de banc dans la paroisse :
 Et ce qui rend mon sort plus doux
 C'est que ma maitresse chez vous,
 La liberté, se voit logée :
 Cette liberté mitigée,
 A l'œil ouvert, au front serein,
 A la démarche dégagée,
 N'étant ni prude, ni Catin,
 Décente, & jamais arrangée,
 Souriant d'un souris badin
 A ces paroles chatouilleuses,
 Qui font baisser un œil malin

A mesdames les précieuses.
C'est là qu'on trouve la gaîté,
Cette sœur de la liberté,
Jamais aigre dans la satire,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des sots;
Et très-souvent, mais à propos,
Permettant au sage de rire.
Que le ciel bénisse le cours
D'un fort aussi doux que le vôtre !
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printemps d'une autre.

L E T T R E

écrite de Plombières,

A MONSIEUR PALLU, CONSEILLER D'ÉTAT.

Août 1729.

DU fond de cet antre pierreux,
 Entre deux montagnes cornues,
 Sous un ciel noir & pluvieux,
 Où les tonnerres orageux
 Sont portés sur d'épaisses nues,
 Près d'un bain chaud, toujours crotté,
 Plein d'une eau qui fume & bouillonne,
 Où tout malade empaqueté,
 Et tout hypocondre entêté,
 Qui sur son mal toujours raisonne,
 Se baigne, s'enfume, & se donne
 La question pour la santé.

De cet antre, où je vois venir
 D'impotentes sempiternelles,
 Qui toutes pensent rajeunir,
 Un petit nombre de pucelles,
 Mais un beaucoup plus grand de celles
 Qui voudraient le redevenir;
 Où par le coche on nous amène
 De vieux citadins de Nanci,
 Et des moines de Commerci,
 Avec l'attribut de Lorraine,
 Que nous rapporterons d'ici.

De ces lieux, où l'ennui foisonne,
 J'ose encor écrire à Paris.
 Malgré Phoebus, qui m'abandonne,
 J'invoque l'amour & les ris ;
 Ils connaissent peu ma personne ;
 Mais c'est à PALLU que j'écris ,
 Alcibiade me l'ordonne ;
 Alcibiade, qu'à la cour
 Nous vîmes briller tour-à-tour ,
 Par ses graces, par son courage,
 Gai, généreux, tendre, volage,
 Et séducteur comme l'amour ,
 Dont il fut la brillante image.

L'amour ou le tems l'a défait
 Du beau vice d'être infidèle ;
 Il prétend d'un amant parfait
 Etre devenu le modèle.

J'ignore, quel objet charmant
 A produit ce grand changement ,
 Et fait sa conquête nouvelle :
 Mais, qui que vous soyez, la belle,
 Je vous en fais mon compliment.

On pourrait bien, à l'aventure,
 Choisir un autre greluchon,
 Plus Alcide pour la figure,
 Et pour le cœur plus Céliadon ;
 Mais quelqu'un plus aimable ? non,
 Il n'est point dans la nature ;
 Car, madame, où trouvera-t-on
 D'un ami la discrétion,
 D'un vieux seigneur la politesse ,

Avec l'imagination,
 Et les graces de la jeunesse;
 Un tour de conversation,
 Sans empressement, sans paresse,
 Et l'esprit monté sur le ton
 Qui plaît à gens de toute espèce?
 Et n'est-ce rien d'avoir tâté
 Trois ans de la formalité,
 Dont on affomme une ambassade,
 Sans nous avoir rien rapporté
 De la pesante gravité
 Dont cent ministres font parade?
 A ce portrait si peu flatté,
 Qui ne voit mon Alcibiade?

V A R I A N T E S.

Après ce vers, *Gai, généreux, &c.* on lisait celui-ci.

Et non moins trompeur que l'amour,

Après ce vers, *Dont il fut, &c.* on lisait ceux-ci.

*Toutes les femmes l'adoraient,
 Toutes avaient la préférence;
 Toutes à leur tour se plaignaient
 Des excès de son inconstance,
 Qu'à grand'peine elles égalaient.
 L'amour, &c. &c.*

 MONSIEUR DE FORMONT,

qui renvoyant les œuvres de Descartes & de Mallebranche.

RIMEUR charmant, plein de raison,
 Philosophe entouré de graces,
 Epicure, avec Apollon,
 S'empresse à marcher sur vos traces.
 Je renonce au fatras obscur
 Du grand rêveur de l'oratoire (a),
 Qui croit parler de l'esprit pur,
 Ou qui veut nous le faire accroire;
 Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
 Entretenir DIEU dans sa gloire.
 Ma raison n'a pas plus de foi
 Pour René, le visionnaire (b),
 Songeur de la nouvelle loi;
 Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
 Dans une épaisse obscurité
 Il fait briller des étincelles.
 Il a gravement débité
 Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
 Pour mettre à la place de celles
 De la bavarde antiquité.
 Dans sa cervelle trop féconde,
 Il prend, d'un air fort important,
 Des dés pour arranger le monde;
 Bridoye en aurait fait autant,

(a) Mallebranche.

Poésies. Tome I,

(b) Descartes.

Zz

Adieu. Je vais chez ma Sylvie;
Un esprit fait comme le mien ,
Goûte bien mieux son entretien ,
Qu'un roman de philosophie.
De ses attraits toujours frappé,
Je ne la crois pas trop fidelle;
Mais puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

É P I T R E

A M A D

FORMONT, vous, & les Dufeffans,
 C'est-à-dire les agrémens,
 L'esprit, les bons mots, l'éloquence,
 Et vous, plaisirs, qui valez tout,
 Plaisirs, que je suivis par goût,
 Et les Newtons par complaisance;
 Que m'ont servi tous ces efforts
 De notre incertaine science
 Et ces quarrés de la distance,
 Ces corpuscules, ces ressorts,
 Cet infini si peu traitable ?
 Hélas ! tout ce qu'on dit des corps
 Rend-il le mien moins misérable ?
 Mon esprit est-il plus heureux,
 Plus droit, plus éclairé, plus sage,
 Quand de René, le songe - creux,
 J'ai lu le romanesque ouvrage ?
 Quand avec l'oratorien (a)
 Je vois qu'en DIEU je ne vois rien,
 Ou qu'après quarante escalades
 Au château de la Vérité,
 Sur le dos de Leibnitz monté,
 Je ne trouve que des monades ?
 Ah ? fuyez, songes imposteurs,

(a) Mallebranche.

Zz ij

Ennuyeuse & froide chimère;
Et puisqu'il nous faut des erreurs,
Que nos mensonges fassent plaisir.
L'esprit méthodique & commun
• Qui calcule un ; par un , donne un ,
S'il fait ce métier importun,
C'est qu'il n'est pas né pour mieux faire.
Du creux profond des antres sourds
De la sombre philosophie,
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les amours ?
Sans ce cortège qui toujours
Jusqu'à Bruxelles l'a suivie,
Elle aurait perdu ses beaux jours
Avec son Leibnitz qui m'ennuie.

A L A M Ê M E.

J'AI reçu, madame, une lettre charmante; comment ne le ferait-elle pas, écrite par vous & par monsieur de *Formont*? Une lettre de vous est une faveur, dont je n'avais pas besoin d'être privé si long-tems pour en sentir tout le prix, mais des vers! des vers, des rimes redoublées; voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui sont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux?
Ils ont comme vous l'art de plaire;
Dudeffans vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre paresseux,
En est-il avec vous le père?
Ils sont bien dignes de tous deux;
Mais je ne les méritais guère.

Je suis enchanté pourtant, comme si je les méritais; il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an tout au plus.

Ah! ce que vous faites si bien,
Pourquoi si rarement le faire?
Si tel est votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur sévère.

Il est bien vrai qu'il y a des personnes fort paresseuses en amitié, & très-actives en amour. Il est donc vrai encore qu'une de vos faveurs est sans doute plus précieuse que mille empressemens d'un autre. Je le sens bien par cette lettre séduisante que vous m'avez écrite, & c'est précisément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me fais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de prose & tant de vers, puisque cela a l'honneur de vous amuser quelquefois; mes pauvres quakers vous sont bien obligés de les aimer. Ils sont bien plus fiers de votre suffrage, que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire est un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que DIEU a touché votre cœur & que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puisque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier,
 Mais c'est celui de l'innocence;
 Un quaker dit tout ce qu'il pense;
 Il faut, s'il vous plaît, effuyer
 Sa naïve & rude éloquence:
 Car en voulant vous avouer
 Que sur son cœur simple & grossier
 Vous avez entière puissance,
 Il est homme à vous tutoyer.
 Heureux le mortel enchanté
 Qui dans vos bras, belle Dédie,
 Dans ces momens où l'on s'oublie,
 Peut prendre cette liberté
 Sans choquer la civilité
 De notre nation polie!

Quelque bégueule respectable trouvera peut-être ces derniers vers un peu forts, mais vous qui êtes respectable sans être bégueule, vous me les pardonnerez.

A M O N S I E U R D E C I D E V I L L E .

DEVERS Pâque on doit pardonner
 Aux chrétiens qui font pénitence :
 Je l'ai fait : un si long silence
 A de quoi me faire damner.
 Donnez-moi plénière indulgence.
 Après avoir en grand courier
 Voyage pour chercher un sage,
 J'ai regagné mon colombier,
 Je n'en veux sortir davantage ;
 J'y trouve ce que j'ai cherché ;
 J'y vis heureux , j'y suis caché,
 Le trône , & son fier esclavage,
 Ces grandeurs dont on est touché,
 Ne valent pas notre hermitage.
 Vers les champs Hyperboréens ,
 J'ai vu des rois dans la retraite ,
 Qui se croyaient des Antonins ;
 J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins
 Aux premiers sons de la trompette.
 Ils ne font plus rien que des rois.
 Ils vont par de sanglans exploits,
 Prendre ou ravager des provinces :
 L'ambition les a soumis ;
 Moi j'y renoncé. Adieu les princes,
 Il ne me faut que des amis.

A MONSIEUR LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Versailles, le 7 Avril 1747.

MONSIEUR,

LA lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaisir & bien des regrets; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence signait le bonheur de la France; j'ai pu voir la cour de Dresde, & je ne l'ai point vue. Je ne suis pas né heureux; mais vous, monsieur, avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous aviez quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux sa cour,
Quel est le plus doux, le plus juste,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguste;
La plus fine sagacité
En ce point pourrait se confondre;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux, combien il est difficile de savoir à juste la vérité dans ce monde; & puis, monsieur, les personnes qui la savent le mieux, sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princesses que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, & à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations est la plus heureuse?

Que

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau présent elle a fait,
Et quel fut son plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais si de moi l'on veut savoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaissance,
Et nourrir le plus doux espoir,
Ne croyez pas que je balance,

En voyant monseigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me souviens de *Psyché*, & je songe que *Psyché* avait deux sœurs :

Chacune des deux était belle ;
Tenait une brillante cour ,
Eut un mari jeune & fidelle :
Psyché seule épousa l'Amour ;

Mais il y aurait peut-être, monsieur, un moyen de finir cette dispute, dans laquelle *Pâris* aurait coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mère,

Vous voyez, monsieur, que sans être politique j'ai l'esprit conciliant : je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentimens. J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, de votre excellence, le &c,

A MONSIEUR LE COMTE ALGAROTTI,

QUI ÉTAIT ALORS A LA COUR DE SAXE.

A Paris, ce 21 Février 1747.

ENFANT du Pinde & de Cythère
 Brillant & sage Algarotti,
 A qui le ciel a départi
 L'art d'aimer, d'écrire, & de plaire,
 Et dont le charmant caractère
 A tous les goûts est afforti ;
 Dans vos palais de porcelaine,
 Recevez ces frivoles sons,
 Enfilés sans art & sans peine,
 Au charmant pays des pompons.
 O Saxe, que nous vous aimons !
 O Saxe, que nous vous devons
 D'amour & de reconnaissance !
 C'est de votre sein que sortit
 Le héros qui venge la France
 Et la nymphe qui l'embellit.

Apprenez que cette dauphine
 Ici chaque jour accomplit
 Ce que votre muse divine
 Dans ses lettres m'avait prédit.
 Vous penserez que je l'ai vue,
 Quand je vous en dis tant de bien,
 Et que je l'ai même entendue ;
 Je vous jure qu'il n'en est rien,

Et que ma muse peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'est que l'écho de l'univers.

Une dauphiné est entourée,
Et l'étiquette est son tourment.
J'ai laissé passer prudemment,
Des paniers la foule tirée,
Qui remplit tout l'appartement
De sa bigarrure dorée.

Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie ?
Il laissait passer Cornélie,
Les ducs & pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amusait sur l'escalier
Avec Tibulle & Polymnie.

Mais à la fin j'aurai mon tour,
Les Dieux ne me refusent guère ;
Je fais aux grâces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis, Filles de l'amour,
Daignez, à ma muse discrète
Accordant un peu de faveur,
Me présenter à votre sœur,
Quand vous irez à sa toilette.

Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin & de cette affaire,
De l'amour & du sacrement ?
Les dames d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement ;

A a a ij

Mais un profane doit se taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainsi qu'ont fait très-à-propos
Son aïeul & son digne père.

Daignez pour moi remercier
Votre ministre magnifique :
D'un fade éloge poétique
Je pourrais fort bien l'ennuyer ;
Mais je n'aime pas à louer ;
Et ces offrandes si chéries
Des belles & des potentats,
Gens tous nourris de flatteries,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.

Adieu ; faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie,
Et les vérités de Newton ;
Et que votre muse polie
Parle encor sur un nouveau ton,
De notre immortelle Emilie.

R É P O N S E
A MONSIEUR LE CARDINAL QUIRINI.

A Berlin, ce 12 Décembre 1751.

QUOI, vous voulez donc que je chante
 Ce temple orné par vos bienfaits,
 Dont aujourd'hui Berlin se vante !
 Je vous admire , & je me tais.
 Comment sur les bords de la Sprée,
 Dans cette infidelle contrée
 Où de Rome on brave les loix,
 Pourrai-je élever une voix
 A des cardinaux consacrée ?
 Éloigné des murs de Sion ,
 Je gémis en bon catholique,
 Hélas ! mon prince est hérétique ,
 Et n'a point de dévotion.
 Je vois avec componction,
 Que dans l'inférieure sequelle
 Il sera près de Cicéron ,
 Et d'Aristide & de Platon ,
 Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
 On fait que ces esprits fameux
 Sont punis dans la nuit profonde ;
 Il faut qu'il soit damné comme eux ,
 Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
 Mais sur-tout que je suis fâché
 De le voir toujours entiché

A M. LE CARDINAL QUIRINI.

De l'énorme & cruel péché
 Que l'on nomme la tolérance !
 Pour moi je frémis quand je pense
 Que le musulman, le payen,
 Le quaker & le luthérien,
 L'enfant de Genève & de Rome,
 Chez lui tout est reçu si bien,
 Pourvu que l'on soit honnête homme,
 Pour comble de méchanceté,
 Il a su rendre ridicule
 Cette sainte inhumanité,
 Cette haine dont sans scrupule
 S'arme le dévot entêté,
 Et dont se raille l'incrédule,
 Que ferai-je, grand cardinal,
 Moi chambellan très-inutile
 D'un prince endurci dans le mal,
 Et proscrit dans notre évangile ?
 Vous dont le front prédestiné
 A nos yeux doublement éclaté,
 Vous dont le chapeau d'écarlate
 Des lauriers du Pinde est orné,
 Qui marchant sur les pas d'Horace,
 Et sur ceux de Saint Augustin,
 Suivez le raboteux chemin
 Du paradis & du parnasse,
 Convertissez ce rare esprit;
 C'est à vous d'instruire & de plaire,
 Et la grâce de JÉSUS-CHRIST
 Chez vous brillé en plus d'un écrit,
 Avec les trois grâces d'Homère,

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS

MAD. LA COMTESSE DE TOULOUSE,

Sur le péril qu'elle avait couru en s'averfant la Loire en 1719.

SAVEZ-VOUS, gentille douairière,
 Ce que dans Sulli l'on faisait,
 Lors qu'Eole vous conduisait
 D'une si terrible manière ?
 Le malin Perigot riait,
 Et pour vous déjà préparait
 Une épitaphe familière,
 Disant qu'on vous repêcherait
 Incessamment dans la rivière,
 Et qu'alors il observerait
 Ce que votre humeur un peu fière
 Sans ce hasard lui cacherait.
 Cependant l'Espar, la Valière,
 Guiche, Sulli ; tout soupirait ;
 Rouffi parlait peu, mais jurait,
 Et l'abbé Courtin qui pleurait,
 En voyant votre heure dernière,
 Adressait à DIEU sa prière,
 Et pour vous tout bas murmurait
 Quelque oraison de son bréviaire,
 Qu'alors, contre son ordinaire,
 Dévotement il fredonnait,
 Dont à peine il se souvenait,

Et que même il n'entendait guère.

Mais quel spectacle ! j'envisage

Les amours, qui de tous côtés

S'opposent à l'affreuse rage

Des vents contre vous irrités.

Je les vois : ils font à la nage,

Et plongés jusqu'au cou dans l'eau ;

Ils conduisent votre bateau,

Et vous voilà sur le rivage.

GONDRIN, songez à faire usage

Des jours qu'amour a conservés ;

C'est pour lui qu'il les a sauvés ;

Il a des droits sur son ouvrage.

V A R I A N T E.

Après ce vers, *Il a des droits sur son ouvrage. Il y avait encore :*

Daignez pour moi vous employer

Près de ce duc aimable & sage,

Qui fit avec vous ce voyage,

Où vous pensâtes vous noyer,

Et que votre bonté l'engage

A conjurer un peu l'orage

Qui sur moi gronde maintenant ;

Et qu'enfin au prince régent

Il tienne à-peu-près ce langage.

Prince dont la vertu va changer nos destins,

Toi, qui par tes bienfaits signale ta puissance,

Toi, qui fais ton plaisir du bonheur des humains,

Philippe, il est pourtant un malheureux en France,

De

Du Dieu des vers un fils infortuné,
Depuis un tems fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence ;
Songe que d'Apollon souvent les favoris
D'un prince assurent la mémoire ;
Philippe , quand tu les bannis ,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin ;
Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie.
Auguste est un héros , mais ce n'est pas enfin
Le plus bel endroit de sa vie.
Grand prince , puisses-tu devenir aujourd'hui ,
Et plus clément qu'Auguste , & plus heureux que lui !

É P I T H A L A M E
SUR LE MARIAGE DE M. LE DUC DE RICHELIEU
AVEC MADEMOISELLE DE GUISE, en 1734.

UN prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très-chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu;
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœu
D'être toujours fidèle & sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les sermens qu'il fait à DIEU.
Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse?
Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance;
Ils diront voyant vos attraits,
Dieux ! quel plaisir que la vengeance
Vous sentez bien qu'ils ont raison,
Et qu'il faut punir le coupable;
L'heureuse loi du talion

Est des loix la plus équitable.
Quoi votre cœur n'est point rendu ?
Votre sévérité me gronde ?
Ah ! quelle espèce de vertu,
Qui fait enrager tout le monde !
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu soit l'unique maître ?
Est-il dit qu'il ne fera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être ?
Soyez donc sage, s'il le faut,
Que ce soit là votre chimère ;
Avec tous les talens de plaire,
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble & pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous souhaite un vrai bonheur ;
Mais voilà la chose impossible.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

A qui le SÉNAT DE GÈNES avait érigé une statue (a).

JE la verrai cette statue,
Que Gènes élève justement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit sa gloire moins étendue ;
Il serait jaloux à la vue
De cet unique monument.
Dans l'âge frivole & charmant,
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper si tendrement,
Pour modeler ce beau visage,
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'amour,
Et sur-tout de l'amour volage ;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préside aux jardins.
Ce double & charmant avantage
Peut diminuer à la fin ;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Tu scus, teur la modeste main
Vus f'ia l'air moins libertin ;
C'est de quoi mon héros enrage.

(a) A Luneville, le 18 Novembre 1748.

On ne peut filer tous les jours
 Sur le trône heureux des amours :
 Tous les plaisirs sont de passage ;
 Mais vous saurez régner toujours
 Par l'esprit & par le courage.
 Les traits du Richelieu coquet ,
 De cette aimable créature ,
 Se trouveront en mignature
 Dans mille boîtes à portrait ,
 Où Macé mit votre figure.
 Mais ceux du Richelieu vainqueur ,
 Du héros , soutien de nos armes ,
 Ceux du père , du défenseur
 D'une république en alarmes ,
 Ceux de Richelieu son vengeur ,
 Ont pour moi cent fois plus de charmes.
 Pardon. Je sens tous les travers
 De la morale où je m'engage :
 Pardon ; vous n'êtes pas si sage
 Que je le prétens dans ces vers.
 Je ne veux pas que l'univers
 Vous croie un grave personnage.
 Après ce jour de Fontenoi ,
 Où couvert de sang & de poudre ,
 On vous vit ramener la foudre
 Et la victoire à votre roi :
 Lorsque prodiguant votre vie ,
 Vous eûtes fait pâlir d'effroi ,
 Les Anglais , l'Autriche , & l'envie ,
 Vous revîntes vite à Paris ,
 Mêler les myrtes de Cypris

382 *A M. LE DUC-DE RICHELIEU.*

A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le tems & l'amour n'ont point d'ailes;
Et vous servez encor les belles,
Comme la France & les Génois.

AU MÊME, SUR LA CONQUÊTE DE MAHON, en 1756.

DEPUIS plus de quarante années
Vous avez été mon héros ;
J'ai présagé vos destinées.
Ainsi quand Achille à Scyros
Paraissait se livrer en proie
Aux jeux, aux amours, au repos ;
Il devait un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troye ;
Ainsiquand Phryné dans ses bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le possédait pas ;
Et son nom fut dans les combats
Egal au nom de Miltiade.
Jadis les amans, les époux
Tremblaient en vous voyant paraître.
Près des belles & près du maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux ;
Enfin c'est aux héros à l'être.
C'est rarement que dans Paris,
Parmi les festins & les ris,
On démêle un grand caractère :
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui fait l'art de plaire,
Sache aussi sauver les états.
Le grand homme échappe au vulgaire ;
Mais lorsqu'aux champs de Fontenoi,
Il sert sa patrie & son roi ;
Quand sa main des peuples de Gênes

Défend les jours & rompt les chaînes,

Lorsqu'aussi prompt que les éclairs,

Il chasse les tyrans des mers

Des murs de Minorque opprimée,

Alors ceux qui l'ont méconnu

En parlent comme son armée :

Chacun dit, jè l'avais prévu :

Le succès fait la renommée.

Homme aimable, illustre guerrier,

En tout tems l'honneur de la France,

Triomphez de l'Anglais altier,

De l'envie & de l'ignorance.

Je ne fais si dans Port-Mahon

Vous trouverez un statuaire :

Mais vous n'en avez plus à faire :

Vous allez graver votre nom

Sur les débris de l'Angleterre,

Il sera béni chez l'Ibère,

Et chéri dans ma nation,

Des deux Richelieu sur la terre

Les exploits seront admirés.

Déjà tous deux sont comparés,

Et l'on ne fait qui l'on préfère.

Le cardinal affermissait

Et partageait le rang suprême

D'un maître qui le haïssait.

Vous vengez un roi qui vous aime.

Le cardinal fut plus puissant,

Et même un peu trop redoutable ;

Vous me paraissez bien plus grand

Puisque vous êtes plus aimable.

ÉPITRE

É P I T R E

A U R O I,

PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

1^{er} Novembre 1744.

Vous, dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
 Brave & doux à la fois, prudent sans artifice,
 Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas ?
 De la fièvre échappé, vous courez aux combats !
 Vous volez à Fribourg ! En vain la Peyronie (a)
 Vous disait : « Arrêtez, ménagez votre vie ;
 » Il vous faut du régime, & non des soins guerriers ;
 » Un héros peut dormir couronné de lauriers ».
 Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
 Rebelle aux médecins, & fidèle à la gloire,
 Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
 Le poids de la fatigue & le feu des canons.
 Tout l'état en frémit, & craint votre courage.
 Vos ennemis, grand roi, le craignent davantage :
 Ah ! n'effrayez que Vienne, & rassurez Paris :
 Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris :
 Rendez-nous ce héros, qu'on admire & qu'on aime.

Un sage nous a dit, que le seul bien suprême,
 Le seul bien, qui du moins ressemble au vrai bonheur,
 Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.
 Si ce sage eut raison, si la philosophie

(a) Premier chirurgien du roi.

Plaçâ dans l'amitié le charme de la vie ,
Quel est donc , justes Dieux ! le destin d'un bon roi ,
Qui dit , sans se flatter , Tous les cœurs sont à moi !
A cet empire heureux qu'il est beau de prétendre !
Vous qui le possédez , venez , daignez entendre ,
Des bornes de l'Alsace aux remparts de Paris ,
Ce cri que l'amour seul forme de tant de cris.
Accourez , contemplez ce peuple dans la joie ,
Bénissant le héros que le ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas , tout ce peuple à genoux ,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous ,
Tous nos cœurs enflammés volant sur notre bouche ?
C'est là le vrai triomphe , & le seul qui vous touche.

Cent rois au capitol en esclaves traînés ,
Leurs villes , leurs trésors , & leurs Dieux enchaînés ,
Ces chars étincelans , ces prêtres , cette armée ,
Ce sénat insultant à la terre opprimée ,
Ces vaincus envoyés du spectacle au cercueil ,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil ;
Le vôtre est de l'amour , & la gloire en est pure ;
Un jour les effaçait , le vôtre à jamais dure ;
Ils effrayaient le monde , & vous le rassurez :
Vous , l'image des Dieux sur la terre adorés !
Vous , que dans l'âge d'or elle eût choisi pour maître !
Goûtez les jours heureux que vos soins font renaitre.
Que la paix florissante embellisse leur cours :
Mars fait des jours brillans , la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle ,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

L E T T R E

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la victoire remportée par le roi à Lawfelt.

AUGUSTE fille & mère de héros,
 Vous ranimez ma voix faible & cassée,
 Et vous voulez que ma muse lassée,
 Comme LOUIS ignore le repos.
 D'un crayon vrai vous m'ordonnez de peindre
 Son cœur modeste, & ses brillans exploits,
 Et Cumberland, que l'on a vu deux fois
 Chercher ce roi, l'admirer & le craindre :
 Mais des bons vers l'heureux tems est passé ;
 L'art des combats est l'art où l'on excelle :
 Notre Alexandre en vain cherche un Apelle ;
 LOUIS s'élève, & le siècle est baissé.
 De Fontenoi le nom plein d'harmonie
 Pouvait au moins seconder le génie :
 Boileau pâlit au seul nom de Voërdén ;
 Que dirait-il, si non loin d'Helderen,
 Il eût fallu suivre entre les deux Nethes
 Bathiani si savant en retraites,
 Avec d'Estrée à Rosmal s'avancer ?
 La gloire parle, & LOUIS me réveille ;
 Le nom du roi charme toujours l'oreille ;
 Mais que Lawfelt est rude à prononcer !
 Et quel besoin de nos panégyriques,

Ccc ij

Discours en vers, épîtres héroïques,
 Enregistrés, visés par Crébillon (a),
 Signés (b) Marville, & jamais Apollon ?
 De votre fils je connais l'indulgence ;
 Il recevra sans couroux mon encens ;
 Car la bonté, la sœur de la vaillance,
 De vos aïeux passa dans vos enfans ;
 Mais tout lecteur n'est pas si débonnaire ;
 Et si j'avais, peut-être téméraire,
 Représenté vos fiers carabiniers
 Donnant l'exemple aux plus braves guerriers ;
 Si je peignais ce soutien de nos armes,
 Ce petit-fils, ce rival de Condé,
 Du Dieu des vers si j'étais secondé,
 Comme il le fut par le Dieu des alarmes ;
 Plus d'un censeur, encor avec dépit,
 M'accuserait d'en avoir trop peu dit.
 Très-peu de gré, mille traits de satire,
 Sont le loyer de quiconque ose écrire ;
 Mais pour son prince il faut savoir souffrir :
 Il est par-tout des risques à courir ;
 Et la censure, avec plus d'injustice,
 Va tous les jours acharner sa malice
 Sur des héros, dont la fidélité
 L'a mieux servi, que je ne l'ai chanté.
 Allons, parlez, ma noble académie,
 Sur vos lauriers êtes-vous endormie ?
 Représentez ce conquérant humain,

(a) M. Crébillon de l'académie française, examinateur des écrits en une feuille présentés à la police. (b) M. Feydeau de Marville, alors lieutenant de police.

Offrant la paix, le tonnerre à la main :
 Ne louez point, auteurs, rendez justice
 Et comparant aux siècles reculés
 Le siècle heureux, les jours dont vous parlez,
 Lisez César, vous connaîtrez Maurice (c)
 Si de l'état vous aimez les vengeurs,
 Si la patrie est vivante en vos cœurs,
 Voyez ce chef, dont l'active prudence
 Venge à la fois Gênes, Parme & la France;
 Chantez Belle-Île, élevez dans vos vers
 Un monument au généreux Boufflers;
 Il est d'un sang qui fut l'appui du trône :
 Il eût pu l'être ; & la faulx du trépas
 Tranche ses jours échappés à Bellone,
 Au sein des murs délivrés par son bras.
 Mais quelle voix assez forte, assez tendre,
 Saura gémir sur l'héroïque cendre
 De ces héros que Mars priva du jour,
 Aux yeux d'un roi, leur père & leur amour ?
 O vous, sur-tout, infortuné Bavière,
 Jeune Froulai, si digne de nos pleurs,
 Qui chantera votre vertu guerrière ?
 Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs ?
 Anges des cieux, puissances immortelles,
 Qui présidez à nos jours passagers,
 Sauvez Lautrec au milieu des dangers ;
 Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes ;
 Déjà Rocoux vit déchirer son flanc :
 Ayez pitié de cet âge si tendre ;

(c) Maurice, comte de Saxe.

Ne versez pas les restes de ce sang,
 Que pour Louis il brûle de répandre :
 De cent guerriers couronnez les beaux jours :
 Ne frappez pas Bonac & d'Aubeterre,
 Plus accablés sous de cruels secours,
 Que sous les coups des foudres de la guerre.

Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
 Donner en vers des listes de héros ?
 Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
 Dicte vos vers, au vrai seul consacrés ;
 On flatte peu ceux qu'on a célébrés,
 On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.
 Ainsi toujours le danger suit mes pas ;
 Il faut livrer presque autant de combats,
 Qu'en a causé sur l'onde, & sur la terre,
 Cette balance utile à l'Angleterre.

Cessez, cessez, digne sang de Bourbon,
 De ranimer mon timide Apollon ;
 Et laissez-moi tout entier à l'histoire
 C'est là qu'on peut, sans génie & sans art,
 Suivre Louis de l'Escaut jusqu'au Jastà,
 Je dirai tout, car tout est à la gloire :
 Il fait la miègne, & je me garde bien
 De ressembler à ce grand satyrique (d),
 De son héros discret historien,
 Qui pour écrire un beau panégyrique
 Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

(d) Boileau.

ÉPI TRE DE L'AUTEUR

En arrivant dans sa terre près du lac de Genève, en Mars 1755.

O maison d'Aristippe, ô jardins d'Épicure,
 Vous qui me présentez, dans vos enclos divers,
 Ce qui souvent manque à mes vers,
 Le mérite de l'art soumis à la nature ;
 Empire de Pomone & de Flore sa sœur,
 Recevez votre possesseur ;
 Qu'il soit ainsi que vous solitaire & tranquille.
 Je ne me vante point d'avoir en cet asyle
 Rencontré le parfait bonheur ;
 Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage ;
 Il est encor moins chez les rois ;
 Il n'est pas même chez le sage :
 De cette courte vie il n'est point le partage ;
 Il faut y renoncer ; mais on peut quelquefois
 Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !
 D'un tranquille océan (a) l'eau pure & transparente
 Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
 D'innombrables côteaux ces champs sont couronnés ;
 Bacchus les embellit : leur insensible pente
 Vous conduit par degrés à ces monts fourcilleux (b) ,
 Qui pressent les enfers, & qui fendent les cieux.
 Le voilà ce théâtre & de neige & de gloire ,

(a) Le lac de Genève.

(b) Les Alpes.



Eternel boulevard qui n'a point garanti

Des Lombards le beau territoire.

Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'histoire,

Ces monts qu'ont traversé, par un vol si hardi,

Les Charles, les Orthons, Catinat, & Gonsi,

Sur les ailes de la victoire.

Au bord de cette mer où s'égarant mes yeux,

Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée (c),

Est-il vrai que dans ces beaux lieux,

Des soins & des grandeurs écartant toute idée,

Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,

Et que lassé bientôt de ton doux hermitage,

Tu voulus être pape, & cessas d'être sage ?

Dieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant ;

Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,

Si j'étais ainsi pénitent,

Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,

L'auteur harmonieux des douces Georgiques,

Ne vante plus ces lacs & leurs bords magnifiques,

Ces lacs que la nature a creusés de ses mains

Dans les campagnes Italiques,

Mon lac est le premier. C'est sur ses bords heureux

Qu'habite des humains la déesse éternelle,

L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,

Que tout mortel embrasse, ou desire, ou rappelle,

Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom sacré

Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,

(c) Le premier duc de Savoie Amédée, pape, ou anti-pape, sous le nom de Felix.

LA LIBERTÉ. J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques & ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit; sa naïve allégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs,
C'est là leur diadème; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis & de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur insultante

Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tissé de sa main brillante,
Ni la fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble & tremblante
De la triste pauvreté.

On n'y méprise point les travaux nécessaires;
Les états sont égaux & les hommes sont frères.

Liberté, liberté, ton trône est en ces lieux.
La Grèce où tu nâquis, t'a pour jamais perdue,
Poésies. Tome I.

D d d

Avec ses sages & ses Dieux.

Rome depuis Brutus ne t'a jamais revue.

Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.

Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur ;

Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'esclavage ,

Te regarde, soupire , & meurt dans la douleur.

L'Anglais pour te garder signala son courage ;

Mais on prétend qu'à Londré on te vend quelquefois !

Non , je ne le crois point ; ce peuple flet & sage

Te paya de son sang , & soutiendra tes droits.

Aux marais du Batave on dit que tu chancelles ;

Tu peux te rassurer : la race des Nassaux ;

Qui dressa sept autels (a) à tes loix immortelles ,

Maintiendra de ses mains fidelles ,

Et tes honneurs & tes faisceaux.

Venise te conserve ; & Gènes t'a reprise.

Tout à côté du trône à Stockolm on t'a mise ;

Un si beau voisinage est souvent dangereux.

Préside à tout état où la loi t'autorise ,

Et restes-y , si tu le peux.

Ne va plus, sous les noms de *ligue* & de *fronde* ,

Protectrice funeste en nouveautés seconde ;

Troubler les jours brillans d'un peuple de vainqueurs ,

Gouverné par les loix , plus encor par les mœurs :

Il chérit la grandeur suprême ;

Qu'a-t-il besoin de tes faveurs ;

Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même ?

Dans le vaste Orient ton sort n'est pas si beau.

Aux murs de Constantin remblaine , contenue ,

(a) L'union des sept Provinces.

Sous les pieds d'un yfîr tu languis enchaînée,
 Entre le fabre & le cordeau.
 Chez tous les Lévantiens tu perdis ton chapeau.
 Que celui du grand TELL (e) orne en ces lieux ta tête.
 Descen dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
 Vien m'y faire un destin nouveau.
 Embelli ma retraite où l'amitié t'appelle,
 Sur de simples gazons vien t'asseoir avec elle.
 Elle fuit comme toi les vanités des cours,
 Les cabales du monde, & son règne frivole.
 O deux divinités, vous êtes mon recours!
 L'une élève mon ame, & l'autre la console;
 Présidez à mes derniers jours!

(e) L'auteur de la liberté Helvétique;

É P I T R E

S U R L' A G R I C U L T U R E :

14 Mars 1761.

Q U'IL est doux d'employer le déclin de son âge ,
 Comme le grand Virgile occupa son printemps !
 Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage ,
 Il cultivait la terre & chantait ses présens ;
 Mais bientôt ennuié des plaisirs du village ,
 D'Alexis & d'Aminte il quitta le séjour ,
 Et malgré Mévius il parut à la cour.

C'est la cour qu'on doit fuir , c'est aux champs qu'il faut vivre.
 Dieu du jour , Dieu des vers , j'ai ton exemple à suivre.
 Tu gardas les troupeaux , mais c'étaient ceux d'un roi ;
 Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
 L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
 Que le parc de Versailles & sa vaste étendue.
 Le Normand Fontenelle au milieu de Paris
 Prêta des agrémens au chalumeau champêtre ;
 Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître ,
 Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
 Je veux que le cœur parle ou que l'auteur se taise.
 Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
 En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise ;
 Ou chantez vos plaisirs , ou quittez les chansons ;
 Ce sont des faussetés , & non des fictions.

Mais quoi ! loin de Paris se peut-il qu'on respire ?

ÉPITRE SUR L'AGRICULTURE. 397

Me dit un petit-maitre amoureux du fracas.

Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas ;

On s'oublie, on espère, on jouit, on desire ;

Il nous faut du tumulte, & je sens que mon cœur,

S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur.

Atten, bel étourdi, que les rides de l'âge

Mûrissent ta raison, fillonnent ton visage,

Que Gauffin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,

Qu'un Nerbard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite

T'ait noirci des poisons de sa langue maudite,

Qu'un opulent fripon, de ses pareils hai,

Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite ;

Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,

Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.

Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi !

Succomber sous le poids d'un ennui volontaire !

De l'ennui ! penses-tu que retiré chez toi,

Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire ?

La nature t'appelle, apprends à l'observer.

La France a des déserts, ose les cultiver ;

Elle a des malheureux ; un travail nécessaire,

Ce partage de l'homme, & son consolateur,

En chassant l'indigence amène le bonheur.

Change en épis dorés, change en gras pâturages

Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.

Tes vassaux languissans, qui pleuraient d'être nés,

Qui redoutaient sur-tout de former leurs semblables,

Et de donner le jour à des infortunés,

Vont se lier gaiement par des noeuds desirables.

D'un canton désolé l'habitant s'enrichit ;

Turbilli dans l'Anjou t'imité & t'applaudit.

Bertin qui dans son roi voit toujours sa patrie,
 Prête un bras secourable à ta noble industrie.
 Trudaine fait assez que le cultivateur
 Des ressorts de l'état est le premier moteur,
 Et qu'on ne doit pas moins pour le soutien du trône
 A la faulx de Cérès qu'au fabre de Bellone.

J'aime assez Saint-Benoît, il prétendit du moins
 Que ses enfans tondus chargés d'utiles soins
 Méritassent de vivre en guidant la charue,
 En creusant des canaux, en défrichant des bois ;
 Mais je suis peu content du bon homme François,
 Il crut qu'un vrai chrétien doit gueuser dans la rue,
 Et voulut que ses fils robustes fainéans
 Fissent serment à DIEU de vivre à nos dépens,

DIEU veut que l'on travaille, & que l'on s'évertue ;
 Et le sot mari d'Eve au paradis d'Edin
 Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.
 C'est la première loi donnée au premier homme,
 Avant qu'il eût mangé la moitié de sa pomme,

Mais ne détournons point nos mains & nos regards ;
 Ni des autres emplois, ni sur-tout des beaux-arts,
 Il est des tems pour tout ; & lorsqu'en mes vallées
 Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
 De quelque malheureux ma main sèche les pleurs,
 Sur la scène à Paris j'en fais verser peut-être ;
 Dans Versailles étonné j'attends de grands coups,
 Et sans croire approcher de Racine mon maître,
 Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.
 Au fond de son hourbier je fais rentrer Fréron.
 L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie ;
 La repréaille est juste ; & je suis à propos

Confondre les pervers & me moquer des fôts.
 En vain sur son crédit un délateur s'appuie ;
 Sous son bonnet quarré, que ma main jette à bas,
 Je découvre en riant la tête de Midas.
 J'honore Diderot malgré la calomnie ;
 Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie ;
 Les échos des rochers qui ceignent mon désert,
 Répètent après moi le nom de Dalember.
 Un philosophe est ferme, & n'a point d'artifice ;
 Sans espoir & sans crainte il fait rendre justice ;
 Jamais adulateur, & toujours citoyen,
 A son prince attaché, sans lui demander rien,
 Fuyant des factions les brigues ennemies,
 Qui se glissent par fois dans nos académies ;
 Sans aimer Loyola condamnant Saint-Médard,
 Des billets qu'on exige il se rit à l'écart,
 Et laisse aux parlemens à réprimer l'église ;
 Il s'élève à son DIEU, quand il foule à ses pieds
 Un fatras dégoûtant d'argumens décriés ;
 Et son ame inflexible au vrai seul est soumise.
 C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois,
 En guerre avec les fôts, en paix avec soi-même,
 Gouvernant d'une main le soc de Triptolème,
 Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
 La lyre de Racine & le luth de Chapelle.

O vous, à l'amitié dans tous les tems fidelle,
 Vous qui sans préjugés, sans vice, sans travers,
 Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
 Soutenez mes travaux & ma philosophie.
 Vous cultivez les arts ; les arts vous ont suivie.
 Le sang du grand Corneille élevé sous vos yeux,

460. *ÉPITRE SUR L'AGRICULTURE.*

Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux ;
Son ombre entre nous trois aime encor à paraître.
Son ombre nous console, & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scuderis.

ÉPITRE

É P I T R E

A BOILEAU, ou MON TESTAMENT.

BOILEAU, correct auteur de quelques bons écrits,
 Zoïle de Quinault, & flatteur de Louis,
 Mais oracle du goût dans cet art difficile,
 Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile,
 Dans la cour du palais, je nâquis ton voisin,
 De ton siècle brillant mes yeux virent la fin ;
 Siècle de grands talens, bien plus que de lumière,
 Dont Corneille, en bronchant, fut ouvrir la carrière.
 Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
 Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvrefeuil (a).
 Chez ton neveu Dougoi (b) je passai mon enfance,
 Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.
 Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
 A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis,
 Qui voulaient pour loyer de tes rimes sincères,
 Couronné de lauriers t'envoyer aux galères ;
 Ces petits beaux-esprits craignaient la vérité,
 Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
 Louis avait du goût, Louis aimait la gloire,
 Il voulut que ta muse assurât sa mémoire ;
 Et satyrique heureux par ton prince avoué,

(a) Antoine gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
 Qui dirige chez moi l'if & le chèvrefeuil.

La maison était fort vilaine & le jardin aussi.

(b) Boileau a dit quelque part : Monsieur Dougoi mon illustre neveu.

Poésies. Tome I,

E e e

Tu pus censurer tout , pourvu qu'il fût loué,
 Bientôt ces courtisans, ces singes de leur maître
 Surent tes vers par cœur , & crurent s'y connaître ;
 On admira dans toi jusqu'au style un peu dur
 Dont tu défigurais le vainqueur de Namur ,
 Et sur l'amour de DIEU l'ennuieuse homélie ,
 Qu'enfanta tristement l'hiver de ton génie ;
 Et l'équivoque même enfant plus ténébreux
 D'un père sans vigueur avorton malheureux ;
 Des muses dans ce tems , au pied du trône assises ,
 On aimait les talens , on passait les sottises .
 Un maudit Ecoffais , chassé de son pays ,
 Vint changer tout en France & gâter nos esprits .
 L'espoir trompeur & vain , l'avarice au teint blême ,
 Sous l'abbé Terraffon (c) calculaient son système ,
 Répandaient à grands flots les papiers imposteurs ,
 Vuidaient nos coffres-forts & corrompaient nos mœurs .
 Plus de goût , plus d'esprit : la triste arithmétique
 Succéda dans Paris à ton art poétique .
 Le duc & le prélat , le guerrier , le docteur
 Lisaient pour tous écrits des billets au porteur .
 On passa du Permesse au rivage du Gange ,
 Et le sacré vallon fut la place du Change .
 Le ciel nous envoya dans ces tems corrompus
 Le sage & doux pasteur des brebis de Fréjus ,
 Econome sensé , renfermé dans lui-même ,
 Et qui n'affecta rien que le pouvoir suprême .
 La France était blessée : il laissa ce grand corps ,
 Reprendre un nouveau sang , raffermir ses ressorts ,

(c) L'abbé Terraffon démontra que le système de Law ne pouvait être ébranlé , & il culbuta le lendemain .

Se rétablir lui-même en vivant de régime.
 Mais si Fleuri fut sage, il n'eut rien de sublime,
 Il fut loind'imiter la grandeur des Colberts,
 Il négligeait les arts, il haïssait les vers.
 (Pardon, si contre moi son ombre s'en irrite)
 Mais il fut en secret jaloux de tout mérite.
 Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
 Une place à Racine (d), à Crébillon du pain.
 Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
 De la droite raison rivaux évangéliques,
 Et des dons de l'esprit dévots persécuteurs,
 S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs.
 Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent,
 Et les regards d'Ignace avec eux se glissèrent.
 J'ai vu les factions, semblables aux brigands,
 Rassemblés dans un bois pour voler les passans,
 Et combattant entr'eux pour diviser leur proie,
 De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.
 J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé,
 Maudit comme les Juifs & comme eux dispersé,
 L'autre plus méprisé tombant dans la poussière,
 Avec G****, F****, H**** & S****,
 Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirans
 Au milieu des billers exigés des mourans,
 Dans cet amas confus d'opprobre & de misère
 Qui distingue mon siècle & fait son caractère,
 Quels chants pouvaient former les enfans des neuf songes
 Sous un ciel orageux, dans ces tems destructeurs,
 Des chantres de nos bois les voix sont étouffées,

(d) Au fils du grand Racine.

E e e ij

Aux siècles des Midas, on ne voit point d'Orphées.
 Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
 Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier:
 De dépit & de honte il a brisé sa lyre.
 Ce tems est, réponds-tu, très-bon pour la satire.
 Mais quoi, puis-je en mes vers aiguïfant un bon mot,
 Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot?
 Des Cotins de mon tems poursuivre la racaille?
 Et railler un C*** dont tout Paris se raille?
 Non, ma muse m'appelle à de plus hauts emplois,
 A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
 Vainqueur des préjugés que l'imbécille encense,
 J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance;
 Je dis au riche avare, assiste l'indigent;
 Au ministre des loix, protège l'innocent;
 Au docteur tonsuré, sois humble & charitable,
 Et garde-toi sur-tout de damner ton semblable.
 Malgré soixante hivers escortés de quinze ans,
 Je fais au monde encor entendre mes accens,
 Du fond de mes déserts, aux malheureux propice;
 Pour Sirven opprimé je demande justice;
 Je l'obtiendrai sans doute, & cette même main
 Qui ranima la veuve & vengea l'orphelin,
 Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée
 Qu'un vil juge a proscrire & non déshonorée.
 Ainsi je fais trembler dans mes derniers momens
 Et les pédans jaloux, & les petits tyrans.
 J'ose agir sans rien craindre ainsi que j'ose écrire.
 Je fais le bien que j'aime, & voilà ma satire.
 Je vous ai confondus, vils calomnieurs,
 Détestables cagots, infames délateurs,

Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître,
 De vos traits empestés me vengera peut-être.
 Oui, déjà Saint-Lambert en bravant vos clameurs,
 Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;
 Aux sons harmonieux de son luth noble & tendre,
 Mes manes consolés chez les morts vont descendre.
 Je t'y verrai Boileau, tu me présenteras
 Chapelain, Scuderi, Perrin, Pradon, Caras;
 Nonotte & Jean Fréron successeurs des Garasses,
 De chardons couronnés paraîtront sur mes traces;
 Minos entr'eux & moi va bientôt prononcer,
 Des serpens d'Alecton nous les verrons fesser;
 Mais je veux avec toi baiser dans l'Elysée
 La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.
 J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever.
 Et si ton goût sévère a pu désapprouver
 Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,
 Entre Homère & Virgile il aura mon hommage.
 Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
 Aux badauds effarés dire mon sentiment,
 Je veux le dire encore dans ces royaumes sombres;
 S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
 A table avec Vendôme & Chapelle & Chaulieu,
 M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
 Secondé de Ninon dont je fus légataire,
 J'adoucirai les traits de ton humeur austère.
 Partons. Dépêche-toi, curé, de mon hameau
 Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

É P I T R E
A L'AUTEUR DU NOUVEAU LIVRE
DES TROIS IMPOSTEURS,

INSIPIDE écrivain qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes trois imposteurs,
D'où vient que sans esprit tu fais le quatrième ?
Pourquoi pauvre ennemi de l'essence suprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur ;
Et les œuvres de l'homme avec DIEU son auteur ?
Corrige le valet, mais respecte le maître :
DIEU ne doit point pâtir des sottises du prêtre ;
Reconnaissons ce DIEU quoique très-mal servi,
De lézards & de rats mon logis est rempli,
Mais l'architecte existe, & quiconque le nie
Sous le manteau du sage est atteint de manie,
Consulte Zoroastre, & Minos, & Solon,
Et le martyr Socrate, & le grand Cicéron ;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père,
Ce système sublime à l'homme est nécessaire,
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste :
Si les cieux dépouillés de son empreinte auguste
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si DIEU n'existait pas il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, & que les rois le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent

Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
 Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler.
 Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.
 Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
 Dans le chemin du crime ose les rassurer,
 De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer ?
 Tes enfans à ta voix seront-ils plus dociles ?
 Ta femme plus honnête, & ton nouveau fermier
 Pour ne pas croire en DIEU va-t-il mieux te payer ?
 Ah ! laissons aux humains la crainte & l'espérance,
 Tu m'objectes en vain l'hypocrite insolence
 De ces fiers charlatans à la pourpre élevés,
 Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
 Des Césars avilis la grandeur usurpée,
 Un prêtre au capitol où triompha Pompée,
 Des faquins en sandale excrément des humains,
 Trempant dans notre sang leurs détestables mains,
 Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
 Et de Paris sanglant les horribles matines.
 Je connais mieux que toi ces affreux monumens,
 Je les ai sous ma plume exposés cinquante ans.
 Mais, de ce fanatisme ennemi formidable,
 J'ai fait adorer DIEU quand j'ai vaincu le Diable.
 Je distinguai toujours de la religion
 Les malheurs qu'inventa la superstition.
 L'Europe m'en fut gré; vingt têtes couronnées
 Daignèrent applaudir mes veilles fortunées;
 Tandis que Pompignan m'insultait en vain:
 J'ai fait plus en mon tems que Luther & Calvin.
 On les vit opposer par une erreur fatale
 Les abus aux abus, le scandale au scandale;

Parmi les factions, ardens à se jeter,
 Ils condamnaient le pape, & voulaient l'imiter,
 L'Europe par eux tous fut long-tems désolée,
 Ils ont troublé la terre & je l'ai consolée.
 J'ai dit aux disputans l'un sur l'autre acharnés,
 Cessez, impertinens, cessez, infortunés;
 Très-fots enfans de DIEU, chérifiez-vous en frères,
 Et ne vous mordez plus pour d'affreuses chimères;
 Les gens de bien m'ont cru, les fripons écrasés
 En ont poussé des cris du sage méprisés,
 Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme
 De tout esprit bien fait devient le catéchisme.
 Je vois venir de loin ces tems, ces jours fereins,
 Où la philosophie éclairant les humains,
 Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître,
 Le fanatisme affreux tremblera d'y paraître:
 On aura moins de dogmes avec plus de vertu:
 Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
 Il n'emmènera plus deux témoins à sa suite,
 Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite;
 A l'attrayante sœur d'un gros bénéficié,
 Un amant huguenot pourra se marier:
 Des trésors de Lorette amassés pour Marie,
 On verra l'indigence habillée & nourrie:
 Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens,
 Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
 Le Turc sans s'informer si l'iman lui pardonne,
 Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne:
 Mes neveux souperont sans rancune & gaiement,
 Avec les héritiers des frères Pompignan;
 Ils pourront pardonner au pincé La Blétrie,

D'avoir

D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie (a).

Entre les beaux-esprits on verra l'union ;

Mais qui pourra jamais souper avec Fréron ?

(a) La Blétie , à ce qu'on m'a rapporté , a imprimé que j'avais oublié
de me faire enterrer.

É P I T R E

A MONSIEUR DE SAINT-LAMBERT.

Ferney, 31 Mars 1769.

CHANTRE des vrais plaisirs, harmonieux émule
 Du pasteur de Mantoue & du tendre Tibulle,
 Qui peignez la nature & qui l'embellissez;
 Que vos SAISONS m'ont plu ! que mes sens émouffés,
 A votre aimable voix se sentirent renaître !
 Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre !
 Je fais, depuis quinze ans, tout ce que vous chantez,
 Dans ces champs malheureux si long-tems désertés.
 Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance,
 J'ai fait fleurir la paix & régner l'innocence.
 Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés,
 Ces granges, ces hameaux déformais habités,
 Ces landes, ces marais changés en pâturages,
 Ces colons rassemblés, ce sont là mes ouvrages;
 Ouvrages fortunés, dont l'illustre F*****,
 Le divin P*****, monsieur l'abbé G****,
 Ne pourront dans ma ferme abolir la mémoire;
 Qu'ils m'en laissent jouir, ils ont assez de gloire.
 Heureux qui peut chanter les jardins & les bois,
 Les charmes des amours, l'honneur des grands exploits;
 Et parcourant des arts la flatteuse carrière,
 Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière !
 Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
 Embellir sagement un champêtre séjour,

Entendre autour de lui cent voix qui le bénissent !
De ses heureux succès quelques fripons gémissent ,
Un vil cagot titré , tyran des gens de bien ,
Va l'accuser en cour de n'être pas chrétien ;
Le sage ministère écoute avec surprise ,
Il reconnaît Tartuffe & rit de sa sottise.
Cependant le vieillard achève ses moissons ,
Le pauvre en est nourri : ses chanvres , ses toisons ,
Habillent décemment le berger , la bergère ,
Il unit par l'hymen Mieris avec Glicère ,
Il donne une chasuble au bon curé du lieu ,
Qui , buvant avec lui , voit bien qu'il croit en DIEU ;
Ainsi dans l'allégresse il achève sa vie.
Ce n'est qu'au successeur du chantre d'Aufonie ,
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris ,
D'en ranimer les traits par son beau coloris ,
D'inspirer aux humains le goût de la retraite ;
Mais de nos favoris la noblesse inquiète
Pouvant régner chez-foi va ramper dans les cours ,
Les folles vanités consument ses beaux jours ,
Le vrai séjour d'un homme est un exil pour elle.
Plutus est dans Paris , & c'est là qu'il appelle
Les voisins de l'Adour , & du Rhône & du Var ;
Tous viennent à genoux environner son char.
Les uns montent dessus , les autres dans la boue
Baisent en soupirant les rayons de sa roue.
Le fils de mon manœuvre en ma ferme élevé ,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé ,
Des laquais de Paris s'en va grossir l'armée ,
Il sert d'un vieux traitant la maîtresse affamée ,
De sergent des impôts il obtient un emploi ,

F f f ij

412 *ÉPITRE A M. DE SAINT-LAMBERT.*

Il vient dans son hameau tout fier *de par le roi* ,
 Fait des procès-verbaux , tyrannise , emprisonne ,
 Ravit aux citoyens le pain que je leur donne ,
 Entraîne en des cachots le père & les enfans.
 Vous le savez , grand DIEU , j'ai vu des innocens ,
 Sur le faux exposé de ces loups mercenaires ,
 Pour cinq sols de tabac envoyés aux galères.
 Chers enfans de Cérès , ô chers agriculteurs ,
 Vertueux nourriciers de vos persécuteurs ,
 Jusqu'à quand ferez-vous vers ces tristes frontières
 Ecraffés sans pitié sous ces mains meurtrières ;
 Ne vous ai-je assemblés que pour vous voir périr ,
 En maudissant les champs que vos mains font fleurir.
 Un tems viendra sans doute , où des loix plus humaines
 De vos bras opprimés relâcheront les chaînes.
 Dans un monde nouveau vous aurez un soutien ,
 Car pour ce monde-ci je n'en espère rien.

Extremum quod te alloquor , hoc est.

R É P O N S E

A U M Ê M E.

MON esprit avec embarras
 Pourfuit des vérités arides ;
 J'ai quitté les brillans appas
 Des muses, mes Dieux, & mes guides,
 Pour l'astrolabe & le compas
 Des Maupertuis & des Euclides.
 Du vrai le pénible fatras
 Détend les cordes de ma lyre ;
 Vénus ne veut plus me sourire,
 Les graces détournent leurs pas ;
 Ma muse, les yeux pleins de larmes,
 Saint-Lambert, vole auprès de vous ;
 Elle vous prodigue ses charmes,
 Je lis vos vers ; j'en suis jaloux.
 Je voudrais en vain vous répondre ;
 Son refus vient de me confondre ;
 Vous avez fixé ses amours :

 Pour former un lien durable,
 Vous avez sans doute un secret ;
 Je l'envifage avec regret,
 Et ce regret, c'est d'être aimable.

É P I T R E

A U M Ê M E.

TANDIS qu'au dessus de la terre ,
 Des aquilons & du tonnerre ,
 L'interprète du grand Newton
 Dans les routes de la lumière ,
 Conduit le char de Phaëton ,
 Sans verser dans cette carrière ;
 Nous attendons paisiblement ,
 Près de l'onde Castalienne ,
 Que notre héroïne revienne
 De son voyage au firmament ;
 Et nous assemblons pour lui plaire ,
 Dans ces vallons & dans ces bois ,
 Ces fleurs dont Horace autrefois
 Faisait des bouquets pour Glycère ;
 Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
 Que ces belles fleurs sont écloses ;
 C'est ta main qui cueille les roses ,
 Et ces épines sont pour moi.
 Ce vieillard chenu qui s'avance ,
 Le tems dont je subis les loix ,
 Sur ma lyre a glacé mes doigts ;
 Et des organes de ma voix
 Fait frémir la sourde cadence.
 Les graces dans ce beau vallon ,
 Les Dieux de l'amoureux empire ,
 Ceux de la flûte & de la lyre ,

T'inspirent les aimables sons,
Avec toi dansent aux chansons,
Et ne daignent plus me sourire.
Dans l'heureux printems de tes jours,
Des Dieux du Pinde & des Amours
Saïsi la faveur passagère,
C'est le tems de l'illusion,
Je n'ai plus que de la raison :
Encor, hélas ! n'en ai-je guère.
Mais je vois venir sur le soir
Du plus haut de son aphélie,
Notre astronomique Emilie
Avec un vieux tablier noir,
Et sa main d'encre encor salie ;
Elle a laissé là son compas,
Et ses calculs & sa lunette ;
Elle reprend tous ses appas ;
Porte-lui vite à sa toilette
Ces fleurs qui naissent sur tes pas,
Et chante-lui sur ta mufette
Ces beaux airs que l'amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

A DAPHNÉ, CÉLÈBRE ACTRICE.

ÉPITRE TRADUITE DE L'ANGLAIS.

BELLE Daphné, peintre de la nature,
 Vous l'imitez, & vous l'embellissez.
 La voix, l'esprit, la grace, la figure,
 Le sentiment n'est point encor assez ;
 Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
 Que le génie étalait sur la scène.

Quand dans les arts de l'esprit & du goût
 On est sublime, on est égale à tout.
 Que dis-je ? on règne : & d'un peuple fidelle
 On est chéri, sur-tout si l'on est belle.
 O ma Daphné ! qu'un destin si flatteur
 Est différent du destin d'un auteur !

Je crois vous voir sur ce brillant théâtre,
 Où tout (a) Paris de votre art idolâtre
 Porte en tribut son esprit & son cœur.
 Vous récitez des vers plats & sans grace,
 Vous leur donnez la force & la douceur ;
 D'un froid récit vous réchauffez la glace.
 Les contre-sens deviennent des raisons.
 Vous exprimez, par vos sublimes sons,
 Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire ;
 Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir ;
 Vous exercez un magique pouvoir,
 Qui fait aimer ce qu'on ne saurait lire.

(a) Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*.

On bat des mains, & l'auteur ébaudi
Se remercie, & pense être applaudi.

La toile tombe; alors le charme cesse.
Le spectateur apportait des présens
Assez communs de sifflets & d'encens:
Il fait deux lots quand il sort de l'ivresse,
L'un pour l'auteur, l'autre pour son appui,
L'encens pour vous, & les sifflets pour lui.

Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre & des loges,
Marchant en reine, & traînant après vous
Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble essaim la cohue indiscrette;
L'un dans la main vous glisse un billet doux,
L'autre à Paffi (b) vous propose une fête.
Joffe avec vous veut souper tête à tête,
Candale y soupe, & rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.
Le pauvre auteur est tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.

Certain marquis l'apercevant de loin,
Dit, Ah! c'est vous, bon jour, monsieur Pancrace,
Bon jour: vraiment votre pièce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond,
Puis se retire, & se croit du beau monde.

Un intendant des plaisirs dits menus,
Chez qui les arts sont toujours bien venus,

(b) Le traducteur a mis *Paffi* au lieu de *Kinsington*.

Grand connoisseur, & pour vous plein de zèle,
 Vous avertit que la pièce nouvelle
 Aura l'honneur de paraître à la cour.

Vous arrivez conduite par l'amour;
 On vous présente à la reine, aux princesses,
 Aux vieux seigneurs, qui dans leurs vieux propos
 Vont regrettant le chant de la Duclos.

Vous recevez complimens & caresses;
 Chacun accourt, chacun dit, la voilà;
 De tous les yeux vous êtes remarquée,
 De mille mains on vous verrait claquée,
 Dans le salon, si le roi n'était là.

Pancrace suit: un gros huissier lui ferme
 La porte au nez; il reste comme un terme,
 La bouche ouverte, & le front interdit,
 Tel que Francus, qui tout brillant de gloire,
 Ayant en cour présenté son mémoire,
 Crève à la fois d'orgueil & de dépit.

Il gratte, il gratte, il se présente, il dit,
 Je suis l'auteur. — Hélas! mon pauvre hère,
 C'est pour cela que vous n'entrerez pas.
 Le malheureux honneur de sa misère
 S'esquive en hâte, & murmurant tout bas
 De voir en lui les neuf muses bannies;
 Du tems passé regrettant les beaux jours,
 Il rime encor, & s'étonne toujours
 Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever, quelque compilateur,
 Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
 Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,
 Vient l'entamer de sa dent mercenaire;

A l'aboyeur il reste abandonné.

Comme un esclave aux bêtes condamné.

Voilà son sort : & puis cherchez à plaire,

Mais c'est bien pis, hélas ! s'il réussit,

L'envie alors, Euménide implacable,

Chez les vivans harpie insatiable,

Que la mort seule à grand'peine adoucit,

L'affreuse envie, active, impatiente,

Verfant le fiel de sa bouche écumante,

Court à Paris par de longs sifflemens,

Dans leurs greniers réveiller les enfans.

A cette voix, les voilà qui descendent,

Qui dans le monde à grands flots se répandent,

En manteau court, en soutane, en rabat,

En petit-maitre, en petit magistrat :

Ecoutez-les : cette œuvre dramatique

Est dangereuse, & l'auteur hérétique :

Maitre Abraham va sur lui distillant

L'acide impur qu'il vendait sur la Loire (c) ;

Maitre Crevier dans sa pesante histoire

Qu'on ne lit point, condamne son talent.

Un petit singe à face de Therfite,

Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,

Bel-esprit faux qui hait les bons esprits,

Fou sérieux que le bon sens irrite,

Echo des sots, trompette des pervers,

En prose dure insulte les beaux vers,

Poursuit le sage, & noierait le mérite.

Mais écoutez ces pieux loups-garous,

(c) Le traducteur a substitué la Loire à la Tamise.

Persecuteurs de l'art des Euripides,
 Qui vont hurlant en phrases insipides
 Contre la scène & même contre vous.

Quand vos talens entraînent au théâtre
 Un peuple entier de votre art idolâtre;
 (d) Un possédé dans le fond d'un tonneau,
 Qu'on coupe en deux & qu'un vieux dais surmonte,
 Crie au scandale, à l'horreur, à la honte,
 Et vous dépeint au public abusé
 Comme un démon en fille déguisé.
 Ainsi toujours unissant les contraires,
 (e) Nos chers Français dans leurs têtes légères,
 Que tous les vents font tourner à leur gré,
 Vont diffamant ce qu'ils ont admiré.

O mes amis, raisonnez, je vous prie;
 Un mot suffit. Si cet art est impie,
 Sans répugnance il le faut abjurer;
 S'il ne l'est pas, il le faut honorer.

(d) L'auteur Anglais a sans doute en vue les chaires des presbytériens. (e) Le traducteur transporte tous les jours la scène à Paris.

V A R I A N T E.

Après ce vers, *Est dangereuse, &c.* on lisait ceux-ci.

*Mais s'il compose un ouvrage nouveau,
 Qui puisse plaire à Boufflers, à Beauveau,
 A ce vainqueur des Anglais & des belles,
 Qui ne trouva ni rivaux, ni cruelles:
 Si le bon goût du généreux Choiseuil,
 A ses travaux fait un honnête accueil,*

*S'il trouve grâce aux yeux de la marquise ,
Du seul mérite en plus d'un genre éprise ;
S'il saisissait la Vallière & d'Ayen ,
Malheur à lui : la cohorte empestée
Damne mon homme , & le Journal Chrétien
Secrètement vous le déclare athée.
S'il répond peu , c'est qu'il est accablé ;
Si méprisant l'envie & ses trompettes ,
Il vit en paix dans ses belles retraites ,
S'il y sert DIEU , c'est qu'il est exilé.
Ainsi toujours ou Zoïle ou Thersite ,
Poursuit le sage & noircit le mérite.*

*Mais , grace au ciel , il est un roi puissant ,
Qui d'un coup-d'œil protège l'innocent ,
Et d'un coup-d'œil démasque l'hypocrite ;
Il hait la fraude , il hait les imposteurs ,
Des factions il connaît les auteurs.
Tremblez , méchans , qui trompez sa justice ,
Craignez l'histoire , elle est votre supplice ;
Craignez sa main : cette main , qui des rois
A jur l'airain consacré les exploits ,
Y gravera vos infames cabales ,
Vos sourds complots , vos ténébreux scandales ;
L'hypocrisie au perfide souris ,
Le fanatisme étincelant de rage ,
Le fade orgueil peignant son plat visage
Du fard brillant de l'amour du pays ,
Tout paraîtra dans son jour véritable ;
On vous verra l'horreur & le mépris
D'un peuple entier par vos fourbes surpris.*

*Le Dieu des vers , ce Dieu de la lumière ,
Dont votre oreille ignore les accens ,
Et dont votre œil fuit les rayons perçans ;
Ce même Dieu finissant sa carrière ,
Daigne écraser & plonger dans la nuit
L'affreux Python que la fange a produit.*

*Mais aujourd'hui , dans leurs grottes obscures ,
Laiissons siffler ces couleuvres impures ;
Ne souillons pas de leurs hideux portraits
Les doux rayons qui dessinent vos traits.
Belle CLAIRON , toutes ces barbaries
Sont des objets à vos yeux inconnus ;
Et quand on parle à Minerve , à Vénus ,
Faut-il nommer Cerbère & les Furies ?*

A MADemoiselle CLAIron.

LE sublime en tout genre est le don le plus rare ;
 C'est-là le vrai phénix ; & sagement avare
 La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
 Le beau, s'il est commun, doit perdre de son prix.
 La médiocrité couvre la terre entière ;
 Les mortels ont à peine une faible lumière,
 Quelques vertus sans force, & des talens bornés.
 S'il est quelques esprits par le ciel destinés
 A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire ,
 A franchir des beaux-arts la limite ordinaire ,
 La nature est alors prodigue en ses présents ;
 Elle égale dans eux les vertus aux talens.
 Le souffle du génie, & ses fécondes flammes ,
 N'ont jamais descendu que dans de nobles ames ;
 Il faut qu'on en soit digne ; & le cœur épuré
 Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
 Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi, que forma Vénus, & que Minerve anime,
 Toi, qui ressuscitas sous mes rustiques toits,
 L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix,
 (Non l'Electre Française à la mode soumise,
 Pour le galant Irys si galamment éprise ;)
 Toi, qui peins la nature en ofant l'embellir,
 Souveraine d'un art que tu fus ennoblir,
 Toi, dont un geste, un mot, m'attendrit & m'enflamme ;
 Si j'aime tes talens, je respecte ton ame.
 L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi (a),

(a). La foi, en poésie, signifie la bonne foi.

Les vertus que tu peins je les retrouve en toi ;
 Elles sont dans ton cœur ; la vertu que j'encense
 N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
 L'amour , ce don du ciel , digne de son auteur ,
 Des malheureux humains est le consolateur.
 Lui-même il fut un Dieu dans les siècles antiques ,
 On en fait un démon chez nos vils fanatiques :
 Très-déintéressé sur ce péché charmant ,
 J'en parle en philosophe , & non pas en amant.
 Une femme sensible , & que l'amour engage ,
 Quand elle est honnête homme , à mes yeux est un sage.

Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta (*b*)
 Le démon Belpégor , & madame Honesta ,
 L'Esope des Français , le maître de la fable ,
 Ait de la Champmélé vanté la voix aimable ,
 Ses accens amoureux & ses sons affétés ,
 Echo des fades airs que Lambert a notés (*c*) :
 Tu n'étais pas alors ; on ne pouvait connaître
 Cet art qui n'est qu'à toi , cet art que tu fais naître.

Corneille , des Romains peintre majestueux ,
 T'aurait vue aussi noble , aussi Romaine qu'eux.
 Le ciel pour échauffer les glaces de mon âge ,
 Le ciel me réservait ce flatteur avantage.
 Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux

(*b*) La Fontaine , dans son prologue de Belpégor , dédié à Mademoiselle Champmélé , fameuse actrice pour son tems. La déclamation était alors une espèce de chant. La Mothe a fait des stances pour mademoiselle Duclos , dans lesquelles il la loue d'imiter la Champmélé , & ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup

plus grand , c'est un familier excessif & ridicule , qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet , & ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron , qui avait un jeu si naturel & si vrai , ne tomba jamais dans cette bassesse.

(*c*) Lambert , auteur de quelques airs insipides , très-célebres avant Lulli ,

Ait

Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui fait penser n'en est point étonnée,
Elle s'en affermit loin d'être consternée;
C'est le creuset du sage; & son or altéré
En renaît plus brillant, en sort plus épuré.
En tout tems, en tous lieux, le public est injuste;
Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
La malice, l'orgueil, un indigne desir
D'abaisser des talens qui font notre plaisir,
De flétrir les beaux-arts qui consolent la vie;
Voilà le cœur de l'homme; il est né pour l'envie.
A l'église, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il est, il fut ingrat, & le sera toujours.
Du siècle que j'ai vu tu fais quelle est la gloire;
Ce siècle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le sort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, & celui de Cinna,
Ce qu'essuya Quinault, ce que souffrit Molière,
Fénélon dans l'exil terminant sa carrière,
Arnaud qui dut jouir du destin le plus beau,
Arnaud manquant d'asyle, & même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre?
La lumière, il est vrai, commence à se répandre;
Avec moins de talens on est plus éclairé;
Mais le goût s'est perdu, l'esprit s'est égaré.
Ce siècle ridicule est celui des brochures,
Des chansons, des extraits, & sur-tout des injures.
La barbarie approche; Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ses loix ont régné;
Et fuyant à regret son parterre & ses loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges.

Poésies. Tome I.

H h h

A L A M Ê M E.

Nous sommes trois (a) que même ardeur excite ,
 Egalement à vous plaire empressés :
 L'un vous égale & l'autre vous imite ,
 Et le troisième avec moins de mérite
 Est plus heureux ; car vous l'embellissez.
 Je vous dois tout ; je devrais entreprendre
 De célébrer vos talens, vos attraits :
 Mais quoi ! les vers ne plaisent désormais ,
 Que quand c'est vous qui les faites entendre.

(a) Deux dames qui jouaient la tragédie , & l'auteur.

C O U P L E T S

*chantés à Ferney le 22 Août 1765 veille de Sainte-Claire, à
 mademoiselle CLAIRON, par deux jeunes enfans.*

Dans la grand'ville de Paris
 On se lamente , on fait des cris ;
 Le plaisir n'est plus de saison.
 La comédie
 N'est plus suivie ,
 Plus de Clairon.

Melpomène & le Dieu d'amour,
 La conduisirent tour-à-tour ;
 En France elle donne le ton.
 Paris répète ,

Que je regrète
Notre Clairon.

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Nos bergers sont devenus fous ;
Tircis vient de quitter Fanchon.
Si l'infidèle
Laisse sa belle,
C'est pour Clairon.

Je suis à peine en mon printems,
Et j'ai déjà des sentimens :
Vous êtes un petit frippon.
Sois bien discrète,
La faute est faite,
J'ai vu Clairon.

Clairon , daigne accepter nos fleurs ,
Tu vas en ternir les couleurs ;
Ton sort est de tout effacer.
La rose expire ,
Mais ton empire
Ne peut passer.

Couplet ajouté.

Nous sommes privés de Vanlo ;
Nous avons vu passer Rameau ;
Nous perdons Voltaire & Clairon.
Rien n'est funeste,
Car il nous reste
Monsieur Fréron,

H h h ij

 LE CŒUR, PAR M. LE CH. DE B.

LE Cœur est tout, disent les femmes ;
 Sans le Cœur point d'amour, sans lui point de bonheur :
 Le Cœur seul est vaincu , le Cœur seul est vainqueur.
 Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
 En nous parlant toujours du Cœur ?
 En y pensant beaucoup , je me suis mis en tête
 Que du sens littéral elles font peu de cas ,
 Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
 Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
 Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne ;
 Platon se perd tout seul & n'égare personne :
 Raisonner sur l'amour c'est perdre la raison ,
 Et dans cet art charmant la meilleure leçon ,
 C'est la nature qui la donne ;
 A bon droit nous la bénissons
Pour nous avoir formé des Cœurs de deux façons.
 Car que deviendraient les familles
 Si les cœurs des jeunes garçons
 Étaient faits comme ceux des filles ?
 Avec variété nature les moula ,
 Afin que tout le monde en trouvât à sa guise ;
 Prince, manant, abbé, none, reine, marquise ,
 Celui qui dit *sandus*, celui qui crie *allah*,
 Le bonze , le rabin , le carme , la sœur grise ,
 Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tient là.
 C'est peu d'avoir chacun le nôtre ,
 Nous en cherchons par-tout un autre.

Nature en fait de Cœurs se prête à tous les goûts,
 J'en ai vus de toutes les formes,
 Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes,
 Mesdames & messieurs comment les voulez-vous?
 On fait par-tout d'un Cœur tout ce qu'on veut en faire;
 On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend;
 Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre,
 C'est un merveilleux instrument:
 J'en jouais bien dans ma jeunesse,
 Moins bien pourtant que ma maitresse.
 O vous qui cherchez le bonheur,
 Sachez tirer parti d'un cœur.
 Un cœur est bon à tout, par-tout on s'en amuse;
 Mais à ce joli petit jeu,
 Au bout de quelque tems il s'use,
 Et chacune & chacun finissent en tout lieu
 Par en avoir trop ou trop peu.

Ainsi, comme un franc hérétique,
 Je médifais du DIEU de la terre & du ciel,
 En amour j'étais tout physique,
 C'est bien un point essentiel;
 Mais ce n'est pas le point unique,
 Il est mille façons d'aimer;
 Et ce qui prouve mon système,
 C'est que la bergère que j'aime
 En a mille de me charmer.
 Si de ces mille, ma bergère,
 Par un mouvement généreux,
 En cédait une pour lui plaire,
 Nous y gagnerions tous les deux.

R É P O N S E

A LA PIÈCE INTITULÉE LE CŒUR.

CERTAINES dame honnête, & savante, & profonde,
 Ayant lu le traité du cœur,
 Difait en se pâmant, que j'aime cet auteur !
 Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printems j'ai vu passer la fleur,
 Le cœur pourtant me parle encore,
 Du nom de petit cœur quand mon amant m'honore,
 Je sens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas ! faibles humains, quels destins sont les nôtres !
 Qu'on a mal placé la grandeur !
 Qu'on ferait heureux si les cœurs
 Étaient faits les uns pour les autres !

Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
 Vos victoires, & votre empire,
 Et dans vos vers heureux comme vous pleins d'appas,
 C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lisette vous dit, Rodrigue, as-tu du cœur ?
 Sur l'heure elle l'éprouve, & dit avec franchise,
 Il eut encor plus de valeur
 Quand il était homme d'église.

R É P O N S E

A M. L E C H. D E B.

CROYEZ qu'un vieillard cacochime,
 Agé de soixante & douze ans,
 Doit mettre, s'il a quelque sens,
 Son ame & son corps au régime.

DIEU fit la douce illusion
 Pour les heureux fous du bel âge,
 Pour les vieux fous l'ambition,
 Et la retraite pour le sage.

Vous me direz qu'Anacréon,
 Que Chaulieu même & Saint-Aulaire,
 Tiraient encor quelque chanson
 De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples sont trompeurs:
 Et quand les derniers jours d'automne
 Laissent éclore quelques fleurs,
 On ne leur voit point les couleurs
 Et l'éclat que le printems donne.
 Les bergères & les pasteurs
 N'en forment point une couronne.
 La parque, de ses vilains doigts,
 Marquait d'un sept avec un trois
 La tête froide & peu pensante
 Du Fleuri qui donna des loix
 A notre France languissante.

Il porta le sceptre des rois,
Et le garda jusqu'à nonante.

Régner est un amusement
Pour un vieillard triste & pesant,
De toute autre chose incapable;
Mais vieux bel esprit, vieux amant,
Vieux chanteur est insupportable.

C'est à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suisse admire
Le crayon, la prose & les vers,
Et les petits contes pour rire;
C'est à vous à chanter Thémire,
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour, & du vin,

AU

A U M Ê M E

CE beau lac de Genève où vous êtes venu,
 Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres,
 Vous êtes un Orphée en ces lieux descendu
 Pour venir enchanter les ombres.

A U M Ê M E

SI vous brillez dans votre aurore
 Quand je m'éteins à mon couchant,
 Si dans votre fertile champ
 Tant de fleurs s'empressent d'éclorre,
 Lorsque mon terrain languissant
 Est dégaré des dons de Flore :
 Si votre voix jeune & sonore
 Prélude d'un ton si touchant,
 Quand je fredonne à peine encore
 Les restes d'un lugubre chant :
 Si des grâces qu'en vain j'implore
 Vous devenez l'heureux amant,
 Et si ma vieillesse déplore
 La perte de cet art charmant
 Dont le Dieu des vers vous honore ;
 Tout cela peut m'humilier ;
 Mais je n'y vois point de remède,
 Il faut bien que l'on me succède,
 Et j'aime en vous mon héritier.

R É P O N S E

A une jolie petite pièce intitulée LES TORTS, dans laquelle on disait que si Jean Calvin avait eu tort de faire brûler Michel Servet, on avait tort de le dire dans un territoire calviniste.

NON, je n'ai point tort d'oser dire

Ce que pensent les gens de bien,

Et le sage qui ne craint rien,

A le beau droit de tout écrire.

J'ai quarante ans bravé l'empire

Des lâches tyrans des esprits,

Et dans votre petit pays,

J'aurais grand tort de me dédire.

Je fais que souvent le malin

A caché sa queue & sa griffe,

Sous la tiare d'un pontife,

Et sous le manteau de Calvin.

Je n'ai point tort quand je déteste

Ces assassins religieux,

Employant le fer & les feux

Pour servir le Père néfaste.

Oui, jusqu'au dernier de mes jours

Mon ame sera fière & tendre :

Poserai gémir sur la cendre
Et des *Serveis* & des *Dubourgs*.

De cette horrible frénésie
A la fin le tems est passé ;
Le fanatisme est éclipse,
Mais il reste l'hypocrisie.

Farceurs à manteaux étriqués,
Petits fycophantes d'église,
Prédicans à sermons croqués,
Ai-je tort quand je vous méprise ?

*A MADAME DE POMPADOUR, ALORS MADAME
D'ETIOLE, en 1745, pendant qu'elle dessinait.*

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire ;
Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse & Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel ;
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes ;
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis
Soyez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes.

EXTRAIT D'UNE LETTRE,

A LA MÈRE. 1745.

SINCÈRE & tendre Pompadour,
 Car je peux vous donner d'avance
 Ce nom qui rime avec l'amour,
 Et qui fera bientôt le plus beau nom de France.
 Ce Tokai dont votre excellence
 Dans Etiole me régala,
 N'a-t il pas quelque ressemblance
 Avec le roi qui le donna ?
 Il est comme lui sans mélange,
~~Il est comme lui la force & la douceur,~~
 Plait aux yeux, enchante le cœur,
 Fait du bien, & jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambassadeur manchot du roi de P....
 (qui n'est pas manchot) derrière son tombereau d'Allemagne,
 qu'il appelait *carrosse*, n'approche pas du Tokai que vous
 m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le vin d'un roi du Nord
 soit meilleur que celui d'un roi de France, sur-tout depuis que
 le roi de P.... a mis de l'eau dans son vin par la paix de
 Breslaw.

Duf éni a dit dans une chanson, que les rois ne se faisaient la
 guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais ensemble, il se trompe;
François I avait soupé avec *Charles Quint*, & vous savez ce
 qui s'ensuivit. Vous retrouverez en remontant plus haut, qu'*Al-*
guste avait fait cent soupers avec *Antoine*. Non, madame, ce
 n'est pas le souper qui fait l'amitié, &c.

I M P R O M P T U

Fait à un souper dans une cour d'Allemagne.

IL faut penser, sans quoi l'homme devient
 Un animal, un vrai cheval de somme :
 Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient ;
 Sans rien aimer il est triste d'être homme :
 Il faut avoir douce société
 De gens savans, instruits sans suffisance ,
 Et de plaisirs grande variété,
 Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne pense.
 Il faut avoir un ami , qu'en tout tems
 Pour son bonheur , on écoute, on consulte ,
 Qui puisse rendre à notre ame en tumulte
 Les maux moins vifs , & les plaisirs plus grands.
 Il faut le soir un souper délectable,
 Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos
 Force bons vins , avec quelques bons mots ;
 Et sans être ivre il faut sortir de table.
 Il faut la nuit tenir entre deux draps
 Le tendre objet que votre cœur adore,
 Le caresser , s'endormir dans ses bras ,
 Et le matin recommencer encore.
 Mes chers amis , avouez que voilà
 De quoi passer une assez douce vie :
 Or dès l'instant que j'aimai ma Silvie ,
 Sans trop chercher je trouvai tout cela.

R É P O N S E
A D E S V E R S D E M O N S I E U R C H.

A I M A B L E amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux
Des voluptés & du génie;
Abandonnez-vous à leurs feux;
Ceux de mon ame appesantie
Ne sont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la saison passée
Par d'autres fleurs est remplacée.
Une sultane avec dépit
Dans le vieux ferrail délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand-seigneur l'a chassée.
Quand Elie était décrépît,
Il s'enfuit laissant son esprit
A son jeune élève Elisée.
Ma muse est de moi trop lassée;
Elle me quitte, & vous chérit,
Elle sera mieux caressée.

 PORTRAIT DE MADAME....

L'ESPRIT, l'imagination,
 Les grâces, la philosophie,
 L'amour du vrai, le goût du bon,
 Avec un peu de fantaisie;
 Assez solide en amitié,
 Dans tout le reste un peu légère :
 Voilà, je crois, sans vous déplaire,
 Votre portrait fait à moitié.

VERS A LA MÊME

DES contraires bel assemblage,
 Vous, qui sous l'air d'un papillon
 Cachez les sentimens d'un sage,
 Revolez de mon hermitage
 A votre brillant tourbillon;
 Allez chercher l'illusion
 Compagne heureuse du bel âge.
 Que votre imagination
 Toujours forte, toujours légère,
 Entre Boufflers & Voisenon,
 Répande cent traits de lumière;
 Que Diane, que les Amours
 Partagent vos nuits & vos jours;
 S'il vous reste en ce train de vie,
 Dans un tems si bien employé,
 Quelques momens pour l'amitié,

Ne m'oubliez pas , je vous prie ;
J'aurais encor la fantaisie
D'être au nombre de vos amans ;
Je cède ces honneurs charmans
Aux doyens de l'académie.
Mais quand j'aurai quatre-vingt ans ,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpasser la galanterie ,
S'ils me surpassent en beaux talens.

Ces petits vers froids & coulans
Sentent un peu la décadence :
On m'assure qu'en plus d'un sens
Il est de tout de même en France.

LETTRE

L E T T R E

AU ROI DE DANNEMARCK.

S I R E,

LA lettre dont V. M. m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendresse & de joie. V. M. donne de bonne heure des grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays presque ignorés du reste du monde : elle se fait des sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfaisante. C'est dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser & à sentir : si ma caducité & mes maladies me permettaient de suivre les mouvemens de mon cœur, je viendrais me jeter aux pieds de V. M. Du tems que j'avais de l'imagination, SIRE, je n'aurais fait que trop de vers, pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des sentimens que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à V. M. autant de bonheur qu'elle aura de véritable gloire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre & sublime ;
 Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
 Des cœurs infortunés, que l'injustice opprime ?
 C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes états,
 Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguste
 Les bornes des pays gouvernés par tes mains :
 Et par-tout où le ciel a placé des humains,
 Tu veux qu'on soit heureux, tu veux que l'on soit juste ;
 Hélas ! assez de rois que l'histoire a fait grands,
 Chez leurs tristes voisins ont porté les alarmes.
 Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes,
 Ceux qui font des heureux sont les vrais conquérans,

Poésies. Tome I,

K k k

S U R L E L O U V R E. 1749.

MONUMENT imparfait de ce siècle vanté,
 Qui sur tous les beaux-arts a fondé sa mémoire,
 Vous verrai-je toujours en attestant sa gloire,
 Faire un juste reproche à sa postérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
 Et que les nations qui veulent nous braver,
 Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire,
 Que nous commençons tout pour ne rien achever ?

Sous quels débris honteux ; sous quel amas rustique,
 On laisse ensevelis ces chefs-d'œuvre divins !
 Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
 A toute la grandeur des Grecs & des Romains ?

Louvre , palais pompeux , dont la France s'honore,
 Sois digne de ce roi , ton maître & notre appui ;
 Embelli ces climats que sa vertu décore,
 Et dans tout ton éclat , montre-toi comme lui.

É P I T R E

A MONSIEUR DES MAHIS. 1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs ,

Dont je n'ai plus que les épines ;

Vous dormez dessous les courtines

Et des Graces & des neuf sœurs.

Je leur fais encor quelques mines ,

Mais vous possédez leurs faveurs.

Tout s'éteint, tout s'use, tout passe,

Je m'affaiblis , & vous croissez ;

Mais je descendrai du Parnasse

Content , si vous m'y remplacez.

Je jouis peu , mais j'aime encore ,

Je verrai du moins vos amours.

Le crépuscule de mes jours

Sembellira de votre aurore.

Je dirai , je fus comme vous ;

C'est beaucoup me vanter peut-être ;

Mais je ne serai point jaloux ,

Le plaisir permet-il de l'être ?

Kkk ij

L E T T R E

DE M. D. B. CAP. AU RÉGIMENT DE B. A M. D. V.

Collioure, 15 Décembre 1750.

Vous voilà quitte, monsieur, du tribut qu'il faut payer à l'hiver Il a fait ici pendant quelques jours un tems bien propre à procurer des rhumes, & précisément je me suis trouvé alors en chemin pour venir de Bellegarde; mais tout paraît doux à qui en revient. C'est le séjour des vents & de l'ennui : la lecture y a été ma ressource.

Sur ce mont qui de l'Ibérie
Sépare notre région,
L'illustre & savante Emilie,
Et l'interprète de Newton,
Ont daigné par mainte leçon
Eclairer mon faible génie.
Quoiqu'éloigné du Roussillon,
V. . pour mon instruction,
S'est joint à cette compagnie.
Que je l'écoute avec ardeur !
Il m'apprend que l'ordre du monde
Tout brillant qu'il est de splendeur,
N'est dû qu'à la cause féconde
Qui fait naître une simple fleur.
Une force qui tout dirige,
Fait à sa racine, à sa tige,
Prendre deux chemins différens :
Quoi qu'en disent nos Zoroastres ;
C'est cette force qui des astres
Cause les divers mouvemens ;

C'est cet esprit qu'un grand prophète,
Des loix du Très-Haut l'interprète,
Voyait se mouvoir sur les mers;
C'est cette ame, à qui Pythagore
Donnait le soin de faire éclore
Ses merveilles de l'univers.

Vous voyez, monsieur, que Bellegarde a été pour moi le Parnasse; il a réveillé ma veine; mais c'est le dernier effort d'une muse expirante: recevez - en, l'hommage, avec les vœux que je fais d'avance, &c.

R É P O N S E

A MONSIEUR D. B . . . 1750.

CE n'est pas Bellegarde, monsieur, c'est, n'en doutez pas, la compagnie des philosophes, très-bonne dans un pareil séjour, qui a réveillé votre veine. Les systèmes philosophiques sont de vrais poèmes. Tous ceux qui veulent rendre les causes ou naturelles ou morales des événemens du monde, que ce soit le renversement d'une montagne, ou celui d'un empire, il n'importe, tous ces gens-là sont des poètes, tous ont besoin de dire, *Musa, mihi causas memora*. On peut regarder la colère d'*Achille*, de *Junon* & de *Satan* comme les hypothèses d'*Homère*, de *Virgile* & de *Milton*; & les tourbillons, l'attraction & les monades, comme les machines de *Descartes*, de *Newton* & de *Leibnitz*; le merveilleux & le sublime se trouvent également dans les ouvrages des uns & des autres.

C'est dommage que vous n'ayez pas vu la suite du nouveau système qu'il vous a plu de crayonner; vous qui avez dit, monsieur, de si jolies choses sur un principe abstrait & purement hypothétique, avec quelle grace & quelle poésie n'auriez-vous pas chanté le feu & la lumière! Rien n'est plus merveilleux que l'action du feu, principe physique de tous les phénomènes de la nature.

Oui, mon cher B. . . il est l'ame du monde,
Sa chaleur le pénètre, & sa clarté l'inonde;

Effets d'une même action,
L'un maintient les ressorts de la machine ronde,
Et l'autre tend sans cesse à leur destruction,

Sa plus belle production
Est cette lumière éthérée,
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,
Sépara les couleurs par la réfraction;
Il y voit aujourd'hui du haut de l'Empirée,
La cause de l'attraction.

Les rayons convergens de ce brillant fluide,
Vers mille & mille points de ce vaste univers
Balancent tous les corps sur leurs centres divers.
D'un unique soleil l'impulsion rapide
Les disperferait tous dans un immense vuide.
DIEU compassa d'abord leurs grandeurs & leurs rangs;
Il élance le feu du centre à la surface,
Allume les soleils : de lumineux torrens
Aussitôt remplissent l'espace,
Entraînent les globes errans;
Tout se meut ; & selon les degrés différens
De la distance & de la masse,
Tout s'approche, ou s'éloigne, ou conserve sa place,
Par l'effort des feux conspirans.

Celui que je viens de faire, monsieur, m'a mis hors d'haleine. L'enthousiasme que vous m'avez communiqué m'abandonne ; je prends la prose pour vous assurer que je suis, &c.

A M O N S I E U R D. M.

Délices, du 24 Juillet 1756.

V O U S ne comptez pas trente hivers ;
 Les graces sont votre partage ;
 Elles ont dicté vos beaux vers ;
 Mais je ne fais par quel travers
 Vous vous proposez d'être sage.
 C'est un mal qui prend à mon âge ,
 Quand le ressort des passions ,
 Quand de l'amour la main divine ,
 Quand les belles tentations
 Ne soutiennent plus la machine.
 Trop tôt vous vous désespérez ;
 Croyez-moi , la raison sévère
 Qui trompe vos sens égarés ,
 N'est qu'une attaque passagère.
 Vous êtes jeune & fait pour plaire ;
 Soyez sûr que vous guérirez :
 Je vous en dirais davantage
 Contre ce mal de la raison
 Que je hais d'un si bon courage ;
 Mais je médite un gros ouvrage
 Pour le vainqueur de Port-Mahon.
 Je veux peindre à ma nation
 Ce jour d'éternelle mémoire.
 Je dirai , moi , qui fais l'histoire,
 Qu'un géant nommé Gérion
 Fut pris autrefois par Alcide

Dans la même isle , au même lieu ,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide.
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise :
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à sa prise.
Je suis prophète quelquefois.
J'ai prédit ses heureux exploits ;
Malgré l'envie & la critique ;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique ;
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers , & pour moi-même ;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

LETTRE

L E T T R E

D E M O N S I E U R F.

TOUT le monde est instruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illustre M. B...; on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette dispute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profession, & à moi-même (comme on dit) si je restais muet *vis-à-vis* M. B... J'ai pris des engagements vis-à-vis le public, il faut les remplir. L'univers a lu mes *Pensées raisonnables*, que je donnai en 1759, au mois de Juin. Je ne sais si je dois les préférer à la lettre que je lâchai sous le nom de M. Gervaise Holmes en 1750. Tout Paris vis-à-vis les *Pensées raisonnables* est pour la lettre de M. Gervaise Holmes, & tout Londres est pour les *Pensées*. Je peux dire *vis-à-vis* de Londres, & de Paris, qu'il y a quelque chose de plus profond dans les *Pensées*, & je ne sais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le *Journal de Trevoux* du mois de Juin 1751, & l'*Avant-coureur* du 5 Juillet, sont de mon avis. Il est vrai que le *Journal chrétien* se déclare absolument contre les *Pensées raisonnables*. Je vais reprendre cette matière, puisque je l'ai discutée au long dans le mercure de Février 1753, pag. 55 & suivantes, comme tout le monde le sait.

Quelques personnes de considération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont conseillé de ne point répondre à M. B... directement, attendu qu'il est mort il y a deux ans; mais avec tout le respect que je dois à ces messieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raisons tirées du fond des choses, que j'ai expliquées ailleurs. Et pour le prouver je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295^e tome de ma *Bibliothèque impartiale*, pag. 75, rapporté très-infidèlement dans le *Journal littéraire*, année 1759. Il s'agit, comme on sait, des composibles, & des idées contraires, qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père *Hayet* a traité cette matière dans son dix-

Poésies. Tome I.

L II

septième tome, avec la sagacité ordinaire; mais tous ceux qui ont lu les 101, 102 & 103^e tomes de ma *Bibliothèque Germanique*, ont de quoi confondre le père *Hayet*: ils verront aisément la différence entre les composibles, les possibles simples, les non-possibles & les impossibles; il serait aisé de s'y méprendre, si on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9 & 11 de ma dissertation de 1760, qui a eu un si prodigieux succès.

Feu M. de *Cahusac* me manda quelque tems avant qu'il fût attaqué dans la pie-mère, qu'il avait entendu dire à M. l'abbé *Trublet*, que lui abbé tenait de M. de la *Motte*, que non-seulement madame de *Lambert* avait un mardi, mais qu'elle avait aussi un mercredi, & que c'était dans une des assemblées du mercredi qu'on avait agité la question si M. *Needham* fait des anguilles avec de la farine, comme l'assure positivement M. de *Maupertuis*. Ce fait est lié nécessairement au système des composibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures grossières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière assemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province de Languedoc, que l'ennui & mes ouvrages étaient au rang des composibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-sept journaux. J'ai déjà répondu à cette calomnie abominable, dans ma *Bibliothèque Germanique*, d'une manière victorieuse.

Je distingue trois sortes d'ennuis. 1°. L'ennui qui est fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuser, ni persuader. 2°. L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, & cela se subdivise en quarante-huit sortes. 3°. L'ennui provenant de l'ouvrage; cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'est pourquoi je reviens à M. *B*..., mon adversaire, que j'estimai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit en 1730 son *Ame des bêtes*. Un mauvais plaisant dit à ce sujet, que M. *B*... était un excellent citoyen; mais qu'il n'était pas assez instruit de l'histoire de son pays; cette plaisanterie est déplacée, comme il est prouvé dans le *Journal Helvétique*, Octobre 1739. Ensuite il donna ses *Admirables pensées*, sur les pensées qu'un homme avait données à propos des pensées d'un autre.

On fait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occasion que je conçus le premier dessein de mes *Pensées raisonnables*. J'apprends qu'un savant de Wittemberg a écrit contre mon titre, & qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à M. Pitt en Angleterre, & à milord Holderness; je suis étonné qu'ils ne m'aient point fait de réponse. Je persiste dans le dessein de faire l'*Encyclopédie* tout seul; si M. Cahusac n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article assez important, c'est la fameuse réponse de M. Pfaf, recteur de l'université de Wittemberg, au révérend père Croust, recteur des révérends pères jésuites de Colmar. On en fait coup sur coup trois éditions, & tous les savans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, & j'ai même quatre volumes sous presse, dans lesquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils coûteront trois livres le tome, c'est marché donné.

Il y a long-tems que je n'ai eu de nouvelles du célèbre professeur Vernet, connu dans tout l'univers par son zèle pour les manuscrits: son *Catéchisme chrétien*, ainsi que mon *Philosophe chrétien*, & le *Journal chrétien*, sont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puisse se vanter, depuis les bigarrures du Sr. Des-Accords.

Mais jusqu'à présent personne n'a assez approfondi le sens du fameux passage qu'on trouve dans la vie de Pythagore, par le père Grazer, dans son vingt-unième volume in-folio. Il s'est totalement trompé sur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment par le chariot de poste les dix-huit tomes de la *Théologie* de mon illustre ami M. Onkre. J'en rendrai compte dans mon prochain *Journal*. Il y a des souscripteurs qui me doivent plus de six mois, je les prie de me lire & de me payer.

Je suis, Monsieur, votre très humble & très obéissant serviteur.

R É P O N S E A

J'AI été touché, monsieur, de votre lettre du 12 Février. On m'a dit que vous êtes dévot, cependant je vous vois de la sensibilité & de l'honnêteté. Vous m'apprenez que vous avez été taillé de la pierre il y a douze ans; je vous félicite de vivre si vous trouvez la vie plaisante : j'ai toujours été affligé que dans le meilleur des mondes possibles il y eût des cailloux dans les vessies, attendu que les vessies ne sont pas plus faites pour être des carrières que des lanternes; mais je me suis toujours soumis à la Providence; je n'ai point été taillé; j'ai eu & j'ai ma bonne dose de mal en autre monnoie; chacun a la sienne; il faut savoir souffrir & mourir de toutes les façons.

Vous me mandez qu'on a imprimé je ne fais quelles lettres que je vous écrivis il y a plus de trente années; vous m'apprenez qu'elles étaient tombées entre les mains d'un nommé *Vaugé*, qui n'en peut répondre, attendu qu'il est mort. Si ces lettres ont été son seul héritage, je conseille aux hoirs de renoncer à la succession. J'ai lu ce recueil, je m'y suis emu, mais j'ai assez de mémoire dans ma soixante & douzième année pour assurer qu'il n'y a pas une de ces lettres qui ne soit falsifiée; je défie tous les *Vaugé* morts ou vivans, & tous les éditeurs de rapsodies, de montrer une seule page de ma main qui soit conforme à ce qu'on a eu la sottise d'imprimer.

Il y a environ cinquante ans qu'on est en possession de se servir de mon nom; je suis bien aise qu'il ait fait gagner quelque chose à de pauvres diables; il faut que le *pauvre diable* vive; mais il faudra au moins qu'il me consukât, pour gagner son argent plus honnêtement.

Vous m'apprenez, monsieur, que l'auteur de l'*Année littéraire* a fait usage de ces lettres vous ne me dites pas quel usage, & si c'est celui qu'on ait ordinairement de ses feuilles; tout ce que je peux vous répondre, c'est que je n'ai jamais lu l'*Année littéraire*, & que je suis trop propre pour en faire usage.

Vous craignez que l'impression de ces chiffons ne me fasse

mourir de chagrin; raffinez-vous; je ne suis point abandonné dans ma vieillesse décrépite, j'ai dans ma maison un jésuite qui m'a donné des leçons de patience; car si j'ai haï les jésuites quand ils étaient puissans & un peu insolens, je les aime quand ils sont humiliés: je ne vois d'ailleurs que des gens heureux, & cela regaillardit; mes paysans sont tous à leur aise; ils ne voient jamais d'huissiers avec des contraintes. J'ai bâti comme *M. de Pompignan*, une jolie église, où je prie DIEU pour sa conversion, & pour celle de *Catherine Fréron*; je le prie aussi qu'il vous inspire la discrétion de ne plus laisser prendre des copies infidèles des lettres qu'on vous écrit. Portez-vous bien, je suis vieux, vous n'êtes pas jeune, je vous pardonne de tout mon cœur votre faiblesse, j'ai pardonné dans d'autres jusqu'à l'ingratitude; il n'y a que la méchanceté orgueilleuse & hypocrite qui m'a quelquefois ému la bile; quant à présent, rien ne me fait de la peine que les mauvais vers qu'on m'envoie quelquefois de Paris.

A MONSIEUR CHARDON.

Février 1768.

MONSIEUR,

CICERON & *Démotène* à qui vous ressemblez plus qu'au maître-chal de *Villeroi*, n'ont pas gagné toutes leurs causes; je ne suis du tout point étonné que la forme l'ait emporté sur le fond: cela est triste, mais cela est ordinaire. Il ne serait pas mal pourtant que l'on trouvât un jour quelque biais pour que le fond l'emportât sur la forme.

J'ai revu le pauvre *Sirven* qui croit avoir gagné son procès, puisque vous avez daigné prendre son parti. Il n'y a pas moyen qu'il aille se présenter au parlement de Toulouse; on l'y punirait très-sérieusement de s'être adressé à un maître des requêtes. Vous savez assez, monsieur, par le petit libelle que vous avez reçu de Toulouse, que les maîtres des requêtes n'ont aucune juridiction, & que le roi ne peut leur renvoyer aucun procès: ce sont là les loix fondamentales du royaume. *Sirven* serait justement pendu ou roué pour s'être adressé au conseil du roi, ce serait un esclave que le conseil des dépêches renverrait à son maître pour le mettre en croix. Voilà une famille ruinée sans ressource; mais comme c'est une famille de gens qui ne vont point à la messe, il est juste qu'elle meure de faim. Je plains beaucoup les sots qui se font persécuter pour *Jean Calvin*; mais je hais cordialement les persécuteurs; il y a plus de quatorze cents ans qu'on s'acharne en Europe pour des fadaïses indignes d'être jouées aux marionnettes. Cette démence atroce jointe à tant d'autres doit faire aimer la solitude; c'est du fond de cette solitude qu'un pauvre vieillard malade qui n'a pas long-tems à vivre, vous présente, monsieur, les sentimens de reconnaissance, d'attachement, & de respect, dont il sera pénétré pour vous jusqu'au moment où il rendra aux quatre élémens sa très-chétive existence.

A MONSIEUR MARIN,
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE.

A Ferney, ce 5 Juillet 1769.

Vous savez, monsieur, que vers la fin de l'année passée, il parut une brochure intitulée *Examen de la nouvelle histoire de Henri IV*, par M. le marquis de B***.

On est inondé de brochures en tout genre; mais celle-ci se distinguait par un style brillant, quoi qu'un peu inégal. Le titre porte qu'elle avait été lue dans une séance d'académie, & cela était vrai. De plus, tout ce qui regarde l'*Histoire de France* intéresse tous ceux qui veulent s'instruire, & ce qui concerne *Henri IV* est très-précieux. On traite dans cet écrit plusieurs points d'histoire qui avaient été jusqu'ici assez inconnus.

1°. On y affirmait que le pape *Grégoire XIII* n'avait pas reconnu la légitimité du mariage de *Jeanne d'Albret*, & d'*Antoine de Bourbon* père de *Henri IV*.

2°. Que cette même *Jeanne d'Albret* avait pris la qualité de majesté fidelissime.

3°. On affirmait que *Marguerite de Valois* eut en dot les seigneuries de Quercy & de l'Agénois, avec le pouvoir de nommer aux évêchés & aux abbayes de ces provinces.

Il y avait beaucoup d'anecdotes très-curieuses; mais dont la plupart se sont trouvées fausses par l'examen que M. l'abbé *Boudot* en a bien voulu faire.

Ce qui me choqua le plus dans cette critique, fut l'extrême injustice avec laquelle on y censure l'ouvrage très-utile & très-estimable de M. le président *Hénaut*. Ce fut pour moi, vous le savez, monsieur, une affliction bien sensible quand vous m'apprîtes que plusieurs personnes me faisaient une injustice encore plus absurde en m'attribuant cette même critique dans laquelle il y a des traits contre moi-même. Je demandai la permission à M. le président *Hénaut* de réfuter cet ouvrage, & je priai M. l'abbé *Boudot*, par votre entremise, de consulter les manuscrits de la bibliothèque du roi sur plusieurs

articles. Il eut la complaisance de me faire parvenir quelques instructions ; mais le nombre des choses qu'il fallait éclaircir était si considérable , & cette critique fut bientôt tellement confondue dans la foule des ouvrages de peu d'étendue qui n'ont qu'un tems, enfin , je tombai si malade que cette affaire s'évanouit dans les délais.

Elle me semble aujourd'hui se renouveler par une nouvelle *Histoire du P.* qu'on m'attribue. Je n'en connais d'autre que celle de M. *Le Page*, avocat à Paris, divisée en plusieurs lettres, & imprimée sous le nom d'*Amsterdam*, en 1754.

Pour composer un livre utile sur cet objet , il faut avoir fouillé pendant une année entière au moins dans les registres ; & quand on aura percé dans cet abîme il sera bien difficile de se faire lire. Un tel ouvrage est plutôt un long procès-verbal qu'une histoire.

Si quelque libraire veut faire passer cet ouvrage sous mon nom , je lui déclare qu'il n'y gagnera rien ; & que loin que mon nom lui fasse vendre un exemplaire de plus ; il ne servirait qu'à décréditer son livre. Il y aurait de la folie à prétendre que j'ai pu m'instruire des formes judiciaires de France , & rassembler un fatras énorme de dates , moi qui suis absent de France depuis plus de vingt années , & qui ai presque vécu avant ce tems loin de Paris à la campagne , uniquement occupé d'autres objets.

Au reste, monsieur, si on voulait recueillir tous les ouvrages qu'on m'impute, & les mettre avec ceux que l'on a écrits contre moi, cela formerait cinq à six cents volumes dont aucun ne pourrait être lu, Dieu merci.

Il est très-inutile encore de se plaindre de cet abus ; car les plaintes tombent dans le gouffre éternel de l'oubli, avec les livres dont on se plaint. La multitude des ouvrages inutiles est si immense, que la vie d'un homme ne pourrait suffire à en faire le catalogue.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien permettre que ma lettre soit publique pour le moment présent ; car le moment d'après, on ne s'en souviendra plus ; & il en est ainsi de presque toutes les choses de ce monde.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LETTRE

L E T T R E

A L'AUTEUR DU MERCURE. 1761.

S*ic vos, non vobis.* Dans le nombre immense de tragédies, comédies, opéra comiques, discours moraux & facéties au nombre d'environ cinq cent mille qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie sous mon nom, intitulée *Zulime*; la scène est en Afrique; il est bien vrai qu'autrefois ayant été avec *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant d'aller voir *Idamé* à la Chine: mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. Presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arfenie, qui était le lieu de la scène; c'est pourtant une colonie Romaine nommée *Arfinaria*, & c'est encore par cette raison là qu'on ne la connaissait pas.

Trémozène est un nom bien sonore, c'est un joli petit royaume; mais on n'en avait aucune idée: la pièce ne donna nulle envie de s'informer du gisement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte, & *quæ desperat tractata nitescere posse relinquit*. Des corsaires se sont enfin saisis de la pièce, & l'ont fait imprimer; mais par droit de conquête ils ont supprimé deux ou trois cents vers de ma façon & en ont mis autant de la leur: je crois qu'ils ont très-bien fait, je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, & qu'il est aussi mauvais que l'était le mien: les rieurs auront beau jeu; au lieu d'avoir une pièce à siffler, ils en auront deux.

Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux pièces; je suis de ce nombre; & de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du siècle passé autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me faisant le commentateur de *Pierre Corneille*. L'académie a agréé ce travail; je me flatte que le public le secondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Poésies, Tome I,

M m m

Il vaut mieux commenter *Héraclius* que de faire *Tancrede*, on risque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce *Tancrede*, beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, & qu'on assurait être mon ouvrage: il ressemblait à cette *Zulime*.

C'est ainsi qu'un honnête libraire, nommé G...., s'avisa d'imprimer une *histoire générale*, qu'il assurait être de moi, & il me le soutenait à moi-même; il n'y a pas grand mal à tout cela; quand on vexe un pauvre auteur les dix-neuf vingtièmes du monde l'ignorent, le reste en rit, & moi aussi. Il y a trente à quarante ans que je prenais sérieusement la chose. J'étais bien sot! Adieu, je vous embrasse.

R É P O N S E

A M O N S I E U R D E V

Vous savez penser comme écrire:
 Les graces avec la raison
 Vous ont confié leur empire;
 L'infâme superstition,
 Sous vos traits délicats expire:
 Ainsi l'immortel Apollon
 Charme l'Olympe de sa lyre,
 Tandis que les flèches qu'il tire,
 Ecraient le serpent Python:
 Il est Dieu, quand par son courage
 Ce monstre affreux est terrassé;
 Il l'est, quand son brillant visage
 Rallume le jour éclipsé;
 Mais entre les genoux d'Isis,
 Je le crois Dieu bien davantage.

A U M Ê M E.

Ferney, ce 12 Décembre 1765.

JOUVRE une caisse, monsieur ; j'y vois, quoi ? moi-même en personne, dessiné d'une belle main.

Je me souviens très-bien que,

Ce Danseur, beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A dans mon champêtre séjour
Dessiné le maigre contour
D'un vieux visage à faire rire.
En vérité c'était l'amour,
S'amusant à peindre un satyre
Avec les crayons de la Tour,

Il est vrai que dans l'estampe on me fait terriblement montrer les dents ; cela fera soupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez passé tant de tems sans m'écrire.

Bérénice disait à Titus :

Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien,

Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi souvent, & ne me peignez point,

Mais si je suis flatté de votre galanterie ; je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, & je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires & des procès. Qui terre n'a pas, souvent a guerre ; à plus forte raison qui terre a.

Di tibi formam,

Di tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

Ajoutez-y sur-tout la santé, & ayez la bonté de m'en dire

M m m ij

dés nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéresser à votre bien-être & à vos plaisirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez ; si vous en êtes dehors, vous vous souviendrez, monsieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers, & je ne vous démentirai jamais.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE LONDRES.

Du 20 Février 1762.

Nous apprenons que nos voisins les Français sont animés autant que nous, au moins, de l'esprit patriotique. Plusieurs corps de ce royaume signalent leur zèle pour le roi, & pour la patrie. Ils donnent leur nécessaire pour fournir des vaisseaux, & on nous apprend que les moines, qui doivent aussi aimer le roi & la patrie, donneront de leur superflu.

On assure que les bénédictins qui possèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaisseaux de haut bord.

Que l'abbé de Cîteaux, homme très-important dans l'état, puisqu'il possède sans contredit les meilleures vignes de Bourgogne, & la plus grosse tonne, augmentera la marine d'une partie de ses futaillies. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis est d'un million sept cent mille livres tournois, & il a déjà dépensé quatre cent mille francs à cette maison pour la gloire de DIEU. Il va faire construire des vaisseaux pour la gloire du roi.

On assure que Clervaux suivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux soient très-peu de chose ; mais possédant quarante mille arpens de bois, il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les chartreux, qui voulaient même le prévenir attendu qu'ils mangent la meilleure marée, & qu'il est de leur intérêt que la mer soit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots & des soles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaisseaux de ligne.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE LONDRES. 461

Les prémontrés & les carmes, qui sont aussi nécessaires dans un état que les chartreux, & qui sont aussi riches qu'eux, se proposent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On est si assuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il est évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux se sont cottisés. Des moines qui valent bien des juifs, seront jaloux, sans doute, de maintenir la supériorité de la nouvelle loi sur l'ancienne.

Pour les frères jésuites, on n'estime pas qu'ils doivent se saigner en cette occasion, attendu que la France va être incessamment purgée desdits frères.

P. S. Comme la France manque un peu de gens de mer, le prieur des célestins a proposé aux abbés réguliers, prieurs, sous-prieurs, recteurs, supérieurs qui fourniront les vaisseaux, d'envoyer leurs novices servir de mousses, & leurs profès servir de matelots. Ledit célestin a démontré dans un beau discours, combien il est contraire à l'esprit de charité de ne songer qu'à faire son salut, quand on doit s'occuper de celui de l'état : ce discours a fait un grand effet, & tous les chapitres délibéraient encore au départ de la poste.

A MONSIEUR PAULET,

— AU SUJET DE SON HISTOIRE DE LA PETITE - VÉROLE.

Ferney, 22 Avril 1768.

J'É crois, monsieur, que *Don Quichotte* n'avait pas lu plus de livres de chevalerie que j'en ai lu de médecine; je suis né faible & malade, & je ressemble aux gens qui ayant d'anciens procès de famille, passent leur vie à feuilleter les *jurisconsultes* sans pouvoir finir leurs procès.

Il y a environ soixante & quatorze ans que je soutiens comme je peux mon procès contre la nature, j'ai gagné un grand incident; puisque je suis encore en vie; mais j'ai perdu tous les autres, ayant toujours vécu dans les souffrances.

De tous les livres que j'ai lus, il n'y en a point qui m'ait *plus* intéressé que le *vôtre*. Je vous suis très-obligé de m'avoir fait faire connaissance avec le *Rhazez*. Nous étions de grands ignorans, & de misérables barbares quand ces Arabes se dégrafaient. Nous nous sommes formés bien tard en tout genre; mais nous avons regagné le tems perdu. Votre livre, sur-tout, en est un bon témoignage. Il m'a beaucoup instruit; mais j'ai encore quelques petits scrupules sur la patrie de la petite-vérole. J'avais toujours pensé qu'elle était native de l'Arabie déserte, & cousine-germaine de la lèpre, qui appartenait de droit au peuple Juif, peuple le plus infecté qui ait jamais été dans notre malheureux globe.

Si la petite-vérole était native d'Égypte, je ne vois pas comment les troupes de *Marc-Antoine*, d'*Auguste* & de ses successeurs ne l'auraient pas apportée à Rome. Presque tous les Romains eurent des domestiques Égyptiens *Verna canopi*. Ils n'en eurent jamais d'Arabes. Les Arabes restèrent presque toujours dans leur grande presque île jusqu'au tems de *Mahomet*. Ce fut dans ce tems que la petite-vérole commença à être connue. Voilà mes raisons; mais je me défie d'elles, puisque vous pensez différemment.

Vous m'avez convaincu, monsieur, que l'extirpation serait très-préférable à l'inoculation. La difficulté est de pouvoir

mettre une sonnette au cou du chat. Je ne crois pas les princes d'Europe portés à faire une ligue offensive & défensive contre ce fléau du genre humain. Mais si vous obtenez quelques arrêts contre la petite-vérole, je vous prierai aussi, sans aucun intérêt, de présenter requête contre sa grosse sœur.

Je ne sais laquelle de ces deux demoiselles a fait le plus de mal au genre humain, mais la grosse sœur me paraît cent fois plus absurde que l'autre. C'est un si énorme ridicule dans la nature d'empoisonner les sources de la génération, que je ne fais plus où j'en suis quand je fais l'éloge de cette bonne mère. La nature est très-aimable & très-respectable, sans doute; mais elle a des enfans bien infames.

Je conçois bien que si tous les gouvernemens de l'Europe s'entendaient ensemble, ils pourraient à toute force diminuer un peu l'empire des deux sœurs. Nous avons actuellement plus de douze cent mille hommes qui montent la garde en pleine paix; si on les employait à extirper les deux virus qui désolent le genre humain, ils seraient du moins bons à quelque chose. On pourrait même leur donner encore à combattre le scorbut, les fièvres pourprées & les autres faveurs de ce genre, que la nature nous a faites.

Vous avez dans Paris un Hôtel-Dieu où règne une contagion éternelle, où les malades, entassés les uns sur les autres, se donnent réciproquement la peste & la mort. Vous avez des boucheries dans de petites rues sans issue, qui répandent en été une odeur cadavéreuse, capable d'empoisonner tout un quartier. Les exhalaisons des morts tuent les vivans dans vos églises, & les charniers des Innocens ou de Saint Innocent sont encore un témoignage de barbarie, qui nous met fort au-dessus des Hottentots & des Nègres.

Nous serons long-tems fous & insensibles au bien public. On fait de tems en tems quelques efforts & on s'en lasse le lendemain. La constance, le nombre d'hommes nécessaire & l'argent manquent pour tous les grands établissemens. Chacun vit pour soi. *Sauve qui peut* est la devise de chaque particulier. Plus les hommes sont inattentifs à leur plus grand intérêt, plus vos idées patriotiques m'ont inspiré d'estime.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E

D E

MADAME LA MARQUISE D'ANTREMONT A L'AUTEUR ;
EN LUI ENVOYANT QUELQUES OUVRAGES EN VERS.

A Aubenaz, le 4 Février 1768.

MONSIEUR,

UNE femme qui n'est pas madame *Desforges Maillard*, une femme vraiment femme, & femme dans toute la force du terme, vous prie de lire les pièces renfermées sous cette enveloppe ; elle fait des vers parce qu'il faut faire quelque chose ; parce qu'il est aussi amusant d'assembler des mots que des nœuds, & qu'il en coûte moins de symétriser des pensées que des pompons : vous ne vous appercevrez que trop, monsieur, que ces vers ont peu coûté, & vous lui direz que

Des vers faits aisément sont rarement aîlés,

Elle se rappelle vos préceptes sur ce sujet & ceux de *Boileau*, qui partage avec vous l'art de graver ses écrits dans la mémoire de ses lecteurs, & d'instruire l'esprit sans lui demander des efforts. Vos principes & les siens sont admirables ; mais ils ne s'accordent pas avec la légèreté d'une personne de vingt-un ans, qui a beaucoup d'antipathie pour tout ce qui est pénible. Heureusement je rime sans prétention, & mes ouvrages restent dans mon porte-feuille. S'ils en sortent aujourd'hui, c'est parce qu'il y a long-tems que je desirais d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaisir, & que je me suis imaginée que quelques pièces de vers serviraient de passeport à ma lettre ; & je n'ai point eu d'autres motifs, monsieur ;

Il est des femmes beaux-esprits

A Pindare autrefois dans les jeux olympiques,

Corinne

Corinne, des succès lyriques,
Très-souvent disputa le prix :
Pindare assurément ne valait pas Voltaire ;
Corinne valait mieux que moi :
Qu'il faudrait être téméraire
Pour entrer en lice avec toi !
Mais je le suis assez pour désirer de plaire
A l'écrivain dont le goût est ma loi.
Si tu daignais sourire à mes ouvrages,
Quel sort égalerait le mien !
Tu réunis tous les suffrages,
Et moi je n'aspire qu'au tien.

Il ferait bien glorieux pour moi, monsieur, de l'obtenir ; n'allez pourtant pas croire que j'ose me flatter de le mériter, mais croyez que rien ne peut égaler les sentimens d'estime & d'admiration avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

R É P O N S E

Vous n'êtes point la Desforge Maillard ;
De l'hélicon ce triste hermaphrodite
Passa pour femme, & ce fut son seul art ;
Dès qu'il fut homme il perdit son mérite ;
Vous n'êtes point, & je m'y connais bien,
Cette Corinne & jalouse & bizarre
Qui par ses vers, où l'on n'entendait rien,
En déraison l'emportait sur Pindare.
Sapho plus sage, en vers doux & charmans
Chanta l'amour, elle est votre modèle,
Vous possédez son esprit, ses talens ;
Chantez, aimez ; Phaon sera fidèle.

Voilà, madame, ce que je dirais si j'avais l'âge de vingt-un ans ; mais j'en ai soixante & quatorze passés ; vous avez des beaux yeux, sans doute, cela ne peut être autrement, & j'ai presque perdu la vue : vous avez le feu brillant de la jeunesse, &

Poésies. Tome I.

N n n

466 R É P O N S E D E M. D E V.

le mien n'est plus que de la cendre froide : vous me ressuscitez ; mais ce n'est que pour un moment , & le fait est que je suis mort.

C'est du fond de mon tombeau que je vous souhaite des jours aussi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être , &c.

R É P O N S E

AU SIEUR FEZ, LIBRAIRE D'AVIGNON.

Du 17 Mai 1762, aux Délices.

Vous me proposez par votre lettre datée d'Avignon, du 30 avril, de me vendre pour mille écus l'édition entière d'un recueil de mes erreurs sur *les faits historiques & dogmatiques*, que vous avez, dites-vous, imprimé en terre papale. Je suis obligé en conscience de vous avertir qu'en relisant en dernier lieu ~~une nouvelle édition de mes ouvrages~~, j'ai découvert dans la précédente pour plus de deux mille écus d'erreurs. Et comme en qualité d'auteur je me suis probablement trompé de moitié à mon avantage, en voilà au moins pour douze mille livres. Il est donc clair que je vous ferais tort de neuf mille francs si j'acceptais votre marché.

De plus voyez ce que vous gagnerez au débit du dogmatique, c'est une chose qui intéresse particulièrement toutes les puissances qui sont en guerre, depuis la mer Bactrique jusqu'à Gibraltar. Ainsi je ne suis pas étonné que vous me mandiez que *l'ouvrage est désiré universellement*.

M. le général de *Laudhon* & toute l'armée impériale ne manqueront pas d'en prendre au moins trente mille exemplaires que vous vendez, dites-vous, deux livres pièce, ci . L. 60,000

Le roi de Prusse qui aime passionnément le *Dogmatique*, & qui en est occupé plus que jamais, en fera débiter à-peu-près la même quantité, ci . . . 60,000

Vous devez aussi compter beaucoup sur Mgr. le prince *Ferdinand* ; car j'ai toujours remarqué quand j'avais l'honneur de lui faire ma cour, qu'il

L. 120,000

~~De l'autre part~~ L. 120,000

était enchanté qu'on relevât mes erreurs dogmatiques, ainsi vous pouvez lui en envoyer vingt mille exemplaires, ci

40,000

A l'égard de l'armée française; où l'on parle encore plus français que dans les armées autrichiennes & prussiennes, vous y en avez ~~en terre~~ au moins cent mille exemplaires, qui à quarante sous pièce font

200,000

Vous avez, sans doute, écrit à M. l'amiral Anson, qui vous procurera en Angleterre & dans les colonies, le débit de cent mille de vos recueils, ci

200,000

Quant aux moines & aux théologiens que le dogmatique regarde plus particulièrement, vous ne pouvez en débiter auprès d'eux moins de trois cent mille dans toute l'Europe, ce qui forme tout d'un coup un objet de

600,000

Joignez à cette liste environ cent mille amateurs du dogmatique parmi les séculiers, pose

200,000

Somme totale. L. 1,360,000

sur quoi il y aura peut-être quelques frais, mais le produit net sera au moins d'un million pour vous.

Je ne puis donc assez admirer votre désintéressement, de me sacrifier de si grands intérêts pour la somme de trois mille livres une fois payée.

Ce qui pourrait m'empêcher d'accepter votre proposition, ce serait la crainte de déplaire à M. l'Inquisiteur de la foi, ou pour la foi, qui a, sans doute, approuvé votre édition. Son approbation une fois donnée, ne doit point être vaine; il faut que les fidèles en jouissent; & je craindrais d'être excommunié si je supprimais une édition si utile, approuvée par un jacobin, & imprimée à Avignon.

A l'égard de votre auteur anonyme, qui a consacré ses veilles à cet important ouvrage, j'admire sa modestie; je vous prie de lui faire mes tendres complimens, aussi bien qu'à votre marchand d'encre.

N n n ij

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.

SACHEZ, mes très-chers amis,
 Qu'en parlant de l'abondance,
 J'ai chanté la jouissance
 Des plaisirs purs & permis,
 Et jamais l'intempérance.
 Gens de bien voluptueux,
 Je ne veux que vous apprendre
 L'art peu connu d'être heureux :
 Cet art qui doit tout comprendre,
 Est de modérer ses vœux.
 Gardez de vous y méprendre :
 Les plaisirs dans l'âge tendre,
 S'emprescent à vous flatter.
 Sachez que pour les goûter,
 Il faut savoir les quitter ;
 Les quitter pour les reprendre ;
 Passez du fracas des cours
 A la douce solitude ;
 Quittez les jeux pour l'étude ;
 Changez tout hors vos amours ;
 D'une recherche importune,
 Que vos cœurs embarrassés
 Ne volent point empressés
 Vers les biens que la fortune
 Trop loin de vous a placés.
 Laissez la fleur étrangère

Embellir d'autres climats,
 Cueillez d'une main légère
 Celle qui naît sous vos pas :
 Tout rang , tout sexe , tout âge
 Reconnaît la même loi,
 Chaque mortel en partage
 A son bonheur près de soi.
 L'inépuisable nature
 Prend soin de la nourriture
 Des tigres & des lions,
 Sans que sa main abandonne
 Le moucheron qui bourdonne
 Sur les feuilles des buissons ;
 Et tandis què l'aigle altière ,
 S'applaudit de sa carrière ,
 Dans le vaste champ des airs ,
 La tranquille Philomèle
 A sa compagne fidèle
 Module les doux concerts :
 Jouissez donc de la vie ,
 Soit que dans l'adversité
 Elle paraisse avilie ,
 Soit que sa prospérité
 Irrite l'œil de l'envie.
 Tout est égal , croyez-moi :
 On voit souvent plus d'un roi
 Que la tristesse environne ;
 Les brillans de la couronne
 Ne sauroient point de l'ennui :
 Ses valets de pied , ses pages ,
 Jeunes , indiscrets , volages ,

Sont plus fortunés que **la** **princesse** & **la** **bergère**
 Soupirent également,
 Et si leur ame diffère,
 C'est en un point seulement:
 Philis a plus de tendresse,
 Philis aime constamment,
 Et bien mieux que son aïeule.
 Comme je sacrifierais
 Tous vos augustes attraits
 Aux larmes de ma main-rose,
 Un destin trop rigoureux
 A mes transports amoureux
 Ravit cet objet aimable:
 Mais dans l'ennui qui m'atcable,
 Si mes amis sont heureux,
 Je ferai moins misérable.

EXHORTATION

A L'AGONIE D'UN CURÉ DE C. D.

CURÉ de court dimanche, & prêtre d'Apollon
 Que je vois sur ce lit étendu tout du long,
 Après avoir vingt ans dans une paix profonde
 Enterré, confessé, baptisé votre monde,
 Après tant d'oremus chantés si plaifamment,
 Après cent requiem entonnés si gaïment,
 Pour nous, je l'avourai, c'est une peine extrême
 Qu'il nous faille aujourd'hui prier Dieu pour vous-même.
 Mais tout passe & tout meurt, tel est l'arrêt du sort!

L'instant où nous naissions est un pas vers la mort.
 Le petit père André n'est plus qu'un peu de cendre,
 Frère Frédon n'est plus, Diogène, Alexandre,
 César, le poète Mai, La Fillon, Constantin,
 Abraham, Brioché, tous ont même destin ;
 Ce cocher si fameux à la cour, à la ville,
 Amour des beaux-esprits, père du vaudeville,
 Dont vous aviez été le très-digne aumônier,
 Près Saint-Eustache encor, est pleuré du quartier ;
 Vous les suivrez bientôt ; c'est donc ici, mon frère,
 Qu'il faut que vous songiez à votre grande affaire :
 Si vous aviez été toujours homme de bien,
 Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien ;
 Mais qui peut, entre nous, garder son innocence,
 Quel curé n'a besoin d'un peu de pénitence ?
 Combien en a-t-on vu jusqu'au pied des autels
 Porter un cœur pétri de penchans criminels ;
 Et dans ce tribunal où par des loix sévères,
 Des fautes des mortels ils sont dépositaires,
 Convoiter les beautés qui vers eux s'accusaient,
 Et commettre la chose alors qu'ils l'écoutaient ?
 Combien en a-t-on vu dans une sacristie
 Conduire une dévote avec cérémonie,
 Et sur un banc trop dur travailler en ce lieu
 A faire à son prochain des serviteurs de DIEU ?
 Je veux que de la chair le démon redoutable
 N'ait pu vous enchanter par son pouvoir aimable,
 Que digne imitateur des saints des premiers tems,
 Vous ayez pu dompter la révolte des sens.
 Vous viviez en châté, c'est un bonheur extrême ;
 Mais ce n'est pas assez, curé, DIEU veut qu'on l'aime.

Avez-vous bien connu cette ardente ferveur ,
 Ce goût , ce sentiment , cette ivresse du cœur ,
 La charité , mon fils ! Le chrétien vit pour elle ,
 Qui ne fait point aimer n'a qu'un cœur infidèle ;
 La charité fait tout ; vous possédez en vain
 Les mœurs de nos prélats , l'esprit d'un capucin ,
 D'un cordelier nerveux la timide innocence ,
 La science d'un carme avec sa continence ,
 Des fils de Loyola toute l'humilité ;
 Vous ne ferez chrétien que par la charité.
 Commencez donc , suré , par un effort suprême ;
 Pour mieux favoir aimer , haïssez-vous vous-même ;
 Faites-nous humblement un exposé succinct
 De cent petits péchés dont vous fûtes atteint ,
 Vos jeux , vos passe-temps , vos plaisirs & vos peines ,
 Olivettes , amours , vos amours & vos haines ,
 Combien de muids de vin vous vuidiez dans un an ,
 Si Brunette avec vous a dormi bien souvent.
 Après que vous aurez aux yeux de l'assemblée
 Etalé les péchés dont votre ame est troublée ;
 Avant que de partir il faudra prudemment
 Dictier vos volontés , & faire un testament :
 Bellébat perd en vous ses plaisirs & sa gloire ;
 Il lui faut un pasteur & des chansons à boire ;
 Il ne peut s'en passer : vous devez parmi nous
 Choisir un successeur qui soit digne de vous ;
 Il fera votre ouvrage & vous pouvez le faire
 De votre esprit charmant unique légataire :
 Tel Elie autrefois loin des profanes yeux ,
 Dans un char de lumière , emporté dans les cieux ,
 Avant que de partir pour ce rare voyage ,

Consolait

Consolait Elisé, qui lui servait de page;
Et dans un testament qu'on n'a point écrit,
Avec un vieux pourpoint lui laissa son esprit.

GALIMATHIAS PINDARIQUE,

Sur un carrousel donné par l'impératrice de Russie. 1768.

SORS du tombeau, divin Pindare,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois
Ou de Corinthe ou de Mégare;
Toi qui possédas le talent
De parler beaucoup sans rien dire;
Et qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend,
Et qu'il faut toujours qu'on admire,
Mais commence par oublier
Tes petits vainqueurs de l'Elide;
Prens un sujet moins insipide,
Viens cueillir un plus beau laurier;
Cesse de vanter la mémoire
Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coups de poing
Devant les juges de la gloire.

La gloire habite de nos jours
Dans l'empire d'une amazone,
Elle la possède & la donne;
Mars, Thémis, les jeux, les amours
Sont en foule autour de son trône,

Poésies. Tome I,

O o o

Viens chanter cette Thalestris (a)
 Qu'irait couruifer Alexandre;
 Sur tes pas je voudrais m'y rendre,
 Si je n'étais en cheveux gris.

Sans doute, en dirigeant ta course
 Vers les sept étoiles de l'ourse,
 Tu verras, dans ton vol divin,
 Cette France si renommée

Car ta muse est accoutumée
 A se détourner en chemin;
 Tu verras ce peuple volage
 Dont les mœurs & le langage,
 Règnent dans vingt climats divers;
 Ainsi que ta brillante Grèce,
 Par ses arts, par sa politesse,
 Servit d'exemple à l'univers.

Mais, si c'est encor des barbares
 Dans le sein même de Paris;
 Des pédans jaloux & bizarres,
 Insensibles aux bons écrits;
 Des fripons aux regards aigres,
 Persécuteurs atrabilaires
 Des grands talens & des vertus;
 Et si, dans ma patrie ingrate,
 Tu rencontres quelque Socrate,
 Tu trouveras vingt Annitus (b).

(a) Thalestris, reine des Amazones, sortit de ses états pour venir voir Alexandre le grand, auquel elle avoua de bonne foi qu'elle désirait avoir des enfans de lui, se croyant digne de donner des héritiers à son empire. *Quinte-Curce.*
 (b) Annitus fut le délateur, & l'accusateur calomnieux de Socrate.

Je m'apperçois que je t'imité.
 Je veux , aux campagnes du Scythe ,
 Chanter les jeux , chanter les prix
 Que la beauté donne au mérite ;
 Je veux célébrer la grandeur ,
 Les généreuses entreprises ,
 Chanter les vertus , le bonheur ,
 Et j'ai parlé de nos sortites.

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE ,

Qui l'invitait à faire sa voyage.

DIEUX ! qui m'ôtez les yeux & les oreilles ,
 Rendez-les-moi , je pars au même instant !
 — Heureux qui voit vos augustes merveilles ,
 O Catherine ! heureux qui vous entend !
 Plaire & régner , voilà votre talent ;
 Mais le premier me flatte davantage :
 De votre esprit vous étonnez le sage ;
 Il cesserait de l'être en vous voyant.

M A D R I G A L A M A D A M E D E ***

S U R H U N P A S S A G E D E P O P E .

POPE l'Anglais , ce sage si vanté ,
 Dans sa morale au parnasse embellie ,
 Dit que les biens , les seuls biens de la vie ,
 Sont le repos , l'aisance & la santé.
 Il s'est trompé. Quoi ! dans l'heureux partage
 Des dons du ciel faits à l'humain séjour ,
 Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour ?
 Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux , ni sage.

O o o ij

A L A M Ê M E,

En lui envoyant les œuvres mystiques de Fénelon.

QUAND de la Guyon le charmant directeur
 Difait au monde, Aimez DIEU pour lui-même,
 Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur,
 On ne crut point à cet amour extrême :
 On le traita de chimère & d'erreur.
 On se trompait ; je connais bien mon cœur ;
 Et c'est ainsi, belle Eglé, qu'il vous aime.

A L A M Ê M E.

DE votre esprit la force est si puissante,
 Que vous pourriez vous passer de beauté :
 De vos attraits la trace est si piquante,
 Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
 Si votre cœur ne fait pas comme on aime,
 Ces dons charmans sont des dons superflus,
 Un sentiment est cent fois au-dessus
 Et de l'esprit, & de la beauté même.

A MADAME DE **.

LES DEUX AMOURS.

CERTAIN enfant qu'avec crainte on caresse
 Et qu'on connaît à son malin souris,
 Court en tous lieux précédé par les ris,
 Mais trop souvent suivi de la tristesse.
 Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse ;
 Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
 Il est un autre amour, fils craintif de l'estime,
 Soumis dans ses chagrins, constant dans ses desirs,
 Que la vertu soutient, que la candeur anime,
 Qui résiste aux rigueurs & croît par les plaisirs.
 De cet amour le flambeau peut paraître
 Moins éclatant ; mais ses feux sont plus doux.
 Voilà le Dieu que mon cœur veut pour maître,
 Et je ne veux le servir que pour vous.

A LA MÊME.

TOUT est égal, & la nature sage
 Veut au niveau ranger tous les humains :
 Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage ;
 Fleur de santé, doux loisir, jours éreïs ;
 Vous avez tout, c'est là votre partage.
 Moi, je parais un être infortuné,
 De la nature enfant abandonné,
 Et n'avoir rien semble mon apparence ;
 Mais vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.

N O U V E A U P R O L O G U E

*De LA PRINCESSE DE NAVARRE, envoyé à M. le maréchal
duc de RICHELIEU, pour la représentation qu'il fit donner
à Bordeaux.*

Le 26 Novembre 1764.

Nous osons retracer cette fête éclatante,
Que donna dans Versailles au plus aimé des rois
Le héros qui le représente,
Et qui nous fait chérir ses loix.
Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire;
Il porte ici le goût, les beaux-arts, & les jeux,
Et c'est une nouvelle gloire.
Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux,
Des Grecs & des Romains les spectacles pompeux,
De l'univers encor occupent la mémoire;
~~Aussi bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.~~
Melpomène, Thalie, Euphorpe & Terpsicore
Ont enchanté les Grecs & savent plaire encore
A nos Français polis & qui pensent comme eux,
La guerre défend la patrie,
Le commerce peut l'enrichir;
Les loix font son repos, les arts la font fleurir.
La valeur, les talens, les travaux, l'industrie,
Tout brille parmi vous; que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la paix & des arts.

A MONSIEUR L.....

CONNAISSEZ mieux l'oisiveté,
Elle est ou folie, ou sagesse;
Elle est vertu dans la richesse,
Et vice dans la pauvreté.

On peut jouir en paix, dans l'hiver de la vie,
De ces fruits qu'au printemps fera notre industrie:
Courtisans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le sommeil est permis; mais c'est sur des lauriers.

SUR UN RELIQUAIRE

AMI, la superstition
Fit ce présent à la sottise,
Ne le di pas à la raison,
Ménageons l'honneur de l'église.

A UN BAVARD.

IL faudrait penser pour écrire:
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

A L'OCCASION DE L'EXPULSION DES JÉSUITES.

LES renards & les loups furent long-tems en guerre,
 Nos moutons respiraient, nos bergers diligens
 Ont chassé par arrêt les renards de nos champs;
 Les loups vont désoler la terre;
 Nos bergers semblent entre nous
 Un peu d'accord avec les loups,

QUATRAIN

Pour être mis au bas du portrait de Confucius.

DE la simple vertu salutaire interprète,
 Qui n'adora qu'un DIEU, qui fit aimer sa loi,
 Toi, qui parlas en sage, & jamais en prophète,
 S'il est un sage encor, il pense comme toi.

A MADAME LA DUCHESSE DE...

ÊTRE femme sans jalousie,
 Et belle sans coquetterie,
 Bien juger sans beaucoup savoir,
 Et bien parler sans le vouloir,
 N'être haute, ni familière,
 N'avoir point d'inégalité;
 C'est le portrait de la V.,
 Il n'est ni fini, ni flatté,

LETTRE

L E T T R E
A M O N S I E U R M . . .

5 Mars 1765.

MOINS le hibou de Ferney, monsieur, mérite vos jolis vers ; plus il vous en doit de remerciemens ; il s'intéresse vivement à vous, il connaît tout ce que vous valez.

Les erreurs & les passions
De vos beaux ans font l'appanage :
Sous cet amas d'illusions
Vous renfermez l'ame d'un sage.

Je vous retiens pour un des soutiens de la philosophie, je vous en avertis, vous serez détrompé de tout, vous serez un des nôtres.

Plein d'esprit, doux & sociable,
Ce n'est pas assez, croyez-moi ;
C'est pour autrui qu'on est aimable,
Mais il faut être heureux pour soi.

Nous avons une cellule nouvelle, & nous en bâtissons une autre. Vous savez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

A M O N S I E U R D E L A P . . .

En lui envoyant un exemplaire de SÉMIRAMIS,

MORTEL de l'espèce très-rare
Des solides & beaux-esprits,

Je vous offre un tribut qui n'est pas d'un grand prix :
Vous pourriez donner mieux ; mais vos charmans écrits
Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

Poésies. Tome I.

P p p

A MONSIEUR D E F . . .

Vous philosophe ! ah ! quel projet !

N'est-ce pas assez d'être aimable ?

Aurez-vous bien l'air en effet

D'un vieux raisonneur vénérable ?

D'inutiles réflexions

Composent la philosophie ;

Eh ! que deviendra votre vie ,

Si vous n'avez des passions ?

C'est un pénible & vain ouvrage

Que de vouloir les modérer ;

Les sentir & les inspirer

Est à jamais votre partage.

L'esprit , l'imagination ,

Les graces , la plaisanterie ,

L'amour du vrai , le goût du bon ,

Voilà votre philosophie.

A MADAMÉ D E . . .

Oui , Philis , la coquetterie

Est faite pour vos agrémens ;

Croyez-moi , la galanterie ,

Malgré tous les grands sentimens ,

Est sœur de la friponnerie.

Vénus versa sur vous tous ses dons précieux ,

Ce serait être injuste , & les mal reconnaître ,

Que de vous obstiner à faire un seul heureux ,

Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.

A MADAME DE B. . . .

Vos yeux font beaux, mais votre ame est plus belle;
 Vous êtes simple & naturelle;
 Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
 Si vous eussiez vécu du tems de Gabrielle,
 Je ne fais pas ce qu'on eût dit de vous,
 Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

A MONSIEUR S. D. M.

ÈLÈVE du jeune Apollon,
 Et non pas de ce vieux Voltaire;
 Elève heureux de la raison,
 Et d'un Dieu plus charmant, qui t'instruit à plaire;
 J'ai lu tes vers brillans, & ceux de ta bergère,
 Ouvrages de l'esprit, embellis par l'amour,
 J'ai cru voir la belle Glycère
 Qui chantait Horace à son tour.
 Que son esprit me plaît! que sa beauté me touche!
 Elle a tout mon suffrage, elle a tous tes desirs:
 Elle a chanté pour toi; je vois que sur ta bouche
 Tu dois trouver tous les plaisirs.

A MONSIEUR DE V. . .

SUR SON ÉLOGE DE CHARLES V.

VOTRE héros si peu terrible en guerre,
 Jamais dans les périls ne voulut s'engager;
 Il ne ravagea point la terre,
 Mais il la fit bien ravager.

Ppp ij

 VERS A MONSIEUR DE B.....

LES neuf muses sont sœurs & les beaux-arts sont frères.

Quelque peu de malignité

A dérangé par fois cette fraternité :

La famille en souffrit, & des mains étrangères

De ces débats ont profité.

C'est dans son union qu'est son grand avantage :

Alors elle en impose aux pédans, aux bigots,

Elle devient l'effroi des fots,

La lumière du siècle & le soutien du sage ;

Elle ne flatte point les riches & les grands ;

Ceux qui dédaignaient son encens,

Se font honneur de son suffrage,

Et les rois sont des courtisans.

A L'AUTEUR DE RICHARDET.

Vous ne parlez que d'un moineau,

Et vous avez une volière ;

Il est chez vous plus d'un oiseau

Dont la voix tendre & printanière

Plait par un ramage nouveau ;

Celui qui n'a plume qu'aux ailes,

Et qui fait son nid dans les cœurs,

Répand sur vous ses faveurs ;

Il vous fait trouver des lecteurs,

Comme il vous a soumis des belles.

SUR L'ÉLECTION DU COMTE PONIATOWSKI
AU TRÔNE DE POLOGNE.

DANS le fond de mon hermitage,
Loin de l'illusion des cours,
Réduit, hélas ! à vivre en sage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge,
La retraite est mon seul recours ;
Je ne ferai plus de voyage.
Que la gloire avec les amours
Couronnent devers Cracovie,
Un prince aimé de la patrie,
Qui lui promet de si beaux jours :
Trop éloigné de sa personne,
Je me borne à former des vœux :
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

AUX HABITANS DE LYON. 1754.

IL est vrai que Plutus est au rang de vos Dieux,
Et c'est un riche appui pour votre aimable ville ;
Il n'est point de plus bel asyle ;
Ailleurs il est aveugle, il a chez vous des yeux.
Il n'était autrefois que Dieu de la richesse :
Vous en faites le Dieu des arts ;
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole, & les eaux du Permesse.

A MADAME DU CHATELET

Jouant à Sceaux le rôle d'Issé en 1747.

ÊTRE Phébus aujourd'hui je desiré
 Non pour régner sur la prose & les vers,
 Car à Du Maine il remit cet empire ;
 Non pour courir autour de l'univers,
 Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire ;
 Non pour tirer les accords de sa lyre,
 De plus doux chants font retentir ces lieux ;
 Mais seulement pour voir & pour entendre
 La belle Iris qui pour lui fut si tendre,
 Et qui le fit le plus heureux des Dieux.

SUR LE BAISER QUE LA DAUPHINE DONNA A ALAIN
 CHARTIER, fameux auteur du tems de CHARLES VI.

Vous connaissez ce poète fameux
 Qui s'endormit au palais de sa reine ;
 Il en reçut un baiser amoureux ;
 Mais il dormait, & la faveur fut vaine.
 Vous me pourriez donner un prix plus doux ;
 Et si jamais votre bouche vermeille
 Voulait payer ce que j'ai fait pour vous,
 N'attendez pas du moins que je sommeille,

A MADemoisELLE GOSSIN

Jouant ALZIRE.

CE n'est point moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime & qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

RÉPONSE A UN ACTEUR DE SOCIÉTÉ,

Qui avait joué le rôle de Colas dans BASTIEN & BASTIENNE.

DE nos hameaux vous êtes l'enchanteur,
De mes écrits vous voilez la faiblesse;
Vous y mêlez par un art séducteur
Ce qu'ils n'ont point, la grace, la noblesse;
C'est bien raison qu'un forcier si flatteur
Pour son épouse eût une enchanteresse.

LETTRE A MONSIEUR BESSIN,

CURÉ DE PLAINVILLE, PRÈS DE BERNAY EN NORMANDIE.

Ferney, du 13 Janvier 1765.

VOUS m'avez envoyé, monsieur, des vers bien faits & bien agréables, & vous m'apprenez en même tems que vous êtes curé; vous méritez d'avoir la première cure du Parnasse, vous ne chanterez jamais d'antienne qui vaille vos vers. Si je ne vous ai pas répondu plutôt, c'est que je suis vieux, malade & aveugle. Je ne serai pas enterré dans votre paroisse; mais c'est vous que je choisirais pour faire mon épitaphe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1765

 AU LANDGRAVE DE HESSE,

Sous le nom d'une dame, pour le remercier d'une boîte ornée de son portrait.

Septembre 1766.

J'AI baïsé ce portrait charmant,
 Je vous l'avouerai fans mystère :
 Mes filles en ont fait autant ;
 Mais c'est un secret qu'il faut taire,
 Une fille dit rarement
 Ce qu'elle fit ou voulut faire,
 Vous trouverez bon qu'une mère
 Vous parle un peu plus hardiment,
 Et vous verrez qu'également
 En tous les tems vous savez plaire,

POUR MADAME DE St. J.

Août 1766.

J'ÉTAIS dans ma folitude
 Sans espoir & sans lien,
 Et de n'aspirer à rien
 C'était ma pénible étude :
 Je vous vois, je sens très-bien
 Qu'il faut que mon cœur desire :
 Et vous me forcez à dire
 L'oraison de Saint-Julien.

POUR

POUR MADAME D'ES. . . .
QUI JOUE DU VIOLON A MERVEILLES.

Moût 1766.

Sous tes doigts l'archet d'Apollon
Etonne mon ame & l'enchanté,
Et si j'entends ta voix touchante,
J'oublie alors ton violon.
Tu parlès, & mon cœur plus tendre,
De tes chants ne se souvient plus.
Mais tes regards sont au-dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

A MES DAMES D. L. C. ET G.
PRÉSENTÉES PAR UN ENFANT DE DIX ANS. 1765.

A tout âge il est dangereux
De vous voir & de vous entendre,
Sans faire un choix entre vous deux;
A toutes deux il faut se rendre.

A madame D. L. C.

Par vous l'amour fait tout dompter,
Songez que je suis de son âge;
Et si vous avez son visage,
Dans mon cœur il peut habiter.

Poëst. Tome I. ② ② ②

A MONSIEUR VAN HAREN.

DÉMOSTHÈNE au conseil, & Pindare au Parnasse,

L'auguste vérité marche devant tes pas.

Tyrtée a dans ton sein répandu son audace,

Et tu tiens sa trompette organe des combats.

Je ne puis t'imiter; mais j'aime ton courage;

Né pour la liberté tu penfes en héros;

Mais qui nâquit sujet ne doit penser qu'en sage,

Et vivre obscurément, s'il veut vivre en repos.

Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu naître;

A Rome on est esclave, à Londres citoyen.

~~La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître,~~

Et mon premier devoir est de servir le mien.

RÉPONSE A M. CLOSIER DE MONTPELLIER.

Qui avait envoyé à l'auteur un poème sur la GRACE.

LORSQUE vous me parlez des graces naturelles

Du héros votre commandant (a),

Et de la déité qu'on adore à Bruxelles (b),

C'est un langage qu'on entend;

La grace du seigneur est bien d'une autre espèce.

Moins vous me l'expliquez, plus vous en parlez bien;

Je l'adore, & n'y comprends rien.

L'attendre & l'ignorer, voilà notre sagesse.

Tout docteur, il est vrai, fait le secret de DIEU,

(a) M. le maréchal duc de Richelieu. | (b) Mad. d'Egmont, sa fille.

Elus de l'autre monde ils sont dignes d'envie.

Mais qui vit auprès d'Emilie,

Ou bien auprès de Richelieu,

Est un élu de cette vie.

P L A C E T

Pour un homme à qui le roi devait de l'argent.

GRAND roi! tous vos voisins vous doivent leur estime,

Vos sujets vous doivent leurs cœurs,

Vous recevez par-tout un encens légitime

D'amour, de respects & d'honneurs.

Chacun doit son hommage à votre ardeur guerrière.

O vous! qui me devez quelques mille ducats,

Prince si bien payé de la nature entière

Pourquoi ne me payez-vous pas?

A M.

L'ART n'y fait rien, les beaux noms, les beaux lieux

Très-rarement nous donnent le bien-être:

Est-on heureux? hélas! pour le paraître,

Et suffit-il d'en imposer aux yeux?

J'ai vu jadis l'abbé de la joie,

Malgré ce titre à sa douleur en proie:

Dans Sans-Souci certain roi renommé

Fut de soucis quelquefois consumé.

Il n'en est pas ainsi de mes retraites,

Loin des chagrins, loin de l'ambition,

De mes plaisirs elles portent le nom,

Vous le savez, car c'est vous qui les faites.

Qqg ij

L E T T R E

A U R O I S T A N I S L A S.

Aux Délices, le 13 Août 1760.

S I R,

JE n'ai jamais que des graces à rendre à V. M. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes & des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns & des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun fasse à proportion autant de bien que V. M. en a fait dans ses états: elle a bâti de belles églises royales; j'édifie des églises de village. *Diogène* remuait son tonneau, quand les *Athéniens* construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des princes & des particuliers, est de faire chacun dans son état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de V. M. que le cher frère *Ménou* m'a envoyé de votre part, est un nouveau service que V. M. rend au genre humain: si jamais il se trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas), votre livre confondra l'absurdité de cet homme. Les philosophes de ce siècle ont heureusement prévenu les soins de V. M. Elle bénit DIEU, sans doute, de ce que depuis *Descartes* & *Newton* il ne se trouve plus d'athée. V. M. réfute très-bien: ceux qui croyaient autrefois que le hasard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde: Elle voit sans doute avec un plaisir extrême qu'il n'y a aucun philosophe de nos jours, qui ne regarde le hasard comme un mot vuide de sens. Plus la physique a fait de progrès, plus nous avons trouvé par-tout la main du Tout-Puissant.

Il n'y a point d'homme plus pénétré de respect pour la Divinité que les philosophes de nos jours. La philosophie ne s'en tient pas à une adoration stérile, elle insue sur les mœurs. Il

n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philosophes; ils aiment l'état, & le monarque; ils sont soumis aux loix; ils donnent l'exemple de l'attachement, & de l'obéissance; ils condamnent, ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques & furicuses également ennemies de l'autorité royale, & du repos des sujets; il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de son revenu au soutien du royaume: c'est à vous, sire, à les seconder de votre autorité, & de votre éloquence; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux, que quand les philosophes sont rois, & quand ils ont beaucoup de sujets philosophes encouragés de votre voix puissante, la voix de ces citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits & dans leurs discours que l'amour de DIEU, du monarque, & de l'état; confondez ces hommes insensés, livrés à la faction, ceux qui commencent à accuser d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes.

Le docteur *Lange* dit que les jésuites sont athées, parce qu'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin* jésuite dit, que les *Pascal*, les *Arnauld*, les *Nikole* sont athées, parce qu'ils n'étaient pas molinistes. Frère *Berthier* soupçonne d'athéisme l'auteur de l'*histoire générale*, parce que l'auteur de cette histoire ne convient pas que des nestoriens conduits par des nuées bleues soient venus du pays de Jacin dans le 7^e siècle, faire bâtir des églises nestoriennes à la Chine: Frère *Berthier* devrait savoir que des nuées bleues ne conduisent personne à Pékin, & qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités sacrées.

Un gentilhomme Breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches sur la ville de Paris, les auteurs d'un journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme si les autres journaux étaient faits par des Turcs, l'ont accusé d'irréligion au sujet de la rue Tireboudin, & de la rue Trouffevache; & le Breton a été obligé de faire assigner son accusateur au châtelet.

Les rois méprisent toutes ces petites querelles; ils font le bien général, tandis que leurs sujets animés les uns contre les autres font les maux particuliers. Un prince roi, tel que vous, sire, n'est ni janséniste, ni moliniste, ni anti-encyclo-

pédiste ; il n'est d'aucune faction : il ne prend parti ni pour ni contre un dictionnaire : il rend la raison respectable, & toutes les factions ridicules : il tâche de rendre les jésuites utiles en Lorraine, quand ils sont chassés du Portugal : il donne douze mille livres de rente, une belle maison, une bonne cave, à notre cher frère *Ménou*, afin qu'il fasse du bien : il fait que la vertu & la religion consistent dans les bonnes mœurs, & non pas dans les disputes : il se fait bénir, & les calomniateurs se font détester.

Je me souviendrai toujours, sire, avec la plus tendre, & la plus respectueuse reconnaissance, des jours heureux que j'ai passés dans vos palais ; je me souviendrai que vous daigniez faire le charme de la société, comme vous faisiez la félicité de vos peuples ; & que si c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je souhaite à V. M. que votre vie utile au monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb*, & *Muley-Ismaël* ont vécu l'un & l'autre au-delà de cent cinq ans : si DIEU accorde de si longs jours à des princes infidèles, que ne fera-t-il point pour *Stanislas* le bienfaisant ? Je suis avec un profond respect, &c.

F R A G M E N T

D'UNE LETTRE ÉCRITE A UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE
DE BERLIN.

A Postdam, 15 Avril 1752.

.....

« JE réponds à toutes vos questions. La plupart des anecdotes sur mademoiselle *Lenclos* sont vraies, mais plusieurs sont fausses. L'art de son testament dont vous me parlez n'est point un roman ; elle me laissa deux mille francs ; j'étais enfant ; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on disait bons

» pour mon âge. L'abbé de *Châteauneuf*, frère de celui que
 » vous avez vu ambassadeur à la Haye, m'avait mené chez elle,
 » & je lui avais plu je ne fais comment. C'est ce même abbé de
 » *Châteauneuf* qui avait fini son *histoire amoureuse*; c'est lui à
 » qui cette célèbre vieille fit la plaisanterie de donner ses raïstes
 » faveurs, à l'âge de soixante & dix ans. Vous devez être per-
 » suadé que les lett es qui courent, ou plutôt qui ne courent plus
 » sous son nom, sont au rang des *Mensonges imprimés*. Il est vrai
 » qu'elle m'exhorta à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'ex-
 » horter à n'en pas faire. C'est un métier trop dangereux, & la
 » misérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis & empoi-
 » sonne trop la vie. La carrière de *Ninon* qui ne fit point de vers,
 » & qui eut & donna long-tems beaucoup de plaisir, est assuré-
 » ment préférable à la mienne.

» On pouvait se passer d'écrire en forme sa vie, mais du moins
 » on a observé la bienséance de ne l'écrire que long-tems après
 » sa mort. Les biographes qui ont écrit ma prétendue histoire,
 » dont vous me parlez, se sont un peu pressés & me font trop
 » d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que
 » ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit d'après l'équitable &
 » véridique abbé des *Fontaines*, que je ressemblais à *Virgile* par
 » ma naissance, & que je pouvais dire apparemment comme
 » lui,

» *O fortunatos nimium sua si bona norint*

» *Agricolae!*

» Je pense sur cela comme *Virgile*, & tout me paraît fort égal.
 » Mais le hasard a fait que je ne suis pas né dans le pays des
 » églogues & des bucoliques. Dans une autre vie qu'on s'est
 » avisé de faire encore de moi comme si j'étais mort, on me
 » dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a
 » point de tel emploi au parlement. Mais qu'importe? On
 » ajoute une belle aventure d'un carrosse avec l'épouse de M.
 » le duc de *Richelieu* dans le tems qu'il était veuf. Tous les
 » autres contes sont dans ce goût, & j'aime autant les amours
 » du révérend père de la *Chaise* avec Mlle. du *Tron*. On ne

» peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des sottises, les libraires Hollandais de les vendre, & les laquais de les lire.

» L'article du *journal des savans* dont il est question, n'est point dans le *journal de Paris* ; il est dans celui qu'on falsifie à Amsterdam, & se trouve sous l'année 1750. Le parlement a condamné, dit ce journal, l'histoire de Louis XI de M. du Clos, successeur de M. de Voltaire dans la place d'historiographe de France, à cause de ce passage : La dévotion fut de tout tems l'asyle des reines sans pouvoir. Ce sont deux calomnies. Le parlement ne s'est point avisé de condamner ce livre, & le parlement ne se mêle point du tout d'examiner si une reine est dévote ou non. On ajoute une troisième calomnie, c'est que je suis exilé de France, & réfugié en Prusse. Quand cela serait, il me semble que ce ne serait pas une de ces vérités instructives qui sont du ressort du *journal des savans*. Le fait est que le roi de Prusse, qui m'honore de ses bontés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui, qu'il a fait demander au roi mon maître par son envoyé que je pusse rester à sa cour en qualité de son chambellan, que j'y resterais tant que je pourrai lui être de quelque utilité dans son goût pour les belles-lettres, & que ma mauvaise santé & mon âge me permettront de profiter de ses lumières & de ses bontés ; que le roi mon maître en me cédant à lui, m'a daigné accorder une pension, & m'a conservé la charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. J'en demande pardon aux calomniateurs & à ceux qui se mêlent d'être jaloux ; mais la chose est ainsi. Je n'y puis que faire ; & j'ajoute qu'un homme de lettres serait bien indigne de l'être s'il était entêté de ces honneurs, & s'il n'était pas toujours aussi prêt à les quitter, que reconnaissant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté au roi de Prusse, & je la préférerai toujours à tous les rois.

» Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes œuvres bonnes ou mauvaises. C'est de toutes la plus passable ; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres du *Siècle de Louis XIV*, qui est imprimé aujourd'hui séparément. C'est

» un

» un double emploi ; & il est bien vrai , sur-tout en fait de li-
 » vres , qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité.
 » C'est par cette raison que je me donnerai bien de garde de
 » vous envoyer les petites pièces fugitives que vous me de-
 » mandez. Tous ces vers de société ne sont bons que pour les
 » sociétés seules & pour les seuls momens où ils ont été faits.
 » Il est ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'est
 » avisé ce compilateur des lettres de la reine *Christine* , de grossir
 » son énorme recueil d'une lettre que j'écrivis il y a quelques
 » années à la reine de Suède d'aujourd'hui ? Comment a-t-il
 » eu cette lettre ? comment a-t-il pu en estropier les vers au
 » point où il l'a fait ? Le public n'avait pas plus à faire de ces
 » vers que de la plupart des lettres inutiles de la chancellerie
 » de la reine *Christine*. Il est vrai qu'en écrivant à la reine
 » *Ulrique* avec cette liberté que ses bontés & la poésie per-
 » mettent , je feignais que *Christine* m'avait apparu , & je
 » disais :

» A sa jupe courte & légère ,
 » A son pourpoint , à son collet ,
 » Au chapeau garni d'un plumet ,
 » Au ruban ponceau qui pendait
 » Et par devant & par derrière ,
 » A sa mine galante & fière
 » D'Amazone & d'avanturière ,
 » A ce nez de consul Romain ,
 » A ce front altier d'héroïne ,
 » A ce grand œil tendre & hautain ,
 » Moins beau que le vôtre & moins fin ,
 » Soudain je reconnus Christine ,
 » Christine des arts le maintien ,
 » Christine qui céda pour rien
 » Et son royaume & notre église ,
 » Qui connut tout & ne crut rien ,
 » Que le saint père canonise ,
 » Que damne le luthérien ,
 » Et que la gloire immortalise .

» Voilà, monsieur, le morceau de cette lettre, que le com-
 » pilateur a falsifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes
 » qui fanent les fleurs qu'elles touchent : mais comptez que
 » la plupart de toutes ces petites pièces sont des fleurs éphé-
 » mères qui ne durent pas plus que les nouveaux sonners
 » d'Italie & nos bouquets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli
 » de ces bagatelles passagères dans toutes les misérables édi-
 » tions qu'on a données de moi, & auxquelles DIEU merci je
 » n'ai aucune part. Soyez persuadé que de même qu'on ne
 » doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais seulement
 » ce qu'ils ont fait de digne de la postérité; de même on ne doit
 » imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu.
 » Avec cette règle honnête il y aurait moins de livres & plus de
 » goût dans le public. J'espère que la nouvelle édition qu'on a
 » faite à Dresde fera meilleure que toutes les précédentes. Ce sera
 » pour moi une consolation, dans le regret que j'ai d'avoir trop
 » écrit.

» J'aurais voulu supprimer beaucoup de choses qui échappent
 » à l'esprit dans la jeunesse, & que la raison condamne dans
 » un âge avancé. Je voudrais même pouvoir supprimer les
 » vers contre *Roussseau*, qui se trouvent dans l'épître *sur la*
 » *calomnie*, parce que je n'aime à faire de vers contre per-
 » sonne, que *Roussseau* a été malheureux, & qu'en bien des
 » choses il a fait honneur à la littérature française. Mais il me
 » réduisit malgré moi à la nécessité de répondre à ses outrages
 » par des vérités dures. Il attaqua presque tous les gens de
 » lettres de son tems qui avaient de la réputation; ses satyres
 » n'étaient pas, comme celles de *Boileau*, des critiques de
 » mauvais ouvrages, mais des injures personnelles & atroces.
 » Les termes de *belître*, de *maroufle*, de *louve*, de *chien*, dés-
 » honorent ses épîtres, dans lesquelles il ne parle que de ses
 » querelles. Ces basses grossièretés révoltent tout lecteur hon-
 » nête homme, & font voir que la jalousie rongait son cœur
 » du fiel le plus âcre & le plus noir. Voici les deux volumes
 » intitulés *le porte-feuille*. Ce n'est qu'un recueil de mauvaises
 » pièces dont la plupart ne sont point de *Roussseau*. Il n'y a
 » que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire pu-
 » blier cette rapsodie. La comédie de *l'Hypocondre* est de lui,

» & c'est apparemment pour décrier *Roussseau* qu'on a imprimé
 » cette sottise. Il avait voulu à la vérité la faire jouer à Paris ;
 » mais les comédiens n'ayant osé s'en charger, il n'osa jamais l'im-
 » primer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que
 » l'auteur y a condamnés.

» Vous ferez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre
 » sur la mort de *la Motte*, où l'on outrage la mémoire de cet
 » académicien distingué, l'accusant des manœuvres les plus lâ-
 » ches, & lui reprochant jusqu'à la petite fortune que son mérite
 » lui avait acquise. Cela indigne à la fois & contre l'auteur & contre
 » l'éditeur.

» Ceux qui ont fait imprimer le recueil des lettres de *Roussseau*
 » devaient pour son honneur les supprimer à jamais. Elles sont
 » dépourvues d'esprit & très-souvent de vérité. Elles se contre-
 » disent : il dit le pour & le contre : il loue & il déchire les
 » mêmes personnes : il parle de DIEU à des gens qui lui donnent
 » de l'argent, & il envoie des satyres à *Brossette* qui ne lui donne
 » rien.

» La véritable cause de sa dernière disgrâce chez le prince
 » *Eugène*, puisque vous la voulez savoir, vient d'une ode in-
 » titulée *la Palinodie*, qui n'est pas assurément son meilleur ou-
 » vrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France
 » ministre d'état (a), qui avait été autrefois son protecteur.
 » Ce ministre mariait alors une de ses filles au fils du maré-
 » chal de *Villars*. Celui-ci informé de l'insulte que faisait
 » *Roussseau* au beau-père de son fils, ne dédaigna pas de l'en
 » faire punir, toute méprisable qu'elle était. Il en écrivit au
 » prince *Eugène*, & ce prince retrancha à *Roussseau* la pension
 » qu'il avait la générosité de lui faire encore, quoiqu'il crût
 » avoir sujet d'être mécontent de lui, dans l'affaire qui fit
 » passer le comte de *Bonneval* en Turquie. Madame la maré-
 » chale de *Villars*, dont je serais forcé d'attester le témoi-
 » gnage s'il en était besoin, peut dire si je ne tâchai pas
 » d'arrêter les plaintes de M. le maréchal, & si elle-même
 » ne m'imposa pas silence en me disant que *Roussseau* ne mé-
 » ritait point de grace. Voilà des faits, monsieur, & des faits

(a) Le maréchal de *Noailles*.

» authentiques. Cependant *Roussseau* crut toujours que j'avais
 » engagé M. le maréchal de *Villars* à écrire contre lui au prince
 » *Eugène*.

» Si je ne fus pas la cause de sa disgrâce auprès de ce
 » prince, je vous avoue que je fus cause malgré moi qu'il fut
 » chassé de la maison de monsieur le duc d'*Aremberg*. Il pré-
 » tendit dans sa mauvaise humeur que je l'avais accusé auprès
 » de ce prince d'être en effet l'auteur des couplets pour les-
 » quels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de
 » faire imprimer dans un journal de *du Sauzet* cette imposture.
 » Je me sentis obligé pour toute explication d'envoyer le journal
 » à M. le duc d'*Aremberg*, qui chassa *Roussseau* sur ce seul exposé.
 » Voilà, pour le dire en passant, ce qu'a produit la détestable &
 » honteuse licence qu'on a prise trop long-tems en Hollande d'in-
 » sérer des libelles dans des journaux, & de déshonorer par ces
 » turpitudes un travail littéraire imaginé en France pour avancer
 » les progrès de l'esprit humain. Ce fut ce libelle qui rendit les
 » dernières années de *Roussseau* bien malheureuses. La presse, il
 » le faut avouer, est devenue un des fléaux de la société, & un
 » brigandage intolérable.

» Au reste, monsieur, je vous l'avouerai hardiment, quoi-
 » que je ne me fusse jamais ouvert à M. le duc d'*Aremberg*
 » sur ce que je pensais des couplets infames, & de la subor-
 » nation de témoins, qui attirèrent à *Roussseau* l'arrêt dont il
 » fut flétri en France, cependant j'ai toujours cru qu'il était
 » coupable. Il savait que je pensais ainsi; & c'était une des
 » grandes sources de sa haine; mais je ne pouvais avoir une
 » autre opinion. J'étais instruit plus que personne; la mère du
 » petit malheureux qui fut séduit pour déposer contre *Saurin*
 » servait chez mon père; c'est ce que vous trouverez dans le
 » *factum* fait en forme judiciaire par l'avocat *du Cornet* en fa-
 » veur de *Saurin*. J'interrogeai cette femme, & même plusieurs
 » années après le procès criminel. Elle me dit toujours que
 » DIEU avait punit son fils, pour avoir fait un faux serment &
 » pour avoir accusé un homme innocent; & il faut remarquer que
 » ce garçon ne fut condamné qu'au bannissement, en faveur
 » de son âge & de la faiblesse de son esprit. Je n'entre point
 » dans le détail des autres preuves; vous devez présumer qu'il

« est bien difficile que deux tribunaux aient unanimement
 » condamné un homme dont le crime n'eût pas paru avéré.
 » Si vous voulez après cette réflexion songer quelle bile noire
 » dominait *Rousseau* ; si vous voulez vous souvenir qu'il avait
 » fait contre le directeur de l'opéra, contre *Bérin*, contre
 » *Pécour* & d'autres, des couplets entièrement semblables à
 » ceux pour lesquels il fut condamné ; si vous observez que
 » tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abomina-
 » bles, étaient ses ennemis & les amis de *Saurin* ; votre con-
 » viction sera aussi entière que celle des juges. Enfin quand
 » il s'agit de flétrir ou le parlement ou *Rousseau*, il est clair
 » qu'après tout ce que je viens de vous dire il n'y a pas à
 » balancer.

« C'est à cet horrible précipice que le conduisirent l'envie & la
 » haine dont il était dévoré. Songez-y bien, monsieur ; la jalousie,
 » quand elle est furieuse, produit plus de crimes que l'intérêt
 » & l'ambition.

« Ce qui vous a fait suspendre votre jugement, c'est la dé-
 » votion dont *Rousseau* voulut couvrir sur la fin de sa vie de
 » si grands égaremens & de si grands malheurs. Mais lorsqu'il
 » fit un voyage clandestin à Paris dans ses derniers jours, &
 » lorsqu'il sollicitait sa grace, il ne put s'empêcher de faire des
 » vers satyriques, bien moins bons à la vérité que ses premiers
 » ouvrages, mais non moins distillant l'amertume & l'injure.
 » Que voulez-vous que je vous dise ? La *Brinvilliers* était dé-
 » vote, & allait à confesse après avoir empoisonné son père ;
 » & elle empoisonnait son frère après la confession. Tout cela
 » est horrible. Mais après les excès où j'ai vu l'envie s'empor-
 » ter, après les impostures atroces que je l'ai vu répandre,
 » après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne suis plus
 » surpris de rien à mon âge. Adieu, monsieur. Vous trouverez
 » dans ce paquet des lettres de M. de *la Rivière*. Je l'ai connu
 » autrefois : il avait un esprit aimable ; mais il n'a bien écrit
 » que contre son beau-père. C'est encore là une affaire bien odieuse
 » du côté de *Bussi-Rabutin*. Le *factum* de *la Rivière* vaut mieux
 » que les sept tomes de *Bussi* ; mais il ne fallait pas imprimer ses
 » lettres, &c. »

L E T T R E

A MONSIEUR THOMAS.

Septembre 1763.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, monsieur, le présent dont vous m'avez honoré, & la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre résident, chez qui le paquet est resté long-tems, a retardé mon plaisir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnaissance. Vous ne savez pas combien je vous suis redevable. Ce n'est point là un discours académique; c'est un excellent ouvrage d'éloquence & de philosophie. Autrefois nous donnions pour sujet du prix des textes faits pour le séminaire de Saint-Sulpice; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous. Il est plaisant qu'à la suite d'un écrit si sublime, il se trouve une approbation de deux docteurs : elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il est admirable malgré leur suffrage.

On ne lit plus *Descartes*; mais on lira son éloge, qui est en même tems le vôtre. Ah, monsieur, que vous y montrez une belle ame, & un esprit éclairé ! Quel morceau que l'*histoire de la persécution* du nommé *Voët* contre *Descartes* ! Vous avez employé & fortifié les crayons de *Démotène* pour peindre un coquin absurde qui ose poursuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaisir de ne pas oublier le petit conseiller de province qui méprisait le philosophe son frère. Tout votre ouvrage m'enchanté d'un bout à l'autre, & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre; car l'état où je suis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement séparé le génie de *Descartes* de ses chimères, & vous avez habilement montré combien l'auteur même des *tourbillons* était un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique sur le czar *Pierre*. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une

philosophie sublime dans votre poëme. Le siècle est monté à ce ton là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de *Descartes* un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût-à-DIEU que vous voulussiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poésie, & la philosophie m'ont donné ! J'ai dans ma maison un ami, qui est, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais passer le reste de ma vie : c'est M. *Damilaville*, qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde & même des spectacles ; mais je n'en suis pas moins solitaire : vous travailleriez avec le plus grand loisir : vous seriez renaître ces tems que nos petits-maitres regardent comme des fables, où les talens & la philosophie réunissaient des amis sous le même toit. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable ; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, & , permettez-moi de le dire, pour votre ami.

V.

LETTRE

A MONSIEUR L'ABBE D'OLIVET,

CHANCELIER DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Au château de Fernex, ce 20 Août 1761.

Vous m'avez donné, mon cher chancelier, le conseil de ne commenter que les pièces de *Corneille* qui sont restées au théâtre. Vous vouliez me soulager ainsi d'une partie de mon fardeau, & j'y avais consenti, moins par paresse, que par le desir de satisfaire plutôt le public ; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de tems qu'on ne pense ; & ayant déjà commenté toutes les pièces de *Corneille* qu'on représente, je me vois en état de faire quelques notes utiles sur les autres.

Il y a plusieurs anecdotes curieuses ; qu'il est agréable de savoir. Il y a plus d'une remarque à faire sur la langue. Je trouve, par exemple, plusieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui sont même entièrement oubliés, & dont nos voisins les Anglais se servent heureusement. Ils ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gaieté, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute ; & ils rendent cette idée par le mot *humour*, *humour*, qu'ils prononcent *yumor* ; & ils croient qu'ils ont seuls cette *humour*, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de *Corneille*. Au reste, quand je dis que cette *humour* est une espèce d'urbanité, je parle à un homme instruit, qui sait que nous avons appliqué mal à propos le mot d'*urbanité* à la politesse, & qu'*urbanitas* signifiait à Rome précisément ce qu'*humour* signifie chez les Anglais. C'est en ce sens qu'*Horace* dit, *Frontis ad urbanæ descendî præmia*, & jamais ce mot n'est employé autrement dans cette satire que nous avons sous le nom de *Pétrone* ; & que tant d'hommes sans goût ont prise pour l'ouvrage d'un consul *Petronius*.

Le mot *partie* se trouve encore dans les comédies de *Corneille* pour *esprit*. Cet homme a des parties. C'est ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent ; car c'est le propre de l'homme de n'avoir que des parties ; on a une sorte d'esprit, une sorte de talent ; mais on ne les a pas tous. Le mot *esprit* est trop vague ; & quand on vous dit, cet homme a de l'esprit, vous avez raison de demander duquel.

Que d'expressions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du tems de *Corneille*, & que de pertes nous avons faites, soit par pure négligence, soit par trop de délicatesse ! On assignait, on appointait un tems, un rendez-vous ; celui qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, & qui n'y trouvait pas son prometteur, était désappointé. Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette situation d'un homme qui tient sa parole, & à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on est, quoi ? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette situation : nous disions autrefois *forclos* ; ce mot très-expressif n'est demeuré qu'au

qu'au barreau. Les *affres* de la mort, les *angoisses* d'un cœur navré n'ont point été remplacées.

Nous avons renoncé à des expressions absolument nécessaires, dont les Anglais se sont heureusement enrichis. Une rue, un chemin sans issue, s'exprimait si bien par *non-passe*, *impasse*, que les Anglais ont imité; & nous sommes réduits au mot bas & impertinent de *cu-de-fat*, qui revient si souvent, & qui déshonore la langue française.

Je ne finirais point sur cet article, si je voulais sur-tout entrer ici dans le détail des phrases heureuses que nous avons prises des Italiens, & que nous avons abandonnées. Ce n'est pas d'ailleurs que notre langue ne soit abondante & énergique; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richesses, c'est cette multitude de livres frivoles, dans lesquels on ne trouve que le style de la conversation; & un vain ramas de phrases usées & d'expressions impropres. C'est cette malheureuse abondance qui nous appauvrit.

Je passe à un article plus important, qui me détermine à commenter jusqu'à *Pertharite*. C'est que dans ces ruines on trouve des trésors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de *Pyrrhus* & d'*Andromaque* est dans *Pertharite*? Qui croirait que *Racine* en ait pris les sentimens, les vers même? Rien n'est pourtant plus vrai; rien n'est plus palpable. Un *Grimoald* dans *Corneille* menace une *Rodelinde* de faire périr son fils au berceau, si elle ne l'épouse.

Sort sort est en vos mains : aimer ou dédaigner

Le va faire périr, ou le faire régner.

Pyrrhus dit précisément dans la même situation,

Je vous le dis, il faut, ou périr, ou régner.

Grimoald dans *Corneille* veut punir

Sur ce fils innocent,

La dureté d'un cœur si peu reconnaissant.

Pyrrhus dit dans *Racine*.

Le fils me répondra des mépris de la mère.

Poésies. Tome I,

§ § §

Rodelinde dit à *Grimoald* :

Comte , pense-y bien , & pour m'avoir aimée
N'imprime point de tache à tant de renommée ;
Ne croi que ta vertu , laisse-la seule agir ,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que le cœur d'une femme ,
Plus que ta propre gloire , aurait touché ton ame.
On dirait qu'un héros si grand , si renommé ,
Ne serait qu'un tyran , s'il n'avait point aimé.

Andromaque dit à *Pyrrhus* :

Seigneur , que faites-vous , & que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?
Et qu'un dessein si beau , si grand , si généreux ,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Non , non , d'un ennemi respecter la misère ,
Sauver des malheureux , rendre un fils à sa mère ,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur ,
Sans lui faire payer son salut de mon cœur ,
Malgré moi , s'il le faut , lui donner un asyle ,
Seigneur , voilà des soins dignes du fils d'Achille.

L'imitation est visible ; la ressemblance est entière. Il y a bien plus , & je vais vous étonner. Tout le fond des scènes d'*Oreste* & d'*Hermione* est pris d'un *Garibald* & d'une *Edvige* , personnages inconnus de cette malheureuse pièce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares , ils eussent suffi pour faire tomber *Pertharite* ; & c'est à quoi *Boileau* fait allusion quand il dit ,

Qui de tant de héros va choisir Childebrand.

Mais *Garibald* , tout *Garibald* qu'il est , ne laisse pas de jouer avec son *Edvige* absolument le même rôle qu'*Oreste* avec *Hermione*. *Edvige* aime encore *Grimoald* , comme *Hermione* aime *Pyrrhus* : elle veut que *Garibald* la venge d'un traître qui la quitte pour *Rodelinde*. *Hermione* veut qu'*Oreste* la venge de *Pyrrhus* , qui la quitte pour *Andromaque*.

E D V I G E.

Pour gagner mon amour il faut servir ma haine.

H E R M I O N E.

Vengez-moi, je crois tout.

G A R I B A L D.

Le pourrez-vous, madame, & savez-vous vos forces ?
 Savez-vous e l'amour quelles sont les amorces ?
 Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un visage aimé
 Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?
 Non, vous vous abusez, votre cœur vous abuse, &c.

O R E S T E.

Et vous le haïssez ! Avouez-le, madame,
 L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.
 Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
 Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de *Corneille* avait jettées au hasard ; sans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, & les a mises en œuvre ; il a tiré de l'or en cette occasion de *stercore Ennii*.

Corneille ne consultait personne, & *Racine* consultait *Boileau* ; ainsi l'un tomba toujours depuis *Héraclius*, & l'autre s'éleva continuellement.

On croit assez communément que *Racine* amollit & avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour, qui ne sont que trop en possession de notre scène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en usait ainsi avant lui, & que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille*.

Il n'y a aucune de leurs pièces qui ne soit fondée en partie sur cette passion : la seule différence est qu'ils ne l'ont jamais bien traitée, qu'ils n'ont jamais parlé au cœur, qu'ils n'ont jamais attendri : l'amour n'a été touchant que dans les scènes du *Cid*, imitées de *Guillain de Castro*, & *Corneille* a mis de l'amour jusques dans le sujet terrible d'*Œdipe*.

Vous savez que j'osai traiter ce sujet, il y a quarante-sept ans. J'ai encore la lettre de M. *Dacier*, à qui je montrai le troisième acte imité de *Sophocle*. Il m'exhorte dans cette lettre

S s s ij

de 1714 à introduire les chœurs, & à ne point parler d'amour dans un sujet où cette passion est si impertinente. Je suivis son conseil ; je lus l'esquisse de la pièce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, & à mettre au moins quelque souvenir d'amour dans *Philoctète*, afin, disaient-ils, qu'on pardonnât l'insipidité de *Jocaste* & d'*Edipe* en faveur des sentimens de *Philoctète*.

Le peu de chœurs même que je laissai ne furent point exécutés. Tel était le détestable goût de ce tems-là. On représenta, quelque tems après, *Athalie*, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut apprendre que la scène pouvait se passer d'un genre qui dégénère quelquefois en idylle & en églogue. Mais comme *Athalie* était soutenue par le pathétique de la religion, on s'imagina qu'il fallait toujours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin, *Mérope*, & en dernier lieu *Oreste*, ont ouvert les yeux du public. Je suis persuadé que l'auteur d'*Electre* pense comme moi, & que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus sublime & le plus effrayant sujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuse habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au sujet : on en sentait le ridicule, & on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers se moquaient de nous, mais nous n'en savions rien. Nous pensions qu'une femme ne pouvait paraître sur la scène sans dire *j'aime*, en cent façons & en vers chargés d'épithètes & de chevilles. On n'entendait que *ma flamme*, & *mon ame* ; *mes feux*, & *mes vœux* ; *mon cœur*, & *mon vainqueur*. Je reviens à *Corneille*, qui s'est élevé au dessus de ces petites choses, dans ses belles scènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, &c. Je reviens à vous dire que toutes les pièces pourront fournir quelques anecdotes & quelques réflexions intéressantes.

Ne vous effrayez pas si tous ces commentaires produisent autant de volumes que votre *Cicéron*. Engagez l'académie à me continuer ses bontés, ses leçons, & sur-tout donnez-lui l'exemple.

RÉPONSE AU MÊME,

SUR LA NOUVELLE ÉDITION DE LA PROSODIE.

A Ferney, 5 Janvier 1767.

CHER doyen de l'académie,
 Vous vîtes de plus heureux tems ;
 Des neuf sœurs la troupe endormie
 Laisse reposer les talens :
 Notre gloire est un peu flétrie.
 Ramenez-nous sur vos vieux ans,
 Et le bon goût & le bon sens,
 Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi si jamais vous vîtes dans aucun bon auteur de ce grand siècle de *Louis XIV* le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier *envers*, *avec*, *à l'égard* ? Y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'*ingrat envers moi* ? *Il se ménageait vis-à-vis ses rivaux*, au lieu de dire *avec ses rivaux*. *Il était fier vis-à-vis de ses supérieurs*, pour fier *avec ses supérieurs*, &c. Enfin ce mot de *vis-à-vis* qui est très-rarement juste & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour & le barreau, & la société, car dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi si Racine a *persifflé* Boileau ? si Bossuet a *persifflé* Pascal ? & si l'un & l'autre ont *mystifié* La Fontaine en abusant quelquefois de sa simplicité ? Avez-vous jamais dit que *Cicéron* écrivait *au parfait* ; que *la coupe* des tragédies de *Racine* était heureuse ? On va jusqu'à imprimer que les princes sont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand *Bossuet*, *Fénelon*, *Pellisson*, voulaient exprimer qu'on suivait ses anciennes idées, ses projets, ses engagements, qu'on travaillait sur un plan proposé, qu'on remplissait ses promesses, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne disaient point : J'ai suivi mes *erramens*, j'ai travaillé sur mes *erremans*.

Errement a été substitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu d'*arrhes* : *arrhes* signifie gage. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de *Pierre Corneille*, intitulée *Don Sanche d'Arragon*.

Ce présent donc renferme un tiffu de cheveux
Que reçut Don Fernand pour *arrhes* de mes vœux ;

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres* ; des *erres* au coche ; donnez-moi des *erres*. Delà *erremens* ; & aujourd'hui, je vois que, dans les discours les plus graves, le roi a suivi ses derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le style barbare des anciennes formules commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que sa majesté aurait reconnu qu'une telle province aurait été endommagée par des inondations.

En un mot, monsieur, la langue paraît s'altérer tous les jours ; mais le style se corrompt bien davantage ; on prodigue les images, & les tours de la poésie, en physique ; on parle d'anatomie en style ampoulé ; on se pique d'employer des expressions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses & neuves, on ait traité du fondement des loix en épigrammes. La gravité d'une étude si importante, devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet ; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont pu copier que ses défauts ?

Boileau, il est vrai, a dit après *Horace* :

Heureux, qui, dans ses vers, fait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les styles. Il ne voulait pas qu'on mît le masque de *Thalie* sur le visage de *Melpomène*, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer son style à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour

fervir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce ; il pèse dans ses balances d'épicier, le mérite du duc de *Sulli* & du grand ministre *Colbert* ; & ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de *Sulli* : il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, & il s'agit de vendre des saucissons & des harengs frais ! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états ; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable : mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, & tout sort de sa sphère.

Des hommes, même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite *Castel*, par exemple, dans sa *mathématique universelle*, veut prouver que, si le globe de *Saturne* était emporté par une comète dans un autre système solaire, ce serait le dernier de ses satellites, que la loi de la gravitation mettrait à la place de *Saturne*. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présumptifs.

Cette idée serait plaisante & convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain. Mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir dominer aujourd'hui ; c'est à qui renchérira sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente des *Pélistons*, des *Fénétons*, des *Bossuets*, des *Massillons*. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne sais quelles lettres, en parlant de l'angoisse & de la passion de JESUS-CHRIST, que si *Socrate* mourut en sage, JESUS-CHRIST mourut en Dieu : comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort, comme si on savait comment ils meurent, comme si une sueur de sang était le caractère de la mort de DIEU, enfin comme si c'était DIEU qui fut mort.

On descend d'un style violent & effréné au familier le plus bas & le plus dégoutant ; on dit de la musique du célèbre

Rameau l'honneur de notre siècle, qu'elle ressemble à la course d'une oie grasse, & au galop d'une vache. On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense; *rem verba sequuntur*, & à la honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre *traité de la prosodie*, c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails sur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonspection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'ose presque dire de l'immortel *Quinault*, le plus concis peut-être de nos poètes dans les belles scènes de ses opéra, & l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grace. Vous n'assurez point, comme tant d'autres, que *Quinault* ne savait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire, madame Denis & moi, à M. de *Baufrant* son neveu, que *Quinault* savait assez de latin pour ne lire jamais *Ovide* que dans l'original, & qu'il possédait encore mieux l'italien. Ce fut un *Ovide* à la main qu'il composa ces vers harmonieux & sublimes de la première scène de *Proserpine*,

Les superbes géants armés contre les Dieux,

Ne nous causent plus d'épouvante,

Ils sont ensevelis sous la masse pesante

Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux,

Nous avons vu tomber leur chef audacieux

Sous une montagne brûlante.

Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux

Les restes enflammés de sa rage mourante.

Jupiter est victorieux,

Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du *Passe*, il n'aurait pas fait son admirable opéra d'*Armide*. Une mauvaise traduction ne l'aurait pas inspiré.

Tout

Tout ce qui n'est pas dans cette pièce air détaché composé sur les canevas du musicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne sont pas là de

Ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

On commence à savoir que *Quinault* valait mieux que *Lulli*. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par les prix qu'il a remportés à notre académie, & par une tragédie qui a mérité son grand succès, a osé s'exprimer ainsi en parlant de *Quinault* & de *Lulli* :

Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languissans la triste psalmodie
Que réchauffa *Quinault* du feu de son génie.

Je ne suis pas entièrement de son avis. Le récitatif de *Lulli* me paraît très-bon, mais les scènes de *Quinault* encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites que les étrangers ont peine à distinguer quand la con/onne finale a besoin ou non d'être accompagnée d'un e muet, & vous citez les vers du philosophe de Sans-Souci.

La nuit compagne du repos,
De son crêp couvrant la lumière,
Avait jeté sur ma paupière
Les plus léthargiques pavots.

Il est vrai que dans les commencemens nos e muets embarrassent quelquefois les étrangers ; le philosophe de Sans-Souci était très-jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à son insu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuscrites, & qui, dans leur empressement de les imprimer, les donnent souvent au public toutes défigurées.

Je peux vous assurer que le philosophe de Sans-Souci sait parfaitement notre langue. Un de nos plus illustres confrères & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ses lettres, écrites avec autant de pureté que de génie & de force,

eodem animo scribit quo pugnat : & je vous dirai en passant que l'honneur d'être encore dans ses bonnes grâces , & le plaisir de lire les pensées les plus profondes exprimées d'un style énergique , font une des consolations de ma vieillesse. Je suis étonné qu'un souverain chargé de tout le détail d'un grand royaume , écrive couramment & sans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de tems & de ratures.

M. l'abbé de *Dangeau* en qualité de puriste , en savait sans doute plus que lui sur la grammaire française. Je ne puis toutefois convenir avec ce respectable académicien , qu'un musicien en chantant *la nuit est loin encore* prononce pour avoir plus de grâces , la nuit est *loing* encore. Le philosophe de Sans-Souci , qui est aussi grand musicien qu'écrivain supérieur , sera je crois de mon opinion.

Je suis fort aise qu'autrefois *Saint Gelais* ait justifié le *crép* par son *Bucéphal*. Puisqu'un aumônier de *François I* retranche un *e* à *Bucéphale* , pourquoi un prince royal de Prusse n'aurait-il pas retranché un *e* à *crépe* ? Mais je suis un peu fâché que *Melin de Saint-Gelais* , en parlant au cheval de *François I* , lui ait dit ,

Sans que tu fôis un *Bucéphal* ,

Tu portes plus grand qu'*Alexandre*.

L'hyperbole est trop forte , & j'y aurais voulu plus de finesse.

Vous me critiquez , mon cher doyen , avec autant de politesse que vous rendez de justice au singulier génie du philosophe de Sans-Souci. J'ai dit , il est vrai , dans le *Siècle de Louis XIV* , à l'article des musiciens , que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet , font un effet très - désagréable dans la musique lorsqu'elles finissent un couplet. Le chanteur est absolument obligé de prononcer

Si vous aviez la rigueur

De m'ôter votre cœur ,

Vous m'ôteriez la *vi-eu*.

Arcabone est forcée de dire :

Tout me parle de ce que j'*aim-eu*.

Médor est obligé de s'écrier :

Ah ! quel tourment d'aimer sans *espérance-eu*.

La gloire & la victoire à la fin d'une tirade, font presque toujours la *glor-eu*, la *vic-toir-eu*. Notre modulation exige trop souvent ces tristes délinances. Voilà pourquoi *Quinault* a grand soin de finir, autant qu'il le peut, ses couplets, par des rimes masculines : & c'est ce que recommandait le grand musicien *Rameau* à tous les poètes qui composaient pour lui.

Qu'il me soit donc permis, mon cher maître, de vous représenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'il est inutile, & peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette prononciation *glor-eu*, *vic-toir-eu*, ailleurs que dans la bouche de nos villageois. Je n'ai jamais entendu de paysan prononcer ainsi en parlant ; mais ils y sont forcés lorsqu'ils chantent. Ce n'est pas non plus une prononciation vicieuse des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour sauver la longue tenue de cette finale désagréable, & ne peuvent souvent en venir à bout. C'est un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compensé par le bel effet que font nos *e muets* dans la déclamation ordinaire.

Je persiste encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui fasse sentir les *e muets* excepté la nôtre. Les Italiens & les Espagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns ; mais ils ne sont jamais sensibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'usage de la rime, dont les Italiens & les Anglais se sont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais secouer le joug. Je ne fais si c'est moi que vous accusez d'avoir dit que la rime est une invention des siècles barbares. Mais si je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardiesse de vous le dire.

Je tiens en fait de langue, tous les peuples pour barbares en comparaison des Grecs & de leurs disciples les Romains, qui seuls ont connu la vraie prosodie. Il faut sur-tout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations, pour former en peu de tems un langage tout composé de brèves & de lon-

Ttt ij

516. RÉPONSE A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

gues, & qui par un mélange harmonieux de consonnes & de voyelles était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas, sans doute, quand je vous répéterai que le grec & le latin sont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, & ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu M. de la Mothe ; il faut sâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphyre & le granit nous manquent. Conservons la rime ; mais permettez-moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'orthographe ? J'avoue qu'étant très-dévoit à *Saint-François*, j'ai voulu le distinguer des *Français*. J'avoue que j'écris *Danois* & *Anglais* ; il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie & la vraie signification du mot.

Comme je suis très-tolérant, j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez surtout ce style négligé à un *Français* ou à un *François*, qui avait ; ou qui avait été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'est un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosporés qui se conservent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer & m'échauffer ; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentimens d'attachement & de respect que j'ai pour vous, ne vous en déplaise, depuis plus de soixante années.

F. I. N.

T A B L E

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

D I S C O U R S historique & critique à l'occasion de la tragédie
des GUÈBRES , page 1

LES GUÈBRES, ou LA TOLÉRANCE, tragédie , 15

Le Temple de l'amitié , 96

Le Mondain , 101

Lettre de M. de Melon , ci-devant secrétaire du régent du royaume,
à madame la comtesse de Verrue , sur l'Apologie du luxe ,

106

Défense du Mondain , ou l'Apologie du luxe , 107

Sur les événemens de l'année 1744 ; discours en vers , 112

Le Cadenat , 116

PIÈCES DÉTACHÉES.

L'Anti-Giton : à mademoiselle le Couvreur , 119

La mort de mademoiselle le Couvreur , fameuse actrice , 122

Au camp devant Philipsbourg , 124

Avertissement sur le précis de l'Ecclésiaste , 126

Précis de l'Ecclésiaste , 127

Avertissement de l'éditeur sur le Précis du Cantique des Canti-
ques , 138

Lettre de M. Eratou , à M. Clopicre , aumônier de S. A. S.

M. le Landgrave , 139

Précis du Cantique des Cantiques , 143

Le Pauvre Diable , 152

<i>La Vanité,</i>	page 166.
<i>Le Russe à Paris,</i>	169
<i>Apologie de la Fable,</i>	176
<i>Sur ce qu'on m'a écrit que pendant la maladie du Dauphin plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux un cierge à la main devant la statue équestre de HENRI IV,</i>	178
<i>Discours à mon vaisseau,</i>	181
<i>Les Chevaux & les Ânes, ou Etrennes aux fots,</i>	184
<i>Première lettre du prince royal de Prusse à M. de Voltaire,</i>	189
<i>Réponse de M. de Voltaire au prince royal de Prusse,</i>	193.
 <i>De l'usage de la science dans les princes.</i>	
<i>A Mgr. le prince royal de Prusse, depuis roi de Prusse,</i>	197
<i>Réponse à une lettre dont le roi de Prusse honora l'auteur à son avènement à la couronne,</i>	201
<i>Au R. de P.....,</i>	203
<i>Au même,</i>	206.
<i>Lettre du R. de P..... à M. de Voltaire,</i>	209.
<i>— du même,</i>	211
<i>Réponse,</i>	212.
<i>Lettre au R. de P.....,</i>	215.
<i>— au même,</i>	218.
<i>— au même,</i>	221.
<i>— au même,</i>	223.
<i>— au même,</i>	226.
<i>— au même,</i>	230.
<i>— au même,</i>	234.
<i>— au même,</i>	237.
<i>Ode au roi de Prusse, sur son avènement au trône,</i>	240.
<i>— sur le fanatisme,</i>	244.
<i>— pour messieurs de l'académie des sciences, qui ont été au cercle</i>	

<i>polaire , & sous l'équateur , déterminer la figure de la terre ,</i>	page 251.
<i>Ode sur la paix de 1736 ,</i>	256
<i>— sur la mort de l'empereur CHARLES VI ,</i>	262
<i>— à la reine de Hongrie ,</i>	265
<i>— sur l'ingratitude ,</i>	268
<i>— sur la mort de son altesse royale madame la princesse de Bareith ,</i>	272
<i>Réflexions ,</i>	279
<i>Stances sur les poètes épiques ,</i>	285
<i>Stances ,</i>	287
<i>La vie de Paris & de Versailles : à Madame de *** ,</i>	289
<i>Amadame la comtesse D. L. N. en lui envoyant l'épître sur la Calomnie ,</i>	295
<i>Epître sur la Calomnie ,</i>	ibid.
<i>— à un ministre d'état , sur l'encouragement des arts ,</i>	303
<i>Réponse à une dame , ou soi-disant telle ,</i>	308
<i>Lettre sur la tracasserie , à M. de Buffi , évêque de Luçon ,</i>	311
<i>A M. de Gervasi , médecin ,</i>	313
<i>Lettre à son altesse royale madame la princesse de *** ,</i>	317
<i>Epître connue sous le nom des Vous & des Tu ,</i>	320
<i>Lettre à M. le cardinal du Bois ,</i>	322
<i>— de M. le cardinal de Fleuri , à M. de Voltaire ,</i>	324
<i>Réponse de M. de Voltaire ,</i>	325
<i>Lettre de M. le cardinal Albéroni , à M. de Voltaire ,</i>	326
<i>Réponse de M. de Voltaire ,</i>	327
<i>Lettre à Mgr. le prince de Vendôme ,</i>	328
<i>— à M. l'abbé de Chaulieu ,</i>	331
<i>Réponse à la précédente ,</i>	333
<i>Lettre à M. le président Hénaut , auteur d'un ouvrage excellent sur l'histoire de France ,</i>	335

<i>Lettre à M. le président Hénaut ,</i>	page 337
<i>— à M. de Fontenelle ,</i>	340
<i>Réponse de M. de Fontenelle ,</i>	342
<i>Lettre à M. le duc de Sulli ,</i>	349
<i>A M. le duc de la Feuillade ,</i>	348
<i>A M. le maréchal de Villars ,</i>	349
<i>A M. de la Faluère de Genonville , ami intime de l'auteur ,</i> <i>sur une maladie ,</i>	351
<i>Aux mânes de M. de Genonville ,</i>	353
<i>A madame de Fontaine-Martel ,</i>	359
<i>Lettre écrite de Plombières à M. Pallu, conseiller d'état ,</i>	358
<i>A M. de Formont, en lui renvoyant les œuvres de Descartes &</i> <i>de Mallebranche ,</i>	361
<i>Epître à Mad.</i>	363
<i>A la même ,</i>	361
<i>A M. de Cideville ,</i>	367
<i>A M. le marquis des Iffarts, ambassadeur de France à Dresde ,</i>	368
<i>A M. le comte Algarotti, qui était alors à la cour de Saxe ,</i>	370
<i>Réponse à M. le cardinal Quirini ,</i>	373
<i>A madame de Gondrin , depuis madame la comtesse de Toulouse ,</i> <i>sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire en</i> <i>1719 ,</i>	375
<i>Epithalame sur le mariage de M. le duc de Richelieu avec ma-</i> <i>demoiselle de Guise ,</i>	378
<i>A M. le maréchal duc de Richelieu , à qui le sénat de Gènes avait</i> <i>érigé une statue ,</i>	389
<i>Au même sur la conquête de Mahon ,</i>	382
<i>Epître au roi, présentée à sa majesté, au camp d'avant Fribourg ,</i>	385
<i>Lettre à son altesse sérénissime madame la duchesse du Maine , sur</i> <i>la victoire remportée par le roi à Lawfeldt ,</i>	387
<i>Epître de l'auteur en arrivant dans sa terre près du lac de Genève ,</i>	391
<i>Epître</i>	

T A B L E

	521
<i>Épître sur l'agriculture,</i>	page 396
— à Boileau, ou mon Testament,	401
— à l'auteur du nouveau livre des Trois Imposteurs,	406
— à M. de Saint-Lambert,	410
<i>Réponse au même,</i>	413
<i>Épître au même,</i>	414
<i>A Daphné, célèbre actrice. Épître traduite de l'anglais,</i>	416
<i>A mademoiselle Clairon,</i>	423
<i>A la même,</i>	426
<i>Couplets chantés à Ferney le 22 août 1763, veille de Sainte-Claire,</i>	
<i>à mademoiselle Clairon, par deux jeunes enfans,</i>	ibid.
<i>Le Cœur, par M. le ch. de B.</i>	428
<i>Réponse à la pièce intitulée le Cœur,</i>	430
<i>Réponse à M. le ch. de B.</i>	431
<i>Au même,</i>	433
<i>Au même,</i>	ibid.
<i>Réponse à une jolie petite pièce intitulée les Torts, dans laquelle on disait que si Jean Calvin avait eu tort de faire brûler Michel Servet, on avait tort de le dire dans un territoire calviniste,</i>	434
<i>A madame de Pompadour, alors madame d'Etiole, en 1745, pendant qu'elle dessinait,</i>	435
<i>Extrait d'une lettre, à la même,</i>	436
<i>Impromptu fait à un souper dans une cour d'Allemagne,</i>	437
<i>Réponse à des vers de M. Ch.</i>	438
<i>Portrait de madame</i>	439
<i>Vers à la même,</i>	ibid.
<i>Lettre au roi de Danemarck,</i>	441
<i>Sur le Louvre,</i>	442
<i>Épître à M. des Mahis,</i>	443
<i>Lettre de M. D. B. capitaine au régiment de B. à M. D. V.</i>	444
<i>Poésies, Tome I.</i>	V V V

<i>Réponse à M. D. B.</i>	page 445
<i>A M. D. M.</i>	447
<i>Lettre de M. F.</i>	449
<i>Réponse à</i>	452
<i>A M. Chardon ,</i>	454
<i>A M. Marin, secrétaire général de la librairie ;</i>	455
<i>Lettre à l'auteur du Mercure ,</i>	457
<i>Réponse à M. de V.</i>	458
<i>Au même ,</i>	459
<i>Extrait de la gazette de Londres ,</i>	460
<i>A M. Paulet, au sujet de son histoire de la petite-vérole ,</i>	462
<i>Lettre de madame la marquise d'Antremont à l'auteur, en lui en-</i> <i>voyant quelques ouvrages en vers ,</i>	464
<i>Réponse ,</i>	465
<i>Réponse au sieur Fez, libraire d'Avignon ,</i>	466
<i>Sur l'usage de la vie. Pour répondre aux critiques qu'on avoit</i> <i>faites du Mondain ,</i>	468
<i>Exhortation à l'agonie d'un curé de C. D.</i>	470
<i>Galimathias pindarique, sur un carrousel donné par l'impératrice</i> <i>de Russie ,</i>	473
<i>A l'impératrice de Russie, qui l'invitait à faire ce voyage ,</i>	475
<i>Madrigal à madame de *** sur un passage de Pope ,</i>	ibid.
<i>A la même, en lui envoyant les œuvres mystiques de Fénelon ,</i>	476
<i>A la même ,</i>	ibid.
<i>A madame de **. Les deux amours ,</i>	477
<i>A la même ,</i>	ibid.
<i>Nouveau prologue de LA PRINCESSE DE NAVARRE, envoyé à</i> <i>M. le maréchal duc de Richelieu, pour la représentation qu'il fit</i> <i>donner à Bordeaux ,</i>	478
<i>A M. L.</i>	479
<i>Sur un reliquaire ,</i>	ibid.

T A B L E.

323

<i>A un bavard,</i>	page 479
<i>A l'occasion de l'expulsion des jésuites,</i>	480
<i>Quatrain pour être mis au bas du portrait de Confucius,</i>	ibid.
<i>A madame la duchesse de</i>	ibid.
<i>Lettre à M. M.</i>	
<i>A M. de la P. . . . en lui envoyant un exemplaire de SÉMIRAMIS</i>	ib. . .
<i>A M. de F</i>	482
<i>A madame de</i>	ibid.
<i>A madame de B</i>	483
<i>A M. S. D. M.</i>	ibid.
<i>A M. de V . . . sur son éloge de CHARLES V,</i>	ibid.
<i>Vers à M. de B</i>	484
<i>A l'auteur de Richardet,</i>	ibid.
<i>Sur l'élection du comte Poniatowski au trône de Pologne,</i>	485
<i>Aux habitans de Lyon,</i>	ibid.
<i>A madame du Châtelet jouant à Sceaux le rôle d'Isidore en 1747,</i>	486
<i>Sur le baiser que la dauphine donna à Alain Chartier, fameux auteur du tems de CHARLES VI,</i>	ibid.
<i>A mademoiselle Goffin jouant ALZIRE,</i>	487
<i>Réponse à un acteur de société, qui avait joué le rôle de Colas dans BASTIEN & BASTIENNE,</i>	ibid.
<i>Lettre à M. Bessin, curé de Plainville, près de Bernay en Nor- mandie,</i>	ibid.
<i>Au landgrave de Hesse, sous le nom d'une dame, pour le remercier d'une boîte ornée de son portrait,</i>	488
<i>Pour madame de St. J.</i>	ibid.
<i>Pour madame d'Es qui joue du violon à merveilles,</i>	489
<i>A mesdames D. L. C. & G. présentés par un enfant de dix ans,</i>	ibid.
<i>A M. Van Haren,</i>	490

<i>Réponse à M. Clozier de Montpellier, qui avait envoyé à l'auteur</i>	page 490
<i>un poëme sur la Grace,</i>	
<i>Placet pour un homme à qui le roi devait de l'argent,</i>	491
<i>A M.</i>	ibid.
<i>Lettre au roi STANISLAS,</i>	492
<i>Fragment d'une lettre écrite à un membre de l'académie de Berlin,</i>	494
<i>Lettre à M. Thomas,</i>	502
<i>— à M. l'abbé d'Olivet, chancelier de l'académie française,</i>	503
<i>Réponse au même, sur la nouvelle édition de la Prosodie,</i>	509

T

L

